35. 3. 26.

Pallas XII
1

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES.

TOME CINQUANTE-HUITIEME.

18163

HISTOIRE GENERALE DES VOÏAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES

PAR MER ET PAR TERRE;

Qui ont été publiées juſqu'à préſent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRE':

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET

d'Hiſtoire & de Géographie moderne, qui repréſente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME CINQUANTE-HUITIEME.

BIBLIOTECA REGIONALE FONDO PALATINO NAPOLI

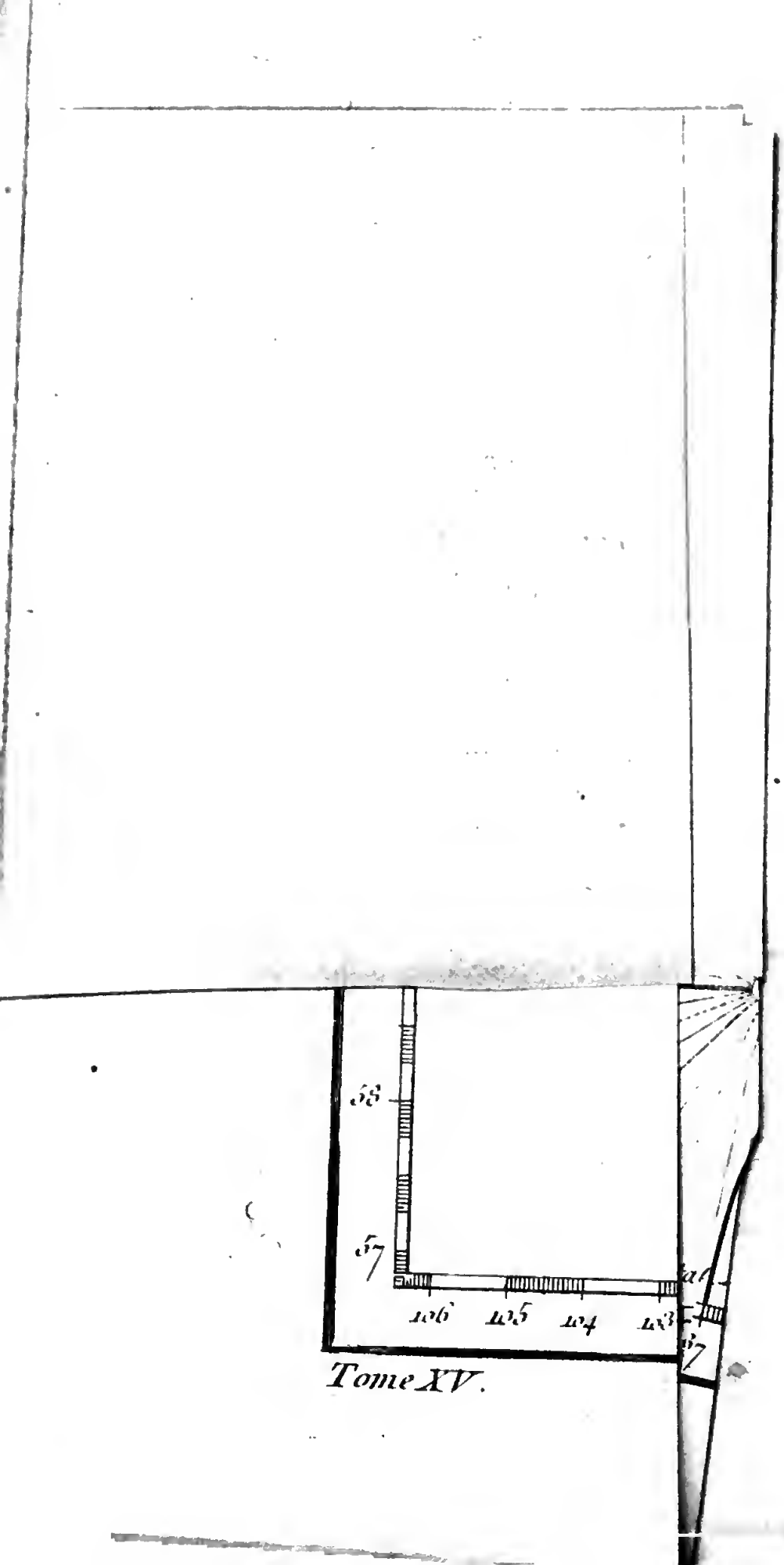
A PARIS,

Chez la Veuve DIDOT, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Biblioteca Real
Fondo
Palacio



Tome XV.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

TROISIEME PARTIE.

SUITE DU LIVRE VIe, & des Voïages au Nord-Oueſt & au Nord-Eſt.

VOÏAGE D'ELLIS. 1746.

LES Vaiſſeaux mirent à voile, le 31 de Mai 1746. On ſupprime ici les accidens ordinaires dans un Voïage de long cours, tels que le danger auquel la Galiote de Dobbs fut expoſée par le feu; il n'arriva rien de plus remarquable juſqu'au 27 de Juin, où les deux Vaiſſeaux ſe virent ſéparés par les glaces, vers les cinquante-huit degrés tren-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

te minutes de latitude, à l'Eſt du Cap Farewell. Mais l'habileté des Pilotes les aïant rapprochés dès le même jour, ils eurent enſuite à traverſer une prodigieuſe quantité de bois flottant. C'étoient de groſſes pieces, qu'on auroit priſes pour du bois de charpente, & qui, ſe préſentant de toutes parts, firent chercher à l'Agent du Commité la cauſe d'un ſpectacle ſi ſingulier. Toutes les Relations, dit-il, qu'on a de la Groenlande, des Côtes du Détroit de Davis & de celles du Détroit d'Hudſon, quoiqu'aſſez oppoſées ſur divers points, s'accordent toutes à nous aſſurer qu'il ne croît point de bois de cette forme, dans toutes ces Contrées : d'où l'on doit conclure que de quelque part qu'il puiſſe venir, ce n'eſt pas des lieux qu'on vient de nommer. Quelques-uns ſuppoſent qu'il ſe jette ici, des Côtes de la Norvege; & d'autres le font arriver de la Côte orientale du Païs de Labrador. Mais Ellis rejette ces deux ſentimens : d'un côté les vents de Nord-Oueſt, qui prédominent dans ces Parages, l'empêcheroient d'arriver ici de la Norvege; & de l'autre, les courans impétueux qui ſortent des Détroits de Davis & d'Hudſon, en tendant vers le Sud, l'arrêteroient au paſſage, & ne

lui permettroient jamais de venir de la Côte d'Amérique dans ces Mers. L'explication d'Egede (1), qui avoit paſſé pluſieurs années dans la Colonie Danoiſe établie à l'Oueſt de la Groenlande, paroît plus plauſible au Voïageur Anglois. Egede avoit vu, ſur la Côte orientale de ce Païs, par les ſoixante-un degrés de latitude, des Bouleaux, des Ormes, & d'autres eſpeces d'arbres, de dix-huit piés de haut & de la groſſeur de la cuiſſe : il avoit obſervé que dans la Norvege, comme dans la Groenlande, la Côte orientale eſt plus chaude que l'occidentale, & que par conſéquent les arbres y croiſſent plus aiſément & deviennent plus gros; ce qui porte à croire que ce bois flottant vient de la Groenlande.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD EST.

ELLIS. 1746.

Le 5 de Juillet, les Anglois des deux Vaiſſeaux commencerent à découvrir ces Montagnes de glace, qu'on trouve en tout tems proche du Détroit d'Hudſon. Elles ſont d'une groſſeur ſi monſtrueuſe, qu'on leur attribue ici juſqu'à quinze ou dix-huit cens piés d'épaiſſeur. Pluſieurs Voïageurs ont tenté d'expliquer, comment elles ſe forment; & le

(1) Dans ſa Nouvelle Deſcription de l'ancienne Groenlande, ou, comme d'autres l'écrivent, de l'*ancien Groenland*.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

nôtre embraſſe le ſentiment du Capitaine Middleton. Ce Païs, lui fait-il dire, eſt fort élevé le long des Côtes de la Baie de Baffin, du Détroit d'Hudſon, &c; il l'eſt de cent braſſes, ou plus, proche de la Côte. Ces Côtes ont quantité de Golfes, dont les cavités ſont remplies de nége, de glace & gelées juſqu'au fond, par un froid dont le regne eſt continuel. Les glaces s'y accumulent pendant quatre, cinq, ou ſix ans, juſqu'à ce qu'une eſpece de Déluge terreſtre, qui arrive communément à ces périodes, les détache & les entraîne dans le Détroit ou dans l'Océan, où elles ſuivent la direction des vents variables & des courans, pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août. Ces Montagnes augmentent en maſſe, plutôt qu'elles ne diminuent, parcequ'à l'exception de quatre ou cinq points de leur circonférence elles ſont entourées de glaces plus minces, à la diſtance de pluſieurs centaines de lieues, & que le Païs étant d'ailleurs couvert de néges pendant toute l'année, l'eau y eſt preſque toujours extrêmement froide dans le cours des mois d'Eté. Les glaces plus minces, qui rempliſſent preſqu'entierement les Détroits & les Baies, & qui hors delà couvrent l'Océan, le long

long de la Côte, juſqu'à pluſieurs lieues, ont de quatre à dix braſſes d'épaiſſeur, & refroidiſſent tellement l'air, qu'il ſe fait un accroiſſement continuel aux Montagnes de glace, par l'eau de la Mer qui ne ceſſe point de les arroſer, & par les brouillards humides, qui ne diſcontinuant preſque point, tombent en forme de petite pluie, & ſe congelent en tombant ſur la glace. Ces Montagnes aïant beaucoup plus de profondeur, dans l'eau, que de hauteur ſur la ſurface de la Mer, la force des vents ne peut avoir beaucoup d'effet pour les mouvoir; quoique, ſoufflant du Nord-Oueſt pendant neuf mois de l'année, il les pouſſe vers un climat plus chaud. Leur mouvement eſt ſi lent, qu'il leur faut des ſiecles entiers pour faire cinq ou ſix cens lieues vers le Sud. Elles ne peuvent donc ſe diſſoudre que lorſqu'elles ſont arrivées entre les cinquante & les quatre-vingt degrés de latitude, où elles s'élevent peu à-peu, en devenant plus légeres, à meſure que le Soleil conſume & fait évaporer la partie expoſée à ſes raïons. Egede ne les croit que des morceaux de glace de la Côte, qui tombent dans la Mer, & qui s'y accumulent par degrés.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

Le 8 de Juillet, les deux Vaiſſeaux

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

toucherent aux Iles de Réſolution. Un brouillard épais, qui leur en avoit dérobé la vue, les auroit expoſés à ſe briſer ſur la Côte, ſi le tems ne s'éroit éclairci. Ils paſſerent aux Iles des Sauvages, où ils virent paroître pour la premiere fois de petits Canots, remplis d'Eſquimaux (2). Le 13, ils rencontrerent quantité de glaces, de cinq à dix braſſes d'épaiſſeur, qu'ils ne paſſerent point ſans danger, du moins celles qui étoient ſerrées les unes contre les autres; ſurquoi l'on obſerve que rien n'eſt en effet ſi dangereux que de choquer avec beaucoup de force contre un grand glaçon, qui, lorſqu'il n'eſt pas briſé par le choc, fait ſur un Vaiſſeau le même effet que le contre-coup d'un rocher. Auſſi les Navires deſtinés aux Mers glaciales ſont-ils extrêmement forts en bois, ſurtout en devant; & cette précaution même ne ſuffit pas toujours pour les garantir. Il eſt fort aiſé de s'appercevoir de l'approche de ces glaces : la température de l'air change dans l'inſtant; c'eſt-à-dire, que de chaud qu'il étoit, il devient extrêmement froid.

(2) On a déja vu la peinture de ces Peuples, dans l'article qui regarde l'Etabliſſement des François à la Baie d'Hudſon, Tome LVI de ce Recueil.

D'ailleurs elles s'annonçent ordinairement par des brouillards très épais, mais si bas, que souvent ils ne s'élevent pas au-dessus des mâts du Vaisseau. Il est ordinaire aussi de voir la glace élevée par la réfraction de l'air, de six degrés pour le moins au-dessus de l'horizon; ce qui la fait découvrir de fort loin. On est quelquefois obligé de s'amarrer aux plus gros glaçons, pour se dégager des petits, qui cedent plutôt aux vents & aux courans. Il se trouve, sur ces grosses masses, des creux remplis d'eau fraîche, qui forment comme de petits Lacs, où les Equipages ne manquent point de remplir leurs tonneaux; mais ils se gelent presque toutes les nuits, surtout lorsque le vent vient du Nord. Le 18, on eut beaucoup d'éclairs & de tonnerre; phénomene toujours rare dans ces Mers, & dont Ellis attribue la rareté aux Aurores Boréales, qui, n'y étant pas moins fréquentes en Eté qu'en Hiver, enflamment & dispersent les exhalaisons sulfureuses. Après beaucoup d'embarras pour traverser les glaces, on trouva la Mer nette, le 30, devant l'Ile de Salisbury, presqu'à l'entrée occidentale du Détroit d'Hudson. Un conseil, qu'Ellis donne ici, pour éviter les gla-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ces dans ce Détroit, eſt de diriger la route fort près de la Côte du Nord. Il a toujours obſervé que ce côté en eſt beauconp moins embarraſſé que le reſte du Détroit ; ce qu'il n'attribue pas moins aux courans, partis des grandes ouvertures de la Côte du Nord, qu'aux vents, qui ſoufflent ordinairement de ce côté.

ELLIS. 1746.

Le 2 d'Août, on doubla le Cap de Diggs ; & le 4, on paſſa l'Ile de Maaſel. Le 11, on côtoïa le Païs, qui eſt à l'Eſt du Welcome ; par les ſoixante-quatre degrés. Le vent n'aïant pas permis de ſuivre longtems la Côte, on ne fit que louvoïer juſqu'au 19, où la premiere Terre qui ſe préſenta fut l'Ile de Marbre, dont on a donné la deſcription dans un autre article (3). Ellis ſe mit dans une Barque longue, pour faire ſes obſervations. Le précis fût, qu'il avoit vu pluſieurs ouvertures conſidérables à l'Oueſt de cette Ile ; que le flux venoit du Nord-Eſt, le long de la Côte ; qu'il y faiſoit haute Marée à la Pleine & à la Nouvelle Lune, & qu'elle montoit environ dix piés.

La ſaiſon étant déja trop avancée pour le grand objet de la découverte, on prit, à la pluralité des voix, la ré-

(3) *Ibidem.*

ſolution de paſſer l'Hiver dans la Baie d'Hudſon. Pour le choix du quartier, tous les avis s'accorderent en faveur du Port de Nelſon, comme celui qui ſe trouvoit le plutôt dégagé des glaces au Printems, & qui offroit d'ailleurs, en abondance, du bois, du Gibier, & tout ce qui étoit néceſſaire à la conſervation de l'Equipage. Mais on ne prévoïoit pas que le Gouverneur, oubliant ce qu'il devoit à l'intérêt National, & ne conſultant que celui de ſa Compagnie (4), emploieroit tous ſes efforts pour cauſer la perte des deux Vaiſſeaux. Une tempête, qu'ils eſſuïerent le 25 d'Août, ne les empêcha point d'arriver le 26 à l'embouchure du bras méridional de la Riviere de Haies. Dans le deſſein de gagner un mouillage, nommé *Five fathoms Hole*, trou de cinq braſſes, & ſitué à ſept lieues du Fort d'Yorck, ils continuerent leur route, après avoir fait élever des marques propres à les conduire par-deſſus les Bas-fonds. La Californie paſſa fort heureuſement, mais la Galiote de Dobbs échoua ſur le ſable; & le Gouverneur ſe hâta d'envoïer une Chaloupe, pour abbattre toutes les mar-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

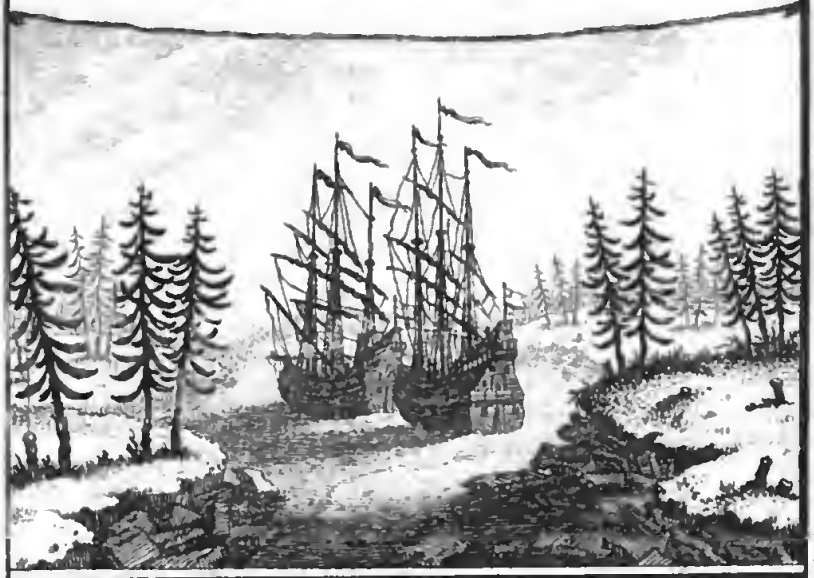
(4) On a vu que la Compagnie de la Baie d'Hudſon ne deſiroit pas que le Paſſage fût découvert.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ques. C'étoit néanmoins la ſeule reſſource qui pût la ſauver. Envain lui fit-on repréſenter l'indignité de cette action : les marques furent abbatues ; & ſes Gens n'en diſſimulerent point le motif. Cependant la Galiotte fut remiſe à flot, & parvint à mouiller près de la Californie ; mais ce début fit preſſentir, aux deux Equipages, ce qu'ils avoient à craindre de la part du Gouverneur. Dès le jour ſuivant, il joignit les menaces à la perfidie. Enſuite, voïant qu'elles ne ſervoient qu'à faire abandonner aux deux Vaiſſeaux le deſſein d'hiverner au Port de Nelſon, & qu'ils paroiſſoient chercher un autre poſte dans la Riviere de Haies, il revint à l'artifice. » Tout fut emploïé, » dit Ellis, pour nous perſuader de » mettre nos Vaiſſeaux au-deſſous du » Fort, dans un lieu ouvert à la Mer, » où, ſuivant toute apparence, ils » auroient été bientôt mis en pieces, » par les flots, ou par les glaces. Il » étoit ſi réſolu de nous faire périr, » qu'après avoir vu ſes propoſitions re- » jettées, il envoïa bien loin dans les » terres tous les Indiens du Païs, dont » la principale occupation eſt de tuer » & de vendre des Bêtes fauves & des » Oies, pour nous priver inhumaine- » ment de ce ſecours.

ELLIS. 1746.

QUARTIER D'HYVER DANS LA
RIVIERE DE HAYES



MAISON DE MONTAGU.

Tom. VI. Pl. I.

Malgré l'appréhenſion d'un triſte avenir, les deux Vaiſſeaux monterent la Riviere de Haies, le 5 de Septembre, & chercherent une Anſe pour s'y mettre à couvert. Ils en trouverent une, cinq lieues au-deſſus du Fort d'York, au Sud de la Riviere. Le tems fut emploïé, juſqu'au 12, à les décharger. On commença par faire un grand trou en terre, pour y garantir, de la gelée, la biere & les autres liqueurs. Enſuite, dans l'impoſſibilité de paſſer l'Hiver à bord, chacun s'occupa de tout ce qui regardoit ſa conſervation. Ces exemples de l'induſtrie humaine font toujours une peinture intéreſſante.

» Une partie des Equipages fut d'a-
» bord emploïée à couper du bois,
» pour faire du feu, & l'autre à bâtir
» des Cabanes, peu différentes de cel-
» les du Païs. Nous les fîmes d'arbres
» équarris, d'environ ſeize piés de
» long, inclinés les uns contre les au-
» tres; de ſorte que ſe touchant au
» ſommet de la Cabane, & ſe trou-
» vant écartés par le bas, ils repréſen-
» toient aſſez le toît d'une Maiſon ruſ-
» tique. Nous remplîmes les interval-
» les d'une piece à l'autre, de mouſſe
» fort preſſée, que nous enduiſîmes

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

» de terre glaiſe. Nous y fîmes des
» Portes baſſes & étroites, un foïer
» au milieu, & directement au-deſſus
» un trou pour le paſſage de la fumée.
» Ces Cabanes ſe trouverent fort chau-
» des.

» Il en falloit une plus grande pour
» la demeure des Capitaines & des
» Officiers. On choiſit un lieu commo-
» de, & qui n'étoit pas même ſans
» agrément : ce fut une petite éminen-
» ce, entourée d'arbres, à demie lieue
» de la Riviere au Sud-Eſt, & preſ-
» qu'à même diſtance des Vaiſſeaux.
» Nous avions au Sud-Oueſt, un joli
» Baſſin d'eau, nommé la Crique des
» Caſtors, & ſitué devant nous à qua-
» tre cens pas, qui formoit la perſpec-
» tive d'un grand Canal ; & des Bois
» de haute-futaie nous garantiſſoient
» des vents de Nord & de Nord-Eſt.
» Je traçai le plan de l'Edifice. Il de-
» voit avoir vingt-huit piés de long,
» ſur dix-huit de large, & deux étages,
» l'un de ſix piés de haut, & l'autre de
» ſept. Les Capitaines, & quelques-uns
» des principaux Officiers, devoient
» occuper l'étage ſupérieur ; le reſte
» étoit pour les Officiers ſubalternes
» & les Domeſtiques. J'avois ordonné
» la Porte au milieu du Frontiſpice, de

» cinq piés de haut ſur trois de large, » quatre fenêtres en haut, une dans la » Chambre de chaque Capitaine; les » deux autres aux deux extrémités, » pour éclairer le paſſage & les petites » Chambres des Officiers. Le faîte du » toît ne devoit être élevé que d'un pié » au-deſſus des Murs, pour rendre » l'écoulement des eaux plus facile, » & pour tenir la Maiſon plus chaude. » Un Poîle, placé au milieu de l'édi- » fice, devoit y répandre une égale » chaleur. On abbatit un grand nom- » bre d'arbres; on les mit en œuvre; » on ſcia des planches. Les murs furent » compoſés de groſſes poutres, rangées » l'une ſur l'autre, avec de la mouſſe » pour remplir les vuides: elles furent » clouées: en un mot, la Maiſon ſe » trouva élevée, couverte, & preſqu'a- » chevée le premier jour de Novem- » bre.

L'air étoit très froid, quoiqu'en comparaiſon des autres Hivers, le commencement de cette ſaiſon, n'eût pas été rigoureux: elle ne s'étoit déclarée, à la fin de Septembre, que par des pluies entremêlées de gros floccons de nége, & par des gelées de nuit, qui ne répondoient point à ces terribles relations, qui font l'effroi des Lecteurs.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

Le 5 d'Octobre, l'Anſe eut beaucoup de glaces. Elle fut tout-à-fait priſe le 8. On eut, juſqu'au 30, tantôt de la gelée, tantôt un tems aſſez doux. Le 31, la Riviere étoit priſe entierement; & les deux Equipages commencerent à juger des Hivers de la Baie d'Hudſon. Le 2 de Novembre, on ne pût ſe ſervir de l'encre, qui geloit au coin du feu; & la biere, qu'on avoit réſervée en bouteille, ſe trouva gelée en maſſe ſolide, quoiqu'elle fût enveloppée d'étoupe, & tenue dans un lieu fort chaud. Le 6, on ſentit un froid inſupportable. Alors les Equipages furent diſtribués dans les Cabanes, & les Officiers prirent poſſeſſion de leur édifice. Il fut baptiſé, à la maniere des Marins, ſous le nom d'Hôtel de Montaigu. On crut devoir cet honneur au Duc de ce nom, qui s'étoit interreſſé au ſuccès de l'entrepriſe.

» Nous commençâmes, raconte l'A-
» gent du Commité, à prendre nos ha-
» billemens d'Hiver. C'étoit une robbe
» de peau de Caſtor, qui alloit juſ-
» qu'aux talons, avec une fourrure en
» dedans, deux veſtes deſſous, un
» bonnet & des mitaines de la même
» peau, doublés de flanelle, une paire
» de bas Eſquimaux par-deſſus les nô-

» tres, c'eſt-à-dire, de peau, & mon- VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.
» tant juſqu'au milieu de la cuiſſe,
» avec des ſouliers de peau d'Elan pré-
» parée, dans leſquels nous portions ELLIS. 1746.
» encore deux ou trois paires de gros
» chauſſons. Une paire de ſouliers à
» nége rendoit cet habillement com-
» plet : ils ont environ cinq piés de
» long ſur un pié & demi de large.
» C'eſt proprement la mode des In-
» diens du Païs, qui l'ont commu-
» niquée aux Anglois; & rien n'eſt ef-
» fectivement plus propre à les garan-
» tir de la rigueur du climat. A l'ex-
» ception d'un petit nombre de jours,
» nous pouvions tenir tête, avec cet-
» te défenſe, au plus grand froid de
» l'Hiver.

» La chaſſe des Lapins & des Per-
» drix étant notre principale reſſource,
» tout le monde s'emploïoit à cet exer-
» cice. Pour celle des Lapins, on cou-
» pa quantité d'arbriſſeaux & de buiſ-
» ſons, dont on fit des haies de deux
» piés de haut, en laiſſant, de diſtance
» en diſtance, de petits trous pour leur
» paſſage : on mit dans chaque trou
» un fil d'archal, dont le bout étoit
» attaché à l'extrémité d'une longue
» perche; de ſorte que le Lapin, qui
» s'y prenoit dans le trou, ne com-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

» mençoit pas plutôt à ſe débattre : » que la perche s'élevoit, & le ſoute- » noit étranglé à deux ou trois piés de » terre. Cette méthode étoit d'un dou- » ble avantage ; non-ſeulement elle » nous fourniſſoit beaucoup de Gibier, » mais elle le garantiſſoit auſſi de di- » vers autres Animaux, qui nous l'au- » roient enlevé.

Les fortes gelées avoient commencé avec le mois de Novembre ; elles continuerent juſqu'à la fin du mois, avec cette différence qu'elles étoient plus ou moins vives, ſuivant les variations du vent. Le vent d'Oueſt, ou du Sud, les rendoit aſſez ſupportables ; mais elles devenoient terribles, lorſqu'il tournoit au Nord-Oueſt ou au Nord. Souvent elles étoient accompagnées d'une eſpece de nége, auſſi menue que du ſable, que le vent emportoit en forme de nue, d'une Plaine à l'autre. Il eſt dangereux de s'y trouver expoſé, parcequ'elle eſt ordinairement d'une épaiſſeur, qui ne permet de rien voir à vingt pas, & ne laiſſe pas non plus la moindre trace de chemin. Cependant Ellis avoue que cet énorme froid ne ſe fait ſentir que quatre ou cinq jours par mois. C'eſt toujours au tems de la Nouvelle & de la Pleine Lune, qui a généralement une forte

influence ſur le tems, dans cette Contrée. Les tempêtes y ſont alors effroïables, ſurtout avec le vent de Nord-Oueſt; qui regne aſſez ordinairement en Eté, mais preſque ſans ceſſe en Hiver. Avec les autres vents, quoique les gelées ſoient auſſi très fortes, il fait ſouvent beau; & comme ils varient beaucoup, l'air eſt preſque toujours aſſez tempéré pour la promenade & pour la chaſſe.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

Les Equipages commencerent vers la fin de Décembre, à tirer, des deux Vaiſſeaux, diverſes proviſions dont ils avoient fait peu d'uſage au commencement de l'Hiver. Ils ſe ſervoient pour les tranſporter ſur de petits traîneaux, des Chiens du Païs, qui reſſemblent aſſez à nos Mâtins, mais qui n'aboient jamais, & qui ne font que gronder lorſqu'on les irrite. Ils ſont naturellement dociles. Les Anglois, qui en tirent beaucoup d'utilité, les nourriſſent ſur le pié commun de leurs Domeſtiques.

Mais remettons à d'autres articles tout ce qui regarde les propriétés du Païs & de ſes Habitans, pour nous attacher uniquement au cours de l'Expédition. Les fatigues de l'Hiver ne diminuant point l'attention des Anglois

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

pour leur entrepriſe, ils tinrent avant la fin de Décembre, un grand Conſeil où l'on propoſa d'élever & de garnir d'un Pont la Barque longue, pour l'emploïer à la découverte. Cette ouverture fut applaudie. Il parut même étonnant que dans les anciens Voïages on n'eût pas conçu qu'il étoit trop dangereux de faire, avec les Vaiſſeaux, des recherches près de la Côte, dans une Mer orageuſe, par des tems variables & des brouillards fort épais, entre des glaces, des Païs entrecoupés, des Iles, des Rochers & des Bancs de ſable, ſans connoître les Ports, les Marées, les courans, ni la direction des Côtes. On s'expoſoit infiniment moins avec une petite Barque, qui pouvoit raſer partout la Côte, du moins à peu de diſtance, & qui ne riſquoit rien à s'engager entre les Rochers ni à paſſer par les Bancs de ſable, où des Vaiſſeaux d'une certaine profondeur étoient dans un péril continuel de ſe perdre. D'ailleurs, en ſuppoſant la Barque échouée, on étoit ſûr de pouvoir la remettre à flot; & quand elle ſeroit venue à périr, le Vaiſſeau étoit toujours une retraite certaine pour l'Equipage. Ellis aſſure que cette ſeule idée, de connoître une reſſource dans le beſoin, augmenta le

courage des Anglois, & leur donna même une eſpece de témérité dans tous les dangers. La Barque longue devint ſi précieuſe, qu'on réſolut auſſitôt de la tirer à terre, ſur le bord de l'Anſe, & de bâtir ſur elle une Cabane, qui fût couverte de voile, avec un foïer au centre, pour la conſerver en état de recevoir un Pont à l'arrivée du Printems. Ce ſoin dura ſans relâche, pendant trois ou quatre mois qu'on eut encore à paſſer dans les ſouffrances.

Le mois de Mars donna, ſucceſſivement, tous les tems qui ſont propres au Païs dans le cours de l'année; c'eſt-à-dire, qu'on eut des jours, tantôt extrêmement chauds, tantôt auſſi froids qu'en Hiver. La nége fondit partout où le Soleil faiſoit tomber ſes raïons; & vers la fin du mois, l'herbe commencoit à pouſſer dans les lieux expoſés au Sud. Inſenſiblement les Rivieres & les Plaines ſe couvrirent d'eau; & l'on craignit à la fin que les glaces ſe rompant tout-d'un-coup, l'Anſe même ne mît pas les Vaiſſeaux bien à couvert. M. Ellis donne l'explication de ce danger. Lorſque les chaleurs devancent la ſaiſon, dans les Païs qui bordent la Baie d'Hudſon, les néges fondent dans les parties méridionales; & les eaux,

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

formant des torrens rapides, rompent les glaces avant qu'elles ſoient entierement meurtries. Ces flots s'écoulent, juſqu'à ce qu'ils rencontrent quelque réſiſtance qui ſoit capable de les arrêter : mais s'accumulant bientôt, ils rompent tout obſtacle par leur poids, ils inondent les terres voiſines, ils emportent les arbres, les rivages mêmes, & tout ce qui s'oppoſe à leur violence. C'eſt ce qu'on nomme un Déluge, & ce qui rend fort dangereux, pour un Vaiſſeau, tous les mouillages d'Hiver qui ont un courant. Mais le mois d'Avril s'annonça d'une maniere, qui délivra les Anglois de cette crainte. Le vent ſe mit peu à peu au Nord-Eſt, & leur amena, avec beaucoup de nége & de grêle, une aſſez forte gelée. Enſuite l'air s'étant fort adouci le 18, ils eurent une pluie douce, d'autant plus agréable qu'ils n'en avoient pas eu depuis ſix mois. Les Oiſeaux du Païs reparurent, avec quantité d'autres, de toutes les eſpeces communes dans les Païs Septentrionaux. Ellis ne nomme point celle qui paſſoit ſouvent en volées nombreuſes, » noirâtre, dit-il, & » fort laide en apparence, mais qui » compenſoit, par la beauté de ſon » ramage, le déſagrément de ſa figu-

re «. Enfin, la chaleur arriva, le 6 de Mai, & l'Anſe étoit déja dégagée des glaces, qui s'étoient perdues peu à peu, quoique la Riviere fût encore priſe. VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST. ELLIS. 1746.

La Barque longue, à laquelle on avoit travaillé depuis l'adouciſſement de l'air, étoit achevée. Elle fut miſe à l'eau; & les deux Equipages concevant les plus grandes eſpérances des recherches qu'elle alloit faciliter, lui donnerent le nom de *la Réſolution*. Le 16, les glaces de la Riviere des Haies furent emportées par le courant. On mit auſſitôt les deux Vaiſſeaux en état de deſcendre la Riviere, avec le ſecours des hautes Marées, qui les garantirent des ſables. Cependant ils furent arrêtés par d'autres obſtacles juſqu'au 24 de Juin, qu'étant arrivés à l'embouchure de la Riviere, ils mirent à la voile vers le Nord; & quantité de glaces, dont ils furent accompagnés juſqu'au Nord du Cap Churchill, ne les empêcherent point de paſſer, avant le dernier mois, l'Ile de *Centry*, qui eſt par les ſoixante un degrés quarante minutes de latitude.

Ce fut le premier de Juillet, que la Réſolution, chargée des proviſions néceſſaires à dix Hommes pour deux

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

mois, fut emploïée à ſa deſtination. Le Capitaine Moore & l'Agent du Commité s'y embarquerent avec huit Hommes, pour viſiter les ouvertures des Côtes, après être convenus d'un rendez-vous à l'Ile de Marbre, où leur Vaiſſeau devoit les attendre. Ici, comme dans les autres courſes de la Réſolution, le Journal change; & pour éviter la confuſion, cette différence nous oblige de faire parler Ellis.

Nous prîmes, dit-il, vers la Côte, où, pendant la nuit, nous nous amarrâmes aux glaces. Le jour ſuivant, nous eûmes à traverſer quantité de gros glaçons, qui, joint aux Bas-fonds & aux Rochers, rendoient le paſſage fort dangereux. Les Eſquimaux des Côtes, qui ſont au Nord des Etabliſſemens de la Compagnie, ſe montrerent quelquefois, en troupes de quarante ou cinquante, ſur les hauteurs des Iles, avec des ſignes par leſquels ils ſembloient nous appeller; mais nos vûes n'aïant point de rapport au Commerce, nous nous avançâmes, ſans leur répondre, juſqu'à l'Ile de *Knight*, par les ſoixante-deux degrés deux minutes, où nous paſſâmes la nuit à l'ancre. La haute Marée y montoit de dix piés. Le 3, nous fîmes beaucoup d'efforts,

pour nous approcher de la Côte occidentale, où nous avions découvert une ouverture fort large. Le mauvais tems & la groſſeur des glaçons, dont nous étions environnés de toutes parts, nous forcerent de retourner à l'Ile de Knight. La Mer beaucoup plus calme, & l'air plus ſerein, nous laiſſerent voir pluſieurs Iles le 5, telles que *Biby*, *Merry*, *John*, &c. qui ſont remplies de rochers, ſans arbres, & ſans autre herbe qu'un peu de Biſtorte, avec quelques Plantes communes dans la Groenlande & la Laponie. Ces Iles, & généralement toutes celles de la même Côte, offrent des monceaux de pierres, dont on ignore l'origine & l'uſage, quoiqu'ils ſoient connus des Navigateurs Anglois depuis qu'ils viſitent cette Contrée (5).

ELLIS. 1746.

(5) On a déja dit que d'autres les prennent pour des Tombeaux d'Eſquimaux. Ellis fait ici une obſervation beaucoup plus ſinguliere. A cette hauteur, dit-il, au milieu des glaces, les aiguilles de nos Bouſſoles perdirent entierement leurs qualités magnétiques. Pendant que l'une ſuivoit une direction, l'autre en marquoit une toute différente; elles ne demeuroient pas même longtems dans la même direction. Nous voulûmes remédier à cet accident, en retouchant les aiguilles par un Aiman artificiel; mais nous y perdîmes nos peines, & pluſieurs eſſais nous convainquirent que ce déſordre ne pouvoit être corrigé par l'attouchement de l'Aiman. Ce fait, qui fut obſervé de tout ce que nous étions d'Anglois ſur la Réſolution, doit paſſer pour

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

Le 5, nous nous avançâmes au Sud de l'Ile Biby, dans l'eſpoir d'entrer par l'ouverture, d'où nous avions tenté inutilement d'approcher. Nous ne fûmes pas plus heureux. Des glaçons d'une immenſe étendue, que les flots y pouſſoient & qu'ils en faiſoient ſortir alternativement, nous firent juger cette entrepriſe impoſſible. Après avoir pouſſé au Nord juſqu'aux ſoixante-deux degrés douze minutes, nous ptîmes au Nord-Oueſt; & traverſant quantité de ſables, entre pluſieurs Iles fort baſſes, nous entrâmes dans la Baie de *Nevill*, que nous reconnûmes pour la même où nous avions vainement tenté de paſſer, du côté méridional de l'Ile Biby. Elle eſt couverte de cette Ile, qui en eſt à cinq lieues au Sud-Eſt; elle eſt ſpacieuſe, & nous nous convainquîmes qu'elle ſe termine par une Riviere aſſez large, qui deſcend du côté de l'Oueſt. Le Continent qui l'environne, monte en pente douce, & n'offre que des rochers bas & unis, couverts de mouſſe, avec peu de plantes.

avéré. Le ſeul remede, qui nous réuſſit, fut de mettre & de tenir nos Bouſſoles dans un lieu chaud, où les aiguilles reprirent ſur-le-champ leur activité & pointerent juſte. Ellis entre dans une longue explication de ce Phénomene, & l'attribue, pour concluſion, à l'excès du froid.

L'entrée la plus aiſée dans la Baie de Nevill eſt entre le Continent & l'Ile Biby, au Sud-Oueſt.

Le 8, nous entreprîmes de viſiter la Côte du Nord : mais, en repaſſant les Bancs de ſable, nous fûmes jettés, par la Marée, ſur une chaîne de Rochers, où nous crûmes notre perte inévitable. Dans cette dangereuſe ſituation, nous dûmes notre ſalut aux Eſquimaux de cinq ou ſix Canots, qui s'approcherent de nous avec des côtes de Baleines. Ils parurent fort touchés de notre malheur; & loin d'en tirer le moindre avantage, ils nous rendirent d'importans ſervices. Non-ſeulement, ils ne s'éloignerent point, juſqu'à ce que la Marée nous eût remis à flot; mais un Vieillard, qui paroiſſoit connoître ces écueils, ſe mit devant nous avec ſon Canot, & nous ſervit de guide ſur tous les Bas-fonds. Ainſi tout ce qu'on lit du caractere de ces Peuples, dans les Relations Françoiſes & dans quelques-unes des nôtres, ne s'accorde point avec le témoignage que nous ſommes obligés de rendre à leur humanité.

ELLIS. 1746.

Nous n'eûmes pas moins d'admiration pour leur induſtrie. Au défaut de fer, leurs Arcs, leurs Fleches & leurs Harpons ſont garnis de dents, d'os ou

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

de cornes d'animaux marins, dont ils ſe font même des haches, des coûteaux, & d'autres uſtenſiles. On auroit peine à ſe figurer, avec quelle adreſſe ils ſavent traiter des matériaux ſi peu convenables à ces uſages. Leurs aiguilles ſont de la même matiere; dans leurs mains, elles ſervent à coudre fort proprement leurs habits, qui ne different point de ceux des Habitans de la Baie d'Hudſon. Cette reſſemblance, & celle de leurs Langues & de leurs uſages, peut faire conclure qu'ils ſont originairement d'une même Nation : mais ceux dont je parle ſont généralement plus induſtrieux, plus affables & mieux policés. Leurs Femmes ne garniſſent point leurs bottines, de côtes de Baleines, comme celles des autres Eſquimaux. Les bonnets different auſſi, pour les deux ſexes : ils ſont compoſés d'une peau de queue de Buffle, qui leur pend ſur le viſage, & qui leur donne réellement un aſpect terrible, mais qui leur eſt d'une extrême utilité contre diverſes ſortes de Mouches, dont ils ne peuvent ſe garantir autrement. Cette coeffure, qu'on voit à leurs Enfans mêmes, pendant que leurs Meres les portent ſur le dos, donne l'air barbare aux plus doux & aux plus pacifiques de tous

les humains. Lorſqu'ils ſe mettent en Mer pour la Pêche, ils emportent avec eux, dans leur Canot, une veſſie pleine d'huile, dont ils boivent par intervalles, avec autant de délices que nos Marins boivent de l'Eau-de-vie. Nous avons quelquefois vu qu'après avoir vuidé leur veſſie, ils la tiroient voluptueuſement entre leurs levres. C'eſt apparemment l'expérience, qui leur a fait reconnoître les effets ſalutaires de cette huile, dans un climat qui n'eſt jamais ſans rigueur. On s'eſt perſuadé, en Europe, que ces Peuples vivent ſous terre pendant l'Hiver; mais c'eſt une tradition abſolument fauſſe, & démentie par tous ceux qui ont viſité leur Païs. La plus grande partie n'eſt qu'une chaîne de rochers; & quand le terrein de quelques Vallées auroit aſſez de profondeur, il eſt conſtamment gelé, auſſi dur que le rocher même, & peu propre par conſéquent aux Habitations ſouterraines.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

Après avoir reconnu que nous devions la vie aux Eſquimaux, nous gouvernâmes vers l'Eſt; & le 9 de Juillet, nous mouillâmes devant l'Ile des *Chevaux-Marins*, ainſi nommée de la multitude de ces Animaux, qu'on y rencontre toujours. Comme c'eſt la plus

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1746.

orientale de celles dont nous nous étions approchés, & la moins visitée des Sauvages, parcequ'elle est la plus écartée de leur route, il ne faut pas chercher d'autre cause de ce prodigieux nombre de Chevaux marins, qui s'assemblent dans un lieu si désert, pour y faire leurs Petits. La même raison, sans doute, y amene d'immenses volées d'Oiseaux de Mer.

Le 10, nous rasâmes la Côte, entre quantité de gros glaçons, qui flottoient autour de nous, & nous arrivâmes à Whale-Cove, par les soixante-deux degrés trente minutes de latitude. Une Baie, que nous découvrîmes à l'Oueſt, nous offrit plusieurs petites Iles, d'où nous vîmes bientôt venir vers nous quelques Sauvages. Nous observâmes que l'abondance de la Pêche leur faisoit choisir ordinairement les Iles les plus désertes, pour y fixer leur demeure pendant l'Eté. Le Capitaine aïant souhaité de descendre dans une des Iles, je l'accompagnai avec deux Hommes, dans une petite Chaloupe, qui ne nous servoit qu'à cet usage. A peine fûmes-nous à terre, que nous nous vîmes environnés d'une vingtaine d'Esquimaux, presque tous Femmes ou Enfans, qui se promenoient paisiblement

ment ſur la Côte, pendant que les Hommes étoient à la Pêche. Le deſſein du Capitaine étoit de monter ſur les hauteurs de l'Ile, pour y découvrir, de cette élévation, quelque nouvelle ouverture : les Eſquimaux n'y mirent aucun obſtacle ; mais après d'inutiles obſervations, qui nous convainquirent même que la Marée de la Baie venoit de l'Eſt, nous retournâmes à bord.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Le 11, aïant remis à la voile, nous arrivâmes le même jour près d'une Pointe, à ſoixante-deux degrés quarante-ſept minutes de latitude, d'où nous découvrîmes une large ouverture qui s'étendoit vers l'Oueſt, & que je nommai la *Baie de Corbet*. Cependant deux raiſons nous ôterent l'envie d'y entrer ; l'une, que la Marée y venoit de l'Eſt ; & l'autre, que le Capitaine Moore crut voir le fond de la Baie. Nous y fîmes quelque trafic avec les Eſquimaux, qui ſont ici fort nombreux, & nous recueillîmes quantité d'eau fraîche, dans les cavités des Rochers, où elle s'amaſſe par la fonte des néges. Enfin, nous retournâmes à nos Vaiſſeaux, que nous trouvâmes, le 13, à l'ancre dans une aſſez bonne Rade, entre l'Ile de Marbre & le Continent. Pendant notre abſence, Smith, Capitaine de la Califor-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

nie, avoit entrepris de viſiter la Baie de *Ranking*, qui étoit à quatre lieues de leur mouillage, vers l'Oueſt. Trente lieues, qu'on y fit par différentes routes, de l'Oueſt par le Nord juſques vers l'Eſt, apprirent non-ſeulement que cette ouverture ſe termine en Baie, mais qu'elle eſt remplie de Rochers & de Bancs de ſable. Le jour même de notre retour, les deux Barques longues furent envoïées à la découverte, le long de la Côte, entre le Cap Jolabert, par les ſoixante-trois degrés quinze minutes de latitude, & le Cap Fallerton, par les ſoixante-quatre degrés quinze minutes.

Ellis étant rentré à bord, les deux Vaiſſeaux leverent l'ancre le 14, & la route fut dirigée vers le Nord. Tout le jour ſuivant, on eut à traverſer des glaçons épais, qui fermant enfin le paſſage obligerent les Anglois de s'amarrer aux plus gros. La Mer fut libre, le 16; mais on ſe vit bientôt arrêté par quantité de Rochers & de ſables, qui s'étendent fort loin en Mer, & que la derniere Marée laiſſe à ſec. Les glaces étant revenues le 18, on fut réduit à louvoïer avec beaucoup de difficulté, quoiqu'avec l'apparence de retrouver plus facilement par cette voie les deux

Barques longues, pour leſquelles on n'étoit pas ſans inquiétude. Les deux Vaiſſeaux ſe ſéparerent même pour les chercher. VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Ellis s'approcha de terre, dans la Pinaſſe, par les ſoixante-quatre degrés de latitude, ſous un Cap auquel il donna le nom de Cap *Fry*, à l'honneur du Chevalier Fry, un des Chefs du Commité. Dans ſon paſſage, il rencontra un grand nombre de Baleines, qui ſe débattoient contre la Côte; ce qui ne l'empêcha point de faire ſonder la Marée. Il trouva que le flux venoit du Nord, qu'il montoit ſur la Côte environ dix piés, & que dans la Pleine & la Nouvelle Lune la Marée étoit haute à trois heures. La Côte eſt d'une pénte douce; mais elle s'éleve beaucoup. A quelque diſtance, les Collines paroiſſoient rougeâtres & fort unies, mais abſolument ſtériles. Dans les Vallées le terrein eſt noirâtre, & produit une herbe aſſez longue, mêlée de quelques Plantes, dont les unes portent des fleurs jaunes, & d'autres des fleurs bleues & rouges, ſurtout une ſorte de Veſce, qui croît en abondance ſur le bord des Etangs. Ellis remarqua auſſi pluſieurs lits de ſable, couverts d'une herbe de fort bon goût, qui reſ-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

ſemble à du Mouron, & d'une grande quantité de Cochlearia, un peu différent pour la forme, & d'un goût plus picquant que le nôtre. Il vit auſſi pluſieurs troupes de Bêtes fauves, qui brouſoient ſur les Collines. A ſon retour, il obſerva, dans le paſſage, que l'eau étoit extrêmement trouble, chargée de ce que les Marins nomment *Pâture de Baleines*, & de petites parties d'une eſpece de gelée noire, à-peu-près de la groſſeur de nos plus groſſes Mouches. L'Algue marine eſt ici d'une prodigieuſe longueur (6). Ellis croit ces remarques d'autant plus ſingulieres, que dans un climat ſi rigoureux on voit peu de Végétaux ſur les Côtes.

Lorſqu'il fut rentré à bord, on mit à la voile pour chercher les deux Barques longues, ſans leſquelles on ne pouvoit eſpérer de pouſſer plus loin les découvertes. La ſaiſon commençoit à s'avancer; & depuis trois jours de ſéparation, les deux Vaiſſeaux ne s'étoient pas encore rejoints. Cependant ils ſe rencontrerent le jour ſuivant. Le Conſeil, après une longue délibération, réſolut alors que les Barques longues ne ſeroient attendues que juſqu'au 28, & que dans l'intervalle l'un des deux Vaiſſeaux feroit route au Sud juſqu'aux

(6) Il s'en trouve de trente piés de long.

ſoixante-quatre degrés, & l'autre au Nord, juſqu'aux ſoixante-cinq. Entre diverſes meſures, qu'on prit pour retrouver les Barques longues, les Pinaſſes des deux Vaiſſeaux furent dépêchées, avec ordre d'élever au Cap de Fry, une Perche, au pié de laquelle on enterreroit une Lettre qui contiendroit des inſtructions, & d'amarrer à demie lieue de la Côte, un gros tonneau, dans l'endroit où l'on jugea que les Barques longues devoient paſſer. Ce tonneau portoit auſſi, ſous un petit Pavillon, une Lettre où le Cap Fry leur étoit donné pour rendez-vous.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Avec ces précautions, la Galiote de Dobbs fit route au Nord, & la Californie au Sud. Ellis deſcendit à terre avec ſix Hommes, par les ſoixante-cinq degrés cinq minutes, ſur la Côte occidentale du Welcome, pour ſonder la Marée. Il trouva, dit-il, qu'elle venoit encore du Nord, & que le tems des hautes Marées étoit à-peu près le même qu'au Cap Fry, mais qu'elles montoient trois piés plus haut, ſur une perche qu'il fit dreſſer, avec la marque des baſſes eaux, pour donner plus de certitude à ſes obſervations. Les Terres different peu de celles du Cap Fry, excepté qu'elles paroiſſent plus élevées.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD EST.

ELLIS. 1747.

Il rencontra ici, comme ſous ce Cap, quantité de Baleines noires : ſur quoi il obſerve qu'on y pourroit établir une Pêche d'autant plus avantageuſe pour ſa Nation, que le Welcome eſt moins embarraſſé de glaces que le Détroit de Davis ou les Côtes du Spitzberg, & que l'eau y eſt moins profonde ; deux points, dit-il, d'une extrême importance, & reconnus tels par ceux qui connoiſſent la nature de cette Pêche. Il retourna le même jour à bord.

Le 26, la Galiote de Dobbs, aïant repris la route du Cap Fry, eut la ſatisfaction d'y trouver la Californie, avec les deux Barques longues, qu'elle avoit rencontrées par les ſoixante-quatre degrés dix minutes. Les Officiers de ces deux Chaloupes rapporterent qu'à ſoixante-quatre degrés de latitude, & trente-deux de longitude de l'Ile de Marbre, ils avoient trouvé une ouverture, dont l'entrée avoit trois ou quatre lieues de large ; mais que s'y étant avancés l'eſpace de huit lieues, ils lui en avoient trouvé ſix ou ſept de largeur ; que juſques-là leur route avoit été Nord-Nord-Oueſt à la Bouſſole, & que de-là il avoit fallu tourner plus à l'Oueſt ; qu'aïant pouſſé dix lieues plus loin, ils avoient trouvé que ce bras de Mer ſe rétréciſ-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

ſoit juſqu'à quatre lieues ; qu'enſuite ils avoient remarqué que les Côtes recommençoient à s'ouvrir; mais qu'ils avoient perdu courage en voïant que l'eau, de ſalée, profonde & tranſparente, qu'ils l'avoient eue juſqu'alors, avec des Côtes eſcarpées & des courans fort rapides, devenoit plus douce, épaiſſe & moins profonde.

Ces lumieres, quoiqu'imparfaites, parurent fort importantes à l'Agent du Commité. Gardons-nous de ſupprimer ſes réflexions. » Il eſt très vrai-ſembla-
» ble, dit-il, que cette ouverture a
» de la communication avec quelque
» grand Lac du Continent, qui en a
» peut-être avec le grand Océan occi-
» dental. Une des circonſtances que les
» Officiers des Barques longues obſer-
» verent en montant, c'eſt que le cou-
» rant du reflux étoit plus fort que ce-
» lui de la Tamiſe, pendant dix heu-
» res des douze, quoique dans une
» eau de pluſieurs lieues de large. Le
» flux, ſurvenant enſuite, arrêtoit tout-
» à-fait l'eau pour les deux dernieres
» heures. En ſecond lieu, quoiqu'on
» ne puiſſe aſſurer poſitivement qu'il
» ſe trouve un paſſage en cet endroit,
» je crois pouvoir dire, avec vérité,
» qu'aucune apparence n'y eſt contrai-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

» re. Il eſt vrai que le changement de
» l'eau ſalée en eau douce paroît con-
» clure, à la premiere vue, contre le
» paſſage : mais ſi par haſard cette eau
» n'avoit été douce qu'à ſa ſurface,
» cette concluſion auroit peu de force,
» puiſqu'on étoit alors dans la ſaiſon
» des fontes de néges, dont les eaux
» découloient de toutes les parties des
» Terres, & que par conſéquent il
» n'étoit pas plus étrange de trouver
» la ſurface de la Mer adoucie, qu'il
» ne l'eſt de voir la même choſe, après
» les mois pluvieux, dans la Mer Bal-
» tique & ſur les Côtes occidentales
» d'Afrique. Enfin, quoiqu'il ſoit cer-
» tain que le courant de la Marée ve-
» nant de l'Oueſt eſt une preuve direc-
» te & inconteſtable de la réalité d'un
» paſſage à quelque autre Océan, il
» ne s'enſuit pas que le courant venant
» de l'Eſt ſoit une preuve du contrai-
» re, puiſqu'on ſait que dans le Dé-
» troit de Magellan les Marées des
» deux Océans ſe rencontrent de mê-
» me. D'ailleurs, de fortes raiſons font
» prévoir que la même choſe doit ar-
» river, ſi l'on parvient jamais à la
» découverte d'un paſſage au Nord-
» Oueſt.

Les deux Vaiſſeaux ſe trouvoient ſi

proche du Détroit de Wager, qu'avec la certitude qu'on avoit, d'un autre côté, que dans le Welcome la Marée ordinaire vient du Nord, les deux Capitaines ſe crurent obligés (7) de faire toutes les recherches poſſibles ſur ce Détroit; c'eſt-à-dire, de vérifier ſi c'eſt en effet un Détroit, ou ſi ce n'eſt qu'une Riviere d'eau douce. Ils ne pûrent y entrer que le 29. Ce qu'on nomme le Détroit de Wager eſt ſitué, par cette derniere obſervation, à ſoixante-cinq degrés trente-trois minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés de longitude de Londres. A ſon entrée, il a, du côté du Nord, le Cap de Montaigu, & du côté du Midi le Cap de Dobbs. Sa partie la plus étroite eſt à cinq lieues Oueſt de ce dernier Cap, & n'a pas moins de cinq lieues de large. Le courant de la Marée y a toute l'impétuoſité des eaux d'une Ecluſe. Ellis aſſure que celui des hautes Marées parcourt huit à neuf lieues dans une heure. » Quand nous fûmes arrivés, dit-il, » à ce dangereux endroit, nous ne fû- » mes plus maîtres de nos Vaiſſeaux, » & le courant fit faire quatre ou cinq » tours à la Californie, malgré les ef-

(7) C'étoit un des principaux points de la diſpute, entre Arthur Dobbs & le Capitaine Middleton.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

» forts que l'Equipage fit long tems
» pour l'arrêter. On fut étonné de l'a-
» gitation de la Mer. Elle bouillone,
» elle forme des tourbillons, avec au-
» tant d'écume qu'un amas de torrens,
» rompus par quantité de rochers; ce
» qui ne paroît venir, néanmoins, que
» de ce que le Canal eſt ici fort étroit,
» à proportion de la maſſe énorme
» d'eau qu'il reçoit. Quantité de gros
» glaçons, venant du Welcome, y en-
» trerent avec nous; & quoique nous
» fuſſions déja fort avancés, ils furent
» tantôt pouſſés bien loin devant nous,
» tantôt rejettés en arriere par l'action
» irréguliere des courans. Nous paſſâ-
» mes environ trois heures dans cette
» violente ſituation : mais aïant enfin
» paſſé le Sond des Sauvages, où le
» Canal devient plus large & la Marée
» plus rapide, nous nous y trouvâmes
» plus à l'aiſe. Ce Sond eſt formé par
» une chaîne de petites Iles, qui s'é-
» tendent le long de la Côte Septen-
» trionale.

Le 30, on paſſa le Deer Sund, qui eſt une aſſez bonne Rade, neuf ou dix lieues plus haut, du même côté du Détroit. Enſuite, on découvrit bientôt une retraite ſûre pour les Vaiſſeaux, entre pluſieurs Iles fort élevées & rem-

plies de rochers, qui les peuvent mettre à couvert de tous les vents. Cet endroit fut nommé le Port *de Douglas*, à l'honneur des deux Actionnaires de ce tems. On y amarra les deux Bâtimens ſur quinze à dix-huit braſſes d'eau; & dans un Conſeil ſolemnel, on délibéra ſur la maniere la plus prompte de reconnoître, avec certitude, ſi le Canal où l'on ſe trouvoit, étoit une Riviere, un Détroit, ou une Baie. La concluſion fut que les Vaiſſeaux ſe retireroient au Port de Douglas, & que dès le jour ſuivant les deux Barques longues entreprendroient cette recherche. Cependant on réſolut auſſi, que pour ne pas retenir les Vaiſſeaux plus longtems qu'ils ne pouvoient l'être ſans danger, ils feroient route en Angleterre le 25 d'Août, ſi les deux Barques n'étoient pas revenues pour ce terme.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Les Capitaines, ſe chargeant eux-mêmes de l'entrepriſe, mirent à la voile le 31 de Juillet, chacun dans la Barque longue de ſon Vaiſſeau, accompagnés de quelques Officiers & d'un nombre ſuffiſant de Matelots. C'eſt dans les termes d'Ellis, qu'on préſente une Expédition, à laquelle il eût la principale part.

Nous tînmes, avec un vent frais,

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

la route de Nord-Oueſt à l'Oueſt, juſqu'à ce que la largeur du Canal ſe trouva diminuée de dix lieues à une. Ici, vers le ſoir, nous fûmes allarmés par un bruit affreux, qui reſſembloit à celui d'une prodigieuſe chûte d'eau, ſans aucune marque qui pût nous faire découvrir d'où il venoit. On prit auſſitôt le parti de jetter l'ancre, & d'envoïer quelques Hommes à terre. Je me mis du nombre. Mais en arrivant à la Côte, nous la trouvâmes hériſſée de rochers, & fort eſcarpée. L'obſcurité de la nuit, qui nous la dérobba preſqu'auſſitôt, nous força de retourner à bord. Cependant je puis dire, qu'en peu d'inſtans, nous eûmes le plus terrible ſpectable qu'on puiſſe jamais s'imaginer. Des rochers immenſes, qui ſembloient briſés dans leurs maſſes, pendoient de toutes parts ſur nos têtes. Dans pluſieurs endroits, des caſcades d'eau tomboient d'une crevaſſe à l'autre; d'un autre côté, on appercevoit des glaçons d'une groſſeur & d'une longueur démeſurées, rangés les uns à côté des autres, comme les tuïaux des grandes Orgues. Mais rien ne nous cauſa tant d'effroi que de gros morceaux de rocs briſés, que nous vîmes à nos piés, & qui, détachés de leurs

ELLIS. 1747.

sommets par la force expansive du froid, avoient roulé jusqu'à nous, avec une violence inexprimable.

ELLIS. 1747.

Nous passâmes la nuit dans une mortelle inquiétude; & dès la pointe du jour, nous retournâmes promptement à terre, où nous ne fûmes pas longtems sans découvrir que le bruit, que nous n'avions pas cessé d'entendre, avoit été causé par la force de la Marée, qui se trouvoit arrêtée dans un passage fort étroit. La masse d'eau étoit prodigieuse, & sa rapidité surprenante. Quoique nous fussions à cent cinquante lieues de l'entrée du Canal, les eaux étoient transparentes & fort salées. La Marée montoit ordinairement de quatorze piés & demi; & dans la Pleine & Nouvelle Lune, la haute Marée étoit à six heures. Nous vîmes distinctement que le Canal s'ouvroit de cinq ou six lieues, derriere la cataracte, & s'étendoit de plusieurs lieues à l'Oueſt. Ce fut alors que nous conçûmes de grandes espérances pour le passage. La premiere difficulté étoit de passer la cataracte; mais l'aïant tenté, nous y trouvâmes moins de danger qu'on ne se l'étoit imaginé. J'en voulus courir les premiers risques, & je la passai, dans une petite Chaloupe, pendant sa plus

VOIAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

grande force. Bientôt, nous fûmes assurés qu'on pouvoit la passer sans péril. A demi flux, les eaux inférieures étoient de niveau avec les supérieures; comme, à demi reflux, celles d'en haut l'étoient avec celles du dessous; & dans ces deux positions, le passage étoit facile.

ELLIS. 1747.

Nous vîmes paroître ici trois Indiens, qui nous aborderent avec leurs Canots, & dont les usages ne différoient point de ceux des autres : mais leur taille étoit beaucoup moins haute, & nous remarquâmes, avec étonnement, qu'à mesure que nous avancions du Fort d'York vers le Nord, tout diminuoit en grandeur. Les arbres mêmes ne devinrent à la fin que des arbrisseaux. Enfin, au-delà des soixante-sept degrés de latitude, nous ne vîmes plus de vestiges d'Hommes. Ces Esquimaux nous parurent un peu timides, & nous étions vraisemblablement les premiers Européens qu'ils eussent vûs; mais encouragés par nos caresses, ils entrerent en commerce avec nous. On leur fit entendre que nous avions besoin de Gibier, qu'ils appellent *Tuktoa* dans leur Langue : ils retournerent promptement à la rive, d'où nous les vîmes revenir avec une bonne provision

de diverſes ſortes de viandes ſechées au feu, & quelques pieces fraîches de chair de Buffle. Nous eûmes, à bon marché, tout ce qu'ils avoient apporté.

ELLIS. 1747.

Le ſecond jour d'Août, nous paſſâmes la cataracte, au-deſſus de laquelle la Marée ne montoit que de quatre piés. Les deux Côtes étoient fort eſcarpées, & nous ne trouvâmes point de fond avec une ſonde de cent quarante braſſes. On vit des Baleines blanches & des Vaches marines. Mais nos gens n'en furent pas moins découragés par le goût de l'eau, qui étoit preſque douce. Pour moi, toujours perſuadé que cette douceur n'étoit qu'à la ſurface, j'entrepris d'en convaincre tout le monde par une expérience fort ſimple. Une bouteille, que je fis boucher ſoigneuſement, fut plongée à la profondeur de trente braſſes, où le Plongeur aïant arraché le bouchon, elle ſe remplit d'eau, que nous trouvâmes auſſi ſalée que celle de l'Océan Atlantique; & nos eſpérances ſe ranimerent. Mais ces flatteuſes idées durerent peu. Le 3, vers la nuit, les eaux tomberent ſi ſubitement, que pour découvrir, le lendemain, la cauſe de cet étrange avanture, nous prîmes le parti de mouil-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

ler. A peine fut-il jour, qu'étant descendus à terre, nous montâmes ſur des hauteurs qui n'étoient pas éloignées de la Côte, & nous découvrîmes, avec beaucoup de regret, que ce prétendu Détroit étoit termimé par deux petites Rivieres, qui n'étoient pas même navigables, dont l'une venoit d'un grand Lac, ſitué au Sud-Oueſt, à quelques lieues de nous. Ainſi toutes nos eſpérances s'évanouirent à la fois; & notre conſolation fut d'avoir levé tous les doutes, ſur la nature d'un Golfe qui pouvoit éterniſer les diſputes (8).

Pendant vingt-quatre heures, que nous paſſâmes dans cette Plage, il nous vint pluſieurs Canots remplis d'Indiens, qui nous apporterent de la chair de Buffle & de Saumon ſechée. Nous achetâmes, avec ces proviſions, pluſieurs de leurs habits & de leurs Arcs. Mais envain nous efforçâmes-nous, par nos ſignes, de tirer d'eux quelque inſtruction ſur la Mine de cuivre, & ſur l'exiſtence d'un autre Océan du côté de l'Oueſt. Je leur traçai un deſſein de la Côte, auquel ils ne comprirent rien,

(8) Fox obſerve, dans ſa Relation, que l'éclairciſſement de tous les doutes ſert à diminuer la difficulté de l'entrepriſe, en la réduiſant à des bornes plus étroites & plus ſûres.

non plus qu'à nos queſtions. Il y avoit entr'eux un Homme d'aſſez bonne mine, qui, ſans être différemment vêtu, paroiſſoit d'une Nation différente, juſqu'à nous faire juger que les autres ne l'avoient amené que pour lui donner la ſatisfaction de nous voir. Moore s'imagina que ce pouvoit être quelque Priſonnier, tombé entre les mains de ces Sauvages; & faiſant réflexion à l'envie extrême qu'ils marquoient de nous vendre tout ce qu'ils avoient apporté, il ſe flatta de pouvoir acheter cet Homme, dans l'eſpérance d'en tirer quelques lumieres, qui auroient pû nous conduire plus loin. On leur offrit quantité de Marchandiſes, avec des ſignes qu'ils parurent entendre; mais ils s'obſtinerent à rejetter toutes nos offres (9). Nos Barques leverent l'ancre, le 4, pour retourner vers les deux Vaiſſeaux. Un vent très impétueux nous fit perdre un Homme, qui fut emporté d'un coup de voile; mais nous repaſſâmes heureuſement la cataracte, & le 7 nous rejoignîmes nos Bâtimens.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Dans le chagrin d'être revenu ſans

(9) Un Journaliſte s'étonne qu'avec cette eſpérance, quelque Anglois n'ait pas eu le courage de demeurer parmi ces bons Eſquimaux juſqu'à l'année ſuivante. C'étoit le vrai moïen de s'inſtruire, avec beaucoup de certitude & peu de danger.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

succès, *Thompſon*, Chirurgien de la Galiotte de Dobbs, inſinua, au Conſeil, des doutes qui ſemblerent mériter de l'attention. Le tems aïant été fort couvert & la Mer très haute, pendant que les deux Barques, à leur retour, paſſoient aſſez loin de la Côte du Nord, étoit-il impoſſible qu'on eût paſſé quelque ouverture, ſans l'avoir remarquée ? ſurtout dans une Côte fort élevée, & double même dans pluſieurs endroits, avec de grandes largeurs entre les Montagnes. Ellis ne combattit point cette idée. » Cependant, dit-il, » j'étois agité, par des motifs différens, qui étoient plutôt les Marées » extrêmement hautes que nous avions » obſervées ; car la Marée, au Port » de Douglas, montoit de ſeize piés » & demi perpendiculaires, tandis que » ſuivant le témoignage de Middleton elle ne montoit que de dix piés » au Deer-Sund, quoique ſitué de huit » ou dix lieues plus près du Welcome. D'ailleurs le tems des hautes » eaux arrivant même plutôt à la cataracte, quoique plus avancée de » quatre vingt-dix lieues vers l'Oueſt, » j'avois peine à concilier ces circonſtances, ſans ſuppoſer, à cet endroit, » quelque communication avec un au-

» tre Océan. Ainſi, mes propres réfle- VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.
» xions eurent plus de force que les
» doutes du Chirurgien, pour me fai-
» re prendre parti en ſa faveur. Nous ELLIS. 1747.
» joignîmes nos argumens au Conſeil.
» Les conteſtations furent vives & fi-
» nirent par la réſolution de renvoïer
» une des Barques longues, pour vi-
» ſiter de plus près la Côte du Nord.
» Ce fut la Réſolution, c'eſt-à-dire,
» celle de la Galiotte de Dobbs, que
» le Conſeil chargea de cette recher-
» che.

Dans la même ſéance : ajoute Ellis, je fis valoir quantité de fortes raiſons (10) pour établir qu'il devoit ſe trouver du côté du Nord, dans la Baie que Middleton a nommée *Repulſe-Bay*, un paſſage à quelque autre Océan. J'obſervai, par exemple, qu'à meſure qu'on avançoit vers le Nord, les Marées étoient toujours plus hautes, & qu'elles arrivoient toujours plûtôt ; que de même, la ſalure & la tranſparence de l'eau ſembloient augmenter dans le Welcome, de ſorte qu'on voïoit le fond de la Mer à la profondeur de douze à quatorze braſſes ; que ſans ceſſe on rencontroit une

(10) Quelques-unes, dit-il, preſqu'égales à des démonſtrations.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

prodigieuſe quantité de Baleines ſur les Côtes ; & qu'on y avoit ſouvent remarqué que les vents de Nord-Oueſt y cauſoient les plus hautes Marées. De toutes ces preuves, je conclus que l'un des nos deux Vaiſſeaux devoit partir inceſſamment pour la recherche de ce paſſage, tandis que l'autre continueroit la ſienne & dans le Parage où nous étions, & du côté du Sud, où l'on n'avoit point encore pénétré. Mais pluſieurs Membres du Conſeil s'étant vivement oppoſés à ma propoſition, elle fut rejettée à la pluralité des voix (11).

Le 13, Ellis, Thompſon & le premier Contre-Maître, partirent dans la Réſolution, pour chercher des ouvertures ſur la Côte du Nord. Ils rencontrerent, dans leur paſſage, quantité de Baleines noires, & ſurtout un prodigieux nombre de Vaches marines. Vers minuit, ſe trouvant comme enfermés entre la Côte & les Iles qui la cou-

(11) Les prétextes furent, que leurs inſtructions ne portoient pas d'aller juſqu'à cette Baie, qu'une partie des Equipages étoit indiſpoſée, que la ſaiſon étoit trop avancée pour permettre de remonter au Nord, &c. Ce qu'il étoit aiſé de conclure, dit Ellis, c'eſt qu'il y avoit, parmi nous, des gens qui commençoient à s'ennuïer de tant de fatigues, & qui ſouhaitoient la fin du Voïage, ou du moins qu'on n'entreprît plus d'Expéditions auſſi pénibles que la derniere.

vroient, ils jetterent la ſonde, qui ne leur donna que la profondeur de trente braſſes. La diminution de l'eau, qui continuoit toujours, les fit mouiller ſous une Ile. Le 14, ils s'avancerent à la Côte, où montant ſur quelques hauteurs, ils découvrirent une ouverture qui s'étendoit de pluſieurs lieues au Sud-Oueſt : mais ils reconnurent, en même-tems, que pluſieurs lits de pierre qui la traverſoient d'une rive à l'autre, & qui ſe montroient même en Marée baſſe, ne leur permettoient pas d'avancer beaucoup plus loin. Au Nord de cette ouverture, ils en virent une autre, qui ſe terminoit de même, à trois lieues de ſon embouchure. Rien ne s'offrant au-delà, ils retournerent le même jour à bord.

ELLIS. 1747.

La ſaiſon n'étoit pas ſi avancée, qu'elle ne laiſſât le tems de tenter encore quelques recherches. On prit unanimement la réſolution ſuivante, qui mérite d'être rapportée dans les termes du Conſeil, parcequ'au jugement d'Ellis elle contient pluſieurs faits *évidens* & *déciſifs*, qui prouvent la réalité du paſſage.

Au Conſeil tenu à bord de la Galiotte de Dobbs, dans le Port de Douglas, le 14 d'Août 1747. Après avoir fait

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

d'exactes recherches, ſur l'ouverture appellée communément Riviere ou Détroit de Wager, nous déclarons l'avoir trouvée entierement bouchée de toutes parts, & ſans communication avec aucun autre endroit que le Welcome ; & nous avons jugé, par les Marées extraordinaires, par l'étendue conſidérable, la profondeur & la ſalure de ſes eaux, même à cinquante lieues de ſon embouchure, qu'elle doit être un bras du Welcome. D'un autre côté, aïant trouvé que la Marée monte extraordinairement ſur la Côte occidentale du Welcome, ptincipalement ici ; ne ſachant point encore d'où ces grandes eaux y arrivent, excepté que dans tous les Parages, où nous avons obſervé la Marée, nous avons trouvé qu'elle ſuit le cours de la Côte en venant du Nord, & que les eaux les plus hautes ſont cauſées par les vents de Nord-Oueſt ; voulant néanmoins ſavoir d'où elle vient, & jugeant que la connoiſſance de ſa direction ſur la Côte orientale du Welcome pourroit nous fournir là-deſſus quelques lumieres ; nous avons réſolu de pourſuivre nos recherches, autant que les vents & le tems nous le permettront, ſur la baſſe Côte oppoſée, de même qu'à Cary Swan's-neſt, &

partout ailleurs où nous pourrons eſpérer quelque lumiere pour la découverte d'un paſſage au Nord-Oueſt. En foi dequoi, chacun de nous a ſigné ſon nom.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Le 15 d'Août, l'ancre fut levée, & les deux Vaiſſeaux ſortirent du Port de Douglas, En entrant dans le Wager, ils rencontrerent, dans ſa partie la plus étroite, une Marée très violente, qui les y arrêta pluſieurs heures, quoique la Sonde portât plus de huit nœuds d'eau. Le 17, à leur arrivée dans le Welcome, Ellis, & *Metcalf*, ſecond Contre-Maître, s'embarquerent enſemble pour exécuter la derniere réſolution du Conſeil. La nuit étant tombée avant qu'ils puſſent gagner la Côte, & la Marée commençant à ſe retirer, ils ſe virent obligés d'attendre la Marée ſuivante. Dans l'intervalle, leur Vaiſſeau, qui étoit reſté en pleine Mer, tira un coup de canon à chaque demie heure: mais entraînés, par le reflux ou par le vent, à pluſieurs lieues vers le Nord, ils furent bientôt hors de la portée du bruit: cependant leurs recherches commencerent à la pointe du jour. La Marée leur venoit du Nord, & montoit d'environ quinze piés. Les hautes Marées de la Pleine & Nouvelle Lune ar-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

rivoient un peu avant trois heures ; un peu plutôt qu'en pleine Mer, ſur la Côte oppoſée.

ELLIS. 1747.

Après avoir fini nos recherches, avec une ardeur qui nous avoit emportés, » nous commençames, dit Ellis, à » ſentir l'embarras que nous aurions à » rejoindre le Vaiſſeau. Depuis que » nous l'avions perdu de vûe, il nous » étoit impoſſible de ſavoir avec la » moindre certitude par où nous de- » vions le ſuivre. Le vent étoit fort » impétueux, le tems obſcur & char- » gé de nége. Notre Barque étoit pe- » tite & profonde, la plûpart de nos » gens affoiblis par le ſcorbut ; en un » mot, notre ſituation étoit déplorable. » Je m'efforçai d'encourager tous mes » Compagnons, en leur repréſentant » que le meilleur parti étoit de remet- » tre en Mer, pour chercher notre » Vaiſſeau, & que nous ne pouvions, » ſans une folle témérité, nous arrêter » ſur cette Côte affreuſe, où nous » n'avions pas vû la moindre trace » d'Hommes ni d'Animaux, pas le » moindre aſyle, ni même une gout- » te d'eau douce. On ſe laiſſa perſua- » der. Je fis remettre auſſitôt en Mer, » pour écarter les triſtes reflexions ſur » les dangers qui nous menaçoient. Le

» vent

» vent ne fit qu'augmenter ; & la Mer
» étant fort haute, nous prîmes tant
» d'eau, qu'il fallut travailler ſans re-
» lâche à vuider la Barque. Nous fî-
» mes environ douze lieues dans cet
» état. Enfin nous apperçûmes les deux
» Vaiſſeaux, & nos travaux redouble-
» rent, pour nous rendre à bord. Un
» moment plus tard, nous perdions
» toute eſpérance : à peine fûmes-nous
» arrivés, que le vent aïant pris une
» nouvelle force, la Mer s'éleva aux
» nues, & l'air devint ſi ſombre,
» qu'on ne découvroit ni les Vaiſſeaux
» ni la Côte. Cet orage, qui venoit
» du Sud, nous arrêta dans le Wel-
» come juſqu'au 19. Mais, le vent
» aïant changé, nous mîmes à la voi-
» le auſſitôt, pour faire route vers le
» Sud. Il continua de nous favoriſer
» juſqu'au 21. Cependant nous paſſâ-
» mes à peu de diſtance de Cary Swan's
» neſt, ſans examiner les Marées ; ob-
» ſervation, néanmoins, qu'on avoit
» jugée néceſſaire au dernier Conſeil.
» A la vûe du beau tems, qui ſembloit
» promettre quelque durée, on aſſem-
» bla le Conſeil, à bord de la Califor-
» nie, où l'on ſe détermina ſur-le-
» champ à reprendre la route d'An-
» gleterre.

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Telle fut la fin d'une Expédition dont on avoit conçu de ſi grandes eſpérances dans toute l'Europe, & ſurtout dans les Païs maritimes, où l'on connoît mieux qu'ailleurs la nature & l'importance de ces entrepriſes. En regrettant qu'elle n'ait pas eu plus de ſuccès, Ellis ſe conſole par l'idée qu'elle n'eſt pas tout-à-fait infructueuſe. » Si » nous n'avons pas trouvé de paſſage » au Nord-Oueſt, il eſt certain, dit-» il, que loin d'en avoir découvert » l'impoſſibilité, ni rien qui combatte » la réalité de ſon exiſtence, nous » avons rapporté, en ſa faveur, des » preuves fondées ſur l'évidence, telle » du moins qu'on peut l'exiger dans » une recherche de cette nature; c'eſt-» à-dire, ſur des faits inconteſtables & » ſur des expériences bien avérées, » qui plaident enſemble pour la poſſi-» bilité.

On ne s'arrêtera point à ſuivre les deux Vaiſſeaux dans leur retour, par une route connue, qui ne peut plus offrir que d'anciennes obſervations (12)

(12) Exceptons-en néanmoins celle de M. Ellis, ſur les Brouillards & ſur la rouille. On a dû remarquer que les brouillards des Mers glaciales ſont d'une épaiſſeur extraordinaire. M. de Maupertuis les attribue, dans ſon Ouvrage ſur la figure de la Terre, au long ſéjour que le Soleil fait ſur

& des évenemens ordinaires. Il ſuffit de remarquer qu'ils arriverent dans la Rade d'Yarmouth le 14 d'Octobre 1747, après un Voïage de quatorze mois & dix ſept jours : mais comme leur Expédition, pour la recherche du

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

l'Horiſon dans ces Païs ſeptentrionaux, & qui lui fait élever beaucoup plus de vapeurs, qu'il ne peut s'en condenſer pendant la nuit. Mais d'autres nous apprennent qu'en certaines ſaiſons on obſerve auſſi des brouillards épais, & preſque continuels, ſur la Côte de Coromandel dans les Indes Orientales ; ce qu'on n'y peut attribuer au long ſéjour du Soleil ſur l'Horizon, puiſque dans ce climat il n'y a pas beaucoup de différence, pendant tout le cours de l'année, entre la longueur des jours & celle des nuits. D'ailleurs, ſi c'étoit la véritable cauſe, il s'enſuivroit que dans le Spitzberg les brouillards devroient être d'une épaiſſeur extrême pendant que le Soleil y eſt à ſon plus haut point, & même pendant tout l'Eté de ce climat, puiſqu'alors le Soleil y eſt continuellement au-deſſus de l'Horizon : cependant l'expérience prouve le contraire ; & Martin obſerve, dans ſon Voïage, que les Pêcheurs de Baleine jouiſſent alors d'un tems clair & très ſerein. Il paroît plus vrai-ſemblable, à M. Ellis, que c'eſt le fond de l'air, qui condenſe les vapeurs humides à meſure qu'elles s'élevent, & qui les tient ſuſpendues près de la ſurface de la Mer. Ses propres obſervations ne lui permettent pas même d'en douter : 1°. Les brouillards ſont plus épais & plus fréquens près des gros glaçons, où l'air eſt plus froid qu'ailleurs. 2°. Les vents de Sud & de Sud-Oueſt amenent avec eux quantité de vapeurs humides, qui ſe changent en brouillards dans les Parties Septentrionales, non-ſeulement par le froid de l'air, mais encore par la diminution de ſon élaſticité, qui le rend incapable de ſoutenir ces vapeurs. 3°. Tous les vents qui viennent de quelque point du Nord, amenent un beau tems, & cela pour deux raiſons ; la premiere, que ſoufflant ſur des lieux ſecs, ils n'amenent point de vapeurs ; la ſeconde, qu'augmentant

Voiages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

passage, est la derniere dont on ait publié le Journal, il paroît essentiel à cet article, & convenable à notre Recueil, d'y joindre ce que tant d'expériences ont fait penser de plus raisonnable sur ce grand objet, & le jugement que le Public a porté de cette partie du même Ouvrage (13).

Observations sur toutes les Expériences précédentes.

C'est un fait, reconnu sans exception, que dans tous les Païs de peu d'é-

l'élasticité de l'air, ils le rendent capable de soutenir les vapeurs, sans en laisser tomber ou flotter sur la terre, &c.

Malgré les brouillards, on observe que les Métaux sont ici moins sujets à la rouille, que dans tout autre climat. Cependant l'opinion commune est que l'humidité fait rouiller les Métaux. M. Ellis en convient aussi : mais il prétend que toute humidité ne produit point cet effet, & que pour le produire il faut que les parties aqueuses soient chargées de sels acides. Or, il se trouve peu de ces sels dans les Païs du Nord, où l'eau, & surtout la terre, se trouvant presque toujours resserrées par le grand froid, la chaleur du Soleil n'éleve gueres que les particules les plus aqueuses. Ce raisonnement est appuïé par une expérience singuliere : M. Halles, distillant de l'eau salée pour la rendre douce, trouva qu'une chaleur tempérée convenoit mieux qu'un feu prompt & violent : l'eau tirée lentement & avec peu de feu devint parfaitement douce ; tandis que celle, qui avoit été sur un grand feu, resta saumâche. Ajoutons que le froid peut agir sur les Métaux, & fermer assez leurs pores, pour empêcher qu'ils ne reçoivent une si grande quantité de cet esprit acide, que le Soleil éleve dans l'Atmosphere, & qui cause la rouille.

(13) On a même été surpris que la Nation Angloise, avec l'esprit de jalousie qu'on lui connoît, & dans les vues exclusives qu'elle conserve encore, en ait souffert la publication.

tendue, ſoit Iles ou Preſqu'Iles, il ne ſe trouve jamais de gros arbres, & qu'on n'y voit que des Bois taillis ou des arbriſſeaux, quoique ſur le Continent, ſitué dans la même latitude, il y ait les plus beaux arbres du monde. Delà on peut conclure, avec certitude, que tout Païs qui manque de gros Bois, dans un climat où l'on ſait qu'il en croît abondamment, a la Mer des deux côtés. Or on a vérifié que depuis la latitude de ſoixante-un degrés, en avançant vers le Nord, toutes les productions végétales diminuent viſiblement à meſure qu'on avance, & qu'au lieu de gros arbres, on n'y voit à la fin que de fort petits arbriſſeaux. D'un autre côté, il n'eſt pas moins certain qu'à des latitudes beaucoup plus avancées, on trouve des Forêts très étendues, où le bois eſt excellent & très gros; comme en Norvege, en Suede, en Laponie, & dans toute la Ruſſie, par ces immenſes diſtricts qui s'étendent juſqu'à la Mer du Japon. S'il n'y avoit point de Mer au-delà de la Baie d'Hudſon, & qu'il n'y eût que des Terres étendues vers l'Oueſt, ne devroit-on pas trouver la même abondance de Bois, dans les Païs qui bordent cette Baie? Au contraire, s'il ne s'y trouve point de Bois,

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

comme on n'en peut douter ſur des témoignages conſtans, une différence ſi remarquable, entre des Païs ſitués ſous le même climat, peut-elle être expliquée avec plus de vraiſemblance que par le voiſinage de quelque Mer occidentale ? Le grand froid ne ſauroit être allegué, puiſqu'on a ſû, depuis quelques années, par un Ouvrage publié à Peterſbourg ſous la direction de l'Académie Impériale, que pluſieurs Végétaux, & le Blé même, croiſſent aſſez bien dans certaines parties du Kamtchatka, où le froid eſt plus vif que ſur les Côtes de la Baie d'Hudſon.

On ajoute, à cette remarque, que pendant l'Hyver de 1746, que les Anglois des deux Vaiſſeaux paſſerent dans leur Habitation de Montaigu, ils obſerverent conſtamment que les vents de Nord-Oueſt amenoient avec eux quantité d'une petite nége, dans laquelle ils ſavoient, par expérience, que le froid de l'air hivernal convertiſſoit les vapeurs qui s'élevoit des eaux ouvertes; d'où l'on croit pouvoir conclure qu'au Nord-Oueſt de ce Païs, & même aſſez proche, il y a quelque groſſe maſſe d'eau, c'eſt à-dire, quelque Mer occidentale. Ces raiſons, demande Ellis, ne s'accordent-elles pas entr'elles, auſ-

ſi-bien qu'avec les opérations ordinaires de la Nature dans d'autres lieux, où l'on ſait que les mêmes cauſes produiſent les mêmes effets?

Qu'on faſſe enſuite attention à la figure du Païs; & les conjectures ſe multiplieront avec un redoublement de vraiſemblance. On ſait, par l'expérience, que la plûpart des Terres, ſituées entre deux Mers, ſont comme diviſées par une chaîne de Montagnes, & que des deux côtés elles ont une pente vers les Côtes. Autant que les Anglois pûrent l'obſerver, les Païs dont il eſt queſtion préſentent cette forme; & la vûe la plus étendue qu'ils eurent dans toute leur route, c'eſt-à-dire, celle qu'ils ſe procurerent en montant la Baie de Wager, leur en parut une conviction. A l'entrée de cette Baie, le Païs eſt bas; mais ils le trouverent plus haut, à meſure qu'ils avançoient; ils virent des Montagnes, qui s'élevoient les unes derriere les autres: & lorſqu'ils eurent pénétré fort loin dans la Baie, ils obſerverent diſtinctement qu'il y avoit de même une déclinaiſon réguliere vers la partie oppoſée. Toute cette vûe reſſembloit beaucoup à celle de l'Iſthme Darien, qui joint enſemble les deux parties de l'Amérique.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

On prétend d'ailleurs que ces obſervations s'accordent parfaitement avec divers témoignages des Eſquimaux du Sud, qui aſſurent tous unanimement, dans les Comptoirs Anglois, qu'à peu de diſtance de leur Païs, vers le coucher du Soleil, il exiſte une grande Mer, ſur laquelle ils ont vû des Navires, avec des Hommes qui portent une longue barbe & de grands Bonnets. Quelques-uns même, ſans avoir jamais vû de Vaiſſeaux Européens, ont deſſiné, à Churchill, des figures de Vaiſſeaux ſur des rochers (14). D'autres ont apporté aux mêmes Comptoirs du ſel blanc, formé, diſoient-ils, par la chaleur du Soleil ſur les rochers des Côtes de cet Océan.

Si l'on objecte que les conjectures les mieux fondées prouvent ſeulement que ce Païs a la Mer des deux côtés, & ne décident rien pour la communication, Ellis répond qu'il ſeroit déja fort avantageux de pouvoir découvrir du moins un paſſage court par terre,

(14) On ne doit pas être ſurpris que les Eſquimaux aient cette adreſſe, puiſqu'on a vu dans la Relation de Narborough que les Sauvages du Détroit de Magellan lui modelerent la figure de ſon Vaiſſeau avec de la Terre & des Buiſſons, en y élevant des bâtons pour mâts. Les peintures Mexiquaines ſont un autre exemple.

d'une Mer à l'autre, mais que n'inſiſtant point ſur cette idée, parcequ'il eſt ici queſtion d'un paſſage par Mer, il ſe croit bien fondé à juger, non-ſeulement que ce paſſage exiſte, mais encore, qu'il doit être court, ouvert & très commode. Quoique cette aſſurance, dit il, puiſſe paroître un peu hazardée, lorſqu'il n'oſe déſigner l'endroit précis du paſſage; il laiſſe au Public le jugement de ſes preuves : tout ce qu'il lui demande actuellement, eſt de convevenir que Chriſtophe Colomb, en rentant la découverte du Nouveau Monde, avoit beaucoup moins de vraiſemblances, en ſa faveur; & que dans un tems, où la Coſmographie & la Navigation étoient beaucoup moins perfectionnées qu'aujourd'hui, cet illuſtre Avanturier parvint glorieuſement à ſon but.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Les preuves d'Ellis étant preſqu'entierement fondées ſur la Doctrine des Marées, il commence par établir quelques Poinrs, qui ſont généralement connus & avérés entre les Marins, ſans la connoiſſance deſquels il leur ſeroit impoſſible de gouverner un Vaiſſeau, & dont l'obſervation continuelle fait leur certitude pour raiſonner ſur tous les cas de cette nature. En premier lieu, il eſt certain que les Marées vien-

Principes & raiſonnemens d'Ellis.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

nent des grands Océans, & qu'elles entrent plus ou moins dans les Mers particulieres, à proportion que celles-ci ſont plus ou moins ouvertes dans l'endroit de leur communication avec l'Océan, d'où les Marées viennent. Les Mers, enclavées dans des Païs qui n'ont pas de communication avec l'Océan, ou qui n'y tiennent que par un paſſage étroit, n'ont preſque point de Marées; ou, ce qui revient au même, les Marées ne s'y ſont preſque point ſentir. Ainſi la Mer Méditerranée, dont le courant va de l'Oueſt à l'Eſt, & qui communique avec l'Océan par le Détroit de Gibraltar, n'a point de Marée ſenſible; & ſi, peut-être, elle s'éleve un peu par le flux, on ne s'en apperçoit point en pleine Mer, à l'exception du Golfe de Veniſe, où l'on ſent en effet quelque agitation, qui doit être attribuée à la longueur aſſez conſidérable de ce Golfe étroit, & même aux effets des vents particuliers. C'eſt par cette raiſon, que le flux & le reflux de la Mer étoient inconnus aux anciens Grecs, qui ne voïoient, au plus, que quelques irrégularités dans le courant de l'Euripe (15).

(15) On ſait quel fut l'étonnement d'Alexandre le Grand, en voïant le reflux à l'embouchure du Fleuve *Indus*.

En ſecond lieu, que cette Loi générale de la Nature, que plus la cauſe eſt proche, plus l'effet a de force, ſe fait reconnoître dans le progrès des Marées; c'eſt-à-dire, qu'à moins de diſtance de l'Océan, elles ſont plus hautes & plus promptes; & qu'au contraire, elles ſont plus baſſes & plus tardives dans des lieux plus éloignés. Chaque Païs maritime a ſes exemples: mais on cite, pour la Grande-Bretagne, *Finmouth-Bar*, où l'on a haute Marée à trois heures du matin; *Spurn*, où elle vient un peu après cinq heures, en allant au Sud; & *Hall*, où elle n'arrive qu'à ſix heures, parcequ'il lui faut du tems pour monter l'Humber. Dans la Rade d'Yarmouth, on a haute Marée un peu après huit heures; à Harwich, vers dix heures & demie; à North, à midi; à Graveſand, à une heure & demie; à Londres, à trois heures après midi. De même les Marées ſont plus ou moins hautes, dans le même-tems, ſur différentes parties de la Côte, ſuivant la diſtance de l'Océan. On obſerve encore que des vents violens, qui ſoufflent avec la Marée, la font monter au delà de ſes bornes ordinaires; comme ils la retardent en l'abbaiſſant, lorſque leur ſouffle eſt contraire. C'eſt ſur des prin-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

cipes de cette évidence, qu'Ellis établit ſon opinion.

ELLIS. 1747.

Il fait d'abord obſerver que dans l'état préſent de nos connoiſſances, c'eſt-à-dire, en ſuppoſant qu'il n'y ait point de communication par un paſſage de Nord-Oueſt avec la Mer du Sud, on doit regarder la Baie d'Hudſon comme une Mer enclavée dans les Terres, telle que la Méditerranée, & plus réellement même que la Baltique, parce-qu'elle n'a d'autre communication avec l'Océan que par le Détroit d'Hudſon. Ellis ne ſe rend point à l'autorité de la plûpart des Cartes, qui la font communiquer avec les Baies de Baffin & de Davis, & croit cette communication mal prouvée; mais quand elle le ſeroit mieux, ſa theſe n'en ſubſiſte pas moins: c'eſt que dans la ſuppoſition qu'il n'y ait point de paſſage de la Baie d'Hudſon au Nord-Oueſt, cette Baie doit paſſer pour une Mer enclavée. Cependant, en la comparant à la Méditerranée, il ne prétend point qu'elle doive être ſans Marée. Elle eſt ſi large, & s'étend ſi fort de l'Eſt à l'Oueſt, que les Marées y doivent être fort ſenſibles: mais il faut qu'elles répondent à leur cauſe; c'eſt-à-dire, qu'elles y doivent être telles, que l'Océan peut les envoïer

par le Détroit d'Hudſon, & que s'il eſt faux qu'elles ſoient telles, il eſt abſurde de les attribuer à cette cauſe, & moins pardonnable encore d'avoir recours à des Détroits glacés, ou d'autres cauſes occultes, pour décourager les recherches ſur leur véritable cauſe. Ellis ne porte pas plus loin ſes prétentions, & juge qu'il ne demande rien qu'on puiſſe lui refuſer. Enſuite, allant à ſon but : on avoit regardé, dit-il, comme un point fort néceſſaire, d'examiner la Marée à Cary-Swan's-neſt ; & dans le dernier voïage, le Conſeil en avoit pris la réſolution. Ce Parage eſt proche de la Baie d'Hudſon ; & tout le monde convient que ſi les Marées venoient de l'Océan par cette voie, elles devroient y être plus hautes qu'en tout autre lieu. Cependant ces obſervations furent négligées ; & l'on doit s'en rapporter à celles de Fox, qui, ſuivant les termes de ſa Relation, y ſonda la Marée, & trouva qu'elle montoit de ſix piés. Ellis compare cette obſervation avec les ſiennes. Dans une Ile, à ſoixante-deux degrés deux minutes de latitude, il trouva que la Marée montoit de dix piés. Sur la Côte de Welcome, par les ſoixante-cinq degrés, la ſonde lui donna treize piés. Au Nord du même lieu,

ELLIS. 1747.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

elle lui en donna dix-ſept. La concluſion eſt évidente : c'eſt, dit-il, que cette Marée ne pouvoit venir de l'Océan par le Détroit d'Hudſon ; car ſi les Marées de ces latitudes étoient venues de l'Océan, elles auroient dû être proportionnellement plus baſſes qu'à Cary Swan's-neſt ; & comme elles ſont, au contraire, beaucoup plus hautes, le long du Welcome, l'expérience & le bon ſens ſont également bleſſés de la ſuppoſition, qu'une Marée qui viendroit de ſi loin, qui rempliroit tant de Baies dans ſon cours, & qui rencontreroit tant d'obſtacles, s'élevât toujours à meſure qu'elle avanceroit.

Mais ce qui paroît donner à ce raiſonnement la force d'une démonſtration, ce ſont les obſervations qu'on a faites ſur la hauteur de la Mer Atlantique, avant qu'elle entre dans la Baie d'Hudſon : on a trouvé qu'elle y monte de cinq braſſes ; au lieu qu'un peu au-deſſous, dans la Baie même, elle monte à peine de deux braſſes. Ellis croit cette preuve ſi forte, que l'évidence, dit-il, ne peut être portée plus loin. En vain, pour combattre les Partiſans d'une communication avec la Mer du Sud, en s'exemptant de la néceſſité d'attribuer les Marées du Welcome, à

la communication de l'Océan Atlantique, ſuppoſera-t-on un Détroit inconnu, qui vient de la Baie de Baffin dans celle d'Hudſon. Rien n'oblige d'admettre une ſuppoſition ſans preuves, qui n'eſt même ſoutenue, comme on le verra bientôt, par aucune vraiſemblance.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Ellis paſſe enſuite au tems & à la direction des hautes Marés. Après avoir établi que leur ſeule hauteur prouve aſſez qu'elles ne peuvent venir de la Mer Atlantique par la Baie d'Hudſon; les recherches, dit-il, doivent être pouſſées juſqu'à découvrir leur ſource. Dans les obſervations qu'il fit, par les ſoixante-deux degrés deux minutes, il trouva que le flux venoit du Nord, & que la plus haute Marée étoit à cinq heures. Au Cap Fry, par les ſoixante-quatre degrés trente minutes, il obſerva que la Marée venoit du Nord, en ſuivant la direction de la Côte, & qu'à la Nouvelle & Pleine Lune le tems des hautes eaux étoit à trois heures. Il fit les mêmes obſervations à la Latitude de ſoixante-cinq minutes, & le flux y venoit du Nord. S'il y a, dit-il, quelque choſe à conclure de la direction & du tems, la Marée, dans ces parties de la Baie d'Hudſon, vient évidem-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

ment du Nord ou du Nord-Oueſt, & ne peut venir de l'Océan Atlantique ; car, dans cette derniere ſuppoſition, les hautes eaux arriveroient de plus en plus tard, à meſure qu'on monteroit en Latitude : & c'eſt préciſément le contraire, qui fut vérifié. Il y a beaucoup d'apparence que l'idée d'une communication avec quelque Mer Septentrionale, par la Baie de Baffin & par le Détroit de Davis, eſt née d'abord de cette direction, & qu'enſuite l'ignorance l'a fait prévaloir. Elle étoit excuſable autrefois, lorſque cette Baie étoit moins connue ; mais aujourd'hui, que toutes ſes parties ont été ſi ſoigneuſement viſitées, il n'eſt plus permis de tenir le même langage, & moins encore d'imaginer des Détroits gelés ou inconnus.

Ellis va plus loin : il entreprend de prouver, par des faits inconteſtables, que les Marées ne peuvent venir de la Baie de Baffin, ni du Détroit de Davis. Nous ſommes certains, dit il, que dans le premier de ces deux Parages la Marée monte à peine de ſix piés ; & Baffin aſſure lui-même (16) qu'elle ne monte pas plus de huit ou neuf piés

(16) Dans une Lettre à Jean Wolſtenholme, déja citée.

dans le Détroit de Davis, où il ajoute que le flux vient du Sud. Or, s'il eſt vrai que toutes les Marées, en s'éloignant de l'Océan, qui eſt leur ſource, diminuent par degrés, à meſure qu'elles rempliſſent les Baies & les Golfes qui ſe trouvent ſur leur paſſage, il n'eſt pas moins clair, qu'en ſuppoſant que la Marée montât de trois braſſes dans la Baie de Baffin, & que cette Baie communiquât avec le Welcome, les eaux du Welcome n'en pourroient monter même d'une braſſe; ſans quoi, l'effet ſeroit non-ſeulement plus grand qu'il ne pourroit être produit par la cauſe, mais plus grand que la cauſe même. Ellis ajoute que, ſuivant toutes les Relations qu'on a des Mers Septentrionales, telles que toutes les Côtes de la Nouvelle Zemble, du Spitzberg & du Groenland, les Marées y ſont plus baſſes qu'on ne les a trouvées dans le Welcome: d'où il conclut qu'il faut rejetter abſolument tous les principes établis par le ſavoir, & confirmés par l'expérience, ou renoncer à l'idée que les Marées puiſſent venir, du Détroit de Davis par la Baie de Baffin, dans la partie Septentrionale de la Baie d'Hudſon.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Ces argumens, dira-t'on, ſont né-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

gatifs, & ne prouvent pas directement une communication de la Baie d'Hudſon avec la Mer du Sud. Pour réponſe à cette objection, Ellis prie d'abord ſes Lecteurs de jetter un coup d'œil ſur la Carte de ces Contrées, & de juger par eux-mêmes ſi la Marée, ne venant pas de l'Océan Atlantique, ni de quelque autre Mer Septentrionale, peut avoir une autre ſource que la Mer du Sud; & ſi, dans cette ſuppoſition, elle ne doit pas venir par quelque paſſage ſitué au Nord-Oueſt. Enſuite, pour comble de preuves, il en apporte une, qu'il croit de la derniere évidence : c'eſt un fait, certifié, dit il, par tous les Membres du Conſeil dans ſa propre expédition, que les vents du Nord-Oueſt cauſent les plus hautes Marées ſur toutes ces Côtes. Or, ce fait, qu'il donne pour inconteſtable, prouve évidemment que ces hautes Marées ne ſauroient venir de l'Océan Atlantique par le Détroit d'Hudſon : car, venant de ces côtés, elles ſeroient à leur plus grande hauteur par un vent de Sud Eſt; ſuivant le principe, qu'un vent, qui ſouffle dans la même direction que la Marée, la fait monter : & venant du côté du Détroit, le vent de Nord-Oueſt, loin de les faire avancer &

monter, les retarderoit & les baiſſeroit plutôt, comme oppoſé à leur direction. L'expérience prouve le contraire. Ainſi l'on doit conclure que la Marée vient de quelque Mer Occidentale; d'autant plus qu'on ne peut expliquer autrement, pourquoi le vent, qui ſouffle de ce côté, cauſe les plus hautes Marées.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

On objecteroit envain que l'Océan occidental, ou la Mer du Sud, étant ſitué derriere ces grandes Régions, il eſt naturel que le vent de Sud-Eſt cauſe les plus hautes Marées, en pouſſant les flots contre la Côte qui lui eſt oppoſée. Cet argument mérite peu d'attention. Les plus hautes eaux ſont cauſées par le vent qui ſouffle dans la même direction que la Marée, & cela, dans quelque direction que ſoit la Côte où la Marée monte; parceque ce vent amene avec lui une grande quantité d'eau, qui ſeule peut faire monter la Marée. On en a, tous les jours, des exemples ſur la Côte Orientale d'Angleterre, où, quoique la Mer Germanique ſoit ſituée vers l'Eſt, les vents de Nord-Oueſt cauſent néanmoins les plus hautes Marées, parceque le vaſte Océan, d'où elles viennent, eſt ſitué du même côté. Ellis croit l'objection ſi bien levée par un fait connu de tous les Marins, qu'il

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

la fait même tourner en faveur de ſon opinion : ſi par exemple, dit-il, on choiſiſſoit quelque Juge habile & déſintéreſſé, & qu'en lui préſentant une Carte de la Baie d'Hudſon, avec un paſſage ouvert au Nord-Oueſt, on lui demandât quel vent y doit cauſer les plus hautes Marées ? Il répondroit, ſans aucune incertitude, que ce doit être le vent de Nord-Oueſt. Ainſi, comme c'eſt un fait conſtant, que le vent de Nord-Oueſt cauſe les plus hautes Marées des deux côtés de la Baie, Ellis en tire une nouvelle preuve que ces Marées viennent de l'Océan occidental, qu'on nomme communément la Mer du Sud.

A ces argumens, il en ajoute pluſieurs autres, d'une nature différente. Le premier eſt tiré de la tranſparence & de la ſalure de l'eau, dans le Welcome. Lorſqu'on obſerva la Marée au Cap Fry, on voïoit le fond de la Mer, à la profondeur d'onze braſſes, ou ſoixante-ſix piés : or, tout le monde ſait que la profondeur, la tranſparence & la ſalure, ſont incompatibles avec l'idée d'une Mer troublée par des décharges de Rivieres, de néges fondues & de pluies, & qu'elles prouvent, ſans replique, la communication avec quel-

qu'Océan. Ellis tire un autre argument des Courans violens, qui tiennent l'eau nette & débarraſſée de glaces. C'eſt, dit-il, un fait avéré, que la partie Septentrionale de la Baie eſt entierement ouverte & ſans glaces, pendant que la Méridionale en eſt couverte : c'eſt-à-dire, qu'on rencontre fort peu de glaces à la Latitude de ſoixante-quatre ou ſoixante-cinq degrés, & que la Mer en eſt chargée par les cinquante-deux & les cinquante-trois. Or, il eſt impoſſible d'expliquer ces Courans violens, qui traverſent la Baie, s'ils ne viennent de quelque Mer Occidentale. Un troiſieme argument eſt tiré du nombre des Baleines qu'on obſerve ici, ſurtout vers la fin de l'Eté, qui eſt le tems où tous les Poiſſons de cette eſpece ſe retirent dans des climats plus chauds. On en peut conclure qu'elles paſſent ici par la même raiſon ; & par conſéquent, qu'il ſe trouve ici quelque paſſage, qui conduit, non à l'Océan Septentrional, mais à l'Occidental, c'eſt-à-dire à la Mer du Sud. Dans ce cas, dit Ellis, l'inſtinct de ces Animaux eſt un guide, qui ne trompe jamais.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Mais ſi la réalité d'un paſſage eſt aſſez prouvée, dans quel endroit peut-on raiſonnablement le ſuppoſer ? Et ſur

Où l'on peut eſpérer le Paſſage.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

quels fondemens le croit-on court, ouvert & commode ? On répond d'abord à la ſeconde de ces deux queſtions, parcequ'elle conduit à l'éclairciſſement de la premiere. Il paroît très vraiſemblable que le paſſage n'eſt pas fort avancé vers le Nord ; car on ne voit, ni dans le Welcome, ni dans Repulſe-Bay, ces Montagnes ou ces accumulations de glaces, qu'on rencontre ordinairement dans la Baie des Ours blancs (17), dans le Golfe de Lumley, dans la Baie de Baffin, & dans le Détroit de Davis, qui, par cette raiſon même, ſemblent appartenir à quelque autre Continent, ſous le Pôle, ou contigu au Pôle (18). Quelque part que le paſſage puiſſe être ſitué, diverſes raiſons prouvent qu'il doit être court : 1°. On ne trouve point de groſſes Rivieres ſur la Côte occidentale de la Baie d'Hudſon : elles ſont, au contraire, petites & foibles ; preuve directe qu'elles ne viennent pas de bien loin, & que par conſéquent les terres qui ſéparent les deux Mers, ne ſont pas d'une gran-

(17) White-Bears-Bay.

(18) Une autre raiſon prouve la même choſe ; c'eſt la hauteur de la Marée, qui ne reſſemble nullement à celle des Mers Septentrionales : elle ne monte qu'une braſſe à la Nouvelle Zemble, & à peine une braſſe & demie au Spitzberg.

de étendue. 2°. La force & la régularité des Marées forment un argument des plus plausibles; car partout où le flux & le reflux observent à-peu-près des tems égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la Lune dans son retour au Méridien, c'est une marque certaine de la proximité de l'Océan d'où ces Marées viennent. On ajoute pour derniere raison, le passage des Baleines. Si l'on considere dans quelle saison elles passent ici en fort grand nombre, on ne conçoit point qu'elles puissent avoir le tems d'arriver dans des climats plus chauds, par un chemin qui ne seroit pas fort court. Tous ces argumens se prêtent une force mutuelle. Si le passage n'est pas fort avancé ver le Nord, & s'il est fort court, on peut en inférer qu'il doit être ouvert & commode; ce qui se confirme encore par les Courans rapides qu'on observe dans ces Parages, & qui ne permettent point aux glaces de s'y arrêter. Il paroît même aisé, à M. Ellis, de prouver par de fortes conjectures, qu'il y a plusieurs passages différens, qui communiquent les uns avec les autres. Fox a soutenu que la Mer y devoit être ouverte, comme au Cap *Fin-marke*; & ses raisons subsistent encore.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

Où le paſſage eſt il donc ſitué ? Ellis, retenu par l'exemple de pluſieurs Perſonnes célebres, qui ſe ſont trompées plus d'une fois ſur ce point, n'oſe donner ici que le nom d'eſpérances à ſes conjectures. Premierement, il en a conçu de grandes, ſur le rapport qu'on lui a fait du Golfe conſidérable, qu'il a nommé *Cheſterfield*, par les ſoixante-quatre degrés. Ceux qui avoient fait dans ce lieu des obſervations ſur la Marée, lui rendirent témoignage que le reflux y venoit de l'Oueſt avec beaucoup de rapidité, pendant huit heures, & qu'il ne remontoit que pendant deux heures, avec un mouvement incomparablement plus foible. Ils ajouterent qu'à quatre-vingt-dix lieues de l'embouchure, l'eau, quoique plus douce que celle de l'Océan, avoit néanmoins un degré conſidérable de ſalure. S'il n'y avoit point de paſſage dans ce Golfe, & que l'eau, deſcendant pendant huit heures, à raiſon de ſix lieues par heure, ne montât que pendant deux heures, à raiſon de deux lieues pour chacune, elle auroit dû ſe trouver parfaitement douce : car l'eau ſalée ne montant que pendant deux heures, il n'en auroit pas dû deſcendre après deux heures de reflux, quand il auroit été auſſi foible

que

que le flux : mais, comme il étoit beaucoup plus rapide, l'eau devoit être douce, même avant les deux heures. Il eſt certain que ſi l'on y avoit vu venir la Marée de l'Oueſt, il n'auroit rien manqué à la preuve du paſſage : mais elle y venoit de l'Eſt ; ce qui ne prouve rien néanmoins contre lui, puiſqu'on lit, dans la Relation de Narborough, que la Marée, venant de l'Eſt, monte à la moitié du Détroit de Magellan, où elle rencontre une autre Marée, qui vient de l'Oueſt, ou de la Mer Pacifique.

Un ſecond endroit, où l'on peut eſpérer de découvrir le paſſage, eſt Repulſe-Baie. Les raiſons, qui doivent entretenir cette eſpérance, ſont auſſi la profondeur, la ſalure & la tranſparence de l'eau, jointes à la hauteur des Marées qui viennent de ce Parage. Ellis, toujours renfermé dans les bornes qu'il s'impoſe, regarde la Baie d'Hudſon comme un labyrinthe, où l'on entre par le Détroit du même nom. Ce qu'on y cherche, dit-il, eſt une iſſue de l'autre côté. On ſe flatte du ſuccès, en allant, comme à tâtons, d'un eſſai à l'autre ; méthode extrêmement pénible, & qui demande une patience infatigable. Cependant, ſi l'on

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

erre dans ce labyrinthe, ce n'eſt pas abſolument ſans guide : la Marée, comme un autre fil d'Ariane, ſemble y conduire un Voïageur par tous les degrés, & doit l'en faire ſortir. Or comme elle monte conſidérablement dans le Repulſe-Bay, & qu'elle y entre du côté du Nord, on a toutes les raiſons du monde d'y tenter de nouvelles recherches.

Concluſion.

Enfin le zelé Anglois conclut par ce raiſonnement, qui lui paroît déciſif. Depuis une longue ſuite d'années, qu'on ſe flatte de trouver un paſſage au Nord-Oueſt, & qu'on a fait quantité d'Expéditions pour le chercher, il eſt vrai qu'on n'eſt pas encore parvenu à à le découvrir : mais juſqu'à préſent, on n'a fait aucune découverte qui puiſſe combattre, avec quelque force, les argumens par leſquels on en prouve la réalité ; & toutes les connoiſſances, qu'on s'eſt procurées par tant d'entrepriſes, ſervent, au contraire, à la confirmer.

CHAPITRE XVI.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

INTRODUCTION.

SUIVANT la diviſion ordinaire des deux parties de ce Continent, celle qu'on diſtingue, par le nom d'Amérique Septentrionale, a beaucoup plus d'étendue qu'on ne penſe à lui en donner dans cet article. On a vû qu'elle ſe prend ordinairement à l'Iſthme. Mais quantité de grandes Régions, qui ſont compriſes dans la partie du Nord, telles que la Nouvelle Eſpagne, la Louiſiane, & la plûpart des Colonies Angloiſes, ne laiſſent pas d'appartenir à celle du Midi, par leur température & leurs autres propriétés. Auſſi n'a-t'on pas manqué d'en donner l'Hiſtoire Naturelle à part. Il ne s'agit donc ici que de celles, dont le climat eſt tout-à-fait différent, & qu'on peut faire commencer vers les trente-neuf degrés de latitude Septentrionale, au Sud du Lac Erié; c'eſt-à-dire, proprement, à l'entrée du Canada.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Obſervations ſur le froid du Canada.

On eſt ſurpris de lire & d'entendre que dans un Païs ſi proche encore du Soleil, auſſi proche même que les Provinces les plus méridionales de France, le froid ſoit extrême, & ſi long qu'il empiette beaucoup ſur le Printems. Avant la fin de l'Automne, les Rivieres s'y trouvent remplies de glaçons; & bientôt la terre eſt couverte de néges, qui durent ſix mois, & s'élevent toujours de la hauteur de ſix piés. Il n'y a point de Voïageur qui ne faſſe une deſcription touchante, de ce qu'il a ſouffert d'un climat ſi rude. » Rien » n'eſt plus triſte, dit le Pere de » Charlevoix, que de ne pouvoir ſe » montrer à l'air ſans être glacé, à » moins que d'être fourré comme les » Ours. D'ailleurs, quel ſpectacle, » qu'une nége qui vous éblouit, & » qui vous cache toutes les beautés de » la Nature. Plus de différence entre » les Rivieres & les Campagnes; » plus de variété : les Arbres mêmes » ſont couverts de frimats; il pend, à » toutes leurs branches, des glaçons » ſous leſquels il n'y a point de ſûre- » té à s'arrêter. Que penſer, lorſqu'on » voit aux Chevaux, des barbes de » glace d'un pié de long? Et comment » voïager dans un Païs, où, pen-

» dant ſix mois, les Ours mêmes n'o- HISTOIRE
» ſent quitter leurs retraites ? Auſſi NATURELLE
» n'y ai-je jamais paſſé d'Hiver, ſans DE L'AMER.
» avoir vû porter, à l'Hôpital général, SEPTENTR.
» quelqu'un à qui il falloit couper un
» bras ou une jambe gelés. Si le Ciel
» eſt ſerein, il ſouffle de la partie de
» l'Oueſt un vent qui coupe le viſage.
» Si le vent tourne au Sud, ou à l'Eſt,
» le tems s'adoucit un peu ; mais il
» tombe une nége ſi épaiſſe, qu'on ne
» voit point à dix pas en plein midi.
» S'il ſurvient un dégel dans les for-
» mes, adieu les Chapons, les quar-
» tiers de Bœufs & de Mouton, la Vo-
» laille, le Poiſſon, qu'on tenoit en
» réſerve, dans les Greniers, ſur la
» foi de la gelée. Ainſi, malgré les
» rigueurs du froid, on eſt réduit à
» ſouhaiter qu'il ne diſcontinue
» point.

Il peut être vrai, comme on le prétend, que les Hivers du Canada aient encore été plus rudes il y a cent ans : mais tout le monde convient que tels qu'ils ſont aujourd'hui, l'Hiver de France le plus piquant n'en approche point. A la vérité le mois de Mai n'eſt pas plutôt arrivé, qu'il fait changer de langage. La douceur de cette fin du Printems, d'autant plus agréable qu'el-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

le ſuccede à tant de rigueurs (19); la chaleur de l'Eté, qui fait voir, en moins de quatre mois, les ſemences & les récoltes (20); la ſérénité de l'Automne, pendant lequel on jouit d'une ſuite de beaux jours; tous ces avantages, auxquels on peut joindre celui de la liber-

(19) Obſervons auſſi, d'après le ſage Miſſionnaire, qu'elles ont des inconvéniens auxquels on ne peut jamais bien remédier; il met au premier rang la difficulté de nourrir les Beſtiaux, qui, pendant tout l'Hiver, ne trouvent abſolument rien dans les Campagnes, coûtent par conſéquent beaucoup à nourrir, & dont la chair, après ſix mois d'une nourriture ſéche, eſt preſque ſans goût. Il faut, auſſi, bien du grain pour la Volaille, & de grands ſoins pour la conſerver. Si, pour éviter cette dépenſe, on tue à la fin d'Octobre toutes les Bêtes qu'on veut manger juſqu'au mois de Mai, elles deviennent bien inſipides; & de la maniere dont on a rapporté que le Poiſſon ſe pêche, au travers de la glace, il ne peut être fort abondant; ſans compter qu'il eſt d'abord gelé: de ſorte qu'il eſt preſqu'impoſſible d'en avoir de frais, dans la ſaiſon où il eſt le plus fâcheux d'en être privé. Les bons Chrétiens ſeroient même fort embarraſſés pendant le Carême, ſans le ſecours de la Marée & des Anguilles. De beurre & d'œufs frais, il n'en eſt point queſtion; non plus que de légumes, qu'on garde néanmoins comme on peut dans les Celliers, mais qui perdent bientôt leur vertu. Ajoutons qu'à l'exception des Pommes, qui ſont ici d'une excellente qualité, & des petits fruits d'Eté, qui ne ſe gardent point, les Fruits de France ne réuſſiſſent point. *Journal Hiſtorique, page 166.*

(20) L'uſage du Païs eſt de labourer les Terres pendant l'Automne, de ſemer depuis le milieu d'Avril juſqu'au 10 de Mai, & de couper les blés depuis le 15 d'Août juſqu'au 20 de Septembre. Les terres, qui n'ont été labourées qu'au Printemps, rapportent moins, dit on, parceque les parties nitreuſes de la nége ne s'y inſinuent pas bien.

té, qui eſt comme le partage du Païs, ſont une compenſation fort agréable pour les Habitans.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Mais, la queſtion ne regardant que le froid, on demande d'où peut venir une température ſi différente de celle de France, ſous des paralleles qui ſont tout-à-fait les mêmes ? La plûpart des Relations attribuent des froids ſi longs & ſi rudes à la nége, qui demeure trop long-tems ſur les terres pour qu'elles puiſſent jamais bien s'échauffer : mais cette explication ne fait que changer la difficulté ; car on demandera quelle eſt la cauſe de cette abondance de néges, ſous des climats auſſi chauds que le Languedoc & la Provence, & dans des Cantons beaucoup plus éloignés des Montagnes ? Denis, qu'on a cité pluſieurs fois avec éloge, raconte que les arbres reprennent leur verdure, avant que le Soleil ſoit aſſez élevé ſur l'Horizon pour fondre la nége & pour échauffer la terre ; ce qui peut être vrai dans l'Acadie, qu'il connoiſſoit particuliérement : mais d'autres aſſurent que partout ailleurs, les néges ſont fondues dans les plus épaiſſes Forêts avant qu'il y ait une feuille aux arbres. On ne s'en rapporte pas plus volontiers au même Voïageur, lorſqu'il prétend que les né-

A quoi le froid extrême du Canada peut être attribué.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

ges fondent plutôt par la chaleur de la Terre, que par celle de l'air, & que c'eſt toujours par-deſſous, qu'elles commencent à fondre : il y a peu d'apparence qu'une Terre, couverte d'eau gelée, ait plus de chaleur que l'air, qui reçoit immédiatement celle du Soleil. D'ailleurs, Denis n'explique point la cauſe de ce deluge de néges, qui inonde des Païs immenſes, au milieu de la Zone temperée.

Explication Phyſique.

Un Jéſuite Romain, qui avoit paſſé une partie de ſa vie dans la Nouvelle France, a traité cette queſtion en Phyſicien (21) ; & le P. de Charlevoix confirme ſa Doctrine, en y mettant quelques reſtrictions. Il croit, par exemple, que le Miſſionnaire Italien ſe trompe, lorſqu'il ne veut pas qu'on attibue les froids exceſſifs du Canada, aux Montagnes, aux Bois & aux Lacs du Païs : ces trois cauſes, ſuivant le Jéſuite François, doivent y contribuer (22) ; car il

(21) Le P. Breſſani, dans une Relation de la Nouvelle France, qu'il a publiée en Italien.

(22) S'il eſt vrai, comme le P. Breſſani l'obſerve lui-même, qu'après une journée fort chaude on voit ſouvent, au Canada, de la gelée pendant la nuit, ce phénomene ne peut gueres être expliqué qu'en ſuppoſant que le Soleil aïant ouvert pendant le jour les pores de la Terre, l'humidité qui y étoit renfermée, les parties de Nitre que la nége y a laiſſées, & la chaleur qu'un air auſſi ſubtil que celui du

n'y a rien, dit-il, à repliquer contre l'expérience, qui rend ſenſible la diminution du froid, à meſure que le Païs ſe découvre; quoiqu'elle ne ſoit pas proportionnée à ce qu'elle devroit être, ſi l'épaiſſeur des Bois en étoit la principale cauſe. Il y en a donc de plus puiſſantes; & là-deſſus, les deux Jéſuites s'accordent. HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Sous les climats les plus chauds, il ſe trouve des Terres humides; ſous les plus froids, il y a des Terres fort ſeches; & c'eſt un certain mélange de ſec & d'humide qui forme les glaçons & les néges, dont la quantité produit l'excès & la durée du froid. Ce mélange ſe fait remarquer à tous ceux qui voïagent en Canada: le Monde n'a point de Païs où il y ait plus d'eau; il en a peu, dont le Terroir ſoit plus mêlé de pierres & de ſable. Ajoutez qu'il y pleut rarement, & que l'air y eſt extrêmement pur, & ſain; preuve, ſans replique, de la ſéchereſſe naturelle de la terre. De ſoixante François établis dans

Païs conſerve après le coucher de cet Aſtre, forment ces petites gelées, comme on fait de la glace ſur le feu. Or, d'où viendroit l'humidité, dans un Païs dont on repréſente le ſol mêlé de beaucoup de ſable, ſi ce n'étoit de la multitude des Lacs & des Rivieres, de l'épaiſſeur des Forêts, & des Montagnes couvertes de néges qui arroſent les Plaines en fondant?

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

le Païs des Hurons, la plûpart d'une complexion délicate, & tous aſſez mal nourris, le Miſſionnaire Italien rend témoignage qu'il n'en mourut pas un dans l'eſpace de ſeize ans. A la vérité, cette étrange multitude de Rivieres & de Lacs, qui égalent en eſpace la moitié des Terres de l'Europe, devroit fournir à l'air une continuelle abondance de nouvelles vapeurs : mais outre que la plûpart de leurs eaux ſont fort claires, ſur un fond de ſable, leur extrême & conſtante agitation, qui émouſſe la pointe des raïons Solaires, ne permet pas qu'il s'en éleve beaucoup de vapeurs, ou les fait bientôt retomber en brouillards : ſur ces Mers douces, les vents n'excitent pas moins de tempêtes que ſur l'Océan ; & c'eſt la même raiſon, qui rend les pluies rares ſur Mer.

Une ſeconde cauſe des grands froids du Canada eſt le voiſinage de la Mer du Nord, qui, pendant plus de huit mois de l'année, ſe trouve couverte de glaces énormes. Il ne nége, au Canada, que du vent de Nord-Eſt, c'eſt-à-dire, du côté des glaces du Nord ; & quoique le froid ſemble moins vif pendant la chûte des néges, elles doivent contribuer beaucoup à refroidir

les vents d'Oueſt & de Nord-Oueſt, dans l'immenſité de Païs qu'elles couvrent, & que ces vents traverſent. Enfin le Miſſionnaire Italien donne pour cauſe de la ſubtiliré de l'air, & par conſéquent, de la rigueur du froid, l'élévation du terrein, qu'il s'efforce de prouver par la profondeur de la Mer, à meſure qu'on approche de la Côte, & par la hauteur des chutes d'eau, qui ſe trouvent en ſi grand nombre dans les Rivieres. On pourroit répondre que la profondeur de la Mer prouve peu, & que les chûtes des Rivieres ne prouvent pas plus que les cataractes du Nil; ſans compter que ſuivant les Relations, depuis Mont-réal, où commencent les Rapides, juſqu'à la Mer, il ne paroît pas que le Fleuve S. Laurent ait beaucoup plus de rapidité que pluſieurs de nos Rivieres d'Europe. Auſſi le P. de Charlevoix ne trouve-t'il de véritable force, pour expliquer les grands froids du Canada, qu'à la ſeconde des trois cauſes du P. Breſſani; c'eſt-à-dire, à la proximité des glaces du Nord: il juge même que malgré ce fâcheux voiſinage, ſi le Païs étoit plus découvert & plus peuplée, les Hivers y ſeroient moins longs & moins rudes.

Cette rigoureuſe température n'em-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

pêche point qu'une ſi grande Région ne ſoit bien peuplée de toutes ſortes d'Animaux ; les uns qui la quittent en Hiver, pour chercher un air plus doux ; les autres que la Nature a rendus capables de ſuporter un froid exceſſif, ou qu'elle a favoriſés d'un admirable inſtinct pour s'en garantir. On doit le premier rang au plus ſingulier, qui eſt le Caſtor, dont on a déja fait connoître la merveilleuſe induſtrie, dans ſon logement & dans l'ordre qu'il y obſerve (23). Il n'y a point de Relation du Canada, qui ne contienne une longue Deſcription de ce curieux Animal ; mais on ne ceſſe point de répéter, que dans le choix des autorités, c'eſt à celle des Miſſionnaires qu'on donne la préférence. Leurs obſervations portent ordinairement un caractere d'exactitude & de vérité, qui répond à la gravité de leur profeſſion, & qui vient ſans doute de la même ſource.

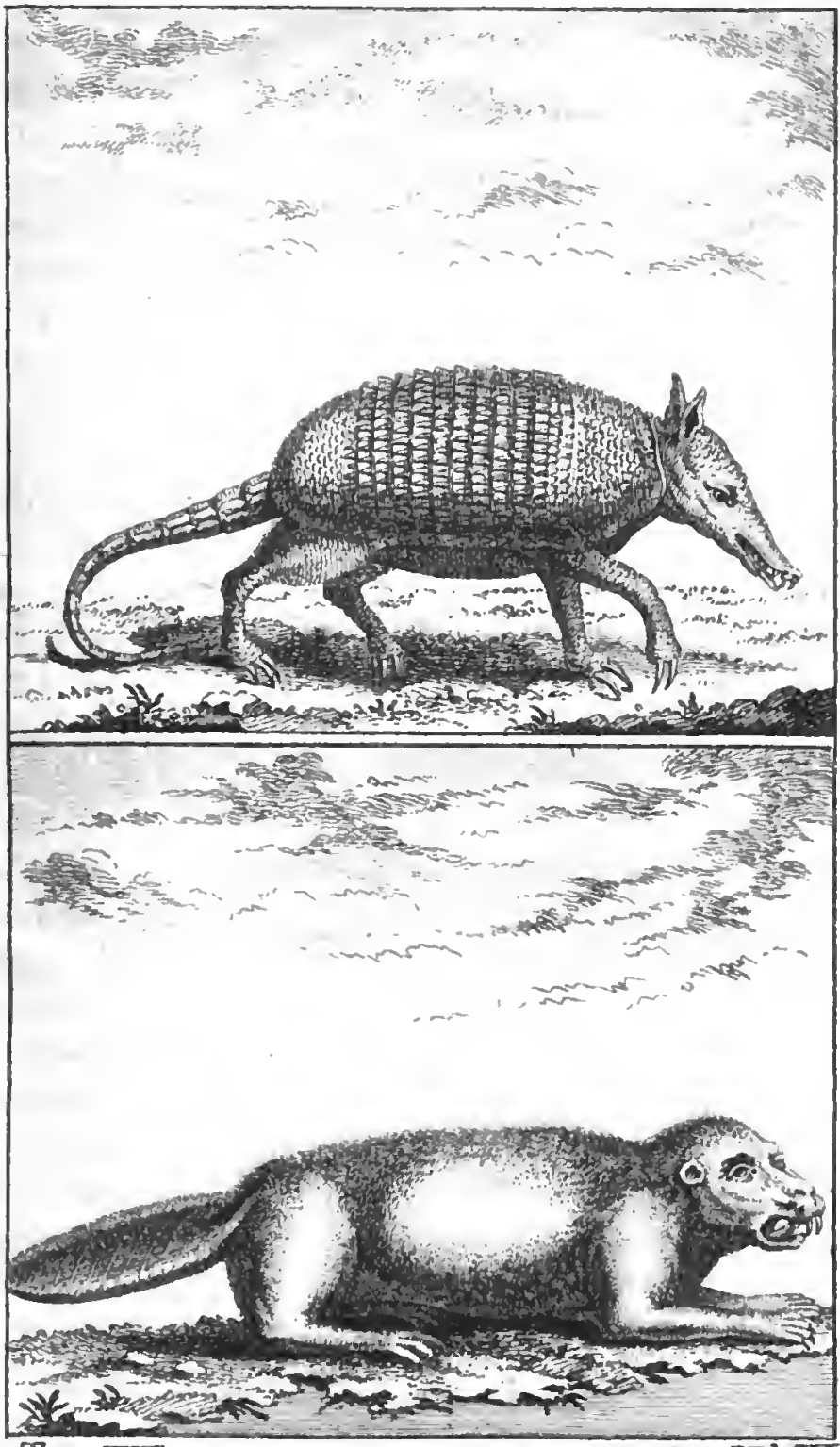
ANIMAUX DU CANADA.

Caſtors, & leur Deſcription.

Le Caſtor, dit le P. de Charlevoix, n'étoit pas méconnu en France, avant la découverte de l'Amérique ; puiſqu'on trouve, dans les anciens titres des Chapeliers de Paris, divers Reglemens pour la Fabrique des chapeaux Bievres. Caſtor & *Bievres* ſont différens noms

(23) Voïez, ci-deſſus, les Chaſſes des Sauvages.

Tatou ou Armadille



Tom. XV. *Castor* *N°. IV.*

du même Animal : mais soit que le Bievre Européen soit devenu rare, ou que son poil n'ait pas la même bonté que celui du Castor Amériquain, on ne parle plus gueres du premier que par rapport au *Castoreum*. Jamais même on ne l'a vanté comme un Animal curieux, faute apparemment de l'avoir observé de près; ou, peut-être, parcequ'il n'a que les propriétés des Castors terriers, qui forment une autre espece. Le Castor du Canada est un Quadrupede amphibie, qui peut vivre néanmoins sans aller dans l'eau, & & qui ne peut même y être long-tems, mais qui a besoin quelquefois de s'y baigner. Les plus grands Castors ont un peu moins de quatre piés, sur environ quinze pouces d'une hanche à l'autre, & pesent soixante livres. La couleur de cet Animal est différente, suivant la différence des climats où il se trouve. Dans les quartiers du Nord les plus reculés, ils sont ordinairement tout-à-fait noirs ; mais on y en voit quelquefois de blancs. Ils sont bruns, dans les Païs plus tempérés ; & leur couleur s'éclaircit à mesure qu'ils avancent vers le Sud. Chez les Illinois, ils sont presque fauves, & l'on y en voit même de couleur de paille. On observe que

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

plus ils ſont noirs, moins ils ſont fournis de poil; & par conſéquent leur dépouille eſt moins eſtimée. Leur poil eſt de deux ſortes, partout le corps, à l'exception des pattes, où il eſt fort court. Le plus grand eſt long de huit à dix lignes : il va même juſqu'à deux pouces, ſur le dos; mais il diminue avec proportion, juſqu'à la tête & juſqu'à la queue. Il eſt rude, gros, luiſant, & donne à la Bête ſa couleur entiere. Regardé avec le microſcope, le milieu en paroît moins opaque; d'où l'on conclut qu'il eſt creux, & qu'il ne peut-être d'aucun uſage. L'autre eſt un duvet très fin, fort épais, long d'un pouce au plus; & c'eſt celui qu'on emploie. On le nommoit autrefois, en Europe, Laine de Moſcovie : il fait proprement l'habit du Caſtor; le premier ne lui ſert que d'ornement, & peut-être l'aide-t-il à nager.

On donne, au Caſtor, quinze ou vingt ans de vie. La Femelle porte quatre mois, & ſa portée ordinaire eſt de quatre Petits. Quelques Voïageurs en ont fait monter le nombre juſqu'à huit, mais cette fécondité paroît rare. Elle a quatre mammelles, deux ſur le grand pectoral, entre la ſeconde & la troiſieme des vraies Côtes, & deux, envi-

ron quatre doigts plus haut. Les muſcles de cet Animal ſont extrêmement forts, & d'une groſſeur qui n'a point de proportion à ſa taille. Ses inteſtins, au contraire, ſont fort délicats, ſes os très durs; & ſes deux mâchoires, preſqu'égales, ſont d'une groſſeur extraordinaire : chacune eſt garnie de dix dents, deux inciſives & huit molaires. Les inciſives ſupérieures ont deux pouces & demi de long, les inférieures en ont plus de trois, & ſuivent les courbures de la mâchoire; ce qui leur donne une force ſurprenante dans de ſi petits Animaux. On remarque auſſi que les dents des deux mâchoires ne ſe répondent pas exactement, mais que les ſupérieures débordent en avant ſur les inférieures, de ſorte qu'elles ſe croiſſent, comme les deux tranchans d'une paire de ciſeaux; enfin, que la longueur des unes & des autres eſt préciſément le tiers de leurs racines. La tête d'un Caſtor offre à-peu-près la figure de celle d'un Rat de Montagne. Il a le muſeau un peu allongé, les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, velues par dehors, ſans poil en dedans. Ses jambes ſont courtes, ſurtout celles de devant, & n'ont pas plus de quatre pouces de long; elles reſſemblent aſſez à celles

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

du Blereau : les ongles en ſont taillés de biais, & creux comme le tuïau des plumes. Les piés de derriere ſont plats, garnis de membranes entre les doigts. Ainſi le Caſtor peut marcher, mais avec lenteur, & nage auſſi facilement que tout autre Animal aquatique. D'ailleurs, par ſa queue, il eſt tout-à-fait Poiſſon; ce qui l'a fait déclarer de cet ordre par la Faculté de Médecine de Paris, & ranger, par la Faculté de Théologie, au nombre des Animaux dont la chair peut-être mangée les jours maigres. Le P. de Charlevoix aſſure que Lemery s'eſt trompé, lorſqu'il n'a fait tomber cette déciſion que ſur le train de derriere du Caſtor, & qu'elle regarde le corps entier. Mais les Canadiens ne peuvent gueres profiter de cette indulgence. On voit, à préſent, peu de Caſtors près des Habitations. Les Sauvages en gardent la chair, après l'avoir fait boucanner; ce qui ne lui ôte point un goût ſauvage, qu'elle ne perd qu'après avoir été cuite à l'eau. Avec cette préparation, elle prend une ſi bonne qualité, qu'il n'y a point, dit-on, de viande plus legere, plus délicate & plus ſaine. On la croit même auſſi nourriſſante que celle du Veau. Bouillie, elle demande quelque choſe

qui en releve le goût ; mais à la broche, elle ſe mange ſans autre apprêt. HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTR.

Ce que le Caſtor a de plus remarquable eſt ſa queue. Elle eſt preſqu'ovale, large de quatre pouces, dans ſa racine, de cinq au milieu, & de trois pouces à l'extrêmité ; épaiſſe d'un pouce, & longue d'un pié. Sa ſubſtance eſt une graiſſe ferme, ou un cartilage tendre, qui reſſemble à la chair du Marſouin, mais qui ſe durcit quand elle eſt conſervée. Elle eſt couverte d'une peau écailleuſe, dont les écailles ſont exagones, & d'une demie ligne d'épaiſſeur ſur trois ou quatre lignes de long, appuïées les unes ſur les autres comme celles des Poiſſons. Une pellicule très délicate leur ſert de fond ; & de la maniere dont elles ſont enchaſſées, elles s'en tirent aiſément après la mort de l'Animal. On trouve, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, une deſcription Anatomique du Caſtor.

Caſtoreum.

Il ne paroît pas que les véritables teſticules de cet Amphibie aient été connus des Anciens, ſans doute parcequ'ils ſont fort petits, & cachés ſous les *aînes* : c'eſt le nom qu'on a donné aux bourſes, ou poches, du Caſtoreum, qui ſont bien différentes, & au nombre de quatre dans le bas-ventre du Caſ-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

tor. Les deux premieres, qu'on nomme ſupérieures, parcequ'elles ſont plus élevées que les autres, ont la figure d'une Poire, & communiquent enſemble, comme les deux poches d'une beſace. Les deux autres, qu'on appelle inférieures, ſont arrondies par le fond. Les premieres renferment une matiere réſineuſe, mollaſſe, adhérente, mêlée de petites fibres, de couleur griſâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, déſagréable, pénétrante, & qui s'enflamme aiſément : c'eſt le vrai *Caſtoreum*. Il durcit à l'air, dans l'eſpace d'un mois ; il devient brun, caſſant & friable : ſi l'on eſt preſſé de le faire durcir, on le met dans une cheminée. Le Caſtoreum qui vient de Dantzick eſt plus eſtimé que celui du Canada, par des raiſons connues apparemment des Droguiſtes. On convient que les bourſes du dernier ont moins de groſſeur, & qu'en Canada même on préfere les plus groſſes : mais avec la groſſeur, elles doivent être peſantes, de couleur brune, d'une odeur pénétrante, & remplies d'une matiere dure, caſſante & friable, d'une même couleur, ou jaunâtre, entrelaſſées d'une membrane déliée, & d'un goût acre. On ajoute que les propriétés du Caſto-

reum ſont d'atténuer les matieres viſqueuſes, de fortifier le cerveau, d'abbaiſſer les vapeurs, de provoquer leurs mois aux Femmes, d'empêcher la corruption, & de faire évaporer les mauvaiſes humeurs par la tranſpiration. Il ne s'emploie pas avec moins de ſuccès contre l'Epilepſie, la Paralyſie, l'Apoplexie, & la ſurdité.

Les poches inférieures contiennent une liqueur onctueuſe, qui reſſemble au Miel. Sa couleur eſt d'un jaune pâle, ſon odeur fétide, peu différente de celle du Caſtoreum, mais un peu plus foible : elle ſe condenſe en vieilliſſant, & prend la ſubſtance du ſuif. Cette liqueur eſt réſolutive & fortifie les nerfs.

C'eſt ſans fondement qu'on a cru, ſur la foi des anciens Naturaliſtes, que le Caſtor, lorſqu'il ſe voit pourſuivi, coupe ces prétendus teſticules & les abandonne aux Chaſſeurs, pour ſauver ſa vie. C'eſt de ſon poil, obſerve le Miſſionnaire, qu'il devroit plûtôt ſe dépouiller, car le reſte eſt bien moins précieux : cependant il doit le nom de Caſtor à cette Fable. Sa peau, dépouillée du poil, n'eſt pas non plus à négliger ; on en fait des Gants & des Bas. Mais comme il eſt difficile d'enlever

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

le poil ſans la découper, on n'emploie gueres que celle des Caſtors Terriers. Dans le Commerce, on nomme *Caſtor ſec*, la peau de Caſtor dont on n'a point encore fait uſage, & Caſtor gras celle que les Sauvages ont emploïée. Après l'avoir bien grattée en dedans, & frottée avec la moelle de certains Animaux qui la rend plus ſouple, ils en couſent pluſieurs enſemble, pour en faire une ſorte de Mante, qu'on nomme Robbe, & dont ils s'enveloppent, le poil en dedans. En Hiver, ils ne la quittent, ni jour, ni nuit. Le grand poil tombe bientôt; & le duvet, qui reſte, ne manque point de s'engraiſſer: ce cotton devient beaucoup plus propre à l'ouvrage des Chapeliers, qui ne pourroient pas même emploïer le ſec, s'ils n'y mêloient un peu de gras. On ajoute que pour être dans toute ſa bonté, il doit avoir été porté quinze ou dix-huit mois. Les Sauvages ne ſe ſeroient pas imaginé que leurs vieilles hardes puiſſent être ſi précieuſes: mais c'eſt un avantage qu'on n'a pû leur cacher longtems. Un Particulier, qui avoit eu la Ferme du Caſtor, s'en trouvant beaucoup de reſte, & cherchant à s'en faciliter la conſommation, imagina d'en faire filer & corder avec de la Laine; & de

Ce qu'on nomme Caſtor gras & Caſtor ſec.

cette compoſition il fit faire des Draps, des Flanelles, des bas au métier, & d'autres Ouvrages de même nature. Son entrepriſe eut peu de ſuccès, & ſervit à faire connoître que le poil du Caſtor ne convient qu'à la fabrique des Chapeaux. Cependant l'exemple des François aïant trouvé des imitateurs en Hollande, il s'y eſt conſervé une de ces Manufactures, d'où l'on voit encore ſortir des Draps & des Droguets; mais ces étoffes ſont cheres, & n'en ſont pas de meilleur uſage : le poil de Caſtor ſe détache bientôt, & forme à la ſuperficie un duvet qui leur ôte tout leur luſtre. Les Bas, qu'on en a fait, avoient le même défaut.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Quelques Voïageurs donnent aux Caſtors, comme aux Abeilles, un Roi, ou un Chef qui les commande; opinion difficile à vérifier, & priſe apparemment des Sauvages, qui les croïoient autrefois des Animaux raiſonnables, auxquels ils ſuppoſoient un langage particulier, un Gouvernement, des Loix, & des Commandans, pour leur travail. Entre les punitions des Pareſſeux, ils mettoient l'exil; & l'on croit trouver l'explication de cette idée dans l'eſpece de Caſtors qu'on nomme Terriers, qui vivent, en effet, ſéparés des

Caſtors Terriers. Opinion qu'on a d'eux.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

autres, & ſe logent ſous terre, où leur unique travail eſt de ſe faire un chemin couvert pour aller à l'eau. On les diſtingue à différentes marques, telles que leur maigreur & le peu de poil qu'ils ont ſur le dos. D'ailleurs il s'en trouve plus, dans les Païs chauds, que dans ceux où le froid eſt vif; & l'on a déja remarqué qu'ils ont plus de reſſemblance que les autres avec les Caſtors ou les Bievres de l'Europe, où l'on ſait qu'ils ſe retirent dans des creux & des cavernes, le long des Rivieres. Il s'en trouve en Allemagne, ſur l'Ebre; en France, ſur le Rhône, l'Iſere & l'Oiſe: mais ils ſont plus communs en Pologne.

Deſcription de l'Orignal.

L'*Orignal*, qui tient le ſecond rang, pour les avantages qu'on tire de ſa Chaſſe, n'eſt différent de ce qu'on nomme, en Allemagne, en Pologne & en Moſcovie, l'Elan ou la *Grand-Bête*, que par ſa groſſeur, qui eſt celle d'un Cheval. Il a la croupe large, la queue d'une petiteſſe extrême, puiſqu'on ne lui donne que la longueur du doigt, le jarret fort haut, les jambes & les piés du Cerf. Un long poil lui couvre le garrot, le col & le haut du jarret. Sa tête a plus de deux piés de long, & ſa maniere de l'étendre en avant lui don-

ne une mauvaiſe grace. Son muffle eſt gros, & rabbatu par le haut. Ses nazeaux ſont ſi grands, qu'on y peut fourrer, dit-on, la moitié du bras. Enfin ſon bois eſt beaucoup plus large que celui du Cerf, & n'eſt gueres moins long; mais il eſt plat & fourchu, comme celui du Daim. Il ſe renouvelle tous les ans, ſans qu'on ait encore obſervé s'il prend chaque fois un accroiſſement, qui marque les années. On prétend que l'Orignal eſt ſujet à l'Epilepſie, & que dans ſes accès, il ſe gratte l'oreille de ſon pié gauche de derriere pour s'en délivrer; ce qui fait regarder la corne de ce pié, comme un ſpécifique pour la même infirmité dans les hommes (24). On n'en vante pas moins la vertu pour les palpitations de cœur (25), la pleuréſie, la colique, le cours de ventre, les vertiges & le pourpre (26). Le poil de l'Orignal eſt mêlé de gris-blanc, & de rouge-noir; il devient creux, dans la vieilleſſe de l'Animal, ne ſe foule point, & ne perd jamais une ſorte d'élaſticité, qui le fait toujours redreſſer: on en fait des mate-

(24) On l'applique ſur le cœur du Malade, on la lui met dans la main gauche, & on lui en frotte l'oreille.

(25) On l'emploie comme pour l'Epilepſie.

(26) On la pulvériſe, & l'on en fait boire la poudre dans de l'eau.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

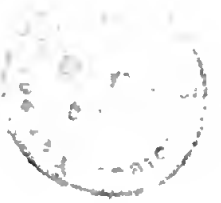
lats & des ſelles de Chevaux. Sa chair eſt legere, nourriſſante & de très bon goût; ſa peau, forte, douce & moelleuſe : elle ſe paſſe en chamois, & l'on en fait des buffes d'autant plus eſtimés, qu'ils peſent très peu. Les Sauvages regardent l'Orignal, comme un Animal de bon augure. On prétend qu'il ſe met à genoux pour manger, pour boire, & pour ſe coucher; & qu'il a dans le cœur un petit os, qui facilite l'accouchement (27).

Carcajou, ou Quincajou.

Outre les Chaſſeurs, qui font une rude guerre à l'Orignal, il a deux autres ennemis, qui ne lui laiſſent pas plus de repos. Le plus terrible eſt le *Carcajou*, ou *Quincajou*, eſpece de Chat ſauvage, d'un poil roux & brun, dont la queue eſt ſi longue, qu'il s'en fait pluſieurs cercles autour du corps. Lorſqu'il peut s'approcher d'un Orignal, il ſaute deſſus, & s'attache à ſon cou, qu'il entoure de ſa longue queue; & de ſes dents, il lui coupe la veine jugulaire. L'Orignal n'a qu'un moïen de s'en garantir; qui eſt de ſe jetter promptement à l'eau, que ſon Ennemi ne peut ſouffrir; mais s'il eſt éloigné des Rivieres, il ſuccombe avant que d'y pouvoir arriver. Les Miſſionnaires mê-

(27) Réduit en poudre, & pris dans un bouillon.

mes



Bœuf de la Nouvelle France .

Tom XV. *N°. I.*

mes assurent que le Carcajou, qui n'a pas l'odorat des plus fins, mene trois Renards à cette chasse, & qu'il les emploie pour la découverte : que dès qu'ils ont éventé leur proie, deux de ces rusés Chasseurs se rangent à ses côtés ; que le troisieme se place derriere elle, & que la poussant tous trois avec une adresse surprenante, ils la conduisent vers le Carcajou, qui s'accommode avec eux pour le partage ; enfin, qu'une autre ruse de cet Animal est de grimper sur un arbre, où, se couchant de son long sur une branche avancée, il attend qu'un Orignal passe, & saute dessus lorsqu'il le voit à portée.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Le Bœuf du Canada est plus grand que celui de l'Europe. Il a les cornes basses, noires & courtes, deux grandes touffes de crin, l'une sous le museau, & l'autre sur la tête, d'où elle lui tombe sous les yeux ; ce qui lui donne un air hideux. Il a sur le dos une bosse, qui commence sur les hanches, & va toujours en croissant jusques sur les épaules. La premiere côte de devant est plus haute d'une coudée que les autres, & large de trois doigts. Toute la bosse est couverte d'un poil fort long, un peu roussâtre ; & le reste du corps, d'une laine noire qui est fort estimée. On as-

Bœuf du Canada.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

sure que la dépouille d'un Bœuf est de huit livres de laine. Ces Animaux ont le poitrail fort large, la croupe assez fine, & la queue fort courte. On ne leur voit presque point de cou ; mais leur tête est plus grosse que celle des nôtres. Ils fuient ordinairement à la vue d'un Homme ; & celle d'un chien leur cause la même fraïeur. Ils ont l'odorat si fin, que pour s'approcher d'eux à la portée du fusil, on est obligé de prendre le dessous du vent ; mais un Bœuf qui se sent blessé, devient furieux, & se précipite sur les Chasseurs : il n'est gueres plus traitable, lorsque les Vaches ont mis bas leurs Veaux. La chair du Taureau est de fort bon goût ; mais si dure, qu'on ne mange gueres que celle des Vaches. Leur peau, qui est la meilleure de l'Univers, se passe aisément ; & quoique très forte, elle devient aussi moelleuse que le meilleur chamois. On a vu que les Sauvages en font des boucliers, qui sont, à la fois, extrêmement legers & presqu'impénétrables aux balles.

Bœufs musqués de la Baie d'Hudson.

Vers la Baie d'Hudson, il se trouve une autre espece de Bœufs, qu'on a nommés *Bœufs musqués*, parcequ'ils jettent une si forte odeur de musc, que dans certaines saisons il est impossible

d'en manger. Jérémie en donne la deſcription : » Ces Animaux, dit-il, » ont la laine très belle, & plus lon- » gue que celle des Moutons de Bar- » barie. J'en apportai en France (28), » & je m'en fis faire des bas, qui » étoient plus beaux que des bas de » ſoie. Les Bœufs muſqués, quoique » plus petits que les nôtres, ont les » cornes beaucoup plus groſſes & plus » longues. Leurs racines ſe joignent » ſur le haut de la tête, & deſcendent, » à côté des yeux, preſqu'auſſi-bas que » la gueule ; d'où le bout remonte en » haut & forme comme un croiſſant. » J'en ai vu de ſi groſſes, que ſéparées » du crâne, les deux enſemble peſent » ſoixante livres. Ces Bœufs ont les » jambes fort courtes, de ſorte qu'en » marchant, leur laine traîne toujours » par terre ; ce qui les rend ſi diffor- » mes, qu'on a peine à diſtinguer, » d'un peu loin, de quel côté eſt la » tête. Ils ne ſont pas en ſi grand nom- » bre ; & les Sauvages les auroient » bientôt détruits, s'ils s'attachoient à » cette chaſſe. D'ailleurs, on les tue, » dans le tems des néges, à coups de » lance, ſans qu'ils puiſſent fuir, avec » des jambes ſi courtes (29).

(28) En 1708. (29) Relation de la Baie d'Hudſon.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Le Cerf eſt le même au Canada qu'en Europe, ou ne differe que par un peu plus de grandeur.

Le Caribou.

Le *Caribou*, dont on a parlé pluſieurs fois ſans l'avoir décrit, eſt un animal de la grandeur de l'Ane, dont il tient beaucoup auſſi pour la figure, & qui égale le Cerf en agilité. La Hontan décide que c'eſt une eſpece d'Ane ſauvage (50).

Chevreuils.

Cette grande Région n'a point d'Animal plus commun que le Chevreuil. Sa figure ne differe point de celle des nôtres; mais on obſerve que dans ſa jeuneſſe, il a le poil raïé de diverſes couleurs; qu'enſuite ce poil tombe, & qu'il en revient un autre, de la couleur ordinaire des Chevreuils. Cet Animal s'apprivoiſe avec une facilité ſurprenante. Une Femelle, devenue domeſtique, ſe retire dans les Bois lorſqu'elle eſt en chaleur; & dès qu'elle a reçu les careſſes du Mâle, elle revient chez ſon Maître. Elle retourne au Bois pour ſe délivrer de ſes Petits: elle les y laiſſe, & les viſite réguliérement; mais elle a le même ſoin de revenir ſe montrer à ſon Maître; & lorſqu'on juge à propos de la ſuivre, on prend ſes Nourriſſons, qu'elle continue de nour-

(50) Tome II, page 77.

rir. On s'étonne que les François du Canada n'en aient pas des Troupeaux entiers, dans leurs Habitations.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Les Bois ſont remplis de Loups, ou plutôt de Chats Cerviers; car on aſſure qu'ils n'ont du Loup que la tête, & que dans tout le reſte ils ſont de vrais Chats. On les repréſente comme d'habiles Chaſſeurs, qui ne vivent que des Animaux qu'ils pourſuivent juſqu'à la cime des plus grands arbres. Leur chair eſt blanche, & ne fait pas un mauvais aliment. Leur poil & leurs peaux ſont une des plus belles fourrures du Païs : mais on eſtime encore plus celles de certains Renards noirs des Montagnes du Nord; comme les Renards noirs de Moſcovie & du Nord de l'Europe l'emportent auſſi ſur les autres. Il y en a de plus communs, dont les uns ont le poil noir, ou gris, mêlé de blanc; les autres, tout gris, & d'autres d'un rouge tirant ſur le roux. Il s'en trouve, en remontant le Miſſiſipi, dont le poil eſt argenté. On raconte que toutes les eſpeces de Renards ont une maniere fort plaiſante de donner la chaſſe aux Oiſeaux de Rivieres : ils s'avancent un peu dans l'eau; ils ſe retirent enſuite, & font cent cabrioles ſur le rivage. Les Canards, les Outar-

Chats Cerviers.

Renards argentés.

Comment les Renards chaſſent aux Oiſeaux.

HISTOIRE TURE DE L'AMER. NTR.

des, & d'autres Oiſeaux aquatiques, que ce jeu amuſe, s'approchent de l'Ennemi, qui ſe tient d'abord tranquille lorſqu'il les voit à portée : il remue ſeulement la queue, pour les attirer plus près ; & ces imbécilles animaux donnent dans le piége, juſqu'à ne pas craindre de la becqueter. Alors le Renard ſaute deſſus, & ne manque point ſa proie. Le P. de Charlevoix nous apprend qu'on a dreſſé, avec aſſez de ſuccès, des Chiens au même manége, & que les mêmes Chiens font une rude guerre aux Renards.

L'Enfant du Diable.

On décrit, ſous le nom d'*Enfant du Diable*, une ſorte de Fouine, qu'on appelle auſſi Bête puante, parceque ſon urine, qu'elle lâche quand elle eſt pourſuivie, empeſte l'air dans un grand eſpace. On la prendroit pour le Chinche de la partie Méridionale de l'Amérique, ſi l'on n'ajoutoit que c'eſt d'ailleurs un fort joli animal. Il eſt de la grandeur d'un petit Chat, mais plus gros ; d'un poil clair, tirant ſur le gris, avec deux lignes blanches, qui lui forment ſur le dos une figure ovale, depuis le cou juſqu'à la queue. Cette queue eſt touffue, comme celle du Renard, & ſe redreſſe comme celle de l'Ecureuil.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Le Rat-musqué.

Le Rat-musqué a tant de ressemblance avec le Castor, qu'à l'exception de la queue, qu'il n'a pas moins longue que les Rats d'Europe, & des testicules, qui renferment un musc exquis, on le croiroit un diminutif de la même espece : il a toute la structure du corps, & sur-tout la tête du vrai Castor. On lui trouve aussi beaucoup de rapport au Rat des Alpes (31). Son poids est d'environ quatre livres. Il se met en Campagne, au mois de Mars ; & sa nourriture, alors, est de quelques morceaux de bois, qu'il pile avant que de les manger. Après la fonte des néges, il vit de racines d'orties ; ensuite, des tiges & des feuilles de la même Plante. En Eté, il ne mange gueres que des Fraises & des Framboises, auxquelles succedent d'autres fruits pendant l'Automne. Dans ces deux dernieres Saisons, on voit rarement le mâle sans sa femelle. Mais, à l'entrée de l'Hiver, ils se séparent, & chacun fait, de son côté, son logement dans un trou, ou dans le creux d'un arbre, sans aucunes provisions. On assure que pendant toute la durée du froid, ils demeurent sans manger.

(31) Décrit par M. *Ray*, sous le nom de *Mus Alpinus.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Les Rats-muſqués bâtiſſent des Cabanes, à-peu près de la forme de celles des Caſtors, mais on y remarque beaucoup moins d'art. Leur ſituation ne demande point de chauſſée, parce-qu'elle eſt toujours au bord de l'eau. Le poil du Rat-muſqué entre dans la fabrique des Chapeaux, avec celui du Caſtor. Sa chair eſt de fort bon goût, excepté le tems qu'il recherche ſa Femelle : il s'y répand alors un goût de muſc, qu'on ne peut lui faire perdre.

Hermines, Martres, Pitois, Rats de Bois, & Pekans.

L'Hermine du Canada eſt de la groſſeur de nos Ecureuils, mais un peu moins allongée. Son poil eſt d'un très beau blanc, mais l'extrêmité de la queue, qu'il a fort longue, eſt d'un noir de jais. Les Martres ſont moins rouges que celles de France, avec le poil plus fin : leur retraite ordinaire eſt dans les Bois, d'où elles ne ſortent que tous les deux ou trois ans, en troupes nombreuſes ; & le tems de leur ſortie annonce une bonne année de chaſſe, c'eſt-à-dire, des néges fort abondantes. Le Pitois ſeroit peu différent de la Fouine, s'il n'avoit le poil plus noir, plus long & plus épais. Ces deux animaux font la guerre aux Oiſeaux ſauvages & domeſtiques. Le Rat de Bois eſt le double des nôtres, en groſſeur ;

il a la queue velue, & le poil d'un très beau gris argenté; on en voit même de tout blancs. La femelle a, ſous le ventre, une bourſe qui s'ouvre & ſe ferme, où elle met ſes petits, pour fuir avec eux, lorſqu'elle eſt menacée de quelque danger. On nous apprend que la Fourrure des Fouines, des Loutres, des Pitois, des Rats de Bois, des Hermines, des Martres, & des *Pekans*, eſpèce de Chats ſauvages, de la grandeur des nôtres, eſt ce qui ſe nomme, dans le Commerce, la menue Pelleterie.

Ce que c'eſt que la menue Pelleterie.

On diſtingue ici trois eſpeces d'Ecureuils; les rouges, qui ne different point des nôtres; les Suiſſes, qui ſont un peu plus petits, & dont le poil eſt raïé, en longueur, de blanc, de rouge & de noir (32); & les Ecureuils volans, qui ont le poil d'un gris obſcur; ce nom leur vient de leur extrême agilité, qui les fait ſauter, d'un arbre à l'autre, à plus de quarante pas. On attribue cette propriété à deux peaux fort minces, qu'ils ont, des deux côtés, entre les pattes de derriere & celles de devant, & qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Le nombre des

Ecureuils.

(32) A-peu-près, dit on, comme les Suiſſes de la Garde du Pape; de-là leur vient le nom de Suiſſes.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Ecureuils eſt prodigieux dans tout le Païs, parcequ'on leur fait peu la guerre.

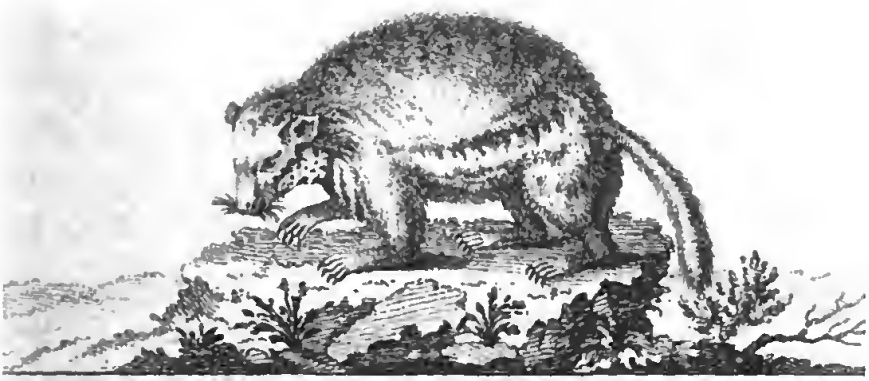
Le Porc-Epi.

Le Porc-Epi du Canada eſt de la groſſeur d'un Chien médiocre, mais plus court & moins haut. Son poil, long d'environ quatre pouces, eſt blanc, creux, gros comme une paille des plus minces, & très fort, particulierement ſur le dos; c'eſt ſon arme: il la lance d'abord ſur ceux qui l'attaquent; & pour peu qu'elle entre dans la chair, elle s'y enfonce, ſi l'on ne ſe hâte de l'en retirer: auſſi les Chaſſeurs éloignent-ils leurs Chiens de ces Animaux. Leur chair ſe mange; & rôtie, on la compare à celle du Cochon de lait.

Lievres & Lapins.

La ſeule différence des Lievres & des Lapins de ce Païs, aux nôtres, eſt qu'ils ont les jambes de derriere plus longues. Leur poil eſt très fin, & pourroit être emploïée dans la fabrique des Chapeaux, ſi ces Animaux ne muoient continuellement: l'Hiver, ils griſonnent, & ſortent rarement de leurs tanieres, où ils vivent des plus tendres branches de Bouleau: l'Eté, ils ont le poil roux. En toute ſaiſon, les Renards leur font une cruelle guerre; & pendant l'Hiver, ils ſont fort recherchés des Sauvages, qui les prennent ſur la

Espece de Loup appelle Quick Hatch ou Wolverene



om XV. *Porc-Epic .* *N.o III*

ége avec des collets, lorſqu'ils ſortent pour chercher leur nourriture.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Un climat ſi rude ne peut attirer beaucoup d'Oiſeaux : cependant il s'y en trouve de pluſieurs ſortes, dont quelques-unes ſont particulieres au Païs. On y voit des Aigles de deux eſpeces : les plus gros ont la tête & le cou preſque blancs ; ils donnent la chaſſe aux Lapins & aux Lievres, les enlevent dans leurs ſerres, & les emportent. Les autres ſont gris, & ſe contentent de faire la guerre aux Oiſeaux : les deux eſpeces la font auſſi aux Poiſſons. Le Faucon, l'Autour, & le Tiercelet, ſont les mêmes qu'en France ; mais on trouve ici une eſpece de Faucons, qui ne vivent que de pêche.

Oiſeaux de l'Amérique Septentrionale.

Cette grande Contrée a trois ſortes de Perdrix, les griſes, les rouges & les noires ; toutes, plus groſſes qu'en France. Les dernieres ont la tête & les yeux du Faiſan, & la chair brune : elles ſont les moins eſtimées, parcequ'elles ſentent trop le raiſin, le genievre & le ſapin. Toutes ont de belles & longues queues, qu'elles ouvrent en éventail, comme un Coq-d'Inde ; les unes, mêlées de rouge, de brun & de gris ; les autres, de gris clair & de gris brun.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Becaſſines. Les Bécaſſines du Païs ſont excellentes, & le petit Gibier de Riviere eſt partout dans une extrême abondance; mais les Bécaſſes y ſont rares, du moins

Becaſſes. vers le Nord, car elles ſont plus communes aux Illinois & dans toutes les

Corbeaux. parties Méridionales. Denis aſſure que la chair des Corbeaux n'eſt pas moins bonne ici que celle des Poules; d'autres n'en font pas le même éloge, ou le reſtraignent aux Corbeaux de l'Acadie. Le Corbeau du Canada eſt plus gros que le nôtre, plus noir, & jette un cri différent. Au contraire, l'Orfraie y eſt plus petit, & ſon cri moins déſagréa-

Chathuants. ble. Le Chathuant Canadien ne differe du François, que par une petite fraiſe blanche autour du cou, & par un cri particulier; ſa chair eſt ſi bonne, qu'on la préfere à celle de la Poule. La Chauve-ſouris eſt plus groſſe ici qu'en Fran-

Merles. ce. Les Merles & les Hirondelles y ſont des Oiſeaux de paſſage, comme en Europe; mais la couleur des premiers tire ſur le rouge. On diſtingue trois ſortes d'Alouettes, dont les plus petites ſont de la groſſeur du Moineau. Enfin, le Moineau même n'eſt pas tout-à-fait ſemblable au nôtre: il eſt plus laid, quoiqu'auſſi laſcif.

On diſtingue, au Canada, juſqu'à

1. Aigle à queue blanche 2 Hibou couronné.
3. Pelican. 4. Perdrix et Coq de Bruyere.

Tom. XV. *N°. I.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Vingt-deux especes de Canards.

vingt-deux especes de Canards, dont les plus beaux & les meilleurs se nomment *Canard branchus*, parcequ'ils perchent sur les branches des arbres. Leur plumage est d'une variété fort brillante. Les Cygnes, les Poules-d'Inde, les Grues, les Poules d'eau, les Cercelles, les Oies, les Outardes, & tous les grands Oiseaux de Riviere sont partout en abondance, excepté vers les Habitations, dont on ne les voit point approcher. Le Païs a des Grues de deux couleurs, les unes blanches, les autres gris de-lin; & l'on vante leur chair, pour le goût qu'elle donne aux potages. Les Piverts sont ici d'une grande beauté, fort variée par la différence de leurs couleurs. Le Rossignol du Canada, quoiqu'à-peu-près le même que celui de France, n'en approche point pour le chant; & le Roitelet, au contraire, chante excellemment. Le Chardonneret n'a pas la tête aussi belle qu'en Europe. Tous les Bois sont remplis d'une espece d'Oiseaux jaunes, de la grosseur d'une Linotte, qui ont le gosier assez fin, mais le chant fort court & sans variété : ils n'ont pas d'autre nom que celui de leur couleur. On donne la préférence à l'Oiseau qu'on a nommé *Blanc*, parcequ'il est de cette

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

couleur, ſous le ventre, quoique cendré ſur le dos : c'eſt une eſpece d'Ortolan. Le mâle ne cede en rien au Roſſignol de France ; tandis que la femelle, dont la couleur eſt plus foncée, ne chante pas même en cage. Cet Oiſeau mérite auſſi le nom d'Ortolan pour le goût. On ne ſait ce qu'il devient en Hiver, mais il eſt toujours le premier qui ſe fait voir, au Printems ; & la nége ne commence pas plutôt à fondre, qu'il paroît, en troupes, dans les lieux qu'elle laiſſe à ſec.

Cardinaux.

Ce n'eſt qu'à cent lieues de Quebec, au Sud, qu'on commence à voir des *Cardinaux*. La douceur de leur chant, l'éclat de leur plumage, qui eſt du plus beau rouge incarnat, avec une petite aigrette ſur la tête, en font un des plus beaux Oiſeaux du monde. On lui donne pour rival, en couleurs, l'*Oiſeau-mouche*, qui tire également ce nom de ſa petiteſſe, & d'un bourdonnement, qu'il fait avec ſes aîles, aſſez ſemblable à celui des groſſes Mouches. Quelques-uns le confondent avec le Colibry, dont on a parlé pluſieurs fois ſous différens noms ; mais quoiqu'on puiſſe le croire de la même eſpece, le P. de Charlevoix aſſure que le Colibry des Iles eſt un peu plus gros,

Oiſeau Mouche.

Sa différence du Colibry.

qu'il a le plumage moins brillant, & le bec plus recourbé (33). Il ajoute qu'on n'a jamais entendu chanter l'Oiſeau-mouche, quoique pluſieurs Relations donnent un chant fort mélodieux au Colibry. Enfin, il lui donne une propriété, qu'on n'attribue nulle part à l'autre ; c'eſt celle d'être l'Ennemi mortel du Corbeau (34). Aïant appris qu'on avoit nourri quelque-tems des Oiſeaux-Mouches avec de l'eau ; » j'en » gardai un, dit-il, pendant vingt-» quatre heures : il ſe laiſſoit prendre & » manier, mais il contrefaiſoit le Mort. » Dès que je l'avois lâché, il reprenoit

(33) Voïez ſa Deſcription : ſes pattes ont un pouce de long, & ſont comme deux aiguilles. De ſon bec, qui eſt de même, il fait ſortir une petite trompe, qu'il enfonce dans les fleurs, pour en tirer le ſuc, dont il ſe nourrit. La Femelle n'a rien de brillant ; un aſſez beau blanc, ſous le ventre, & un cendre clair ſur le reſte du corps, font toute ſa parure : mais le Mâle eſt un vrai bijou. Il a, ſur le haut de la tête, une petite touffe d'un beau noir, la gorge rouge, le ventre blanc, le dos, les îles & la queue, d'un verd de feuille de Roſier ; une couche d'or, répandue ſur tout ce plumage, y ajoute un grand éclat, & un duvet imperceptible y produit de très belles nuances. Il a l'aîle extrêmement forte, & le vol d'une rapidité ſurprenante. *Voïage de l'Amérique*, p. 157.

(34) Il fait, dit-il, d'un Homme digne de foi, qu'il en avoit vu un quitter bruſquement une fleur qu'il ſuçoit, s'élever comme un éclair, aller ſe fourrer ſous l'aîle d'un Corbeau, qui planoit fort haut, le percer de ſa trompe, & le faire tomber mort, ſoit de ſa chûte, ou de ſa bleſſure. *Ibidem.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

» ſon vol & ne faiſoit que papillonner
» ſur ma fenêtre. J'en fis préſent à un
» de mes Amis, qui le trouva mort le
» lendemain, apparemment d'une pe-
» tite gelée qui s'étoit fait ſentir pen-
» dant la nuit. Il y a beaucoup d'ap-
» parence que ces petits Animaux ſe
» retirent, aux premiers froids, vers
» la Caroline, où l'on n'en voit qu'en
» Hiver. Ils font leurs nids au Cana-
» da, & rien n'eſt ſi propre que ces
» petits Ouvrages : ils les ſuſpendent
» à une branche d'arbre, tournés avec
» une juſteſſe, qui les met à l'abri de
» toutes les injures de l'air. Le fond
» eſt de petits brins de bois, entrelaſ-
» ſés en matiere de Panier, & le de-
» dans eſt revêtu de je ne ſais quel
» duvet, qui paroît de ſoie. Les œufs
» ſont de la groſſeur d'un pois, avec
» des taches jaunes ſur un fond blanc.
» On dit que la portée ordinaire eſt
» de trois, & quelquefois de cinq.

Tourtes.

Un Oiſeau fort avantageux au Canada, qui ne fait qu'y paſſer dans les mois de Mai & de Juin (35), eſt celui qu'on y nomme *Tourte*, quoiqu'il ſoit

(35) On rapporte qu'autrefois ils obſcurciſſoient l'air par leur multitude ; qu'elle eſt fort diminuée, mais qu'il en vient encore un aſſez grand nombre juſqu'aux environs des Villes.

une eſpece de Ramier : mais il differe aſſez, dit-on, des Ramiers, des Tourterelles & des Pigeons de l'Europe, pour faire une quatrieme eſpece. Ces Oiſeaux ſont plus petits que nos gros Pigeons, dont ils ont les yeux & les nuances de la gorge. Leur plumage eſt d'un brun obſcur, à l'exception des aîles, qui ont des plumes d'un très beau bleu. Il ſemble qu'ils ne cherchent qu'à ſe faire tuer : s'ils voient une branche ſeche, ſur un arbre, c'eſt celle qu'ils choiſiſſent pour s'y percher; & la maniere dont ils s'y rangent donne toujours la facilité d'en abbatre une demie douzaine, au moins, d'un coup de fuſil. On a trouvé le moïen d'en prendre un grand nombre en vie; & l'uſage eſt de les nourrir juſqu'aux premiers froids, pour les tuer alors & les conſerver gelés pendant tout l'Hiver.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Entre les Serpens du Canada, on ne parle avec diſtinction que du Serpent à ſonnettes. Quoiqu'on ne le range point dans une autre claſſe que ceux des Régions méridionales, il a des ſingularités qu'on n'a pas vûes dans les autres deſcriptions. On en voit d'auſſi gros que la jambe humaine, quelquefois mêmes de plus gros, & d'une longueur proportionnée. Mais les plus com-

Serpens à ſonnettes du Canada.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

muns ne ſont pas plus gros, ni plus longs, que nos plus grandes Couleuvres de France. Leur figure eſt fort bizarre : ſur un cou plat & très large, ils ont une aſſez petite tête. Leurs couleurs ſont vives, ſans être brillantes; le jaune pâle y domine, avec de belles nuances. La queue eſt écaillée en corte de maille, un peu applatie : elle croît, dit-on, tous les ans, d'une rangée d'écailles; de ſorte qu'on connoît l'âge du Serpent, à ſa queue, comme celui des Chevaux, à leurs dents. En remuant il fait le même bruit que la Cigale (36); & la reſſemblance eſt ſi parfaite, qu'on y eſt trompé: c'eſt de ce bruit que le Reptile tire ſon nom. Sa morſure eſt mortelle, ſi l'on n'y remédie ſur-le-champ. L'Antidote le plus ſûr eſt la racine d'une Plante que cette vertu a fait nommer herbe du Serpent à ſonnettes, & qui croît, dit-on, dans tous les lieux où ce dangereux Animal ſe retire (37); elle ne

(36) Ce qu'on appelle ordinairement le chant de la Cigale n'eſt qu'un bruit qu'elle fait avec ſes aîles.

(37) On nous la décrit : ſa tige eſt ronde; un peu plus groſſe qu'une plume d'Oie; elle s'éleve de trois ou quatre piés, & ſe termine par un fleur jaune, d'une odeur très douce, de la figure & de la grandeur d'une Marguerite ſimple. Les feuiles de la Plante ſont ovales, étroites, ſoutenues cinq à cinq en patte de Poule-d'Inde, par un pédicule d'un pouce de long.

demande point d'autre prépaȝation, que d'être pilée, ou mâchée, & ſoigneuſement appliquée ſur la plaie. Au reſte, il eſt rare que le Serpent à ſonnettes attaque un Paſſant, s'il n'en reçoit aucun mal. » J'en ai vû moi-même, dit le P. de Charlevoix, un à mes » piés, qui eut aſſurément plus de peur » que moi; car je ne l'apperçus que » lorſqu'il fuïoit: mais ceux qui ont le » malheur de mettre le pié ſur lui, ſont » piqués d'abord; & s'il eſt pourſuivi, » pour peu qu'il ait le tems de ſe reconnoître, il ſe replie en rond, la tête » au milieu, & s'élance d'une grande » roideur contre ſon Ennemi. Les Sauvages ne laiſſent pas de lui donner » la chaſſe, & mangent ſa chair, qu'ils » trouvent très bonne: j'ai même oui » dire à des François, qui en avoient » goûté, qu'elle n'eſt pas déſagréable; » & l'expérience prouve qu'elle n'eſt » pas nuiſible.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

A l'égard des Poiſſons, on a déja remarqué que dans les parties du Fleuve Saint Laurent où l'eau eſt ſalée, on trouve toutes les eſpeces qui vivent dans l'Océan. Le Saumon, le Thon, l'Aloſe, la Truite, la Lamproie, l'Eperlan, le Congre, le Maquereau, la Sole, le Hareng, l'Anchois, la Sardi-

Poiſſons du Fleuve Saint Laurent & du Golfe.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

ne, le Turbot, & quantités d'autres s'y prennent en abondance, à la Senne & aux Filets. Dans le Golfe, on pêche des Flettans, trois ſortes de Raies, des Lencornets, des Goberges, des Plies, des Requins, & des Chiens de Mer, qui ſont une autre eſpece de Requins.

Lencornet. Le *Lencornet* eſt une eſpece de Morue ſeche, dont la figure ne laiſſe pas d'en être aſſez différente : il eſt rond, ou plutôt ovale. Une ſorte de rebord, qu'il a au-deſſus de la queue, lui fait comme une Rondache ; & ſa tête eſt environnée de barbes, d'un demi pié de longueur, dont il ſe ſert pour prendre d'autres Poiſſons. On en diſtingue deux eſpeces, qui ne different que par le volume : les uns ſont de la groſſeur d'une Barrique, & les autres n'ont qu'un pié de long. Ceux-ci ſe prennent au flambeau : ils aiment la lumiere ; on leur en montre ſur le rivage ; & s'en approchant, ils demeurent échoués. Le Lencornet eſt d'un fort bon goût, mais il rend la ſauce toute noire.

Goberge, ou Poiſſon Saint Pierre. La Goberge eſt une eſpece de petite Morue, qui a le goût de la grande, & qu'on fait auſſi ſecher. Elle a deux taches noires, aux deux côtés de la tête. Les Matelots lui donnent auſſi le nom de *Poiſſon Saint Pierre*, dans l'opi-

nion que c'eſt celui dans lequel cet Apôtre trouva dequoi païer le tribut à l'Empereur Romain pour N. S. & pour lui, & que ces deux taches ſont l'endroit par leſquels il le prit en Mer. La Plie du Golfe a la chair plus ferme & de meilleur goût que celle des Rivieres : elle ſe prend comme les Ecreviſſes de Mer, avec de longs bâtons, armés d'un fer pointu, & terminé par une échancrure qui empêche le Poiſſon de ſe délivrer. Les Huitres ſont en abondance, pendant l'Hiver, ſur toutes les Côtes de l'Acadie, & la maniere de les y prendre eſt fort ſinguliere : on fait, à la glace, un trou, dans lequel on enfonce deux perches liées en forme de renailles, dont elles ont auſſi le jeu, & rarement on les retire ſans quelques Huitres. Enfin, dans pluſieurs endroits, ſurtout vers l'Acadie, les Etangs ſont remplis de Truites ſaumonées, longues d'un pié, & de Tortues de deux piés de diametre, dont la chair eſt excellente, & l'écaille ſupérieure raïée de blanc, de rouge & de bleu.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Entre les Poiſſons, dont les Lacs, & les Rivieres qui s'y déchargent ſont remplis, Champlain en remarque un, qu'il nomme *Chaouſarou*, apparem-

Poiſſons des Lacs.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

ment du nom que lui donnent les Sauvages : c'eſt une eſpece particuliere du *Poiſſon-armé*, qui ſe trouve en divers autres endroits. Sa figure eſt à-peu-près celle d'un Brochet ; mais il eſt couvert d'une écaille à l'épreuve du poignard : ſa couleur eſt un gris argenté ; il lui ſort de deſſous la gueule, une arrête plate, dentelée, creuſe, & percée par le bout, ce qui fait juger que c'eſt par-là qu'il reſpire. La peau, qui couvre cette arrête, eſt tendre, ſa longueur eſt proportionnée à celle du Poiſſon, dont elle fait environ le tiers. Sa largeur, dans les plus petits, eſt de deux doigts. Les Sauvages aſſurerent à Champlain qu'il ſe trouvoit des Chaouſarous, larges de huit à dix piés ; mais les plus grands qu'on eut l'occaſion de lui faire voir n'en avoient que cinq, & leur groſſeur celle de la cuiſſe humaine. Non-ſeulement ce Poiſſon eſt un vrai Pirate pour les Habitans de l'eau ; mais il fait auſſi une guerre terrible à ceux de l'air, & ſa méthode le rend un Animal fort ſingulier. En Chaſſeur habile, il ſe cache ſi bien dans les roſeaux, qu'on ne peut voir que ſon arme, qu'il tient élevée perpendiculairement au-deſſus de l'eau. Les Oiſeaux, qui cherchent à ſe repoſer, la prennent pour un morceau de

Chaouſarou, eſpece de Poiſſon armé.

Ses propriétés ſingulieres.

bois & s'y perchent. Auſſitôt, le Monſtre ouvre la gueule, & ravit ſi ſubtilement ſa proie, que rarement elle lui échappe. Les dents, qui bordent l'arrête, ſont aſſez longues & fort pointues. Elles paſſent pour un ſouverain remede contre le mal de tête, en picquant, de leur pointe, l'endroit où la douleur eſt la plus vive.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

On a vû (38) que l'Eſturgeon eſt ici un Poiſſon de Mer & d'eau douce. Obſervons que les Canadiens le prennent pour le Dauphin des Anciens. Non-ſeulement on en voit ici de dix & douze piés de long, & d'une groſſeur proportionnée; mais cet Animal a ſur la tête une ſorte de couronne, relevée d'un pouce; & ſes écailles, qui ont un demi pié de diametre, ſont parſemées de petites figures, auxquelles on trouve beaucoup de reſſemblance avec les Fleurs de Lys des Armes de France.

Eſturgeon du Canada, pris pour le Dauphin des Anciens.

Tous les Voïageurs parlent d'un Poiſſon des Lacs, qu'il nomment *Poiſſan-blanc*, & dont ils vantent beaucoup la délicateſſe. La Hontan le met au-deſſus de toutes les eſpeces connues, &

Poiſſon blanc délicieux.

(38) Voïez, ci-deſſus, l'article de la Pêche des Sauvages. On ne parle point ici d'un prétendu Homme marin, qu'un ancien Miſſionnaire croïoit avoir vu dans la Riviere Sorel. Vieille Fable.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

prétend que pour être mangé dans sa perfection, il ne doit être que rôti, ou cuit à l'eau, sans aucune sauce. Les Sauvages, dit-il, préferent dans leurs maladies, le bouillon de Poisson-blanc à celui de la viande. On ne nous en donne point la description, non-plus que celle de l'*Achigan* & du *Poisson doré*, que le P. de Charlevoix nomme les *plus estimés* du Fleuve Saint Laurent. Les autres Rivieres, surtout celles de l'Acadie, ne sont pas moins richement peuplées (39).

Description du Loup-Marin.

En parlant de la pêche des Loups marins & des Marsouins du Canada, on en a remis ici la description. Les premiers doivent leur nom à leur cri, qui

(39) La Hontan, qui avoit fort pratiqué les Rivieres, dit qu'elles ont une infinité de petits Poissons qui ne sont pas connus en Europe; que ceux des eaux du Nord sont différens de ceux du côté du Sud; que dans la Riviere longue, qui se décharge dans le Mississipi, ils sentent si fort la bourbe, qu'il est impossible d'en manger; que les Rivieres des Ottenta s & des Missouris, produisent des Poissons si extraordinaires qu'on n'en peut faire une juste Description par écrit; que les Barbues des Lacs n'ont qu'un pié de long, mais qu'elles sont fort grosses; que celles du Mississipi sont monstrueuses; que les Carpes du même Fleuve sont aussi d'une grosseur extraordinaire, & de fort bon goût: que les plus grosses Truites des Lacs ont cinq piés & demi de longueur & un pié de diamet.re; enfin que les Poissons des Lacs sont me.lleurs que ceux de Mer & des Rivieres, surtout les Poissons, qui se nomment *Blancs*. *Ubi suprà*. Tom. II, p. 155.

est

eſt une eſpece d'hurlement ; car dans leur figure, ils n'ont rien du Loup, ni d'aucun Animal terreſtre. Leſcarbot en avoit entendu crier, comme les Chathuans ; mais on juge qu'ils étoient jeunes, & que leur cri n'étoit pas encore formé. Quoique ces Animaux ſoient au rang des Poiſſons, ils naiſſent à terre, ils y vivent du moins autant que dans l'eau ; ils ſont revêtus de poil, ils ne ſont pas muets ; en un mot, il ne leur manque rien pour être regardés comme de véritables amphibies. La tête du Loup marin approche un peu de la figure de celle du Dogue : il a quatre pattes fort courtes, ſurtout celles de derriere ; tout le reſte préſente un Poiſſon. D'ailleurs il ſe traîne, plutôt qu'il ne marche ſur les piés. Ceux de devant ont des ongles ; ceux de derriere ſont en forme de nageoires. Sa peau eſt dure, & couverte d'un poil ras, de diverſes couleurs. Il ſe trouve de ces Animaux qui ſont tout blancs : on aſſure même qu'ils le ſont tous en naiſſant ; mais à meſure qu'ils croiſſent, quelques-uns deviennent roux, d'autres, noirs ; & pluſieurs ont ces trois couleurs enſemble.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

On en diſtingue pluſieurs eſpeces, dont les plus gros peſent juſqu'à deux mille, & n'ont pas le nez ſi plat que

Ses différentes eſpeces.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

les autres. Une eſpece, que les Matelots nomment *Braſſeurs*, fretille ſans ceſſe dans l'eau : une autre a reçu le nom de *Naus* ; une autre, celui de *Groſſes-têtes*. Les plus petits ſont fort vifs, & fort adroits à couper les filets qu'on leur tend ; leur couleur eſt tigrée : on les repréſente auſſi jolis, que des Animaux de cette figure peuvent l'être, & l'on aſſure que les Sauvages les accoutument à les ſuivre, comme de petits Chiens. Denis ne parle que de deux ſortes de Loups marins, ſur les Côtes de l'Acadie ; les uns ſi gros, que leurs Petits l'emportent ſur nos plus grands Porcs : il ajoute que peu de tems après leur naiſſance, les Peres & Meres les menent à l'eau, & les ramenent de tems en tems à terre pour les faire téter. La ſeconde eſpece eſt fort petite : & chaque Loup ne donne d'huile, que ce qu'il en peut tenir dans ſa veſſie. Jamais ils ne s'éloignent beaucoup du rivage. On en découvre toujours un, qui demeure comme en ſentinelle : au premier ſignal que les autres en reçoivent, ils ſe jettent tous en Mer ; & bientôt après, ils ſe rapprochent de terre, en ſe levant ſur leurs pattes de derriere, pour obſerver s'ils n'ont rien à craindre. Toutes leurs précautions n'empê-

chent point qu'on n'en ſurprenne un grand nombre.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Leur chair peut ſe manger ſans dégoût ; mais on trouve plus d'avantage dans l'huile qu'on en tire, & la maniere n'en eſt pas difficile : elle ne conſiſte qu'à fondre leur graiſſe ſur le feu. Souvent même ; on ſe contente de faire des charniers ; c'eſt le nom qu'on donne à de grands quarrés de planches, ſur leſquels on étend de la graiſſe d'un certain nombre de Loups marins : elle fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture qu'on y a laiſſée. Cette huile eſt bonne, dans ſa fraîcheur, pour les uſages de la cuiſine ; mais celle des jeunes Bêtes devient bientôt rance ; & celle des autres ſe deſſeche en vieilliſſant : on s'en ſert alors pour brûler, & pour paſſer les peaux. Elle eſt longtems claire ; elle n'a point d'odeur, & ne laiſſe point de lie, ni aucune ſorte d'immondices. Le Pere de Charlevoix obſerve que dans les premiers tems de la Colonie, on emploïoit les peaux de Loups marins à faire des manchons ; mais que la mode en étant paſſée, leur grand uſage aujourd'hui eſt pour couvrir les coffres. Tannées, elles ont preſque le grain du Maroquin. Elle ſont moins fines, mais elles ne s'écorchent

Maniere d'en tirer l'huile.

Uſage qu'on fait de leurs peaux.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

pas si facilement, & se conservent plus long-tems fraîches. On en fait de bons souliers, & des bottines qui ne prennent point l'eau. Elle sert aussi à couvrir des sieges; & le bois s'use plutôt que cette couverture. L'usage du Canada est de les tanner avec l'écorce de Péruſſe. Dans la teinture qu'on emploie pour les noircir, on mêle une poudre, tirée de certaines pierres qui se trouvent au bord des Rivieres, & qui ne paroissent que des marcassites de Mines.

Leurs propriétés naturelles.

C'est sur les rochers, ou quelquefois sur la glace, que les Loups marins s'accouplent, & que les Meres font leurs Petits. Leur portée ordinaire est de deux. Elles les allaitent quelquefois dans l'eau, mais plus ordinairement à terre. Pour les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, sur leur dos, les abandonnent & les reprennent par intervalles, & continuent cet exercice jusqu'à ce qu'ils puissent nager seuls. Etranges Poissons, à qui la Nature n'a pas même appris ce que la plûpart des Animaux terrestres savent presqu'en naissant! Le Loup marin a les sens fort vifs, & c'est sa seule défense.

Marsouins.

Il se trouve, dans le Fleuve Saint-Laurent, des Marsouins de deux couleurs. Dans l'eau salée, c'est-à-dire,

comme on l'a déja remarqué, depuis le Cap Tourmente juſqu'à l'embouchure, ils ne different point de ceux de Mer : dans l'eau douce, ils ſont blancs, & de la groſſeur d'une Vache. Les premiers vont ordinairement par bandes ; & l'on n'a point obſervé la même propriété dans les autres, quoiqu'on en voie ſouvent dans le Baſſin du Port de Quebec. Ils ne montent gueres plus haut. Les Côtes de l'Acadie en ont beaucoup, de l'une & de l'autre eſpece ; d'où l'on peut conclure que la différence de leur couleur ne vient point de celle de l'eau douce & de l'eau ſalée. Les Marſouins blancs ne rendent pas moins d'une barrique d'huile, qui differe peu de l'huile du Loup marin. On ne mange point leur chair : mais celle des Marſouins gris, que les Matelots nomment *Pourcelles*, paſſe pour un aſſez bon mets. On fait des boudins & des andouilles de leurs boïaux. La freſſure eſt excellente, & la tête meilleure que celle du Mouton ; mais moins bonne, que celle du Veau. La peau des uns & des autres ſe tanne, & ſe paſſe en façon de maroquin. D'abord elle eſt auſſi tendre que du lard, & n'a pas moins d'un pouce d'épaiſſeur. A force d'être grattée, elle devient comme un cuir tranſparent ; & quelque

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

mince qu'on puiſſe la rendre, juſqu'à pouvoir ſervir à faire des veſtes & des haut-de-chauſſes, elle eſt toujours ſi forte, qu'on la croit à l'épreuve des coups de feu. Il s'en trouve de huit piés de long, ſur neuf de large; & rien n'eſt dit-on, d'un meilleur uſage pour couvrir les impériales de caroſſe.

Propriétés de la Morue.

Les Morues, dont cette partie de l'Océan eſt comme l'empire naturel, ſont des Poiſſons trop connus pour demander une deſcription. Fixons-nous à quelques remarques ſur leurs principales propriétés. Tout eſt bon dans une Morue fraîche. Elle ne perd même rien de ſa bonté, & devient ſeulement un peu plus ferme, après avoir été deux jours dans le ſel : mais les Pêcheurs ſeuls mangent ce qu'elle a de plus fin, c'eſt à-dire, la tête, la langue, & le foie, qui, délaïé dans l'huile & le vinaigre, avec un peu de poivre, lui fait une ſauce exquiſe. Comme il faudroit trop de ſel pour conſerver toutes ces parties, on jette à la Mer ce qui n'en peut être conſommé dans le tems de la Pêche. Les plus grandes Morues n'ont pas plus de trois piés; & celles du grand Banc ſont les plus fortes. Il n'y a peut-être point d'Animal, qui ait la gueule plus large, ni qui ſoit plus vorace, à

proportion de ſa grandeur. Il dévore tout, juſqu'à des têts de pots caſſés, du fer & du ver. On a cru long-tems qu'il les digéroit ; mais on eſt revenu de cette erreur, qui n'étoit fondée que ſur ce qu'on lui avoit trouvé dans le corps des morceaux de fer à demi uſés. Perſonne n'ignore aujourd'hui que le *Gau*, nom que les Pêcheurs donnent à l'eſtomac de la Morue, ſe retourne comme une poche, & qu'en le retournant, ce Poiſſon ſe décharge de tout ce qui l'incommode.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Ce qu'on nomme *Cabeliau*, en Hollande, eſt une ſorte de Morue aſſez commune dans la Manche, qui ne differe des Morues de l'Amérique, que parcequ'elle eſt moins grande. On ſe contente de ſaler celles du grand Banc, & c'eſt ce qu'on appelle Morue blanche, ou, plus communément, Morue verte. La Merluche, qui n'eſt rien autre choſe que la Morue ſéche, ne peut ſe faire que ſur les Côtes, & demande non-ſeulement de grands ſoins, mais beaucoup d'expérience. Denis aſſure que, de ſon tems, tous ceux qui faiſoient ce commerce, en Acadie, s'y ruinoient : non que la Morue n'y ſoit fort abondante ; mais parceque cette Pêche ne ſe faiſant que depuis le com-

Différence de la Morue & du Cabeliau.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

mencement de Mai juſqu'à la fin d'Août, ils ne comprenoient pas qu'elle devoit être ſédentaire ; ſans quoi les frais néceſſaires, pour l'entretien des Matelots venus de France, qu'on emploïoit à faire la Merluche, étoient ſi longs, qu'ils abſorboient tous les profits. Au contraire, des Pêcheurs établis dans le Païs, qu'on auroit emploïés le reſte du tems à ſcier des planches & à couper du bois, auroient été d'un double avantage pour leurs Maîtres.

Le Flettan.

Le *Flettan*, qu'on a nommé pluſieurs fois, eſt une eſpece de grande Plie, dont on juge que ce que nous nommons Flet, eſt le diminutif. Il eſt gris ſur le dos, & blanc ſous le ventre. Sa longueur ordinaire eſt de quatre à cinq piés, & ſa largeur d'environ deux, ſur un d'épaiſſeur. Il a la tête fort groſſe. Tout en eſt exquis, & fort tendre. On tire des os un ſuc, plus fin que la meilleure moelle. Ses yeux, qui ſont extrêmement gros, & les bords des deux côtés, qu'on nomme *Relingues*, ſont des morceaux délicats. On jette le reſte du corps à la Mer, pour engraiſſer les Morues, dont le Flettan eſt le plus dangereux ennemi : il ne fait qu'un repas de trois de ces Poiſſons.

Dans les plus grandes Forêts du mon-

de, & vraiſemblablement auſſi anciennes que la terre qui les porte, on n'a jamais entrepris de connoître toutes les eſpeces d'arbres dont elles ſont compoſées; mais de longues obſervations ont fait acquérir des lumieres, que les Voïageurs ont pris ſoin de recueillir. Ce qui les frappe le plus en arrivant dans cette Contrée, c'eſt la hauteur & la groſſeur ſurprenante des Pins, des Sapins & des Cedres. On y diſtingue deux ſortes de Pins, qui produiſent toutes deux une réſine fort propre à faire le brai & le godron. Les Pins blancs, du moins quelques-uns, jettent aux extrémités de leurs plus hautes branches une eſpece de champignon, ſemblable à du tondre, que les Habitans nomment Guarigue, & dont les Sauvages ſe ſervent avec ſuccès contre la dyſſenterie & les maux de poitrine: les Pins rouges, quoique plus maſſifs, ne deviennent pas ſi gros. Il y a quatre eſpeces de Sapins, dont l'une eſt la nôtre: les trois autres ſont l'*Epinette blanche*, l'*Epinette rouge*, & la *Peruſſe*. Les deux dernieres s'élevent fort haut & ſont excellentes pour la mâture, ſurtout l'Epinette blanche, dont on fait auſſi de fort bonne charpente: elle croît ordinairement dans des terres humides & noires, qui,

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BOIS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

étant deſſéchées, peuvent porter toutes ſortes de grains. Dans ſon écorce, qui eſt unie & luiſante, il ſe forme deux petites veſſies, de la groſſeur d'une féve de haricot, qui contiennent une eſpece de térébenthine, ſouveraine pour les plaies & les fractures (40). L'Epinette rouge ne reſſemble preſqu'en rien à la blanche. Son bois eſt maſſif, & d'aſſez bon uſage pour la conſtruction & la charpente; elle croît dans le gravier & l'argile. La Péruſſe eſt gommeuſe: ſon bois réſiſte long-tems à la pourriture, ſon écorce ſert aux Tanneurs, & les Sauvages en font une teinture, qui tire ſur le bleu Turquin. Cet arbre croit ordinairement dans les Terres argilleuſes.

Deux ſortes de Cedres; le blanc & le rouge. Du premier, qui eſt le plus gros, on fait des clôtures & du bardeau. Son bois eſt leger. Il diſtille une eſpece d'encens; mais ſes fruits ne reſſemblent point à ceux du Mont-Liban. Le Cedre rouge eſt moins gros & moins grand.

(40) On lui donne auſſi la vertu de chaſſer la Fievre & de guérir les maux d'eſtomac & de poitrine. La maniere d'en uſer eſt d'en mettre deux gouttes dans un Bouillon; elle a même la qualité de purger. C'eſt ce qu'on nomme, à Paris, le Baume blanc. On tire d'ailleurs de l'Erable une liqueur très rafraîchiſſante, dont on fait auſſi un fort bon ſucre.

La différence la plus ſenſible, qu'on remarque entre l'un & l'autre, eſt que l'odeur du premier vient de ſes feuilles, & l'autre du bois : mais celle-ci eſt beaucoup plus agréable. Le Cedre blanc ne vient que dans les meilleures terres.

On trouve partout en Canada, deux ſortes de Chênes, diſtingués par les noms de Chênes blancs & de Chênes rouges. Les premiers ſe trouvent ſouvent dans des Terres baſſes, humides, fertiles, propres aux grains & aux légumes. Les rouges, dont le bois eſt moins eſtimé, croiſſent dans les terres ſeches & ſablonneuſes. L'un & l'autre portent du gland. L'Erable eſt commun, fort gros, & s'emploie pour les Meubles ; il croît dans les hauts terroirs, qui ſont auſſi les plus propres aux arbres fruitiers. On nomme ici *Rhene*, l'Erable femelle, dont le bois eſt fort ondé, mais plus pâle que le mâle, quoiqu'il en ait la figure & toutes les propriétés ; mais il demande un terroir humide & fertile. Le Meriſier, qui ſe trouve mêlé avec l'Erable & le Bois-blanc, donne, comme l'Erable, beaucoup d'eau, dont on fait même un Sucre : mais, & l'eau & le ſucre ont une amertume qu'ils ne perdent jamais.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Les Sauvages emploient l'écorce pour quelques maladies des Femmes.

On connoît trois ſortes de Frênes; le Franc, le Metif & le Bâtard. Le premier, qui croît entre les Erables, eſt propre pour la charpente, & pour les futailles qui ſervent aux Marchandiſes ſeches. Le ſecond a les mêmes propriétés, & ne croît comme le Bâtard, que dans les terres baſſes & fertiles. On connoît auſſi trois eſpeces de Noïers, le dur, qui produit de très petites noix, d'un fort bon goût, mais difficiles à vuider; ſon bois n'eſt bon qu'à brûler: le tendre, qui a des noix longues & de la groſſeur de celles de France, mais dont les coques ſont très dures. Les cernaux en ſont fort eſtimés. Si le bois n'eſt pas de la beauté du nôtre, en récompenſe il eſt preſqu'incorruptible, dans l'eau comme en terre, & difficile à conſumer par le feu. Le troiſieme Noïer produit des noix de la groſſeur de celles du premier, mais en plus grande quantité, ameres & revêtues de coques fort tendres. On en fait de très bonne huile. Cet arbre produit une eau plus ſucrée que celle de l'Erable, mais en moindre quantité. Il ne vient, comme le Noïer tendre, que dans les bonnes Terres.

Les Hêtres, ſont abondans, mais par

Cantons, & ſans regle. Il s'en trouve ſur des côteaux ſablonneux, & dans des terres baſſes & très fertiles. Leurs Faines, dont il ſeroit aiſé de tirer de l'huile, ſont la principale nourriture des Ours & des Perdrix. Le bois eſt fort tendre, & ſert à faire des rames pour les Chaloupes, comme les avirons des Canots ſe font de bois d'Erable. Le Bois-blanc croît parmi les Erables & les Meriſiers, devient fort gros & fort droit, & ſert à faire des planches & des mâdriers. Les Sauvages en levent l'écorce, pour couvir le toît de leurs Cabanes. De toutes parts, rien n'eſt plus commun que l'Orme, dont on diſtingue le blanc & le rouge. Le bois du dernier eſt plus difficile que l'autre à travailler, mais il dure beaucoup plus. C'eſt de ſon écorce que les Iroquois ſont leurs Canots; & l'on en voit d'une ſeule piece, qui peuvent contenir vingt Hommes. Les Ours & les Chats ſauvages ſe retirent dans les Ormes creux, depuis le mois de Novembre juſqu'en Avril. On trouve, dans les Bois les plus épais, un grand nombre de Pruniers, chargés de fruits, mais d'une extrême âcreté.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Arbres particuliers au Païs.

Le *Vinaigrier*, qui n'eſt connu que dans ce Païs, eſt un aabriſſeau très

Vinaigrier.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

moelleux, qui produit un fruit aigre, en grappes, & couleur de ſang de Bœuf, qu'on fait infuſer dans l'eau pour en faire une aſſez bonne eſpece de Vinaigre.

Pemine. La *Pemine*, autre arbriſſeau, croît le long des Ruiſſeaux & des Prairies: ſon fruit, qu'il porte auſſi en grappes, eſt aſtringent & d'un rouge très vif.

Atoca. L'*Atoca* eſt un fruit à pepins, de la groſſeur des Ceriſes, dont la Plante rampe dans les Marais. Il eſt âcre; mais adouci par le ſucre, il fait de fort bonnes confitures.

Cotonier à Sucre. On appelle ici *Cotonier*, une Plante, qui pouſſe comme l'Aſperge, à la hauteur d'environ trois piés, & qui ſe termine par pluſieurs touffes de fleurs. Si l'on ſecoue ces fleurs le matin, avant que la roſée ſoit tombée, il en ſort avec l'eau une eſpece de miel, qui ne demande que d'être bouillie pour ſe réduire en ſucre. La graine ſe forme dans une gouſſe, qui contient une ſorte de Coton. Une autre Plante, que les François on nommée Soleil, & qui eſt fort commune dans les champs, croît à ſept ou huit piés de hauteur, & porte une fort groſſe fleur, de la forme de celle du Souci. Les Sauvages font bouillir ſa graine, pour en tirer une huile dont ils ſe graiſſent la chevelure.

On trouve ici trois ſortes de Gro-

ſeilles, qui reſſemblent à celles de France, quoiqu'elles croiſſent ſans culture. L'Epine-blanche eſt commune le long des Rivieres, & ſes fruits ont trois noïaux. Le Bleuet, ſans être différent de celui de France, eſt d'une merveilleuſe vertu, pour guérir en peu de tems la dyſſenterie. HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Les Grains & les Légumes, qui ſe cultivent le plus parmi les Sauvages, ſont le Maïz, le Haricot, les Citrouilles & les Melons. Ils ont une eſpece de Citrouilles, plus petites que les nôtres, & d'un goût ſucré, qu'on fait cuire entieres, à l'eau ou ſous la cendre, & qu'on mange ſans autre préparation. Les Melons ordinaires & les Melons d'eau étoient connus dans le Païs, avant l'arrivée des Européens. Le Houblon & le Capillaire ſont auſſi des productions naturelles du Canada; mais le Capillaire y eſt meilleur & croît beaucoup plus haut qu'en Europe. Grains & Légumes.

Si l'on ne connoît qu'imparfaitement les arbres des Forêts de l'Amérique Septentrionale, l'obſcurité demeure encore plus grande pour les petites Plantes & les Simples d'une ſi vaſte Région. Cependant chaque Voïageur aïant fait ſes obſervations d'Hiſtoire Naturelle, on en peut recueillir un PLANTES MÉDECINALES DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

grand nombre, qui ſe trouvent diſperſées dans les Relations. Le P. de Charlevoix a pris ſoin de raſſembler, avec les ſiennes, celles de Cateſby, de Parkinſon, de Cornuti, d'Hernandez, & de pluſieurs autres ; ſurtout pour la partie Médecinale, qui doit l'emporter ſur les objets de ſimple curioſité. Elle comprend auſſi pluſieurs arbres : mais, pour mettre quelque ordre dans ce mêlange, on s'attache à la méthode alphabétique.

Acacia.

L'Acacia de l'Amérique, tranſplanté depuis longtems en France, y proſpere, & plaît autant par la beauté de ſes fleurs que par le bel ordre de ſes feuilles. Son tronc eſt aſſez gros : le bois en eſt dur, couvert d'une écorce noirâtre, liſſe & ſans épines. Sa tête devient large, & toutes ſes branches ſont tendres, moëlleuſes, ſemées de picquans en forme de petites lames, qui ſe rétréciſſent peu à peu & ſe terminent en pointe. Ses feuilles, qui ſont huit à huit, ou dix à dix, de chaque côté, ſe replient en dedans vers le ſoir, & ſe redreſſent au lever du Soleil. Cet arbre pouſſe, au mois d'Octobre, des fleurs blanches, ſemblables à celles des Pois, & raſſemblées en bouquets comme celles du Cytiſe, mais qui ne ſont

point panchées de même, & qui ſont place à de petites ſemences de la forme des Lentilles, renfermées dans des noïaux durs & fort hériſſés. La décoction du bois & des feuilles eſt aſtringente & rafraîchiſſante.

Aconit à fleurs de Soleil.

On nomme Aconit à fleurs de Soleil (41) une eſpece d'Aconit Canadien, dont les racines ſont groſſes & charnues, avec de petits fibres qui s'étendent beaucoup & qui ſont un vrai poiſon : ces racines pouſſent des feuilles fort larges, à trois pointes, & d'un verd noirâtre : celles qui naiſſent ſur les tiges, au nombre de ſept ou de neuf, ſont fort découpées, & plus profondément à meſure qu'elles approchent des extrêmités. Les tiges s'élevent de cinq ou ſix piés, ſe ſéparent en pluſieurs petits rameaux, & ſont terminées par de larges fleurs jaunes, qui ont ordinairement dix ou douze feuilles oblongues, un peu ſéparées les unes des autres. Une eſpece de cône applati, couvert de graines, qui eſt au milieu, a ſa baſe couronnée de petites feuilles vertes.

Aconit du Canada.

Une autre eſpece, qui ſe nomme ſimplement Aconit du Canada (42),

(41) *Aconitum heliantemum Canadenſe.*
(42) *Aconitum Canadenſe, baccis niveis & rubris.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

croît dans les Bois du Païs, & dans les lieux couverts. Tranſplantée en France, elle pouſſe, au Printems, une tige haute d'un pié. Sa racine eſt noire, & ne s'étend, ni en profondeur, ni en ſuperficie, mais jette quantité de fibres, qui l'attachent fortement à la terre. Ses feuilles reſſemblent à celles de la Vigne, mais ſont plus petites, plus ridées & d'un verd plus obſcur. Au mois de Mai, le ſommet des tiges produit des grappes de petits filets, plutôt que des fleurs : cependant, en les regardant de près, on y diſtingue, à chacune, ſix petites feuilles blanches. Une petite baie, qui eſt au milieu, a d'abord la figure d'une Poire ; mais elle devient ronde en groſſiſſant. Son extrêmité eſt marquée par un point de couleur de pourpre, auſſi-bien que le pedicule aſſez long, qui la ſoutient. On ne diſtingue point de cette eſpece, un autre Aconit du même Païs, dont les fleurs ſont rouges ; parcequ'on n'y remarque pas d'autre différence.

Eſpece d'Agrimoine.

Il croît au Canada une ſorte d'Agrimoine, ou d'*Eupatoire* (43), qu'on a nommée Agrimoine à feuille d'Aunée.

(43) On ſait que l'Agrimoine a tiré ce nom du Roi *Eupator*, qui la découvrit, & qui crut avoir rendu un grand ſervice à la race humaine.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Elle a les mêmes vertus que la nôtre, & lui reſſemble parfaitement par les fleurs. Ses tiges n'ont point de peau ; elles ſont d'un rouge cendré, rondes, creuſes, & remplies de nœuds. Ses feuilles, qui ont une palme de long, ſur trois pouces de large, ſont rudes comme celles de la Sauge, dentelées, d'un verd foncé, ſoutenues quatre à quatre ſur des pedicules qui ſortent des nœuds & de la tige, deux de chaque côté, & tournées les unes vers les autres comme celles de la petite Gentiane. Du ſein de chaque feuille, il ſort un petit rameau, environné de feuilles plus petites. Nulle autre Eupatoire ne s'éleve ſi haut. Dans ſa perfection, elle n'a pas moins de cinq coudées ; & ſon ſommet eſt couronné d'une infinité de fleurs, qui ont de petits poils au lieu de feuilles, & ſemblables à celles de l'Eupatoire-chanvre, ſi l'on excepte l'odeur, & la couleur, qui eſt un peu plus pourprée. Elles ſont ſuivies de ſemences auſſi déliées que du poil follet. Cette Plante eſt un peu amere ; c'eſt un remede excellent pour les obſtructions du Foie ; elle fond la pituite & la fait couler, elle fortifie les viſceres, & tenue quelque-tems dans la bouche elle excite la ſalivation.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Alcée de la Floride.

On a donné le nom d'Alcée de la Floride (44) à un grand Arbre, fort droit, dont les branches forment une pyramide réguliere, & dont les feuilles ont la figure du Laurier commun, quoiqu'elles ſoient moins dentelées. Il commence à fleurir au mois de Mai, & continue pendant tout l'Eté. Ses fleurs tiennent à des pedicules, longs de quatre ou cinq pouces, ſont monopétales, & ſe diviſent en cinq ſegmens, qui environnent une touffe d'Etamines dont les têtes ſont jaunes; elles ſont ſuccédées, au mois de Novembre, par des capſules coniques, qui s'ouvrent dans leur maturité, & ſe partagent auſſi en cinq ſegmens. Cet arbre conſerve ſes feuilles pendant toute l'année, croît dans les lieux humides, & ſouvent même dans l'eau. On n'en voit point, dans les Provinces plus Septentrionales que la Caroline.

Aliſier à feuilles d'Arbouſier.

La Virginie, l'Ile Roïale, & pluſieurs endroits du Canada, produiſent un Aliſier à feuilles d'Arbouſier (45), qui croît ſans culture dans les Bois, où il eſt de moïenne hauteur; mais, tranſplanté dans les Jardins, il s'éleve beaucoup plus. Tournefort en parle, ſans

(44) *Alcea Floridiana.*
(45) *Cretægus Virginiana, foliis Arbuti.*

en donner la figure, ni d'autre explication (46).

Il croît au Canada une petite Ancholye, ſi précoce, qu'au mois de Mai elle a déja perdu toutes ſes fleurs. Ses feuilles reſſemblent, par la grandeur & la figure, à celles du *Thalictrum* des Prés (47); mais la couleur en eſt un peu plus pâle. Ses tiges, qui ont au plus une palme de haut, ſont rougeâtres & fort menues : elles ſont terminées par de petites fleurs, compoſées de cinq petits cornets, creux, ſans être crochus, comme dans l'Ancholye Européenne. Leur partie inférieure eſt d'une couleur obſcure, & la ſupérieure tire ſur la couleur de Safran. Au milieu, cinq petites feuilles rouges, dont la pointe eſt renverſée en arriere, environnent un grand nombre d'Etamines; les unes à tête jaune, qui tombent avec les fleurs; les autres terminées en pointe, qui deviennent des gouſſes, au nombre de quatre ou cinq: elles ſont recourbées, & pleines de grains noirs & luiſans; c'eſt la ſemence. Les racines de la Plante jettent quantité de filamens.

Petite Ancholye du Canada.

Dans les Cantons découverts du

(46) Il le nomme *Sorbus Virginiana.*
(47) *Aquilegia pumila præcox Canadenſis.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Deux sortes d'Angelique.

Canada, on trouve deux especes d'Angélique; l'une à fleurs blanches (48); l'autre, qui les a d'un pourpre foncé (49). La tige de la premiere ne s'éleve que d'une coudée, & n'a de moelle qu'aux jointures de ses nœuds, d'où sortent les feuilles. Ces nœuds sont couverts d'une sorte de membrane, qui sert comme d'enveloppe à la tige, s'arrondit ensuite, s'allonge, & sert de pédicule aux feuilles, qui sont d'un beau verd, dentelées, & rangées autour de la tige. Les fleurs blanches ne composent pas un bouquet rond, comme dans l'Angélique d'Europe, mais une ombelle, comme dans l'Anis, & sont bientôt suivies de semences qui ont moins d'enveloppes que celles de notre Angélique. La racine est assez grosse, & jette de toutes parts des fibres charnues. Aussi-tôt que la semence est tombée, la Plante se seche & meurt. Quelques-uns ramassent ces graines, pour les semer au Printems; d'autres les couvrent de terre, & c'est assez pour donner, aux nouvelles Plantes, le tems de se fortifier contre l'Hiver. Cette Angélique a le même goût & les mêmes vertus que la nôtre; mais elle

(48) *Angelica Lucida Canadensis.*
(49) *Angelica atro-purpurea Canadensis.*

pique plus la langue. L'Angélique pourprée n'a, comme toutes les autres, ſon parfait accroiſſement que la troiſieme année. Sa racine eſt plus groſſe & plus charnue, blanche, couverte d'une peau noire, qui eſt environnée de fibres; ſes feuilles ſont plus longues, en plus grand nombre, & montées ſur de plus longs pédicules. La tige, en ſortant de la racine, eſt couverte d'une pellicule: elle s'éleve au-deſſus de la hauteur d'un homme. Chaque demi-pié eſt marqué par un nœud, comme le Roſeau, & de ces nœuds ſortent les feuilles. Vers le milieu de ſa hauteur, elle commence à pouſſer d'autres tiges, couvertes de petites feuilles. Les fleurs, qui viennent au ſommet, ont à percer une enveloppe qui les couvre, & forment un bouquet rond. Les tiges & les pédicules des feuilles ſont d'un pourpre foncé. Cette Angélique a moins d'odeur & de goût que la précédente. HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

L'*Apalachine*, ou *Caſſine*, arbriſſeau des Côtes de la Louiſiane, croît ſur les Côtes Maritimes, dans les terreins ſablonneux. On en diſtingue deux eſpeces, la grande & la petite; mais toute la différence paroit conſiſter dans les feuilles, dont les unes ſont plus grandes, aſſez ſemblables à celles du Buis; Apalachines.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

& les autres un peu plus petites, rétrécies en pointes : elles sont toutes d'un verd foncé en dedans, & clair en dehors. On n'a point encore fait usage des baies, qui viennent en grappes; mais les feuilles, prises en teinture comme le Thé, passent pour un excellent diurétique. Les Sauvages du Païs leur attribuent d'autres propriétés, & ne vont jamais en guerre, sans s'être assemblés pour en boire. Leur méthode est de griller les feuilles, à-peu-près comme le caffé se grille en Turquie, & de jetter de l'eau dessus, dans des vases, où ils les laissent infuser longtems. Elles donnent à l'eau, non-seulement une couleur roussâtre, mais une force qui les enivre. Les Espagnols de la Floride font usage aussi de cette liqueur, mais avec plus de modération, & se trouvent bien de ses vertus.

Apios.

L'*Apios* de l'Amérique est une plante, dont les racines ont la grosseur, & même à-peu-près la figure d'une Olive. Elles sont attachées par des nerfs qui les séparent, auxquelles elles tiennent par des fibres. A l'entrée du Printems, ces racines poussent quantité de rejettons, semblables à ceux de la vigne, qui s'attachent à tout ce qu'ils rencontrent,

trent, s'élevent fort haut, ſont chargées de feuilles ſans ordre, & toujours en nombre impair. La figure des feuilles eſt la même que celle des feuilles d'Aſclepic; mais leurs pédicules ſont plus courts. Les fleurs reſſemblent, par la figure, à celles de l'Aconit, & forment une ſorte de petit épi. Au mois d'Octobre, les feuilles tombent, & la plante meurt; mais la racine ſe conſerve entiere, & pouſſe au Printems de nouvelles tiges. Les feuilles, & les tubercules des racines, ſe mangent.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Cette Plante, qu'on nomme en François *Tue-chien*, n'eſt pas rampante, au Canada, comme l'Apocynon de Syrie. Elle ſe découvre; mais quantité de fibres, qui l'environnent, la tiennent fortement attachée à la terre. Ses feuilles ſont étroites, longues d'un doigt, & terminées en pointe. Ses tiges pouſſent deux à deux, chacune, au plus, d'une coudée de haut, & toutes d'une couleur de pourpre, tirant ſur le noir. Elles portent, au ſommet, des bouquets de fleurs, ſemblables à celles de l'Apocynon de Syrie, mais d'un plus beau pourpre, après la chûte deſquelles chaque tige ſe diviſe en deux petites, qui ſont auſſi terminées par des bouquets de fleurs. Une humeur gluan-

Apocynon du Canada.

[HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

te, dont elles ſont couvertes, les garantit des mouches, qui s'y prennent même lorſqu'elles s'y repoſent. En Automne, il ſort, du milieu des fleurs, deux petites bourſes, qui renferment des ſemences larges & plattes. Toute la Plante eſt remplie d'un ſuc blanc, fort venimeux.

Arbre pour le mal de dents.

C'eſt à ſes feuilles, à ſon écorce & à ſes ſemences, dont on vante la vertu pour le mal de dents, que cet arbre doit ſon nom (50). Les Anglois l'attribuent à la Jamaïque; mais il ſe trouve auſſi ſur les Côtes de la Virginie & de la Floride. On ne lui donne pas plus de ſeize piés de haut, ni plus d'un pié de diametre. Son écorce eſt blanche & fort rude. Le tronc & les branches ſont preſque entierement couverts d'excreſcences pyramidales, terminées en pointe fort aigüe, & de la même conſiſtence que l'écorce, dont les plus groſſes le ſont comme des noix. Les petites branches n'ont que des épines. Les feuilles ſont de travers, c'eſt-à-dire, qu'elles ne ſont pas également diviſées par leur plus grande côte. Elles ſont rangées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre, ſur une tige longue de ſix pou-

(50) Baniſter l'appelle *Zanthoxylum ſpinoſum Lentiſci, Evonymi fructu capſulari.*

ces, & ſoutenues par des pédicules d'un demi pouce. De l'extrêmité des branches ſortent de longues tiges, qui portent de petites fleurs blanches à cinq feuilles, avec des étamines rouges. Ces fleurs forment de petits bouquets; & chacune eſt ſuivie de quatre ſemences, d'un verd luiſant, renfermées dans une capſule verte & ronde. L'odeur des feuilles eſt celle de l'Oranger. L'écorce & les ſemences ſont également aromatiques.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Une forte odeur de Canelle, qui ſort de l'écorce d'un arbriſſeau, fort commun dans les parties déſertes & montagneuſes de la Caroline, lui a fait donner, par excellence, le nom d'arbriſſeau Aromatique (51). On ne nous apprend point ſi cette propriété le rend utile; mais ils s'éleve ordinairement à la hauteur de huit ou dix piés. Ses feuilles ſont oppoſées les unes aux autres, & ſes fleurs reſſemblent à celles de l'Anémone étoilée : elles ſont compoſées de pluſieurs pétales roides, couleur de cuivre rouge, & renferment une touffe de petites étamines jaunes, auxquelles ſuccedent des fruits ronds, applatis à leur extrémité.

L'Aromatique.

(51) *Frutex corni, floribus inſtar Anemones ſtellatæ.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Un autre Arbriſſeau, du même Païs, qui tire ſon nom de ſes feuilles (52), aſſez ſemblables à celles de l'Aulne, & qui croît, comme cet arbre, dans les lieux humides, eſt beaucoup plus remarquable par ſes fleurs. Elles ſortent, au mois de Juillet, de l'extrémité des branches, en bouquets blancs d'un demi pié de longueur. Chaque fleur eſt compoſée de cinq feuilles, qui environnent une touffe de petites étamines, & tient fortement à la tige par un pédicule, long d'un quart de pouce. Elles ſont ſuivies de petites capſules, ovales & pointues, qui contiennent pluſieurs ſemences legeres. La Plante, tranſportée en Angleterre, y a fleuri en plein air, & dans ſa perfection.

Aſter & Aſteriſque.

On a donné le nom d'*Aſter* (53), ou d'Etoile, à une Plante d'environ deux coudées de haut, ronde, chargée de feuilles d'un verd obſcur, aſſez longues, ſans pédicules, & qui tiennent à la tige par une pellicule aîlée. Ses fleurs ſont jaunes, en étoile ronde, & naiſſent à l'extrémité de la tige ſur des pédicules aſſez longs : elles ſont remplacées par de petits points, qui, frottés avec les doigts, ont une odeur aſſez

(52) *Alvifolia Americana.*
(53) *Aper lutaus alatus.*

ſemblable à celle de la Carline. La racine eſt fibreuſe & aſtringente. Une autre Plante, qui ſe nomme *Aſteriſque*, petit Aſter d'Automne (54), a ſa racine couverte de filamens, ſes tiges ligneuſes, rondes, rougeâtres, & de la hauteur de deux coudées. Ses feuilles ſont dentelées, fort larges, & ſoutenues de longs pédicules; d'un verd, par deſſus, qui tire ſur le jaune; & par-deſſous, de la couleur des feuilles de lierre. Les tiges ſont terminées par des bouquets de fleurs en étoile, & plus petites que celles de l'*Aſter Atticus*, auquel cette Plante reſſemble beaucoup. Le nombril des fleurs eſt couleur de cendre.

Bellis.

Une eſpece de Marguerite, qu'on a nommée *Bellis*, eſt une Plante de ſix piés de haut, dont la racine eſt formée de quantité de petites fibres, & dont les feuilles ſont allongées, graſſes, rudes, d'un verd obſcur, aſſez profondément canelées. De la tige, qui eſt rude, il ſort, de toutes parts, quantité de petits rameaux, terminés par un grand nombre de fleurs (55), qui reſſemblent à celle de la petite Bellis, mais dont le milieu eſt d'un verd jaunâtre, environné de petites barbes, qui ne

(54) *Aſteriſcus autumnalis latifolius.*
(55) *Bellis ramoſa umbellifera Canadenſis.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

rougiſſent jamais, comme dans les nôtres, mais ſont toujours d'un beau blanc. Chaque fleur a ſes pédicules, qui ne ſont jamais de même longueur, quoiqu'ils ſortent de la même tige. La Plante fleurit aux mois de Juillet & d'Août ; & les feuilles de la fleur ne ſont pas plutôt tombées, que le milieu ſe trouve rempli de graine. Ces graines tombent, & deux jours après elles germent & pouſſent d'autres Plantes, qui prennent la place des premieres ; car celle ci meurt d'abord. L'Aſteriſque eſt une plante chaude & ſeche, elle pique la langue, & laiſſe une amertume agréable, avec une odeur d'aromate, qui fait couler la pituite du cerveau. On aſſure qu'elle guérit promptement les ulceres invétérés, & qu'y étant ſeringuée, elle en fait ſortir toutes les ordures. Réduite en poudre, elle en mange le pus. On applique auſſi des caraplaſmes, de la Plante crue & broïée.

Bignonia de la Floride & du Canada.

La Plante qu'on nomme *Bignonia*, ou Bignone, monte juſqu'à la cime des plus grands arbres, & couvre ſouvent le tronc. Ses feuilles ſont aîlées, & formées de pluſieurs lobes dentelés, attachés par couples, l'un vis à-vis de l'autre ſur une même côte. En Mai, Juillet & Août, elle pouſſe des bouquets

de fleurs rouges, assez semblables à celles de la Digitale commune, dont chacune sort d'un long calice rougeâtre (56) : elles sont monopétales, mais en s'ouvrant elles se divisent en cinq parties, avec un piston qui naît du calice, & passe au travers de la fleur. Les cosses de la semence paroissent au mois d'Août ; & dans leur marurité elles sont longues de trois pouces, étroites par les deux bouts, & divisées en deux parties égales. Les semences mêmes sont aîlées & plattes. Cette Plante se trouve au Canada & dans la Floride ; mais elle s'éleve moins haut dans le premier de ces deux Païs. Le Colibri & l'Oiseau-mouche, dont on a remarqué la différence, aiment à se nourrir de ses fleurs.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Un arbre, du nom précédent, qui se cultive dans les Jardins à la Caroline, & qu'on a transplanté heureusement en Angleterre, ne s'éleve que d'environ huit piés. Son écorce est unie, son bois mou & spongieux, les feuilles à-peu-près semblables à celles du Lilas (57), mais beaucoup plus grandes, & quelques-unes longues de dix pouces. Il porte, en Mai, des fleurs de figure

Bignonia de la Caroline.

(56) *Bignonia Fraxini foliis, coccineo flore minore.*

(57) *Bignonia Urucæ foliis*, c'est-à-dire, aux feuilles de Rocou.

HISTOIRE NAT' RELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

tubéreuſe*, blanches, mais bigarrées en dedans de quelques taches de pourpre & de quelques raies jaunes : leur calice eſt couleur de cuivre rouge. A ces fleurs il ſuccede des coſſes rondes, de la groſſeur du doigt, & longues de plus d'un pié, qui s'ouvrent lorſqu'elles ſont mûres, & font voir leurs ſemences couchées les unes ſur les autres, comme des écailles de Poiſſon.

Bleuet du Canada.

Les François donnent le nom de *Bleuet* (58) à une Plante fort commune dans les Bois du Canada, qu'on croit la même que les Anciens ont nommée Vigne du Mont-Ida (59), & qui ſe trouve auſſi dans les Montagnes d'Auvergne, & dans pluſieurs endroits d'Allemagne & d'Italie. Elle eſt petite, mais elle jette pluſieurs branches, dont les plus grandes ſont d'une coudée. Ses feuilles, rondes, ou plutôt ovales, ſont d'un verd foncé. Ses fleurs, rondes & creuſes, ſortent autour des branches parmi les feuilles. Les fruits ſont ronds, en forme de nombril, verds d'abord, & noirs, dans leur maturité, pleins d'un ſuc noir d'aſſez bon goût, & de

(58) *Vitis Idæa Canadenſis.*

(59) Mathiole en parle. Pline l'appelle *Figue Alexandrine*; & les Italiens, *Uva dell' Orſo*, vigne d'Ours.

petits grains. Ce fruit, qui meurit au mois de Juin, eſt rafraîchiſſant au ſecond dégré, aſtringent, un peu deſſicatif; mangé cru ou cuit, il eſt bon contre les fievres chaudes & bilieuſes, contre les chaleurs d'eſtomac, contre l'inflammation du foie; il reſſerre le ventre; il ôte l'envie de vomir. La racine eſt longue, groſſe, ſouple & ligneuſe.

Bourgene.

La *Bourgene* du Canada (60), ſuivant Tournefort, eſt la même Plante que Bauhin nomme l'Aulne noir, & ne differe, en effet, de la commune que par ſes feuilles, qui ſont ridées & plus larges. C'eſt un arbriſſeau, qui jette pluſieurs verges, droites, & longues, d'où il en ſort de plus petites, couvertes d'une petite écorce noire, tachetée de verd. L'écorce eſt jaune par deſſous. Le bois eſt blanc, & la moelle, d'un rouge qui tire ſur le noir. Les fleurs, qui ſont petites & blanchâtres, ſont ſuivies de petites baies, rondes comme les grains de poivre, d'abord vertes, enſuite rouges & noires, & d'un goût déſagréable. On prétend que la ſemence de cette Plante, pilée & réduite en huile, garantit de la vermine; & qu'avec un bâton de ſon bois, on chaſſe les

(60) *Frangula rugoſiore & ampliore folio.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Serpens. L'écorce intérieure, qui eſt jaune, deſſeche : trempée dans du vin, elle fait vomir, & purge l'eſtomac. Cuite dans le vin, ſa décoction guérit de la gale, & de la douleur de dents. On vante auſſi l'écorce, pour l'hydropiſie.

Bruïere à baies.

Dans pluſieurs endroits du Canada & de l'Ile Roïale, on trouve une Bruïere, qui paroît avoir été connue des Anciens (61). C'eſt un arbriſſeau branchu, ſemblable au Tamariſe, mais plus petit. Ses feuilles reſſemblent à celles de la Bruïere commune ; mais ſes branches ſont d'un noir rouſſâtre ; ſes fleurs, compoſées de trois feuilles, naiſſent à la racines des feuilles, & leur couleur eſt celle d'une herbe blanchâtre. En tombant, elles font place à des baies rondes, de la groſſeur du Genievre, vertes d'abord, noires dans leur maturité, & remplies d'une chair molle, donc le ſuc eſt couleur de mûres. Il s'y trouve de petits grains triangulaires, de différentes groſſeurs.

Sceau de Salomon.

La Plante Canadienne, qui ſe nomnom *Sceau de Salomon*, eſt une eſpece de Poligonat, dont les fleurs vien-

(61) *Empetrum montanum fructu nigro, ſive Erica baccifera.*

nent en grappes (62). Sa racine eſt groſſe, blanche, noueuſe, environnée d'un grand nombre de fflamens fort menus. Il n'en ſort ordinairement qu'une tige, rarement deux. Ces tiges ſont rondes, d'un pourpre noirâtre, & de la hauteur d'une coudée; elles portent de larges feuilles, dont les nerfs ſont à-peu près rangés comme dans le Plantain, les uns d'un verd foncé, les autres couleur de pourpre. De toutes les eſpeces de Polygonat, nulle n'a les feuilles plus dures, plus ridées à leur contour, & d'un verd plus obſcur. L'extrémité des tiges ſemble offrir d'abord une grappe de raiſin en fleurs; ce ſont de petits filamens d'un poil blanchâtre, qui font place, huit jours après, à de petits grains ronds, de la groſſeur du Genievre, & qui forment une très belle grappe. Après avoir été jaunes, & ſemés de petits points couleur de ſang, ils prennent celle de Ceriſe dans leur maturité. Le goût en eſt bon; la ſemence preſque ronde.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

On a nommé *Canneberge* (63), une Plante que les Sauvages nomment *Atoca*, & qui croît entre les trente-cinq &

Canneberge ou Atoca.

(62) C'eſt ce qui la fait nommer *Polygonatum racemoſum*.

(63) Caresby le nomme *Oxycoccus, ſeu Vaccinia paluſtris.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

quarante-ſept degrés, dans des Marais tremblans & couverts de mouſſe. Elle ne s'éleve qu'en très petites branches, fort menues, & garnies de feuilles auſſi très petites, & alternes, entre leſquelles naiſſent de petits pédicules, longs d'un pouce, qui ſoutiennent une fleur à quatre pétales. Du fond de leur calice, qui eſt de même figure, s'éleve un beau fruit rouge, de la groſſeur d'une Ceriſe, qui contient des ſemences rondes. On le confit; & ſa vertu eſt vantée pour le cours de ventre.

Capillaire du Canada.

L'Europe n'a point de Capillaires qui approchent de celui du Canada (64). Sa racine eſt fort petite, enveloppée de fibres noires & fort déliées. Sa tige, qui eſt d'un pourpre foncé, s'éleve dans quelques Cantons juſqu'à trois ou quatre piés de haut : il en ſort des branches, qui ſe courbent en tous ſens. Ses feuilles ſont plus larges que celles de nos Capillaires, d'un beau verd des deux côtés, ſemées de petits points obſcurs. Cette Plante eſt ſans odeur, ſur pié; mais, cueillie & renfermée, elle répand une délicieuſe odeur de violette. Sa qualité n'eſt pas moins ſupérieure à celle des autres.

(64) *Adiantum Americanum.*

On a parlé de la *Caſſine*, ſous le nom d'Apalachine. HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Le Cerfeuil du Canada differe du nôtre, non-ſeulement par la largeur des feuilles, mais encore par la hauteur & l'extrêmité de ſa tige, qui eſt terminée par une fleur blanchâtre, diviſée en petits bouquets. Cette Plante ne vit que trois ans; mais ſa ſemence n'eſt pas plutôt tombée, qu'elle germe d'elle-même ſur terre, ſans être couverte. L'odeur & le goût en ſont également agréables. Caſſine. Cerfeuil du Canada.

La ſingularité du Ceriſier noir, de la Floride, conſiſte dans ſes fleurs blanches, qui naiſſent en bouquets renverſés, & dans ſes fruits noirs, un peu verdâtres, qui croiſſent, comme les groſeilles, en grappes de quatre ou cinq pouces de long. Ces Ceriſes ſont quelquefois douces, & ſouvent ameres; mais l'eau qu'on en fait, auſſi-bien que celle des Ceriſes ordinaires qui ſont greffées ſur leur arbre, eſt extrêmement vantée. L'arbre reſſemble beaucoup, d'ailleurs, à notre Ceriſier noir. Ceriſier noir de la Floride.

Sans chercher les cauſes de la variété d'une même eſpece d'arbres, on compte juſqu'à ſept différens Chênes, qui ſont dans l'Amérique Septentrionale. 1. Le Chêne ſaule, qu'on nom- Diverſes eſpeces de Chênes. Chêne ſaule.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

me auſſi Chêne de Maryland (65), a les feuilles longues, étroites & unies à l'extrêmité, de la même forme que celles du Saule. Il ne ſe trouve que dans les fonds humides. Son bois eſt tendre, & le grain aſſez gros. Ses feuilles ne tombent point, dans les Provinces où l'Hiver eſt tempéré; mais il ſe dépouille régulierement dans les Païs plus Septentrionaux. L'arbre ne devient, ni haut, ni gros. Son écorce eſt d'une couleur obſcure, & ſes feuilles d'un verd pâle: il produit fort peu de glands, & toujours petits. 2. Celui qui ſe nomme Chêne verd, parcequ'il conſerve toujours ſes feuilles, s'éleve ordinairement à la hauteur de quarante piés: le grain de ſon bois eſt groſſier, plus dur & plus rude que celui d'aucun autre Chêne. Il croît ordinairement aux bords des Marais ſales. Son tronc y eſt preſque toujours panché; ce qui ne paroît venir que du peu de conſiſtence des terreins humides, car il eſt fort droit en d'autres lieux. Son gland eſt ſi doux, que les Sauvages en mettent dans cette ſorte de potage qu'ils nomment ſaganité. Ils en tirent auſſi une huile très ſaine, preſqu'auſſi bonne que l'huile d'amande. 3. Le plus grand

Chêne verd.

(65) *Ilex Marilandica.*

& le plus gros des Chênes de l'Amérique Septentrionale eſt celui qu'on a nommé *Chêne-Châtaignier*, ou à feuilles de Châtaignier. Auſſi ne croît-il que dans les meilleurs terreins. Son écorce eſt blanche, & comme écaillée. Le grain du bois n'eſt pas beau, quoiqu'on s'en ſerve beaucoup pour la charpente. Ses feuilles ſont larges & dentelées, comme celles du Châtaignier ; & ſes glands fort gros. 4. Un autre Chêne (66), dont les feuilles ſont larges d'environ dix pouces, & le gland de groſſeur ordinaire, croît dans les mauvais terroirs, & ne s'éleve pas beaucoup. Son écorce eſt noire, & ſon bois n'eſt gueres bon qu'à brûler. Le Chêne, qu'on nomme blanc, aux feuilles armées de pointes, eſt commun dans la Caroline, & dans pluſieurs autres Provinces de la Floride. Ses feuilles ont les entaillures profondes, & les pointes fort aigües. L'écorce & le bois ſont blancs, mais le grain n'en eſt pas ſi ſerré que celui d'un autre Chêne blanc de la Virginie, dont les feuilles ſont ſemées de veines rouges, & ſans pointes. 6. On nomme *Chêne-d'eau*, une eſpece de Chêne qui ne croît que dans les fonds remplis d'eau, & dont le

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Chêne-Châtaignier.

Chêne noir.

Chênes blancs.

Chêne d'eau.

(66) *Quercus Marilandica, folio nitido.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

bois ſert pour les clôtures. Il ne perd ſes feuilles que dans les rudes Hivers. Ses glands ſont petits, & ſi amers, que les Porcs mêmes n'y touchent point, s'ils ne ſont fort preſſés de la faim. 7.

Chêne rouge. Enfin, le *Chêne rouge* eſt un grand arbre, qui a l'écorce d'un brun obſcur, très épaiſſe, très forte, & qu'on préfere à toute autre pour la Tannerie. Son bois eſt ſpongieux, peu durable, & d'un grain fort groſſier. Ses glands ſont de différentes formes. Ses feuilles n'ont pas, non plus, de figure déterminée, ou ſont, du moins, beaucoup plus variées que celles des autres Chênes.

Chevre-feuille de la Caroline. Cette Plante, que la reſſemblance de ſes Bouquets, ou fleurs, avec ceux de notre Chevre-feuille a fait diſtinguer par le même nom, quoiqu'ils n'aient pas la même couleur, n'eſt pas moins commune dans la Virginie que dans la Caroline, & s'accommode fort bien auſſi de l'air d'Angleterre. Elle s'éleve ordinairement en deux ou trois tiges, droites & fort menues, dans les terroirs ſecs; mais, dans un terrein gras & humide, ces tiges ſont de la groſſeur d'une groſſe Canne, & vont juſqu'à ſeize piés de hauteur : elles ſont garnies de petites branches, ſur leſquelles leurs feuilles ſont alternati-

vement disposées. Du bout des branches sortent les bouquets de fleurs, qui sont blanches dans quelques Plantes, rouges dans d'autres, purpurines, &c. Aux fleurs succedent des capsules longues & pointues, qui contiennent une infinité de petites semences.

Grande Consoude de l'Amérique.

C'est à ses seules propriétés, que cette Plante doit le nom de *Consoude* (67) ou de *Sideritis*; car on ne lui trouve la figure d'aucun de ces deux Simples. Sa racine pousse plusieurs tiges rondes, lisses, un peu pourprées, & d'environ quatre coudées de hauteur. Elle est toute semée de feuilles, qui croissent sans ordre & qui ont la figure du Plantain aquatique. Il est assez remarquable qu'en regardant le Soleil à travers de ses feuilles, on les trouve toutes percées de petits points insensibles, qui viennent apparemment de la frisure de ses fibres : elles n'en sont pas moins douces, ni d'un verd moins éclatant. La fleur est fort tardive, & manque souvent. C'est une espece de pannache jaune, en touffes de petits tuïaux & de petits filamens, qui se réduisent bientôt en poils follets. La racine est environnée de fibres; & toute

(67) *Solidago maxima, Americana.* C'est *Cornuti*, qui l'a décrite sous ces deux noms.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

la Plante eſt d'un goût, comme d'une odeur, très agréable. Elle eſt chaude, ſans acreté, & fort aſtringente, d'une ſubſtance viſqueuſe, & ſi vivace, qu'une de ſes tiges coupée ſe conſerve long-tems ſans eau. On en voit même, qui, ſuſpendues au plancher d'une chambre, non-ſeulement y croiſſent, mais y pouſſent des fleurs. Leur ſuc monte toujours, & quitte les feuilles d'enbas, qui ſe deſſéchent. Il n'y a point de Simple qui referme mieux & plus promptement les plaies.

Cyprès de la Louiſiane.

L'arbre, qu'on nomme Cyprès de la Louiſiane, eſt d'une groſſeur proportionnée à ſa hauteur, qui excede preſque tous ceux des Forêts de cette Contrée, où il eſt fort commun. Il s'en trouve, qui, près de terre, ont juſqu'à trente piés de circonférence; mais, à ſix piés de hauteur, elle diminue d'un tiers. Pluſieurs chicots, qui ſortent de la racine, à quatre ou cinq piés de diſtance, depuis un pié de haut juſqu'à quatre, ont leur tête couverte d'une écorce rouge & unie, mais ne pouſſent ni branches ni feuilles. L'arbre ne ſe reproduit que de ſa ſemence, qui eſt de la même forme que celle des Cyprès de l'Europe, & qui contient une ſubſtance odoriférante. Le mâle porte une

gouſſe, qu'il faut cueillir verte, & qui renferme un Baume ſouverain pour les coupures. Cet arbre croit en pluſieurs endroits dans l'eau, depuis un pié juſqu'à cinq ou ſix de profondeur : ce qui n'empêche point que ſon bois ne ſoit incorruptible, excellent pour la fabrique des Bateaux, pour la charpente, & pour couvrir des Maiſons, parcequ'il a le grain leger & délié. Les Perroquets aiment à faire leur nid ſur les branches, & ſe nourriſſent des pepins du fruit, qui meurit vers le mois d'Août. HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Cette Plante, qui croît dans les lieux humides, a la racine bulbeuſe, & pouſſe une ſeule tige, d'environ un pié de haut. Elle eſt entourée, en ſortant de terre, d'une ſeule feuille, qui lui ſert comme de fourreau, & qui, venant à s'épanouir, s'éleve droit & finit en pointe. La fleur ſort du haut de la tige : elle eſt compoſée de ſix feuilles, dont trois ſont longues & d'un violet foncé ; les trois autres, plus courtes, ont une couleur de roſe pâle, & ſont ordinairement renverſées. Un piſtile s'éleve du milieu de cette fleur. Elleborine.

On a déja remarqué que l'Epinette eſt la plus grande eſpece de Sapin du Canada. Ajoutons que ſes fruits ne laiſſent pas d'être plus petits, que ceux des autres eſpeces. Epinette.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Cette eſpece d'Erable eſt commune, à la Caroline, & dans la Virginie. L'arbre s'éleve fort haut; mais ſon tronc n'eſt pas d'une groſſeur proportionnée.

Erable à fleurs rouges.

Ses petites fleurs rouges s'ouvrent au mois de Février, avant que ſes feuilles paroiſſent, & durent ſeules, l'eſpace de ſix ſemaines. Il embellit les Forêts, & ne s'accommode pas mal des Païs tempérés de l'Europe.

Etoile jaune aîlée.

On a parlé de l'Aſter, qui eſt la même Plante que l'Etoile jaune aîlée, ſous un autre nom.

L'Eupatoire de l'Amérique n'eſt pas différente de l'Agrimoine du même Païs, qu'on a déja décrite.

Phaſéole à fleurs rouges.

On repréſente ce Phaſéole comme une fort belle Plante. Ses feuilles ſont d'un verd obſcur, & ſoutenues, trois à trois, ſur de longs pédicules: elles ſont larges, par le bas, & s'allongent en pointe en s'arrondiſſant. Le ſoir, elles ſe replient en dedans; & ſe dépliant le matin elles couvrent un grand nombre de tiges fort menues, qui ſortent d'une racine fort petite & très fibreuſe. Ces tiges ſont ſi foibles, qu'elles ont beſoin d'appui pour ſe ſoutenir. La fleur, qui eſt de même figure que celle de nos Phaſeoles, eſt d'un beau rouge & dure longtems. Lorſque la

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

ante fut apportée en France, on ne ſoit point de bouquets où elles n'en-ût : les gouſſes, qui ſuivent les fleurs, nt un peu courbées en faulx, & con-ennent des Féves, qui reſſemblent eaucoup à celles du Frêne, rondes, oires, & couvertes d'une peau ſale.

Fougere à baies.

Cette Fougere, la ſeule qui porte les baies, s'éleve de la hauteur d'une coudée. Ses feuilles, rangées deux à deux vis-à-vis l'une de l'autre, ſont d'un verd foncé, aîlées & dentelées. La tige, qu'on ne plie pas aiſément ſans la rompre, eſt ronde & cannelée. Les rudimens des ſemences tiennent aux feuilles par derriere, & produiſent des baies fendues en deux, qui, de vertes, deviennent noires, & d'un goût fort agréable, preſque le même que celui du Polypode. Auſſi attribue-t-on, à ce Simple, les vertus du Polypode de Chêne. Les Baies mures tombent d'elles-mêmes, mais pour faire place à d'autres. La racine de la Plante tient à la terre, par un grand nombre de fibres capillaires, de couleur brune. Cette Fougere, fort commune dans pluſieurs Provinces de l'Amérique Septentrionale, pouſſe au mois d'Avril, & ſes baies ſont mûres au milieu de l'Eté. Ses feuilles & ſes tiges tombent au mois de No-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

vembre ; de ſorte qu'il ne reſte, en Hiver, que la ſeule racine.

Deux Fumeterres du Canada.

Le Canada produit deux ſortes de Fumeterre, dont l'une (68), toujours verte comme celle de l'Europe, peut ſervir aux mêmes uſages dans la Médecine : elle a la tige droite, haute d'un pié, ronde, liſſe & parfumée d'une ſorte de pouſſiere, qu'on fait aiſément tomber avec le doigt. Ses feuilles ſont douces, découpées, comme celles de la nôtre, mais plus grandes, & ne craignent point le froid. De petites tiges ſortent des aîles de la principale, au ſommet de laquelle les fleurs croiſſent en épis, de la figure de celles de la racine creuſe, mais de couleur différente : leur petit Calice eſt couleur de chair : & lorſqu'elles ſont épanouies, elles ſont d'un jaune auſſi éclatant que l'or. Aux fleurs ſuccedent des gouſſes, courbées en faucille, & de couleur jaunâtre, qui contiennent des ſemences ſemblables à celles du Millet, mais plus rondes. La racine eſt fibreuſe, & jette plus de filamens que celle de notre Fumeterre. Ce Simple, âcre & amer ; eſt un puiſſant diurétique, & décharge avec autant de ſuccès les humeurs bilieuſes. Son ſuc éclaircit la vue, &

(68) *Fumaria ſoliquoſa ſemper virens Canadenſis.*

les feuilles mâchées excitent la ſalivation.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

La ſeconde Fumeterre du Canada (69) meurt pendant l'Hiver : mais ſi l'on prend ſoin de couvrir ſa racine, elle provigne ſous terre. Cette racine, qui n'a aucune ſaveur, conſiſte en deux petites boſſettes, entourées de petits poils. Les feuilles ſont aîlées, pointues comme celles du Genievre, & de la même couleur que celles des autres Fumeterres. Les petites tiges, depuis la racine juſqu'aux feuilles, ſont d'un pourpre clair ; la fleur eſt blanche.

Gin-ſeng du Canada.

On a l'obligation au P. Laffitau d'avoir apporté le premier cette Plante (70) du Canada. Les Iroquois, qui lui en donnerent la connoiſſance, la nomment *Garent-Onguen*, mot formé, dit on, d'*Orenta*, qui ſignifie les cuiſſes & les jambes, & d'*Oguen*, qui veut dire, choſes ſéparées : ſur quoi l'on obſerve que cette explication ſe rapporte au mot Chinois, qui, ſuivant les Traducteurs, ſignifie cuiſſes humaines. Le Ging-ſeng ſe trouve en plu-

(69) *Fumaria tuberoſa inſipida Canadenſis.*

(70) Il l'a nommée *Aureliana Canadenſis.* Ses vertus ſont expliquées dans une Lettre du Pere Jartoux, Jéſuite, Miſſionnaire à la Chine, au Tome dixieme des Lettres édifiantes & curieuſes ; & dans un petit Mémoire imprimé du P. Lafitau.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

ſieurs endroits du Canada, qui ſont à-peu-près ſous les mêmes paralleles que la Corée, d'où vient le meilleur Gin-ſeng de la Chine. Auſſi nous aſſure-t'on que les Chinois y reconnoiſſent les mêmes vertus, & que tous les jours on les éprouve au Canada, comme à la Chine.

Hediſaron à trois feuilles.

On ne ſait pourquoi l'Hediſaron Canadien (71) eſt nommé, par quelques-uns, *Alphalte de Canada*, & par d'autres *Galega* de l'Amérique : car toute la Plante jette une odeur agréable. Elle s'éleve juſqu'à deux coudées, dans les Païs froids ; tandis que dans le Païs temperé, elle n'a que la moitié de cette hauteur : ſa racine pouſſe pluſieurs tiges, anguleuſes & moelleuſes, auxquelles quantité de fibres vertes, pâles, rougeâtres, forment une eſpece de canelure. Au mois d'Août, elle produit des fleurs diſpoſées en épis, beaucoup plus grands que ceux de l'Hediſaron commun ; & leurs feuilles ſupérieures ſont auſſi plus rouges. Leurs aîles ſont d'un rouge plus clair & plus pâle. Quand la fleur ſe fane, on voit ſortir du milieu une gouſſe, qui a la figure d'une faulx, noueuſe, fort dure, terminée en bas & en haut par une ligne

(71) *Securidica triphylla Canadenſis.*

rougeâtre.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

rougeâtre. La racine eſt fibreuſe, noirâtre & pleine de ſuc. Cette Plante eſt chaude au premier degré, & ſeche au ſecond. On l'applique, avec ſuccès, toute crue ſur les humeurs froides, qu'elle ſert à réſoudre. Ceux, qui la croient purgative, veulent qu'on en joigne une once aux Médecines ordinaires, pour chaſſer les humeurs attachées aux ulceres.

Herbe au Serpent à Sonnette.

Cette Plante (72) dont on a déja remarqué les vertus, s'éleve par une ſeule tige, haute de cinq ou ſix piés, & terminée par une fleur jaune de la figure d'un petit Soleil. Elle varie un peu dans la figure de ſes feuilles: quelquefois la feuille eſt unique, partagée en trois par de profondes entaillures; quelquefois, il y en a trois, ou cinq, petites, ovales, longues, pointues, portées ſur un même pedicule, & formant comme une patte de Dindon. Toutes ſont d'un beau verd, croiſſent deux à deux ſur une tige ronde, verte, diviſée à la maniere des Cannes; & c'eſt de ces diviſions que ſortent

(72) *Bidens Canadenſis, Anagyridis folio, flore luteo.* Tournefort diſtingue *Bidens Canadenſis latifolia, flore luteo, & Eupatorium Canadenſe flore luteo; Bidens Americana triphylla, Angelicæ folio, flore radiato; Bidens Americana, pentaphylla, flore radiato.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

les feuilles. La fleur eſt grande à proportion de la groſſeur de la tige, & jette une odeur très douce. La racine, broïée, eſt ſouveraine contre la morſure du Serpent à ſonnettes.

* Jaſmin de la Floride.

Le Pere de Charlevoix aſſure que cette Plante eſt rare en Virginie, quoiqu'elle lui ſoit attribuée par M. Parkinſon (73); qu'elle eſt commune dans la Caroline, mais qu'elle y perd ſes feuilles, & qu'elle n'eſt toujours verte que dans les parties les plus chaudes de la Floride. Elle demande un terrein humide. Ses branches ſont ſoutenues par les arbres & les buiſſons voiſins, ſur leſquels elle monte aſſez haut. Ses feuilles ſont rangées l'une vis-à-vis de l'autre, depuis les aiſſelles des branches juſqu'à leur extrêmité. Ses fleurs, qui ſont jaunes, & de la figure des Tubéreuſes, naiſſent entre les tiges & les branches; & leurs extrêmités ſont découpées en cinq parties. Ses ſemences ſont plattes, aîlées d'un côté, & renfermées dans une capſule oblongue, terminée en pointe: lorſqu'elles ſont mûres, la capſule s'ouvre, en ſe repliant vers la tige, & les laiſſe tomber. L'odeur de ce Jaſmin eſt la même que celle de la

(73) Il l'appelle *Gelſeminum luteum, odoratum, Virginianum, ſcandens, ſemper virens.*

violette jaune. Il eſt cultivé en Angleterre avec ſuccès.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

L'Ipecacuanha, qui a différens noms parmi les Botaniſtes (74) eſt connu en Virginie ſous le nom de Pomme de Mai, par la ſeule raiſon que ſon fruit eſt alors mûr. Cette Plante s'éleve d'un pié & demi, & fleurit au mois de Mars. Sa fleur eſt compoſée de pluſieurs feuilles & de pluſieurs Etamines jaunes, qui entourent un ovaire, de figure ovale, d'une ſeule coſſe, remplie de ſemences preſque rondes. Les feuilles de la Plante reſſemblent aſſez à celles de l'Aconit jaune. Sa racine paſſe pour un excellent Emétique, & s'emploie comme vomitif; ce qui l'a fait nommer Ipecacuanha; ſans compter la reſſemblance de ſes racines fibreuſes avec celles de ce Simple.

Ipecacuanha de l'Amérique.

Il ſe trouve ici pluſieurs ſortes de Lauriers. Celui qu'on nomme Laurier à fleurs de Tulipes, ou Tulipier (75). s'éleve très haut, & prend quelquefois juſqu'à trente piés de circonférence. Les branches en ſont inégales, irrégulieres, & ſont ſouvent courbées; ce qui fait reconnoître cet arbre de loin,

Pluſieurs Lauriers de l'Amérique Septentrionale.

Laurier à fleurs de Tulipes, ou Tulipier.

(74) *Podophyllum Canadenſe Morini.* Tournefort l'appelle *Ranunculi ſpecie Planta peregrina*: D'autres, *Planta Aconiti folio humilis, flore albo, unico, campanulato, fructu Cynosbati.*

(75) *Arbor Tulipifera, tripartito Aceris folio.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

après la chute même de ſes feuilles : c'eſt-à-dire, dans les Païs froids, car le P. de Charlevoix en vit de tous verds, au mois de Janvier, dans la Louiſiane. Ses feuilles ont des pédicules de la longueur du doigt. Leur figure approche de celle des feuilles d'Erable, mais ſont beaucoup plus larges. Il ſemble que la pointe du milieu ſoit coupée, à deux travers de doigt, & qu'on y ait fait une petite entaillure. La reſſemblance des fleurs, avec les Tulipes (76), a fait donner à l'arbre le nom de Tulipier; elles ſont compoſées de ſept ou huit feuilles, dont la partie ſupérieure eſt d'un verd pâle, & le reſte teint de rouge, avec un peu de jaune entremêlé. Une enveloppe, qui les renferme d'abord, s'ouvre & ſe recourbe en arriere lorſqu'elles s'épanouiſſent. Le bois de l'arbre eſt aſſez dur.

Lauriers à fleurs odoriférantes.

C'eſt un bel arbre, que l'eſpece de Laurier auquel on a donné le nom de Laurier à fleurs odoriférantes. Il eſt naturel à la Floride & à la Virginie; mais tranſplanté en Angleterre il y a réſiſté aux plus rudes Hivers. Sa hauteur n'ex-

(76) Cependant Catesby prétend qu'elles approchent plus de celles de la Trirtilaire. Au reſte, nous avons aujourd'hui de ces arbres en France, dans le beau Jardin de M. Janſſein, rue du Bac à Paris, & dans celui de M. Duval d'Epinois, à Saint Vrain.

cede jamais ſeize piés. Son bois eſt blanc & ſpongieux ; ſon écorce blanche ; ſes feuilles, de la figure de celles du Laurier commun ; & pendant tout l'Eté les Forêts ſont parfumées de l'odeur de ſes fleurs. Elles ſont blanches & compoſées de ſix feuilles, au milieu deſquelles eſt un piſton conique, qui fait le commencement du fruit. Après la chute de la fleur, il croît juſqu'à la groſſeur d'une noix, couvert de nœuds & de petites éminences, qui s'ouvrent lorſqu'il eſt mûr, & laiſſent tomber des ſemences plattes, de la groſſeur d'une petite féve. Ces ſemences contiennent une Amande, renfermée dans une coque très mince, couverte d'une peau rouge. En ſortant de leurs cellules, elles ne tombent point à terre, mais demeurent ſuſpendues par des filets blancs, d'environ un pouce de long. Les fruits, de verds qu'ils étoient d'abord, deviennent rouges en meuriſſant ; enſuite bruns. L'arbre vient de lui-même, dans les terroirs humides, & ſouvent mouillés ; mais, tranſporté dans un terrein ſec, il devient plus beau & plus riche en fleurs. Le moindre froid lui fait perdre ſa feuille en Hiver.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

La Caroline produit en abondance, & la Virginie en quelques endroits,

Laurier rouge.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

un arbre qu'on a nommé Laurier rouge, parceque ſes feuilles ont la figure de celles du Laurier commun, & répandent une odeur aromatique. Ses baies ſont bleues dans leur maturité, & viennent ordinairement deux à deux, quelquefois trois à trois, attachées à des pédicules de deux ou trois pouces de long, & rouges, comme leur calice, dont les bords ſont dentelés. L'arbre eſt petit dans le Continent; mais dans les Iles voiſines, ſurtout proche de la Mer, on en voit de fort grands & de fort droits. Le bois eſt d'un fort beau grain, qui le rend propre à faire des Cabinets & d'autres ouvrages curieux.

Petit Laurier de la Caroline.

Une quatrieme eſpece de Laurier, qui ſe nomme petit Laurier de la Caroline, n'eſt qu'un Arbriſſeau, dont le tronc eſt fort mince, & n'excede pas ordinairement la hauteur de huit ou dix piés. Ses feuilles ſont alternativement diſpoſées ſur des tiges d'un pouce de long, d'entre leſquelles il ſort de petites fleurs blanchâtres, compoſées de cinq feuilles qui environnent pluſieurs longues étamines à tête jaune. Cet arbriſſeau croît dans les terroirs bas, & dans les Bois marécageux. On aſſure qu'une décoction de ſa racine purifie le ſang & fortifie l'eſtomac.

Le Canada offre deux eſpeces de Lierres, qui ne conſervent point leurs feuilles pendant l'Hiver. Le premier, ſe nomme Lierre à trois feuilles, parce-qu'il a les ſiennes ſoutenues, trois à trois par de longs pédicules, qu'on ne peut rompre ſans en faire ſortir un ſuc blanc, qui prend bientôt la noirceur de l'encre : on s'en ſert pour noircir les cheveux. Ses petites fleurs, qui ſont d'un blanc pâle, font place à des baies en grappes, dont les grains contiennent une ſemence ronde, très dure, de couleur cendrée, couverte d'une membrane ſeche & ridée. Ce Lierre fleurit au mois de Juillet, & ſa ſemence eſt mûre en Septembre. Son bois eſt plus mou que celui du nôtre, & varie beaucoup dans ſa maniere de pouſſer; tantôt droit & ſans appui, tantôt rampant, & s'attachant aux rejettons d'autres arbres. Au pié d'un mûr, il s'y cramponne, par de petites fibres qui s'inſinuent dans les trous, y prennent racine, & pouſſent de petites branches comme le Lierre commun. Ses feuilles rougiſſent au tems des Vendanges; ce qui lui a fait donner, en France, le nom de Vigne de Canada : mais il ne lui reſſemble, ni par l'écorce, ni par la figure des feuilles. D'ailleurs ſes baies ſont tout-à-fait différentes du raiſin.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Deux Lierres du Canada.

Lierre à trois feuilles.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER SEPTENTR.

Le ſecond Lierre, qu'on nomme Lierre à cinq feuilles, a le tronc, ou la tige, de la nature du Sarment, noueuſe, moelleuſe, & couverte d'une peau coriace plutôt que d'une écorce. Il s'éleve auſſi haut que le mur, ou l'arbre, auquel il s'attache, & s'étend à proportion. Des pédicules, qui ſortent alternativement des nœuds, ſoutiennent chacun cinq feuilles, attachées par de petites queues; & dans l'intervalle des feuilles, il ſort, des deux côtés de la tige, une ſorte de petits clous, d'où naiſſent de petites fibres friſées, dont l'extrêmité forme un durillon. C'eſt par ces fibres, que la Plante s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Elle forme, ſur les murs, une verdure admirable, & ſans leur nuire, comme le Lierre d'Europe.

Lierre à cinq feuilles.

La fleur de cette Plante n'eſt diſtinguée de celle du Liſeton ordinaire, que par ſa couleur, qui eſt d'un pourpre tirant ſur le rouge; & ſes feuilles reſſemblent à la pointe d'une fleche. Mais Cateſby, ſur la foi d'un Homme reſpecté par ſon caractere, leur attribue une propriété merveilleuſe: après s'en être frotté, on peut toucher, avec les mains nues, un Serpent à ſonnettes; ſans en reſſentir la moindre incommodité. Cet-

Liſeton de la Caroline.

te vertu ſuppoſe, quoiqu'on n'en ait rien lu juſqu'à préſent dans les Voïageurs, que le Serpent à ſonnettes eſt capable d'empoiſonner par le ſeul attouchement. HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Le Lychnis du Canada croît à l'ombre, & ſur les Collines. On ne le repréſente différent du notre que par ſa grandeur. Il ne pouſſe point de tiges; mais de longs pédicules, qui ſortent de ſa racine, ſoutiennent de larges feuilles, à-peu-près de la figure de celles du Lierre, moins longues néanmoins, terminées en pointe, molles, d'un verd ſombre, & couvertes d'un leger duvet. Ces pédicules ſont de la même ſubſtance que ceux des feuilles de Vigne; & d'autres, qui croiſſent à leurs côtés, ſoutiennent les fleurs. Elles ſortent d'un petit calice, verd pâle, & diviſé en trois ſegmens pointus, qui ſe renverſent en arriere, & dont le fond contient de petites ſemences, d'un goût mordicant. La racine de la Plante eſt charnue, pleine de ſuc, & s'étend horizontalement: il en ſort des fibres d'une juſte longueur, d'une odeur agréable, qui reſſemble à celle de l'Acorus, mais plus forte; on les pile, & bien enveloppées dans un linge, on les jette au fond d'un tonneau, avec un poids qui puiſſe les Lychnis du Canada.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

retenir au fond. Dans l'eſpace de trois mois, elles communiquent, au vin, un goût des plus délicats. La racine, mâchée, rend auſſi l'haleine fort agréable. On ajoute qu'elle a toute les vertus du Nard & du Lychnis d'Europe.

Matagon.

La Plante, que les Sauvages nomment Matagon, croît dans les terres ſeches & hautes, entre les quarante-cinq & cinquante degrés. Ils en mangent le fruit. Sa tige eſt longue environ d'un pié. Aux deux tiers de ſa hauteur, elle produit ſeulement deux très petites feuilles ovales, poſées vis-à-vis l'une de l'autre. Sur l'extrêmité de la tige, elle produit toujours ſix autres feuilles, ovales auſſi, & longues de plus d'un pouce, du milieu deſquelles s'éleve un pédicule qui ſoutient un Bouquet de fleurs, renfermées dans une enveloppe compoſée de quatre feuilles blanches, ovales, longues de quatre ou cinq lignes, & diſpoſées en croix. Chaque fleur eſt à quatre petales, portés ſur un calice legerement découpé en quatre pointes. Ce calice devient un fruit, en forme de baie ronde, charnue, d'un très beau rouge, & de la groſſeur d'un Pois, qui contient un noïaux à deux loges.

On diſtingue deux eſpeces de ce fa-

meux Arbriſſeau ; l'une qui ne s'éleve que d'environ trois piés ; l'autre, haute de douze, avec les feuilles moins larges : c'eſt toute leur différence. Cé Myrthe ne croît pas ſeulement dans la Louiſiane, où nous avons déja remarqué qu'il eſt fort commun, mais encore ſur toutes les Côtes de l'Amérique Septentrionale, depuis la Louiſiane juſqu'à l'Acadie. Sa tige eſt tortue, & pouſſe irrégulierement ſes branches fort près de terre. Ses feuilles ſont longues, étroites & fort pointues, la plûpart dentelées. Au mois de Mai les petites branches pouſſent des touffes oblongues de très petites fleurs, qui reſſemblent aux chatons du Coudrier. Ces touffes ſont placées alternativement, fort près les unes des autres, & mêlées de rouge & de verd : elles ſont ſuivies de petites grappes de baies, bleues, & fort ſerrées, dont les pepins ſont renfermés dans un noïau dur & oblong, couvert d'une ſubſtance onctueuſe & farineuſe. C'eſt delà qu'on tire une ſorte de cire verte, par une méthode fort ſimple. Aux mois de Novembre & de Décembre, tems où les baies ſont mûres, on les fait bouillir dans l'eau, juſqu'à ce que l'huile ſurnage. Cette huile ſe leve avec une cuilliere, à meſure qu'elle

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Myrthe à Chandelles.

Comment on en tire la Cire.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

paroît ſur la ſurface de l'eau : elle durcit en ſe refroidiſſant, & devient alors d'un verd ſale ; mais en recommençant à la faire bouillir, on la rend d'un verd plus clair. Une bougie de cette Cire dure autant & n'eclaire pas moins que les nôtres. La fumée qu'elles donnent, en s'éteignant, jette une véritable odeur de Myrthe. A la vérité cette cire eſt ſi friable, que pour rendre les bougies moins caſſantes on y mêle un quart de ſuif ; ce qui diminue la douceur & la netteté de la lumiere, ſans compter que les Bougies en ſont plus ſujettes à couler : mais on a propoſé d'allier la Cire de Mirthe avec une Cire molaſſe des Abeilles ſauvages. Le P. de Charlevoix, qui étoit à la Louiſiane en 1721, rend témoignage qu'un François, nommé Alexandre, emploïé alors à faire des Bougies dans cette Colonie, n'y mêloit rien, & qu'il avoit entrepris de les blanchir. On n'a point appris que cette entrepriſe ait eu du ſuccès, & l'on prétend d'ailleurs que les ingrédiens qu'il y emploïoit altéroient beaucoup la Cire. Il ſe flattoit, ajoute le Voïageur, d'en charger tous les ans deux Navires.

Noïer noir.

Cet arbre, que les Anglois ont cru particulier à la Virginie (77), ſe trou-

(77) Ils l'ont nommé *Nux Juglans nigra Virginenſis.*

ve dans la plûpart des Contrées méridionales de l'Amérique Septentrionale, & croît ſurtout dans les bas-fonds & les terroirs gras. Il y eſt d'une hauteur extraordinaire. Ses feuilles ſont beaucoup plus étroites, plus pointues, & moins unies, que celles du Noïer commun. La coque interne du fruit eſt ſi épaiſſe, qu'on ne peut la briſer qu'avec un marteau. L'externe, avec autant d'épaiſſeur, eſt très raboteuſe. Le fruit eſt huileux, & d'un goût fort, qui n'empêche point les Ecureuils & d'autres Animaux de s'en nourrir. Les Sauvages mêmes en mangent, après l'avoir gardé quelque tems. On eſtime le bois de ce Noïer, pour les Cabinets & d'autres Ouvrages: il eſt plus noir, que celui d'aucun autre de la même grandeur.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Les tuïaux de cette Plante repréſentent aſſez bien une flutte de Canne. Ses tiges ſont quarrées, & quelquefois à pluſieurs angles : elles ſont velues & pouſſent pluſieurs branches. Les feuilles ſont longues, d'un verd clair, & couvrent toute la tige juſqu'à la cime, où eſt la fleur, dont la baſe eſt environnée de dix ou douze feuilles, plus petites que celles des tiges. Cette fleur, qui ne reſſemble pas mal à celle de la Scabieuſe, quoique plus baſſe & plus

Origan du Canada.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

applatie, eſt compoſée d'un grand nombre de petits calices, d'où ſortent de petits tuïaux bien rangés, couleur de pourpre, qui ſe partagent en deux à leur extrêmité, & font place à deux ou trois filamens, dont la tête eſt de même couleur. Souvent, au milieu de la fleur, il naît une autre tige, longue de trois doigts, & terminée par une ſeconde fleur. Le velu des tiges n'eſt qu'un petit duvet, qui les couvre. On aſſure que la Plante, ſans être froiſſée, répand une odeur de Sariette. Le goût en eſt un peu âcre, & pique la langue comme le Poivre; mais ſa racine, qui jette beaucoup de fibres, eſt tout-à-fait inſipide. Elle dure pluſieurs années, & fleurit aux mois de Juillet & d'Août.

Deux ſortes de Panacés Canadiens.

Ce Panacé (78), dont on vante la beauté, ne reſſemble, dit-on, à aucun de ceux que les Anciens ont décrits: il croît dans toute ſorte de terroirs, & même entre les cailloux. Sa racine, qui eſt de la groſſeur du pouce, a plus d'un pié de long. La tige, d'un pourpre obſcur, eſt diviſée par des jointures qui ont des nœuds, pouſſe pluſieurs branches, & renferme une ſorte de moelle cartilagineuſe. Les feuilles, dont pluſieurs ſont ſoutenues par un ſeul pé-

(78) *Panaces racemoſum Canadenſe.*

dicule, ont presque la figure d'un cœur terminé en pointe, & sont dentelées autour. Des nœuds de la tige, il sort des pellicules qui l'enveloppent, & d'où sort la grappe. Au milieu de l'Eté, toutes les tiges sont chargées en même-tems, de fleurs, & de baies, en grappes. Les premieres, d'abord semblables à celles de la Vigne, blanchissent ensuite, & se changent en baies, qui de vertes deviennent rouges, & d'un goût fort agréable. Ce sont les baies qui contiennent les semences. Les feuilles & la racine ont le même goût que celles du Panacé; mais celui du fruit est plus délicat, & les Cuisiniers en font usage. La Plante meurt & renaît tous les ans.

Panacé musqué.

L'autre Panacé du Canada (79) s'éleve d'environ deux coudées. Sa racine est blanche, longue & charnue. Les premieres feuilles, qu'elle pousse, sont longues & larges, légerement dentelées; & celles qui viennent ensuite sont découpées, presque jusqu'au nerf. Elles ont ordinairement un pié de long, & s'étendent autour de la racine, près de terre; car la tige n'en a pas d'autre qu'une petite, informe & comme mu-

(79) *Herbatum Canadensium*, ou *Panaces moschatum.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

tilée, à la naiſſance des branches, où elle paroît ſervir de lien pour ſoutenir le poids d'une ombelle fort peſante qui termine toutes les tiges. Les fleurs de ces ombelles ſont blanches, comme celles du Panacé commun, & répandent aſſez loin une fort agréable odeur de Muſc. Les feuilles ont un goût âcre, qui prend un peu au nez. C'eſt dans le cours de Septembre & d'Octobre, que ce Panacé fleurit.

Peuplier noir.

Il paroît que le Peuplier noir eſt particulier à la Caroline, où il ne croît même que près des Rivieres, au-deſſus de la partie habitée de cette Province. Il eſt fort haut, & ſes branches s'étendent beaucoup. Ses ſemences, dont la récolte ſe fait avant le mois d'Avril, ſont diſpoſées en grappes, & revêtues d'une ſubſtance cotoneuſe. Un baume odoriférant ſe trouve attaché ſur les plus gros bourgeons de l'arbre. Ses feuilles ſont dentelées & très grandes.

Pacanier.

Le P. de Charlevoix décrit, dans ſon Journal, tous les arbres fruitiers les plus remarquables de la Louiſiane. La Pacane, fruit du premier, eſt dit-il, une noix de la longueur & de la figure d'un gros gland. Il s'en trouve à coque mince : d'autres l'ont plus dure & plus épaiſſe, & c'eſt autant de retranché ſur

le fruit; elles ſont même un peu plus petites : mais elles ſont toutes d'un goût fin & délicat. L'arbre qui les porte eſt fort haut; ſon bois, ſon écorce, l'odeur & la figure des feuilles repréſentent aſſez le Noïer d'Eurore.

Aciminiers.

L'*Acimine* eſt un fruit de la longueur du doigt, & d'un pouce de diamettre. Il a la chair tendre, un peu ſucrée, & ſemée d'une graine qui reſſemble à celle du Melon d'eau. Tous les Aciminiers que l'Auteur vit, n'étoient que des arbriſſeaux, d'un bois tendre. L'écorce en eſt mince, les feuilles longues & larges, comme celles du Châtaignier, mais d'un verd plus foncé.

Piakiminier, ou Plakiminier.

La *Piakimine* a la figure d'une Prune de Damas, avec un peu plus de groſſeur, la peau tendre, la ſubſtance aqueuſe, la couleur rouge, & le goût fort délicat : elle renferme des graines, qui different peu de celles de l'Acimine. Les Sauvages font une pâte de ce fruit, & des pains de la groſſeur d'un doigt, en conſiſtance de Poire ſeche. Le goût en eſt un peu fade; mais on s'y accoutume aiſément, ſurtout avec le motif de la ſanté, car ils ſont fort nourriſſans, & ſouverains, dit-on, contre le flux de ventre & la dyſſenterie. Le Piakiminier eſt un bel arbre, de la hauteur

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

ordinaire du Prunier. Ses feuilles ſont à cinq pointes, ſon bois médiocrement dur, & ſon écorce fort rude. Le fruit eſt ce qu'on nomme, à la Chine, *Higue caque*; & l'arbre reſſemble aſſez à celui que Bauhin décrit ſous le nom de *Guaiacana*..

Pié de Veau de l'Amérique.

Cette Plante (80), dont la deſcription par Cateſby s'accorde aſſez avec celle de l'*Arum minus* de Mathiole, croît dans les foſſes & dans les baſſes eaux, où elle s'éleve de trois ou quatre piés. Ses feuilles ſont attachées à de longues tiges pleines de ſuc, qui ſortent d'une racine tubereuſe, avec d'autres plus groſſes & plus rudes. Toutes portent à leur extrêmité une grande capſule verte, qui contient pluſieurs baies de même couleur, & de figure ronde, les unes de la groſſeur d'une balle de Mouſquet, les autres de moitié plus petites. Cette capſule, qui eſt de la groſſeur d'un œuf de Poule, s'ouvre lorſqu'elle eſt mûre, & laiſſe voir les baies, qui dans leur maturité demeurent vertes & fort tendres : bouillies avec les viandes, elles ſont bonnes & ſaines; crues elles paroiſſent extrêmement chaudes & aſtringentes.

(80) On l'a nommée *Arum ſagittariæ, folio anguſto, acumine & auriculis acutiſſimis.*

La Pimprenelle du Canada pouſſe, d'une racine fort ample & fort chargée de fibres charnues, une longue tige, onde pleine de nœuds, d'où naiſſent pluſieurs autres tiges de même couleur & de même forme que celles de la Pimprenelle de l'Europe. Ces tiges ont leurs feuilles deux à deux, ſur un même pédicule fort court, & ſont terminées par une ſeconde feuille. Les fleurs, qui croiſſent au haut des tiges, compoſent un épi fort long, & s'épanouiſſent les unes après les autres, en commençant par le bas. Chaque fleur eſt formée de quatre feuilles, en forme de Croix ſur un petit vaſe un peu arrondi, qui a quatre cavités, d'où ſortent trois ou quatre filamens : elle eſt d'un verd, qui devient inſenſiblement blanchâtre. Malgré ces ſingularités, la Plante ne differe point de la nôtre par le goût, l'odeur & la couleur.

Grande Pimprenelle du Canada.

Le Plane, nommé Plane d'Occident (81), eſt aſſez rare dans la Floride & dans la Caroline ; plus commun en Virginie, & d'une grande abondance dans toutes les Forêts des parties méridionales du Canada & de la Louiſiane, du moins ſi c'eſt le même qu'on nomme Cotonier au Canada, comme la reſ-

Plane d'Occident.

(81) *Platanus occidens.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

ſemblance des deſcriptions porte à le croire. Il croît dans les lieux bas. Ses feuilles ſont larges, à cinq pointes, dentelées, d'un verd clair, un peu velues par-deſſus. Les capſules qui renferment la ſemence ſont rondes, attachées & pendantes à un pédicule de quatre ou cinq pouces de long. Le fruit reſſemble à celui du Plane oriental. L'écorce de l'arbre eſt unie, ordinairement mêlée de verd & de blanc. On prétend que la pellicule intérieure de ſa racine, bouillie dans l'eau, eſt un remede infaillible pour toutes ſortes d'écorchures. On baſſine la plaie, de cette eau, & l'on met deſſus un peu de cendre de la pellicule même.

Racine de la Chine.

Ce qu'on a nommé racine de la Chine, dans la Caroline même, eſt une eſpece de *Smilax* (81), dont les racines, tubereuſes & diviſées en pluſieurs nœuds, pouſſent pluſieurs tiges épineuſes, noueuſes, pliantes, & de la groſſeur d'une Canne, qui s'élevent ordinairement d'environ vingt piés, en s'attachant aux arbres & aux buiſſons. En Automne cette Plante produit des grappes de baies noires & rondes, attachées à une queue pendante,

(81) Auſſi l'a-t'on nommée *Smilax Bryoniæ, nigris foliis.*

d'environ trois doigts. Chaque baie contient une ſemence ronde, & très dure; les racines ſont fort tendres & pleines de ſuc en ſortant de terre, mais prennent à l'air toute la dureté du bois. On en fait une liqueur fort vantée, ſurtout pour purifier le ſang. Les tiges ſe mangent au Printems, comme des Aſperges.

Grande Roquette du Canada.

La Roquette eſt ici un Arbriſſeau, qui croît juſqu'à cinq piés de hauteur, lorſque ſa racine, qui eſt blanche & fibreuſe, rencontre un terroir qui lui convient. Il pouſſe pluſieurs branches rondes, & couvertes d'une eſpece de bourre aſſez rude, qui ont beaucoup de feuilles longues, pointues, inégalement dentelées, & revêtues d'un leger duver. Elles ont, comme toutes les eſpeces de Roquette, le goût un peu aigre dans leur jeuneſſe, & fort âcre dans leur maturité. Les fleurs, qui paroiſſent en très grande quantité aux mois de Juin & de Juillet, ſont jaunes, & n'ont que quatre feuilles, avec un Piſtile & quatre Etamines. Après la fleur, le Piſtile devient une gouſſe, allongée, droite, & remplie de petites ſemences d'une ſaveur fort douce, qui ſont mûres au mois d'Août & tombent au mois de Septembre.

1 HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Sabot de la Vierge du Canada.

La racine de cette Plante (83) reſſemble à celle de l'Ellebore noir. Sa tige s'éleve d'un pié. Ses feuilles ſont larges, avec des veines qui ſuivent leur longueur, & de la nature du Plantain. Sa fleur, quelquefois unique & quelquefois double, eſt contournée en ſabot : elle eſt compoſée de deux ou trois feuilles, du milieu deſquelles s'éleve une petite pellicule, un peu arrondie, vuide, qui s'ouvre par le haut, & repréſente l'ouverture du ſabot. Sa couleur eſt un pourpre foncé. On trouve une différence remarquable, entre ce ſabot & celui qui étoit déja connu ſous le même nom ; 1°. Le premier a les feuilles plus grandes, & n'en a que deux ou trois au plus, au lieu que le ſecond en a quatre. 2°. La petite pellicule ronde, qui forme la figure du ſabot, eſt blanche dans l'un, avec des lignes rouges de chaque côté, & jaune dans l'autre. 3°. La racine du premier s'étend de côté, & n'eſt pas moins fibreuſe que celle de l'Ellebore, ce qui ne convient point au ſecond.

Sang de Dragon du Canada.

Cette Plante (84) qui vient ordinairement à l'ombre, dans les lieux pierreux, mais de bonne terre, croît à dé-

(83) *Calceolus Marianus Canadenſis.*
(84) *Chelidonium Canadenſe, acaulon.*

couvert & dans les mauvais terroirs entre les quarante & cinquante degrès. Sa fleur eſt à huit petales, diſpoſés en rond. Son fruit eſt une gouſſe, large de cinq ou ſix lignes dans ſon milieu, à deux panneaux appliqués ſur un chaſſis, auquel tiennent de petits cordons qui nourriſſent les ſemences. Sa racine eſt à genouillet, garnie de fibres d'un demi pouce de groſſeur : elle produit pluſieurs tiges, longues d'un pié, dont chacune ſoutient une feuille de cinq à ſix pouces dans toutes ſes dimenſions, ronde, inciſée comme celles du Figuier. De la même racine s'élevent d'autres tiges, moins longues, qui n'ont point de feuilles, mais qui portent chacune leur gouſſe, après les fleurs. La racine eſt rouge, & contient un ſuc, de couleur de ſang, qu'on emploie pour teindre les Cabinets.

Sarraſins.

Le nom de cette Plante (85) lui vient d'un Docteur en Médecine, nommé *Sarraſin*, à qui on en doit la deſcription. Elle eſt d'un port extraordinaire : du collet de ſa racine, qui eſt épaiſſe d'un demi pouce, & garnie de fibres, naiſſent pluſieurs feuilles, qui, en s'éloignant, forment une ſorte de fraiſe.

(85) *Sarracena Canadenſis, foliis acutis & auritis.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Ces feuilles ſont en cornets, longs de cinq à ſix pouces, & fort étroits dans leur origine; mais enſuite ils s'évaſent par degrés. Après avoir commencé par ramper ſur terre, ils s'élevent peu à peu; & forment dans leur longueur un demi-rond, dont le convexe eſt deſſous, & le concave deſſus : ils ſont fermés dans le fond, & ſouvent en gueule par le haut. La levre ſupérieure eſt longue de plus d'un pouce, large de deux, arrondie dans ſa circonférence, avec une oreillette à côté de l'ouverture. Cette levre, qui eſt intérieurement velue, & creuſée en cuilliere, eſt tellement diſpoſée, qu'elle ne ſemble l'être ainſi que pour mieux recevoir l'eau de pluie, que le cornet garde exactement. La levre inférieure eſt fort courte, ou plutôt le cornet eſt ici comme coupé, & ſimplement roulé de dedans en dehors, d'une maniere capable d'affermir cette ouverture. Une feuille, qui rampe ſur la partie cave du cornet, n'en eſt qu'un prolongement : elle eſt étroite dans ſes extrêmités, plus large & arrondie dans ſon milieu, reſſemblant aſſez à la barbe d'une Poule d'Inde. Du milieu de ces cornes; il s'éleve une tige, longue à-peu-prés d'une coudée, creuſe & de la groſſeur d'une plume

me d'Oie. Elle porte, à ſon extrêmité, une fleur à ſix petales de deux formes, dont cinq ſont diſpoſés en rond & ſoutenus ſur un calice de trois feuilles. Quoique cette fleur ne tombe point avant la maturité du fruit, c'eſt de ſon milieu que s'éleve le Piſtile qui devient le fruit même. Ce fruit eſt relevé de cinq côtes, & diviſé en cinq loges, qui contiennent des ſemences oblongues, raïées, appuïées ſur un *Placenta*, qui l'eſt lui-même ſur une continuation de la tige; car, ſe prolongeant, elle ſort du fruit, de la longueur d'environ deux lignes. La ſixieme feuille eſt ſituée ſur cette extrêmité: elle eſt beaucoup plus mince, que celles dont la roſe eſt compoſée, qui ſont dures, épaiſſes, & oblongues, tirant ſur le rouge. Lorſque le fruit eſt mur, cette ſixieme feuille lui forme un chapiteau de figure pentagone. Toute la partie convexe regarde le dehors. La partie concave regarde le fruit. Chaque angle eſt inciſé, d'environ deux lignes de profondeur. La Saraſine croît dans les Païs tremblans. Sa racine eſt âcre & vivace.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Quoiqu'on ait déja parlé des vertus du Saſſafras, dans les deſcriptions du Mexique & de la Caroline, on doit remarquer qu'il eſt aſſez commun dans

Saſſafras de la Nouvelle France.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

les Contrées méridionales de la Nouvelle France, mais qu'il n'y eſt pas fort haut, & qu'il n'y a jamais plus d'un pié de diametre au-deſſus de ſa racine. Sur les bords de la Riviere de Saint Joſeph, qui ſe décharge dans le Lac Michigan, ou des Illinois, on en voit des Campagnes couvertes, & ce ne ſont que des arbriſſeaux. Cependant le Saſſafras de la Caroline eſt un grand arbre, dont la tête forme une très belle touffe. Ses feuilles ſont diviſées en trois lobes, par de profondes entaillures. Il pouſſe, au mois de Mars, des bouquets de petites fleurs jaunes, compoſées de cinq feuilles. Elles ſont ſuivies de Baies, qui reſſemblent, par leur groſſeur & par leur figure, à celles du laurier. Leur pédicule eſt rouge; leur calice, de la même couleur, & de la forme de celui du gland. Les Baies ſont d'abord vertes, & deviennent bleues en meuriſſant. On a tranſplanté le Saſſafras, avec ſuccès, dans quelques Païs de l'Europe; mais il ne paroît pas qu'il y ait les mêmes vertus que ſous les climats plus Méridionaux. Cateſby ne lui attribue que celle d'adoucir le ſang.

Savinier du Canada.

Le Savinier, qui ſe trouve auſſi dans les Alpes, eſt fort commun dans le Canada, & ne s'y éleve pas fort haut;

mais ſes branches s'y étendent beaucoup. Ses feuilles, qui ſont très épineuſes à la cime, ſont âcres & brûlantes. Ses baies, car il eſt ſtérile, ont la même odeur que celles du Savinier qui porte des fruits; mais les unes ſont rougeâtres, & les autres de couleur céleſte : elles ſont de la groſſeur des grains de Genievre, & ſont précédées, au lieu de fleurs, par de ſimples rudimens, ſoutenus par des pédicules courbés, & compoſés de tubercules au nombre de trois, de quatre, ou de cinq. La principale vertu de ces Baies eſt de faire mourir les vers du corps. Les feuilles, broïées, & mêlées avec du miel, nettoient les ulceres & font réſoudre les charbons.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

La Plante que les François nomment Seneka, ou Racine contre les Serpens à ſonnettes, eſt une des plus eſtimées de l'Amérique. Quelques Botaniſtes lui donnent d'autres noms (86). Sa racine eſt vivace, longue de quatre ou cinq

Seneka.

(86) *Polygala caule ſimplici erecto*, &c. *Polygala Virginiana*, *radice alexipharmaca*, &c. Les Anglois de la Virginie lui attribuent une vertu diaphorétique, diurétique, alexipharmaque, celle de réſoudre le ſang viſqueux, tenace & inflammatoire. M. Geoffroi en a parlé dans ſon Hiſtoire des vertus, du choix, & de l'uſage des remedes ſimples, ou Traité de la matiere médicale. Tome II.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

pouces, d'environ la groſſeur du petit doigt, tortueuſe, partagée en pluſieurs branches, garnie de fibres latérales, & d'une côte ſaillante, qui s'étend dans toute ſa longueur. Elle eſt jaunâtre en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre, un peu amer, & legerement aromatique. Elle pouſſe pluſieurs tiges, les unes droites, les autres couchées ſur terre, menues, jaunâtres, ſimples, ſans branches, cylindriques, liſſes, foibles, & d'environ un pié de long. Ces tiges ſont chargées de feuilles ovales, pointues, alternes, longues d'un pouce, liſſes, entieres, & qui deviennent plus grandes à meſure qu'elles approchent plus du ſommet. Les mêmes tiges ſont terminées par un petit épi de fleurs clair-ſemées, tout-à-fait ſemblables à celles du Polygale ordinaire, mais plus petites, alternes & ſans pédicules. On diſtingue la racine du Seneka par cette côte membraneuſe & ſaillante, qui regne d'un ſeul côté dans toute ſa longueur. Les Sauvages la croient fort puiſſante contre le venin du Serpent à ſonnettes; & l'on s'en ſert contre d'autres maux, cauſés par l'épaiſſiſſement du ſang, tels que la Pleuréſie & la Péripneumonie.

On a nommé *Serpentaire*, une Plan-

te commune en Virginie, qui pouſſe quelquefois trois tiges, ſur leſquelles ſes feuilles, longues de trois pouces, ſont rangées alternativement. Ses fleurs naiſſent contre terre, ſur des pédicules d'un pouce de long : elles ſont d'une figure ſinguliere, mais qui approche, dit-on, de celles de l'Ariſtolochie. Leur couleur eſt un pourpre foncé. Elles ſont placé à des capſules rondes, cannelées, qui contiennent pluſieurs petites ſemences, mures au mois de Mai. La racine de cette Plante eſt fort eſtimée ; mais comme elle multiplie prodigieuſement lorſqu'elle eſt tranſplantée dans un Jardin, ſéche même elle ne ſe vend que ſix ſols la livre dans les Colonies Angloiſes. Elle aime l'ombrage, & ſe trouve ordinairement ſur la racine des grands arbres.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Serpentaire de la Virginie.

Ce Smilax Amériquain a les feuilles de la même couleur & de la même conſiſtance que celles du Laurier mâle ; mais leur figure approche plus de celles du Laurier femelle : elles n'ont de veine ſenſible que celle du milieu. Ses fleurs ſont petites & blanchâtres. Le fruit croît en grappes rondes ; ce ſont des grains noirs, dont chacun ne renferme qu'une ſemence dure, qui meurit au mois d'Octobre. Elle ſert de

Smilax à feuilles de Laurier.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

nourriture à diverſes ſortes d'Oiſeaux, ſurtout à une fort belle eſpece de Geai. Mais la principale propriété de cette Plante eſt de pouſſer pluſieurs tiges vertes, dont les branches couvrent fort loin tout ce qui eſt autour d'elles, montent ſouvent à plus de ſeize piés de haut, & deviennent ſi épaiſſes, qu'en Eté elles forment un maſſif impénétrable au Soleil, comme elles offrent, en Hiver, une retraite tempérée pour les Beſtiaux.

Deux Solanum à trois feuilles.

La Caroline & le Canada ont chacun leur Solanum à trois feuilles. Dans la Caroline, où cette Plante eſt commune, ſurtout dans les Bois couverts, elle s'éleve toute droite, par une ſeule tige, à la hauteur de cinq ou ſix pouces; & de ſon ſommet ſortent trois grandes feuilles pointues, placées en triangle, pendantes, chacune à trois côtés, & bigarrées de taches vertes, plus ou moins foncées. Il ſort d'entre elles une fleur, compoſée de trois feuilles, couleur de violette, droites & longues; le calice eſt diviſé en trois, & la racine de la Plante eſt tubéreuſe.

Le Solanum du Canada pouſſe de ſa racine, qui eſt auſſi tubéreuſe, une tige ronde & verte, du milieu de laquelle ſortent trois feuilles, poſées

vis-à-vis les unes des autres : elles ſont fort larges, & ſe terminent en pointe ; leur couleur eſt un verd obſcur. De l'extrêmité de la tige, il ſort une fleur, compoſée de ſix feuilles un peu panchées, dont les trois inférieures ſont vertes, & plus petites ; les trois autres ſont non-ſeulement plus larges, mais plus longues, & d'un pourpre obſcur. Il croît, au milieu de cette fleur, une petite Pomme, qui noircit en meuriſſant, & qui eſt remplie de ſemences ſemblables à celles du Solanum des Jardins. Quelquefois la fleur de ces Plantes eſt blanche. Elles fleuriſſent au mois de Mai : la graine eſt mure dans le mois ſuivant ; & dès le mois de Juillet, tout diſparoît tellement, qu'il ne reſte plus que la racine.

Souchet de l'Amérique.

Cette Plante, que les Sauvages de la Floride nomment *Apoyamatſi*, & d'autres Indiens *Phatziſtranda*, eſt décrite par *Hernandez*, dans ſon Hiſtoire des Plantes du Mexique. C'eſt une herbe, dont les feuilles reſſemblent à celles du Poreau, mais ſont plus longues & plus déliées. Son tuïau, qui n'eſt pas différent de celui du Jonc noueux, s'éleve d'une coudée & demie. Sa fleur eſt petite ; ſa racine, déliée, fort longue, compoſée de boſſet-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

tes rondes & velues, un peu éloignées les unes des autres. Les Eſpagnols les enfilent comme un chapelet, & les nomment Patenôtres de Sainte Heleine, parcequ'ils découvrirent, pour la premiere fois, cette Plante au Cap de Sainte Heleine, dans la Floride, à l'embouchure du Jourdain. Les boſſettes, coupées, & laiſſées au Soleil, deviennent très dures, noires en dehors, blanches en dedans. Elles ont le goût aromatique du Galanga. On les croit ſeches & chaudes, preſqu'au quatrieme degré, un peu aſtringentes & réſineuſes. Les Sauvages broient la Plante entre deux pierres, & ſe frottent de ſon ſuc, pour affermir leur chair & lui communiquer une odeur fort douce. Réduite en poudre fine, & priſe dans du vin, elle facilite l'écoulement des urines; priſe dans du bouillon, elle appaiſe les maux de poitrine : on en fait des emplâtres, qui arrêtent le flux de ſang. Enfin, elle fortifie l'eſtomac, & guérit les maux de l'utérus.

Grande Statice de l'Amérique Septentrionale.

On nomme cette Statice une précieuſe Plante, qui differe de la commune par la largeur de ſes feuilles, & non-ſeulement par la couleur, mais par la nature même de ſes fleurs. Sa racine eſt fort longue, & preſque ſans fila-

mens. Ses feuilles, qui ont trois pouces de long ſur un de large, ſont d'un verd obſcur, quoique fort net; elles vont toujours en diminant; mais leur pointe eſt émouſſée. Elles naiſſent en rond, immédiatement de la racine, avec deux nerfs, comme celles du Plantain. Du milieu de chaque feuille, il s'éleve une ou deux petites tiges, ou longs pédicules, terminés par un bouton de ſubſtance membraneuſe, qui s'ouvre peu-à-peu, ſans ſe rompre, & laiſſe paſſage à une fleur blanche. Cette fleur ſe replie en deſſous, & forme en ſe condenſant une enveloppe très juſte à ſa tige. La Plante eſt froide & ſeche, ſouveraine pour arrêter les deſcentes du fondement & de l'utérus, & plus efficace encore lorſqu'il y a inflammation. On lui attribue d'ailleurs un acide, qui la rend excellente pour les fievres putrides & pour toutes ſortes d'ulceres.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERSEPTENTR.

Quoique cette Plante ait reçu le nom de *Thalietrum*, elle n'a qu'une reſſemblance imparfaite avec celui des Anciens. Ses feuilles ſont plus belles & en plus grand nombre. Sa hauteur eſt de deux coudées. Sa racine pouſſe pluſieurs tiges, d'un pourpre foncé, partagées par des nœuds, d'où ſortent

Thalietrum du Canada.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

d'autres tiges plus petites, ſéparées des principales par des valvules blanchâtres. Les feuilles ont la même figure, & ſont rangées dans le même ordre que celles de l'Ancholye; mais elles ſont d'un verd mêlé de blanc. Les tiges ſont terminées par des bouquets de fort petites fleurs, dont les boutons ſont d'un pourpre clair, & ſe diviſent en cinq feuilles, qui découvrent une infinité de petits filamens à têtes jaunes. Au mois de Juillet ces filamens deviennent des graines, allongées & triangulaires, avec une boſſette ou un durillon de ſubſtance membraneuſe ſur chaque angle. La Plante paroît d'une ſaveur fort douce; mais, en la mâchant, on la trouve graſſe, gluante, & d'une âcreté qui pique la langue. Pilée, elle s'applique, avec ſuccès, ſur les plaies. Cuite à l'eau, elle facilite la ſuppuration.

Treſle du Canada.

Ce Treſle (87) eſt un antidote, qui tire ſa vertu de ſa chaleur & de ſa qualité attractive, toutes deux au plus haut degré. Il eſt haut d'une coudée; ſa tige eſt mince, de la nature du jonc, d'un pourpre tirant ſur le noir; elle pouſſe des verges preſqu'au ſortir de ſa racine, & ſe diviſe elle-même, à ſon

(87) *Trifolium Aſphalsion Canadenſe.*

ſommet, en pluſieurs verges qui ont trois feuilles ſemblables à celles du Lotus, ou Melilot, mais plus pointues & plus étroites, attachées à un pédicule aſſez long, un peu velues & gluantes. Rompues ou froiſſées, elles n'ont aucune odeur; mais lorſqu'on les touche, elles s'attachent aux doigts, & répandent une odeur qui reſſemble, dans les jeunes Plantes, à celle de la Rue, & qui eſt bitumineuſe dans les vieilles. Chaque verge eſt terminée par une fleur de couleur pourprée, compoſée de trois petites feuilles qui ſe retirent en arriere, & d'une quatrieme, repliée en dedans, par-deſſus laquelle s'élevent trois petits filamens à têtes blanches. Les quatre feuilles de la fleur ſont blanches auſſi en dedans, & purpurines en dehors. En tombant, elles font place à des gouſſes, qui deviennent longues d'un doigt, gluantes & velues comme les feuilles de la Plante, vertes d'abord, enſuite pourprées, qui renferment des ſemences larges & oblongues, comme celles du Cytiſe, & qui ont le même creux que la Feve purgative. La racine eſt longue, fibreuſe, fort chaude, & pique la langue. Cette Plante doit être ſemée tous les ans. Elle ne parvient point en France

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

à ſa maturité, ni même à ſa hauteur naturelle.

Troène à baies violettes & feuilles de Laurier.

Le *Troène* du Canada (88), eſt un bel arbriſſeau, qui croît ordinairement juſqu'à la hauteur de ſeize piés, & dont le tronc a depuis ſix juſqu'à huit pouces de diametre. Ses feuilles ſont fort liſſes, & d'un verd plus vif que celui du Laurier commun, auquel d'ailleurs il reſſemble parfaitement dans ſa forme. Au mois de Mars, on voit ſortir, d'entre ſes feuilles, des épines longues de deux ou trois palmes, & couvertes de très petites fleurs blanches, qui ſont compoſées de quatre feuilles, & attachées vis-à-vis l'une de l'autre, par des pédicules d'un demi pouce de long. Les fruits, qui leur ſuccedent, ſont des baies rondes, à-peu-près de la groſſeur de celles du Laurier, & couvertes d'une peau violette : elle renferme un noïau, qui les ſépare par le milieu.

Tulipier.

Le bel arbre, que pluſieurs nomment *Tulipier*, a déja figuré entre les Lauriers, ſous le nom de Laurier à fleurs de Tulipe.

Deux ſortes de Tupelo.

Le Tupelo, aſſez commun dans la Caroline & dans les Contrées voiſines, a le tronc fort gros, ſurtout proche de terre, & devient fort grand. Se feuilles

(88) *Liguſtrum Lauri folio, fructu violaceo.*

ſont larges, avec des entaillures irrégulieres. Ses fleurs naiſſent aux côtés de ſes branches, & ſont attachées à des pédicules d'environ trois pouces de long : elles conſiſtent en pluſieurs petites feuilles, étroites & verdâtres, poſées ſur le haut d'un corps ovale, qui eſt le rudiment du fruit. Le calice eſt au-deſſous, & ſe partage en quatre. Par la groſſeur, la forme & la couleur, on compare ce fruit, lorſqu'il eſt mur, aux petites olives d'Eſpagne : il renferme auſſi un noïau dur, mais cannelé. Le bois de l'arbre a le grain blanc, mou & ſpongieux. Ses racines approchent de la conſiſtance du liege & ſervent aux mêmes uſages. Ce Tupelo aime les terroirs humides, & croît même ordinairement dans les endroits les moins profonds des Rivieres.

On en diſtingue un autre, plus commun encore dans les mêmes Païs, différent par ſes feuilles, qui ne ſont pas dentelées, & par ſa fleur qui eſt plus petite. Il s'éleve ordinairement fort haut ; & ſes branches, quoique fort étendues, n'en font pas un bouquet moins régulier. Son tronc eſt droit, & ſes feuilles reſſemblent à celles de l'Olivier femelle. En Automne, toutes ſes branches ſont couvertes de fruits noirs,

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

& ovales, attachés à de longs pédicules, & garnis d'un noïau dur, applati & cannelé, dont le goût, acre & fort amer, n'empêche point que les Ours & d'autres Animaux n'en faſſent leur nourriture. Le grain du bois eſt rude & friſé; ce qui le rend très propre pour tous les uſtenſiles qui ſervent à l'agriculture.

Deux Valeſiennes.

L'Amérique Septentrionale a deux eſpeces de Valériennes, toutes deux à feuilles d'Orties, mais l'une à fleurs violettes, & l'autre à feuilles blanches. Les feuilles de la premiere ſont ſeulement un peu plus découpées, & les fleurs, violettes, approchent un peu plus de l'*Acinus* ou du Baſilic ſauvage. La racine des deux Plantes eſt fibreuſe, & ne pénetre pas beaucoup en terre; elle prend même plus de vigueur, lorſque ſes fibres ſont découvertes. Son odeur & ſon goût ne cedent rien au Nord; en quoi ces deux Valériennes ſont fort ſupérieures à la nôtre. Leur racine, mâchée, embaume la bouche, & pique enſuite la langue, comme la canelle. Il en ſort pluſieurs tiges, creuſes, rondes, noueuſes, liſſes, hautes d'une coudée, qui ſe partagent en pluſieurs autres. Les feuilles naiſſent deux à deux, juſqu'à l'extrêmité des tiges,

& ne reſſemblent pas mal à celles de la grande Ortie, mais ſont moins piquantes & d'un verd plus clair. Chaque tige eſt terminée par une aſſez large touffe de fleurs blanches, fort petites, ſemblables à celles de notre Valérienne, mais en plus grand nombre. Elles paroiſſent au mois de Septembre; & leur chûte fait voir, à leur place, de petites ſemences longues, que le vent emporte bientôt. L'Hiver il ne reſte que la racine; autre différence entre ces Valériennes & la nôtre. Elles croiſſent néanmoins, & fleuriſſent même, en France. HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Obſervations particulieres ſur les Païs les plus éloignés vers le Nord.

ELLIS, dernier Voïageur dont on a les obſervations ſur les propriétés des parties les plus Septentrionale de l'Amérique, trouva le terrein fertile dans pluſieurs endroits de la Baie d'Hudſon. La ſurface, dit-il, eſt couverte d'une terre glaiſe, blanchâtre, jaune, & de pluſieurs autres couleurs. Près des Côtes, le terrein eſt bas, marécageux, & couvert de différentes eſpeces d'arbres, tels que du Larix, du Peuplier, du Propriétés naturelles de la Baie d'Hudſon.

HISTOIRE NATURELLE D'E L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

Bouleau, de l'Aune, du Saule, & diverſes ſortes d'arbriſſeaux. Plus loin, dans les terres, il ſe trouve de grandes Plaines, ſur leſquelles on voit peu d'herbe, mais beaucoup de mouſſe, entremêlées de touffes d'arbres, de Lacs, & de quelques collines, qu'on appelle Iles, dont la plûpart ſont couvertes d'arbriſſeaux & de mouſſe fort haute. Le terrein en eſt noirâtre, comme la terre des tourbes. Entre les arbriſſeaux, on eſt ſurpris d'y voir des Groſeilliers avec leur fruit, & des vignes qui donnent du raiſin de Corinthe. La graine de Grue, & celle qu'on nomme graine de Perdrix, parceque ces Oiſeaux s'en nourriſſent, y croiſſent en abondance. On y trouve une Plante, que les Sauvages nomment *Wizz Kapukka*, & que les Anglois emploient, comme eux, pour les maladies des nerfs & pour le ſcorbut. Son effet le plus certain eſt d'avancer la digeſtion & d'exciter un appétit dévorant. On lui attribue d'ailleurs toutes les qualités de la Rhubarbe. Elle eſt du genre aromatique, & d'un uſage aſſez agréable en infuſion. On voit, dans les mêmes Cantons, des Fraiſes, de l'Angélique, du Mouron, des Orties, des Auricules ſauvages, des Saviniers, la plûpart des Plantes

de Laponie, & d'autres, inconnues en Europe. Sur les bords des Lacs & des Rivieres, il croît beaucoup de Riz ſauvage, qui ne demande qu'un peu de culture pour devenir un bon aliment. L'herbe y eſt fort longue. Les Comptoirs Anglois ont des Jardins, où l'on voit croître, à l'entrée de la belle ſaiſon, pluſieurs eſpeces de nos légumes, tels que des Pois, des Féves, des Choux, des Navets, & diverſes ſortes de Salades. Mais, en général, le terrein eſt beaucoup plus fertile dans l'intérieur du Païs, parceque la chaleur y eſt plus vive en Eté, & qu'en Hiver les gelées n'y ſont pas ſi fortes, ni ſi longues,

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

A l'égard des Minéraux, on aſſure qu'il s'en trouve ici différentes eſpeces, & dans une ſinguliere abondance. » J'y » ai trouvé, dit Ellis, de la Mine de » Fer; & tous nos Anglois rendent » témoignage qu'à Churchill, on ren» contre à chaque pas de la Mine de » Plomb, ſur la ſurface de la terre. Les » Eſquimaux apportent ſouvent, à nos » Facteurs, des morceaux de Mine de » cuivre extrêmement riches, & j'en » conſerve un dans mon Cabinet «. On trouve de différentes ſortes de Talc, & du Cryſtal de roche de pluſieurs cou-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

leurs, particulierement du rouge & du blanc : le premier reſſemble au Rubis : mais le dernier eſt plus gros, fort tranſparent, & formé en priſme pentagone.

BAIE D'HUDSON.

On rencontre, dans les parties les plus Septentrionales, une ſubſtance qui reſſemble à notre charbon de terre, & qui brûle de même. L'Aſbeſte y eſt fort commun, auſſi bien qu'une eſpece de Pierre noire, unie & luiſante, qui ſe détache aiſément par feuilles minces & tranſparentes, fort ſemblables au verre de Moſcovie. On y trouve différentes eſpeces de Marbres, les uns d'une parfaite blancheur, d'autres tachetés de rouge, de verd & de bleu. Les coquillages ſont ici fort rares ; Ellis n'y vit que des Moules & des Petoncles : mais il ne doute point qu'il n'y en ait quantité d'autres eſpeces : qui ne paroiſſent gueres, dit-il, & qui cherchent le fond de la Mer, pour s'y mettre à couvert de la gelée.

L'air de ces Païs n'eſt preſque jamais ſerein. Dans le Printems & l'Automne, on y eſt continuellement aſſiégé de brouillards épais & fort humides. En Hiver, l'air eſt rempli d'une infinité de petites fleches glaciales, qui ſont viſibles à l'œil, ſurtout lorſque le vent vient du Nord ou de l'Eſt, & que la

gelée eſt dans ſa force. Elles ſe forment ſur l'eau qui ne gele point ; c'eſt à-dire que partout où il reſte de l'eau ſans glace, il s'en éleve une vapeur fort épaiſſe, qu'on appelle fumée de gelée ; & c'eſt cette vapeur, qui, venant à ſe geler, eſt tranſportée par les vents ſous la forme viſible de ces petites fleches. Ellis raconte que pendant les premiers mois de l'Hiver, la Riviere de Port-Nelſon n'étant pas gelée dans ſon principal courant, un vent du Nord, qui ſouffloit de ce côté ſur ſon logement, ne ceſſoit point d'y amener des nues entieres de ces particules glaciales, qui diſparurent auſſitôt que la Riviere fut tout-à-fait priſe. Delà viennent les Parhelies & les Paraſelenes, c'eſt-à-dire, les anneaux vifs & lumineux, qu'on voit ſi ſouvent dans ces Contrées autour du Soleil & de la Lune. Ils ont toutes les couleurs de l'Arc-en-ciel. On en voit juſqu'à ſix à la fois ; ſpectacle fort ſurprenant pour un Européen. Le Soleil ne ſe leve & ne ſe couche point, ſans un grand cône de lumiere qui ſe leve perpendiculairement ſur lui ; & ce cône n'a pas plutôt diſparu avec le Soleil couchant, que l'aurore boréale en prend la place, en lançant ſur l'Hémiſphere mille raïons lumineux & colorés, ſi

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. BAIE D'HUDSON.

brillans, que leur luſtre n'eſt pas même effacé par la Pleine Lune. Mais leur lumiere eſt infiniment plus vive, dans les autres tems. On y peut lire diſtinctement toute ſorte d'écriture. Les ombres de tous les objets ſe voient ſur la nége, en s'étendant au Sud-Oueſt, parceque la lumiere la plus brillante eſt dans l'endroit oppoſé à celui d'où elle vient, & d'où les raïons s'élancent, avec un mouvement d'ondulation, ſur tout l'Hémiſphere. Les Etoiles paroiſſent brûlantes, & ſont de couleur de feu, principalement vers l'Horizon, où elles reſſemblent parfaitement à du feu qu'on voit de loin.

Les tonnerres & les éclairs ſont ici fort rares en Eté, quoique la chaleur y ſoit aſſez vive pendant ſix ſemaines ou deux mois. Cependant les orages, qui s'y élevent quelquefois, y ſont violens. On voit des Cantons aſſez étendus, où les branches & l'écorce des arbres ont été brûlées par le feu du Ciel; ce qui paroît d'autant moins étrange, que les arbres du Païs brûlent aiſément. Tout le bas eſt couvert d'une mouſſe, velue, noire & blanche, qui prend feu auſſi vîte que de la filaſſe. Cette flamme legere court avec une rapidité ſurprenante, d'un arbre à l'autre, ſui-

vant la direction des vents, & met le feu aux écorces, comme aux mouſſes des arbres. Ces accidens deviennent utiles, en ſervant à ſecher le bois, qui en eſt meilleur pour le chauffage, dans les longs & rudes Hivers du Païs. La quantité de Bois que les Anglois mettent à la fois dans un Poîle, eſt environ la charge d'un Cheval. Leurs Poîles ſont bâtis de briques, & longs de ſix piés, ſur deux de large & trois de haut. Quand le bois eſt à-peu-près conſumé, on ſecoue les cendres, on ôte les tiſons, & l'on bouche la cheminée par le haut; ce qui donne ordinairement une chaleur étouffante, accompagnée d'une odeur ſulfureuſe. Ellis raconte que malgré la rigueur de la ſaiſon, il étoit ſouvent en ſueur dans ſon logement. » La différence de cette cha-
» leur, au froid du dehors, faiſoit
» ſouvent tomber ceux qui rentroient,
» après avoir paſſé quelque tems à
» l'air, dans un évanouiſſement ſi pro-
» fond, qu'ils étoient quelques minu-
» tes ſans donner aucun ſigne de vie.
» Si la porte demeuroit ouverte un
» moment, l'air froid du dehors en-
» troit avec une violence ſenſible, &
» changeoit les vapeurs des apparte-
» mens en nége mince. La chaleur ex-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

» traordinaire du dedans ne ſuffiſoit
» pas pour garantir nos fenêtres & nos
» murs, de nége & de glace. Les cou-
» vertures des Lits ſe trouvoient ordi-
» nairement gelées le matin; elles te-
» noient à la partie du mur qu'elles
» touchoient, & nous étions ſurpris
» de voir notre haleine condenſée ſur
» nos draps, en forme de gelée blan-
» che.

Le feu du Poîle, continue le même Voïageur, n'étoit pas plutôt éteint, que nous ſentions toute la rigueur de la ſaiſon. A meſure que l'air intérieur ſe refroidiſſoit, le ſuc du bois de charpente, que la grande chaleur avoit dégelé, ſe geloit avec une nouvelle force, & ſe fendoit avec un bruit continuel, ſouvent auſſi fort que celui d'un coup de fuſil. Il n'y a point de fluide qui réſiſte au froid extérieur de la Baie. La Saumure la plus forte, l'Eau-de-vie, & l'Eſprit-de-vin même, gelent auſſitôt qu'ils ſont expoſés à l'air. Cependant l'Eſprit-de-vin ne ſe conſolide point en maſſe; mais il ſe réduit preſqu'à la conſiſtance des Onguens. Toutes les liqueurs moins fortes deviennent ſolides en ſe gelant, & rompent leurs Vaiſſeaux, ſoit de Bois, d'Etain, ou de Cuivre. La glace des Rivieres

avoit plus de huit piés d'épaiſſeur, ſans compter pluſieurs piés de nége dont elle étoit revêtue. Nous n'avions pas beſoin de ſel, pour conſerver nos proviſions : tous les Animaux qu'on tuoit à la chaſſe étoient auſſitôt gelés que morts, & demeuroient dans cet état depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois d'Avril, que, commençant à ſe degeler, ils ſe corrompoient fort vîte.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. BAIE D'HUDSON.

Les Animaux, qui ſont ordinairement bruns ou gris, deviennent blancs en Hiver. Quelques Voïageurs ont cru qu'en changeant de couleur, ils changent auſſi de poil ou de plumes. Mais Ellis obſerva, dès le commmencement du froid, que le poil des Lapins n'avoit que la pointe blanche, tandis que vers la racine il avoit encore ſa couleur naturelle. On conçoit que le contraire devroit arriver, ſi ces Animaux changeoient réellement de poil.

Pluſieurs Matelots de l'Equipage Anglois eurent le viſage, les oreilles & les doigts des piés, gelés ; mais avec peu de danger. Pendant que la chair eſt dans cet état, elle eſt blanche & dure comme la glace ; frottée d'une main chaude, ou plutôt avec des Mitaines de Caſtor, elle ſe dégele. Cet accident, lorſqu'on y apporte un prompt

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

remede, ne laiſſe qu'une ampoule à la partie offenſée; mais ſi le froid a le tems de pénétrer, elle meurt & ne redevient jamais ſenſible; ſurquoi Ellis obſerve qu'un froid extrême produit ainſi le même effet qu'un même degré de chaleur, & qu'une partie gelée ſe guérit, à-peu-près, comme une partie brûlée. Il remarque auſſi qu'après avoir été gelée une fois, elle devient beaucoup plus ſuſceptible du même accident que toute autre partie du corps.

Dans ces Contrées, la Nature donne, à tous les Animaux, des fourrures fort épaiſſes, qui paroiſſent capables de réſiſter au froid: mais à meſure que la chaleur revient, ce poil tombe par degrés. Le même renouvellement arrive aux Chiens & aux Chats qu'on y mene de l'Europe. Le ſang étant plus froid & ſa circulation moins vive dans les parties les plus éloignées du cœur, telles que les pattes, la queue, & les oreilles, elles ſont plus ſuſceptibles du grand froid; mais on voit ici peu d'Animaux qui aient ces parties fort longues. L'Ours, le Lapin, le Lievre, l'eſpece de Chats qui eſt propre à l'Amérique, le Porc-Epi, &c. les ont extrêmement courtes; & s'il ſe trouve quelques Animaux qui les aient lon-

gues,

gues, tels que les Renards, &c. ils l'ont, en récompenſe, extrêmement garnie d'un poil touffu, qui la garantit. HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Pendant les grands froids, ſi l'on touche du fer, ou tout autre corps uni & ſolide, les doigts y tiennent auſſi-tôt, par la ſeule force de la gelée. En bûvant, touche-t-on le verre de la langue ou des levres? on en emporte ſouvent la peau, pour le retirer. Tous les corps ſolides, tels que le verre & le fer, acquerent un tel degré de froid, qu'il réſiſte longtems à la plus grande chaleur. » Un jour, dit Ellis, je por- » tai dans notre logement une hache, » qu'on avoit laiſſée dehors; je la mis » à ſix pouces d'un bon feu, & je pris » plaiſir à jetter de l'eau deſſus: il s'y » forma ſur-le-champ un gâteau de » glace, qui ſe ſoutint quelque-tems » contre l'ardeur du feu. Il y a beau- » coup d'apparence que les Montagnes » de glace s'accroiſſent de même, pen- » dant que l'air qui les environne eſt » tempéré. BAIE D'HUDSON.

» On avoit fait un trou de douze » piés de profondeur, pour y garantir » nos liqueurs du froid, avec le ſoin » de les y placer entre deux lits d'ar- » briſſeaux & de mouſſe, d'un pié d'é- » paiſſeur; & le tout avoit été couvert

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

» de douze piés d'une terre ſavoneuſe. » Non-ſeulement ces précautions n'empêcherent point que pluſieurs de » nos tonneaux de biere ne fuſſent gelés, & ne crevaſſent même, quoique » reliés de cercles de fer ; mais aïant » eu la curioſité de faire creuſer au » fond du creux, j'y trouvai la terre » gelée, quatre piés au-delà, & de la » dureté d'une pierre «. Qui ne s'imagineroit, ajoute Ellis, que les Habitans d'un ſi rigoureux climat doivent être les plus malheureux de tous les Hommes ? Cependant ils ſont fort éloignés d'avoir cette opinion de leur ſort. Les fourrures dont ils ſont couverts, la mouſſe & les peaux dont leurs Cabanes ſont revêtues, les mettent de niveau avec les Peuples des climats plus tempérés. S'ils ne forment point de ſociétés nombreuſes, c'eſt qu'ils trouveroient plus difficilement dequoi s'habiller & ſe nourrir : mais, en changeant ſouvent d'habitations, pour ſe procurer des Chaſſes & des Pêches abondantes, il leur eſt toujours aiſé de ſatisfaire à ces deux beſoins. Enfin, cette rigueur du climat ne rebute pas même les Européens, qui ont fait, dans le Païs, un ſéjour de quelques années ; ils le préferent à leur Patrie.

Ellis assure que les Anglois, qui reviennent avec les Vaisseaux de la Compagnie, s'ennuient bientôt de l'air tempéré des Provinces d'Angleterre, & n'attendent point sans impatience le tems de retourner dans ces Régions glacées.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. BAIE D'HUDSON.

On a déja remarqué que diverses sortes d'Animaux traversent au Printems, une immense étendue de Païs, du Sud au Nord, pour aller faire leurs Petits dans des lieux sûrs, c'est-à-dire, dans les Païs plus septentrionaux, qui sont presqu'entierement inhabités; qu'on en tue, tous les ans, un prodigieux nombre; qu'ils sont fort tourmentés dans leur route, par une espece de gros Moucherons, dont l'incommodité ne se fait pas moins sentir aux Hommes, & que c'est pour éviter leurs morsures, que les Bêtes fauves cherchent les Rivieres & les Lacs. Ellis, cherchant d'où cette prodigieuse quantité d'Insectes pouvoit venir aussi subitement qu'ils paroissent, & comment ils pouvoient tout d'un-coup se multiplier, apprit, par le témoignage de ses propres yeux, qu'ils ne meurent point en Hiver: ils tombent, dit-il, dans une espece de léthargie, dont ils reviennent aussi-tôt que les chaleurs

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

commencent. Un Anglois, traverſant pendant l'Hiver un petit ruiſſeau, ſur un tronc d'arbre pris dans les glaces, en détacha par haſard une maſſe noire & très informe, qui fut reconnue pour un gros peloton de Mouches gelées enſemble. Ces Inſectes remuerent bientôt près du feu. On les remit à l'air froid, où ils retomberent dans leur mort apparente; & tout ce qu'on fit, enſuite, fut inutile pour les en faire ſortir. Pluſieurs autres Animaux, qui diſparoiſſent en Hiver, tombent apparemment dans le même état (89). Il eſt fort commun, en Hiver, dans les Habitations Septentrionales de l'Amérique, de trouver ſur le bord des Lacs, dans des trous, & parmi les racines des arbres, quantité de Grenouilles gelées,

(89) A l'égard des Mouches, on ſait que les nôtres ſe conſervent de même, pendant l'Hiver de nos climats temperés. Mais l'Evêque d'Oſma eſt le premier qui nous ait appris, dans ſa vie du Cardinal Commendon, que les Hirondelles ſe mettent auſſi en maſſe, & ſe laiſſent tomber au fond des Etangs, pour ſe garantir du froid de l'Hiver. Regnard, dans ſon voïage de Laponie, ne parle point d'Hirondelles en maſſe, mais il raconte que les Lapons pêchant ſous la glace, » tapportent ſouvent dans leurs » filets des Hirondelles » qui ſe tiennent, de leurs » pattes, à quelques petit morceau de bois; » qu'elles n'ont aucun ſigne de vie, lorſqu'on » les tire de l'eau; & » qu'auſſi tôt qu'elles ſentent la chaleur du feu, » elles ſe remuent un peu, » elles ſecouent leurs aîles, & commencent à » voler comme en Eté.

dont la chair eſt auſſi dure que la glace même, & qui, étant dégelées par une chaleur douce, reviennent à la vie & commencent à marcher. Mais lorſqu'on les fait geler une ſeconde fois, il devient impoſſible de les faire revivre.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. BAIE D'HUDSON.

Les Oiſeaux qui paſſent en plus grand nombre au Printems, pour aller faire leurs Petits vers le Nord, & qui reviennent vers les Païs méridionaux en Automne, ſont les Cignes, les Oies, les Canards, les Sarcelles & les Pluviers. Mais les Aigles, les Corbeaux, les Corneilles, les Chouettes, les Faucons, les Mouettes, les Perdrix & les Faiſans, paſſent l'Hiver dans le Païs (90), au milieu des néges & des glaces. Dans les Rivieres, on trouve en toutes ſaiſons, des Carpes, des Truites, des Eſturgeons, & deux excellentes ſortes de Poiſſons, dont l'une, fort connue dans les Lacs de la Nouvelle France, eſt nommée par les François *Poiſſon-blanc*, & par les Anglois comme par les Eſquimaux, *Titymagg*. L'autre, qui s'appelle *Muthay*, ne differe de l'Anguille, que par les taches jaunes & blanches dont il eſt marqueté

(90) Voïez ci deſſus, quelques autres Animaux de la même Région, dans l'article de l'Etabliſſement des François à la Baie d'Hudſon.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

dans toute sa longueur. Ces Poissons ne sont jamais plus gras qu'en Hiver, & se prennent alors à l'hameçon, par des trous qu'on fait assez difficilement dans la glace. Aux embouchures des Rivieres, surtout des plus Septentrionales, on trouve sans cesse des Saumons délicieux, des Truites saumonées, & des *Suceurs*, Poisson estimé, qui ressemble à la Carpe sans en avoir le goût. Il y entre aussi, avec la Marée, quantité de Baleines blanches, qui sont plus aisées à prendre que les noires (91), & dont l'huile est une friande liqueur pour les Esquimaux.

Ellis assure que l'Ours blanc des Païs Septentrionaux est un Animal fort différent de l'Ours ordinaire. Il a, dit-il, la tête plus longue & le cou beaucoup plus mince. Le bruit, qu'il fait, ressemble à l'aboiement d'un Chien enroué. On en distingue même deux especes, la grande & la petite; mais ils ont tous le poil long & doux, le nez, le museau, & les ongles noirs; ils nagent d'une table de glace à l'autre; ils plongent, s'élevent, & demeurent longtems sous l'eau.

(91) On ne s'arrête point ici à leur description, non plus qu'à leur différence, parceque ces observations appartiennent plus particulierement à l'Article du Spitzberg.

Le Pelican des mêmes Contrées, qu'on n'a fait que nommer dans l'article hiſtorique de la Baie d'Hudſon, ne reſſemble point tant à celui d'Afrique & des Païs temperés de l'Amérique, qu'il ne ſe faſſe diſtinguer par diverſes propriétés. Il eſt un peu plus fort qu'une groſſe Oie domeſtique. La mâchoire ſupérieure eſt plus étroite au milieu qu'aux extrêmités; elle entre dans l'inférieure, excepté vers le bout, qui s'élargit aſſez, pour contenir la pointe de l'autre. L'extrêmité du bec eſt rougeâtre; mais le deſſus & le deſſous ſont jaunes, vers la tête. La poche, lorſqu'elle eſt ſeche, ne differe point d'une veſſie de Bœuf enflée. La tête & le derriere du cou ſont couverts de plumes blanches. Le corps eſt d'un noir cendré, où ſi l'on veut, d'un cendré noirâtre. Les pattes ſont courtes & compoſées de quatre doigts, joints par une membrane; celui du milieu, plus long que la patte même; les jambes, comme les pattes, d'un jaune ſale, mêlé de verd, & les ongles noirs. Il paroît qu'avec quelques légeres différences de forme, ces Oiſeaux habitent toutes les parties du Globe terreſtre. On a vu qu'ils ſont communs dans les Indes orientales, & dans les parties méridio-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. BAIE D'HUDSON.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

BAIE D'HUDSON.

nales de l'Afrique & de l'Amérique. Ellis nous assure qu'ils ne le sont pas moins dans les parties Septentrionales de la Russie, qu'ils abordent en Egypte, & qu'ils s'accommodent de l'air d'Angleterre, où les Curieux en ont fait apporter de fort gros.

Quoiqu'il ne paroisse point que les Hermines soient aussi communes ici que dans la Tartarie Septentrionale & la Laponie, elles y ont les mêmes propriétés : c'est-à-dire, que leur grosseur est celle d'un gros Rat, avec le double de sa longueur ; qu'elles sont un peu rousses en Eté, & qu'en Hiver elles acquerent une blancheur éblouissante ; enfin, qu'elles ont la queue aussi longue que le corps, terminée par une petite pointe fort noire.

Le Rat des Montagnes du Païs est de la grosseur ordinaire du nôtre, mais d'une couleur plus rouge en Eté, & raïée de noir. Il semble qu'il tombe du Ciel, car il ne paroît que lorsqu'il a beaucoup plû. On assure que ces Animaux, qui sont alors en grand nombre, ne fuient point à l'approche des Hommes ; qu'étant attaqués, ils mordent le bâton dont ils sont frappés, & que loin de craindre les Chiens, ils leur sautent sur le dos, & les obligent de

ſe rouler par terre pour ſe délivrer de leurs morſures. On raconte auſſi que ſi le froid les ſurprend hors de leurs retraites, ils ſe détruiſent eux-mêmes en ſe précipitant dans les Lacs, & qu'on en trouve ſouvent dans le corps des Brochets, qui les ont nouvellement engloutis. Mais n'eſt-il pas plus vraiſemblable qu'étant amphibies, ils cherchent à ſe garantir du froid dans l'eau, comme d'autres Inſectes qu'on vient de nommer ? On ajoute néanmoins qu'au commencement de l'Hiver on en trouve beaucoup de morts, au ſommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche, où ils demeurent ſuſpendus.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. BAIE D'HUDSON.

Deſcription & Propriétés naturelles du Spitzberg.

UN Hambourgeois, nommé Frederic *Martens*, dans la Relation (92) d'un Voïage qu'il fit au Spitzberg en 1671, obſerve qu'en arrivant ſur les Côtes, le 18 de Juin, le pié des Montagnes lui parut en feu, & que leurs ſommets étoient couverts de brouil-

(92) Recueil des Voïages au Nord, Tome II de l'Edition d'Amſterdam de 1715.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

lands; que la nége étoit comme marbrée, repréſentant des branches d'arbres, & qu'elle réflechiſſoit une lumiere auſſi vive que celle du Soleil, lorſqu'il éclaire dans un tems ſerein. Ces apparences de feu, ſont, dit-il, d'un fort mauvais augure pour les Mariniers; ils annoncent ordinairement quelque violent orage.

En Hiver, ce Païs, dont on ne connoît que les Côtes, eſt environné de glaces, que les vents y pouſſent de divers côtés. Celui d'Eſt les y chaſſe de la Nouvelle Zemble; celui de Nord-Oueſt, du Groenland, & de l'Ile Jean Mayen (93). Quelquefois, les glaces

(93) L'Auteur du Supplément aux Voïages de Martens & de Wood obſerve que pluſieurs confondent cette Ile avec celle de Cherry, & la prennent pour la même; à quoi, dit-il, il n'y a nulle apparence, car la pointe la plus Septentrionale de l'une eſt à ſoixante onze degrés vingt-trois minutes, & l'autre à ſoixante-quatorze degrés cinquante-cinq minutes. D'ailleurs, l'Ile de Cherry eſt ronde, & n'eſt pas fréquentée par des Baleines: celle de Mayen eſt en longueur, du Sud-Oueſt au Nord-Eſt; & Berenberg, ou la Montagne des Ours, ſi haute, qu'on peut la découvrir de trente milles en Mer, contient tout l'eſpace qui eſt entre les deux Côtes, orientale & occidentale. Il n'y a que du côté du Nord, un petit eſpace, plus uni, qui va juſqu'à la Mer. Le même Auteur donne tous les giſſemens des Côtes de l'Ile Mayen. *Recueil des Voïages au Nord*, Tome II, pp. 274, 277. On y trouve tant de glaces, au Printems, qu'il eſt impoſſible d'approcher de la partie Septentrionale à plus de dix milles. Auſſi la pêche ne s'y faiſoit-elle autre-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

n'y ſont pas moins abondantes en Eté; & les Vaiſſeaux ſont alors obligés de ſe réfugier dans les Baies ou les Rivieres. Ils n'ont pas toujours un vent favorable pour y entrer, ſurtout lorſqu'il vient des Montagnes, avec de petits tourbillons, qui les incommodent beaucoup. L'eau de ces prétendues Rivieres eſt ſalée. On ne trouve, dans tout le Païs, ni ruiſſeaux, ni ſources d'eau douce. Il y a, néanmoins, quelques Rivieres dont l'origine eſt connue; mais le danger des glaces, & quantité de Rochers cachés ſous l'eau, n'ont jamais permis de découvrir celle des autres. Les retraites, qui paſſent pour les plus ſûres, ſont le *Havre-ſur*, la Baie du Sud, & celle du Nord. On ne mouille preſque jamais dans les autres Havres, parce-qu'ils ſont trop expoſés aux vents de Mer, ou trop remplis de glaces & de briſans.

Tout ce qu'on connoît du Spitzberg eſt pierreux, & rempli de hautes Montagnes ou de Rochers. Au pié des Montagnes naturelles, dont les penchans ſont couverts de nége, on en voit de glace, qui s'élévent à la hauteur des

fois que ſur la Côte occidentale, où les Navires portoient directement. Mais les Baleines ont quitté ces Parages, & ſe ſont retirées plus loin au Nord.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

autres. Martens en obſerva ſept, entre de hauts rochers, & toutes ſur une même ligne. Elles paroiſſent, dit-il, d'un beau bleu; mais elles ſont pleines de trous & de fentes, cauſées par la pluie & les néges fondues. On s'apperçoit qu'elles s'aggrandiſſent de jour en jour. Il en eſt de même des glaces qui flottent dans cette Mer. Ces ſept Montagnes de glaces paſſent pour les plus hautes du Païs, & ſont en effet d'une prodigieuſe hauteur. La nége y paroît obſcure; ce qui vient, ſuivant Martens, de l'ombre du Ciel. Il ajoute que cette obſcurité & les fentes bleues de la glace forment un très beau ſpectacle; qu'il y a des nuages, autour, & vers le milieu; qu'au deſſus de ces nuages la nége eſt fort lumineuſe; que les vrais rochers paroiſſent en feu, quoique le Soleil n'y donne qu'une lumiere pâle; mais que la nége, au contraire, en réflechit une fort vive. Les nuages, dont ces Rochers ſont environnés vers le haut, dérobbent la vue de leurs ſommets.

LE SPITZBERG.

Quelques-uns de ces Rochers ne forment qu'une ſeule pierre, du bas en haut, & paroiſſent des murailles ruinées. Ils rendent une odeur fort agréable, telle à-peu-près que celle des Prai-

ries au Printems, après une pluie douce. La pierre a des veines rouges, blanches & jaunes, comme le marbre : elle ſue, lorſque le tems change ; ce qui colore la nége, juſqu'à la rendre rouge, quand la pluie fait découler cette eſpece de ſueur. Au pié des Montagnes, où la nége & la glace n'en ont pas formé d'autres, on trouve de grandes pieces de roche, tombées les unes ſur les autres, entre leſquelles il y a des ouvertures qui ne permettent point d'en approcher ſans péril. Ces pierres, d'inégales grandeurs, & confondues, ſont de couleur griſe, avec des veines noires, & reluiſent comme la Marcaſſite d'argent. Cependant il y croît toutes ſortes d'herbes au mois de Juin & de Juillet, mais en plus grande abondance dans les lieux qui ſont à l'abri des vents de Nord & de l'Eſt, où l'eau qui découle des Montagnes entraîne toujours avec ſoi de la pouſſiere, de la mouſſe, & de la fiente d'Oiſeaux. L'extrême élévation de ces Montagnes leur fait trouver d'en-bas une apparence de terre ; & tout ce qui s'en détache eſt néanmoins de la véritable roche. Une pierre, jettée du haut, fait retentir les Vallées comme le bruit du tonnerre.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

Après les ſept Montagnes de glace,

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

on trouve les Havres des Hambourgeois, de Magdeleine, des Anglois, des Danois, & celui du Sud, *Zuid Haven* (94). A Magdeleine, les Rochers forment un demi-cercle; & de chaque côté, on voit deux hautes Montagnes, creuſes en dedans, qui repreſentent un parapet, avec des pointes & des fentes au-deſſus, en vraie forme de creneaux. Ces creux renferment de grands amas de nége, qui s'élevent juſqu'au ſommet de chaque Montagne, avec des branches glacées qui leur donnent une apparence d'arbres. Les autres rochers forment un ſpectacle affreux. Dans Zuid Haven, ou le Havre du Sud, les Navires ſont obligés de jetter l'ancre entre de hautes Montagnes. A la gauche de l'entrée, on en découvre une, qui a reçu le nom de Ruche à miel, parcequ'elle en a la figure. Elle eſt ſuivie d'une autre, plus haute & plus grande, qu'on a nommée le *Duvels Hoeck*, ordinairement couverte d'un brouillard, qui ſe répand ſur le Havre comme une épaiſſe fumée, lorſque le vent ſouffle de ce côté-là. Le

(94) Ces Havres, ou ces Ports, ſont ceux des différentes Nations qui vont annuellement à la pêche de la Baleine; de là vient que les noms ſont en différentes Langues. Mais l'Auteur ne marque nulle part les Latitudes.

milieu du Havre préſente une Ile, qu'on nomme l'Ile des Morts, Dead-men's-Iſland, parcequ'on y enterre les Morts. Quoiqu'on les y mette dans des cercueils, & qu'on les couvre enſuite de groſſes pierres, ils ne laiſſent pas d'être déterrés & mangés des Ours. Le même Havre contient pluſieurs autres petites Iles, qui n'ont pas de noms particuliers, mais qu'on nomme en général Iles des Oiſeaux, *Vogels Eilanden*, parcequ'on y prend des œufs de Canards & de *Kirmens*.

De Zuid Haven, on paſſe à Schmerenburg, ainſi nommé du mot *Schmer*, qui ſignifie de la graiſſe. On y voit encore quelques Maiſons, bâties autrefois par les Hollandois, qui venoient y faire bouillir leur huile de Poiſſon. De-là on paſſe au Havre Anglois, qui a quelques Maiſons, addoſſées à de hautes Montagnes, dont il eſt fort difficile de deſcendre lorſqu'on y eſt une fois monté, ſi l'on n'a pas pris ſoin de marquer chaque pas avec de la craie. A l'entrée du Havre, on trouve dans une Vallée, entre les Montagnes, quantité d'eau douce, qui n'eſt proprement que de l'eau de nége & de pluie, mais qui n'en eſt pas moins bonne à toutes ſortes d'uſages.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

Dans le Havre du Nord, *Nord Haven*, on voit une fort grande Montagne, dont le ſommet forme une plaine unie, & qu'on nomme *Vogelſang*, le chant des Oiſeaux, parcequ'elle ſert de retraite à tant d'Oiſeaux, que leur ramage ne permet point de s'entendre.

Le Rehenfeld eſt une terre baſſe, ainſi nommée, des Bêtes fauves qu'on y trouve ordinairement en grand nombre. Ce n'eſt qu'une carriere d'ardoiſes, dont les tranchans en rendent l'accès fort difficile : elle eſt couverte de mouſſe ; & l'on découvre, au-deſſus, une colline qui paroît de feu. Les Montagnes, qui ſont derriere le Rehenfeld, ne ſont pas pointues, comme la plûpart des autres, & ſont ſituées en droite ligne. Une Baie, qui s'étend ici dans les Terres, a pris de ſa forme le nom de *Half-moon Bay*, Baie de la Demie-Lune : elle eſt terminée par une Montagne, pleine de fentes & de crevaſſes, dont le ſommet ne laiſſe pas d'être fort uni.

On arrive enſuite à la Baie d'Amour, *Liefde Bay*, où deux Montagnes, qui ſe joignent, répondent parfaitement à l'idée du nom de *Spitzberg* (95). Plus

(95) On a déja remarqué que ce mot ſignifie Montagne aigüe.

loin, on trouve un Païs bas, derriere le Havre des Moules, *Muſcle Harbour*; & l'herbe y eſt ſi haute, qu'elle paſſe la cheville du pié. Ce Païs eſt ſuivi du *Waeihgatt* (96), ou Détroit d'*Hindelopen*, ainſi nommé du mot *Waeihen*, qui ſignifie venter, parceque le vent du Sud y ſouffle impétueuſement. La Côte du Havre des Ours, *Bear Haven*, eſt toute compoſée de pierres rouges. Derriere le Waeihgatt eſt la Terre de Sud-Oueſt, *South-Weſt-land*, Païs-bas, dont les collines forment une vue aſſez agréable. On trouve enſuite ſept Iles. Il n'y a point de Vaiſſeaux qui oſent aller plus loin; & ſouvent même les glaces, amenées par des vents & des Courans fort impétueux, ne permettent point d'avancer tant vers l'Eſt.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

On prétend que c'eſt aux mois d'Avril & de Mai, que le froid du Spitzberg eſt le plus rude. Cependant dès le troiſieme jour de Mai, le Soleil ne s'y couche plus. Martens, qui s'y trouva, par les ſoixante-onze degrés, aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, rend témoignage que pendant le premier de ces trois mois le Soleil avoit encore ſi peu de force, & le froid étoit

(96) Il ne faut pas confondre ce nom avec celui du Détroit de Weigats.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

si piquant, qu'on ne pouvoit s'exposer à l'air sans se sentir tomber des larmes des yeux. Mais que dans les deux mois suivans, surtout en Juillet, la chaleur étoit si vive, que le godron des jointures du Vaisseau se fondoit, du côté qui étoit à l'abri du vent. Il ajoute que l'Hiver du Païs est plus ou moins rude, comme dans les autres climats, & que le froid y dépend beaucoup de la qualité des vents. Ceux du Nord & d'Est causent un froid si excessif, qu'à peine est il supportable; & ceux d'Oueſt & de Sud produisent beaucoup de nége, & quelquefois de la pluie; ce qui rend le tems plus modéré. Les autres, quelque nom que les gens de Mer leur donnent, varient eux-mêmes suivant la force des nues. Quelquefois le vent sera Sud, ou Sud-Oueſt dans un lieu, tandis qu'à peu de distance il est tout-à-fait opposé. L'expérience apprend aux Harponneurs que les années, où les brouillards ont été moins fréquens, sont les plus favorables pour la pêche des Baleines. On n'a pû savoir, au Spitzberg, si les Marées du Printems se reglent, suivant les Nouvelles & les Pleines Lunes.

Ce fut le 2 d'Août, en faisant route vers sa Patrie, que Martens vit cou-

cher le Soleil pour la premiere fois. Ses obſervations ſur les petites aiguilles de glace, ſur les Parhelies, & ſur les autres phénomenes du Spitzberg, different peu de celles des Voïageurs au Nord-Oueſt; mais il en fit de plus particulieres ſur la formation & la figure des floccons de nége. Au Spitzberg, lorſque le froid augmente, il monte des vapeurs de la Mer, comme des autres eaux, & ces vapeurs, ſe convertiſſant en pluie & en nége, ſe fondent comme un brouillard. Mais lorſqu'on les voit monter, en pleine lumiere du Soleil, ſans qu'elles ſoient chaſſées par le vent, ou par quelque autre cauſe, c'eſt un ſigne que le tems va s'adoucir: & ſi l'air en eſt trop chargé, il ſe leve un vent qui les écarte, mais qui ne les empêche point de ſe ſoutenir longtems. Elles s'attachent aux habits & aux cheveux, comme une eſpece de ſueur. C'eſt de ces vapeurs que ſe forme la nége. On voit d'abord une très petite goutte, que Martens ne repréſente pas plus groſſe qu'un grain de ſable, & qui, paroiſſant croître par le brouillard, prend une figure platte & exagone, auſſi claire, auſſi tranſparente que le verre. D'autres gouttes s'attachant aux ſix coins de l'exagone, le

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

partage de la figure augmente par le froid : elle prend ſix branches, qui repréſentent les raïons d'une étoile, & qui, n'étant point encore tout-à-fait gelées, reſſemblent aſſez à de la Fougere. Enfin, l'augmentation de la gelée lui fait prendre la figure d'une véritable Etoile. Ainſi ſe forment, ſuivant Martens, ces Etoiles de nége, qu'on voit dans le plus grand froid, & qui perdent à la fin toutes leurs branches.

A l'égard de cette variété de figure, qu'on remarque dans les floccons de nége de Spitzberg, il obſerva, 1. que dans un froid moderé, & d'un tems pluvieux, la nége tombe en forme de petites roſes, d'aiguilles, & de petits grains de blé ; 2. que lorſque le tems s'adoucit, elle tombe en forme d'Etoiles, avec des branches qui reſſemblent aux feuilles de Fougere ; 3. que s'il n'y a que du brouillard & beaucoup de nége, les floccons ſont informes, en maſſes, ou en larmes ; 4. que s'il fait un froid exceſſif, avec un grand vent ; ils repréſentent des étoiles & des croix ; que s'il fait très froid, ſans aucun vent, ils ont la forme d'étoiles & tombent en pelotons, parceque rien n'a pû ſéparer les uns des autres. Enfin, l'Ob-

ſervateur remarqua que d'un vent de Nord-Oueſt, ou lorſque le Ciel étoit tout à fait couvert de nuages, & qu'en même-tems le vent étoit fort impétueux, il tomboit des grains de grêle d'une forme ronde & oblongue, couverts de pointes ou de piquans.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

Il diſtingue pluſieurs autres ſortes de nége étoilée; les unes qui ont plus de branches, & d'autres qui ont la forme d'un cœur: mais ces différentes figures ſont formées de la même maniere, par les vents d'Eſt & de Nord. Ceux d'Oueſt & de Sud forment les aiguilles de nége. Si la nége n'eſt pas diſperſée par le vent, elle tombe en pelotons; mais s'il la diſperſe, tous les floccons ne repréſentent que des étoiles ou des aiguilles, ſéparées les unes des autres, comme on voit voltiger, au Soleil, les atômes de pouſſiere. Au reſte, Martens aſſure qu'en Europe, comme au Spitzberg, on voit différentes figures de floccons, lorſqu'il nége d'un vent de Nord.

Il doit paroître aſſez ſurprenant qu'un terrein, tel qu'on repréſente celui du Spitzberg, porte quantité de belles Plantes, que la nature y conduit preſque tout-d'un-coup à leur perfection. A peine y voit on quelque ver-

Plantes du Spitzberg.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

dure au mois de Juin ; & dans le cours de Juillet la plûpart des herbes y ſont en fleur : il s'en trouve même, dont la ſemence a déja toute ſa maturité.

Martens donne la deſcription d'une Plante, à laquelle il n'a rien vu, dit-il, qui ait quelque rapport. Il en vante la beauté : ſes feuilles ſont épaiſſes, pleines de piquans, & d'un verd obſcur, comme celles de l'Aloes. Sa tige eſt brune, longue d'un demi doigt, & garnie de petits boutons de fleurs, couleur de chair, entaſſés les uns ſur les autres en forme de grappe. Cette Plante jette quelquefois deux tiges, l'une plus grande que l'autre, mais chargées toutes deux d'une grappe de fleurs. Sa racine eſt compoſée de pluſieurs petites fibres. Elle croît dans les eaux courantes ; & ſon nom dans Martens, eſt la Plante aux feuilles d'Aloës.

Il trouva dans la Baie des Danois, le 18 de Juillet, une Plante qu'il nomma la petite Joubarbe à boutons écaillés. Ses feuilles ſont dentelées, & reſſemblent fort à celles de la Marguerite, excepté qu'elles ſont plus humides & plus épaiſſes : elles croiſſent autour de la racine. Il s'éleve entr'elles une petite tige, de la longueur du pe-

tit doigt, ronde, velue, & ſans aucune feuille, ſi ce n'eſt à l'endroit où ſe ſéparant en deux, elle en produit une petite. Les fleurs croiſſent en boutons écaillés, comme celles du Stoechas, ſont de couleur brune, & compoſées de cinq feuilles pointues. Elles ont, dans le cœur, cinq petits grains, qui ſont la ſemence, mais qui n'étoient pas encore mûrs. La racine eſt un peu épaiſſe, droite, & garnie de fibres aſſez fortes.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

Martens trouva, dans la même Baie, quatre eſpeces de Renoncules, dont il décrit fort au long les différences. Les feuilles de l'une ſont auſſi piquantes à langue que celles de la Perſicaire.

Le Cochlearia du Spitzberg, ſi ſalutaire aux Equipages des Vaiſſeaux, differe du nôtre par la figure, quoiqu'il ait les mêmes vertus: ſa Plante pouſſe, d'une ſeule racine, quantité de feuilles, qui rampent autour de la racine. La tige eſt beaucoup moins haute que dans notre climat, ſort du milieu des feuilles, en pouſſe auſſi quelques-unes au-deſſous des rejettons. Les fleurs ſont compoſées de quatre feuilles blanches: il en croît pluſieurs ſur une ſeule tige, les unes au-deſſus des autres; & lorſqu'il s'en flétrit une, il

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

en renâît une autre à ſa place. La graine eſt enfermée dans une longue gouſſe. La racine eſt blanche, un peu épaiſſe, droite, fibreuſe par le bas. Cette Plante croît en abondance, ſur les parties des Rochers qui ſont le moins expoſées aux vents d'Eſt & de Nord. Elle eſt dans ſa perfection au mois de Juillet. Mais ſes feuilles ſont moins âcres que dans notre climat. La plûpart de ceux, qui ſont atteints du ſcorbut, les mangent en ſalade; & les Hollandois, avec du beurre étendu ſur une tranche de pain.

Dès le 26 Juin, ou trouve, parmi la mouſſe, quantité d'une eſpece d'herbe aux Perles, mais dont les feuilles ſont rudes, velues, épaiſſes & moins pleines de ſûc qu'elles ne ſont ordinairement dans notre climat. Les Allemands l'ont nommée *Muur-Pfeffer*, c'eſt-à-dire, Poivre de muraille. La fleur, avant qu'elle ſoit tout-à-fait formée, reſſemble à celle de l'Eſula, mais en s'épanouiſſant elle devient de couleur pourprine: & le nombre des feuilles varie, depuis cinq juſqu'à neuf, La racine eſt fort petite. Martens ne vit point la graine de cette Plante.

Il donne le nom de petite Biſtorte à une Plante moins commune, dont les

les feuilles n'ont que la largeur de l'ongle, & croiſſent une à une ſur la tige, excepté la plus baſſe, qui eſt jointe à une autre. Les plus proches de la fleur ſont les plus petites. Elles ont, en dedans, aſſez près du bord, pluſieurs petits nœuds ou taches, qui correſpondent à la pointe de la feuille, où aboutiſſent toutes les côtes. Elles ont auſſi quelques plis vers les bords. Quelquefois cette Plante ne pouſſe qu'une tige; quelquefois elle en pouſſe deux: mais la ſeconde eſt toujours plus baſſe que l'autre. La fleur eſt en pointe, compoſée de pluſieurs petites, couleur de chair, & jointes les unes contre les autres. Au 18 de Juillet, la graine n'étoit pas encore mure. La racine eſt tortueuſe, de la groſſeur du petit doigt, brune en dehors, de couleur de chair en dedans: elle a de fort petites fibres, & ſon goût eſt aſtringent.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZ-BERG.

La Baie du Sud offre une eſpece de Piloſelle, dont les feuilles, comme celles de cette Plante, ſont de deux en deux, un peu en pointe, & rudes: le bas de la tige eſt rond; & du bout, ſort une fleur blanche, dont Martens oublia de compter les feuilles. La racine eſt ronde & mince avec de petites fibres. On la prendroit pour une eſpece

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

d'Alsine, rude & velue: mais les feuilles n'en sont point fendues.

LE SPITZBERG.

On trouve dans la même Baie, une Plante qui ressemble à la Pervenche, mais dont les feuilles sont un peu plus rondes, & les plus grandes plissées en dehors. Elles croissent deux à deux, sur des tiges rampantes, qui ont quelques nœuds, & qui sont un peu ligneuses, la fleur a d'abord l'apparence d'une feuille qui ne fait que sortir: mais on la reconnoît, lorsqu'elle est sortie d'entre les feuilles. Martens ne la vit point assez épanouie, pour en vérifier la couleur. La racine est longue, mince, ronde, ligneuse & pleine de nœuds, un peu fibreuse à l'extrêmité.

Le même Canton produit une autre Plante, dont les feuilles & la fleur ressemblent à celles du Fraisier. Sur les tiges, qui sont rondes & velues, on voit deux feuilles vis à-vis l'une de l'autre, qui different en figure & en grandeur, l'une, semblable à une main, l'autre à un doigt. La fleur est jaune, & ses feuilles rondes; la racine ligneuse, un peu épaisse & avec quelques fibres, un peu écaillée par le haut, seche & astringente comme la Tormentille.

C'est aussi dans la Baie du Sud qu'on trouve une espece de *Fucus*, que Martens nomma *Plante de roche*. Sa singu-

larité demande une longue deſcription. La tige eſt large & platte, comme une feuille ; il en ſort néanmoins pluſieurs feuilles, toutes auſſi larges que la tige même, & qui ſont comme autant de nouvelles branches, au bout deſquelles il ſort de petites feuilles, longues & étroites. Les unes en ont cinq, les autres ſept. Ces petites feuilles ſont de couleur jaune, comme toute la Plante, auſſi tranſparentes que la colle forte, peut être ſont elles les fleurs de cette Plante. Proche des mêmes feuilles il en croît d'autres, qui ſont oblongues & creuſes, & qui paroiſſent autant de petites veſſies enflées, autour deſquelles il y en a pluſieurs autres, plus petites, & fort près les unes des autres. Ces petites veſſies ne contiennent que du vent, & font même un petit éclat lorſqu'elles ſont preſſées. Martens ne put remarquer ſi elles contenoient quelque graine. L'opinion des Matelots eſt que la graine de cette Plante produit les petits limats de Mer ; & dans cette ſuppoſition, que Martens ne put approfondir, on pourroit comparer les petites veſſies à celles où les chenilles s'engendrent ſur les feuilles de nos arbres. La racine de cette Plante ſort des rochers : elle a quelques fibres ; &

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

quoiqu'ordinairement platte, comme la tige, elle eſt quelquefois ronde. Lorſque la Plante eſt ſéche, elle paroît brune ou noirâtre; & pendant le ſouffle des vents de Sud ou d'Oueſt, elle redevient humide & jaune: mais dans les vents d'Eſt ou de Nord, elle eſt toujours roide & ſéche.

La figure des feuilles eſt celle d'une langue; elles ſont friſées aux deux côtés, mais l'extrêmité en eſt toute unie. Au milieu, on diſtingue deux côtes noires, qui aboutiſſent à la tige; & pluſieurs taches noires en dehors, le long des côtes. Depuis le milieu juſqu'à la tige, la feuille eſt fort liſſe: elle a deux raies blanches, qui vont depuis la tige juſqu'au milieu, & qui s'éloignant en cercle font à-peu-près un ovale, auquel il ne manqueroit rien ſi elles étoient tout à-fait jointes par les bouts. Chaque feuille a plus de ſix piés de long. La tige, qui eſt encore plus longue, eſt plus épaiſſe vers la racine que vers la feuille, & jette une odeur aſſez ſemblable à celle des moules. La racine eſt fort branchue; & ſes rameaux ſe partagent en pluſieurs autres: elle tient fortement aux rochers, ſous l'eau, où elle croît même à pluſieurs braſſes de profondeur.

Avec cette Plante, dont les ancres des Vaiſſeaux arrachent toujours une grande quantité, on en ramene ſouvent une autre, qui croît près d'elle, & qui eſt velue. Sa longueur eſt d'environ ſix piés. Elle reſſemble à la queue d'un cheval; mais, en quelques endroits, elle a de petites nodoſités, qui la font comparer à des cheveux pleins de lentes, ou à ceux qui ſe fendent aux extrêmités. Toute la Plante eſt d'une couleur beaucoup plus obſcure que l'autre, à laquelle ſes racines ſont entrelaſſées. Martens trouva dans les deux (97), quelques vers rouges, ſemblables à des Chenilles, & qui avoient pluſieurs piés.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

Il trouva, dans le Havre Anglois, une autre Plante Marine, qu'il nomme *Herbe de Mer*. Elle croît ſous l'eau, à huit piés de profondeur. Ses feuilles

(97) Dans tous les Traités de Botanique, il n'a rien trouvé, dit-il, qui ait plus de rapport à la premiere, qu'une Plante nommée *Alga marina platyceros poroſa*, dans l'*Herbarium* d'Iferdun; mais celle-ci eſt poreuſe & blanche: ni de plus ſemblable à la ſeconde, que cette Plante chevelue qu'Antoine Donat nomme, *Muſcus argenteus marinus, ſimilis plumæ*, au ſecond Livre de ſon Traité des Plantes qui croiſſent autour de Veniſe; excepté que celle-ci, loin d'être auſſi blanche que de l'argent, eſt au contraire jaune ou brune. La ſienne eſt, dit il, une eſpece d'Epithyme; d'où il prend droit de la nommer *Soie d'eau*, ou de roche.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

ont environ deux on trois pouces de largeur, ſont tranſparentes, & couleur de colle forte. Elles ſont unies, ſans coches & ſans piquans, & ſe terminent en pointe émouſſée. Ce qu'elles ont de plus ſingulier eſt de croître autour de la racine, avec une tige fort courte.

Autant que le climat du Spitzberg eſt ſtérile en Plantes, autant paroît-il fécond en différentes eſpeces d'Animaux. On les rapporte à trois claſſes; celle des Oiſeaux, celle des Quadrupedes, & celle de ceux qui n'ont point de piés; à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux nageoires qu'ils ont au milieu du corps, & qui leur ſervent à ſe traîner ſur la glace.

Le ſeul Oiſeau, qui vive toujours ſur terre, mais qu'on nomme *Coureur de rivage*, parcequ'il ne s'en écarte jamais, eſt une eſpece de Francolin, qui n'eſt pas plus gros qu'une Alouette. Son bec eſt étroit, mince, pointu, de couleur brune, & d'un pouce de longueur. Il a la tête ronde, auſſi groſſe que le cou; les piés diviſés en quatre ongles, trois par devant, un ſeul par derriere; les jambes courtes. Quoique ſa couleur ſoit celle de l'Alouette, la réverbération du Soleil y répand une

variété changeante, qu'on peut comparer à celle du cou des Canards. Il se nourrit de vers gris, & de chevrettes (98). Sa chair n'a ni le goût, ni l'odeur du Poisson.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

L'Oiseau de nége, ainsi nommé parcequ'on ne le voit jamais que sur la nége glacée, n'est pas plus gros qu'un Moineau, & ressemble à la Linotte par la figure, le bec & la couleur. Il a le bec court & pointu, & la tête aussi grosse que le cou. Ses jambes sont celles d'une Linotte; mais ses piés sont divisés par devant en trois doigts, garnis d'ongles longs & crochus, & un par derriere, un peu plus court, garni de même d'un ongle, long & courbé. Depuis la tête jusqu'à la queue, il est d'une extrême blancheur sous le ventre. Les plumes du dos & des aîles sont grises. Ces Oiseaux, qui sont en fort grand nombre, viennent familierement sur les Vaisseaux, & se laissent prendre à la main. Cependant il y a beaucoup d'apparence que c'est la faim qui les rend si privés; car ceux à qui l'on jette quelque nourriture disparoissent après s'être rassasiés, ou n'ont plus la même facilité à se laisser prendre. On a tenté d'en nourrir en cage, parceque leur chair

(98) Ou *Ecrevettes*.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

eſt d'aſſez bon goût ; mais ils y meurent bientôt.

L'*Oiſeau de glace*, qui tire auſſi ſon nom du ſejour continuel qu'il fait ſur la glace, a le plumage d'une beauté preſqu'éblouiſſante au Soleil. Il eſt de la groſſeur d'un Pigeon médiocre. Quoiqu'il ſe laiſſe approcher, il n'en eſt pas moins difficile à prendre. Martens n'en vit qu'un ; & n'aïant pas voulu le tuer d'un coup de fuſil, par reſpect pour ſa beauté, il eut le chagrin de le voir diſparoître, ſans l'avoir pû deſſiner.

Entre une infinité d'Oiſeaux de Mer, dont les Côtes du Spitzberg ſont peuplées, les uns ont le bec mince & pointu, & les autres l'ont épais & large. Dans cette derniere claſſe, quelques-uns l'ont partagé. On ne remarque pas moins de différence dans le derriere de leurs pattes. Les uns, tels que le Canard de Montagne, le *Kirmeu*, & le *Malemuck*, s'appuient à terre ſur une eſpece de talons ; les autres ſe tiennent debout ſur leurs ergots, tels que le Bourguemêtre, le *Ratsher* (99), le *Strundjager* (1), le *Kutyeghef*, le Perroquet (2), le *Lumb* ou *Loom*, le Pi-

(99) C'eſt à-dire, le Conſeiller.
(1) Le Chaſſe-merde.
(2) Ou ce qu'on nomme ainſi.

geon du Païs, & le Rotgans (3). Leur plume ne ſe mouille point. La plûpart ſont des Oiſeaux de proie. Ils ont auſſi un vol différent; celui qu'on nomme Pigeon, vole comme la Perdrix; le Lumb & le Rotgans, comme l'Hirondelle; le Malemuck, le Ratſber & le Strundjager, comme la Mouete; & le Bourguemêtre, comme la Cicogne. Les Oiſeaux de proie ſont le Bourguemêtre, le Ratſber, le Strundjager, le Kutyeghef & le Malemuck.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

La chair de tous ces Oiſeaux ſe reſſemble peu. Celle des Oiſeaux de proie eſt la moins bonne: on n'en pourroit pas même goûter ſans ſoulevement de cœur, ſi l'on ne prenoit ſoin de les tenir, pendant quelque tems, ſuſpendus à l'air, la tête en bas, pour leur faire ſortir du corps l'huile ou la graiſſe de Baleine dont ils ſont ordinairement remplis, & qu'ils avalent en ſuivant ces Animaux. Les Pigeons, les Perroquets & les Oies rouges ſont les plus charnus. Tous ces Oiſeaux à l'exception du Kirmeu, du Strundjager & du Canard de Montagne, font leurs nids ſur de hauts rochers, pour ſe garantir des Ours & des Renards; mais les uns ſe nichent plus haut que les autres. Ils

(3) L'Oie rouge.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

y ſont en ſi grand nombre, ſurtout vers la fin de Juin, où leurs Petits ſont éclos, que lorſqu'ils ſe mettent à voler, ils obſcurciſſent l'air, & que leur bruit cauſe une véritable ſurdité. Les Kirmeus, les Canards de Montagne & les Strundjagers font leurs nids dans de petites Iles fort baſſes, dont les Renards ne peuvent approcher; mais elles ne les mettent point en ſureté contre les Ours, qui nagent facilement d'une Ile à l'autre. Le nid des Canards de Montagnes eſt fait de mouſſe, & de leurs propres plumes, qu'ils s'arrachent de deſſous le ventre; les Kirmeus & les Rotgans pondent leurs œufs ſur la mouſſe. On nous donne la deſcription de quelques-uns de ces Oiſeaux.

Deſcription de quelques Oiſeaux.

Le Ratſber.

Le Ratſber, ou le Conſeiller, nom par lequel on a voulu exprimer ſon air grave & majeſtueux, a le bec aigu, étroit & mince, & n'a que trois ongles, qui ſont joints enſemble par une peau noire, il n'en a point au derriere du pié. Ses jambes ſont noires, & ſes yeux de la même couleur; mais, dans tout le reſte du corps, ſa blancheur ſurpaſſe celle de la nége. Sa queue, qui eſt longue & large, forme un très bel éventail. Enfin la juſte proportion de toutes ſes parties, & le contraſte d'un pluma-

ge fort blanc avec la noirceur de ſon bec, de ſes yeux & de ſes pattes, en font un Oiſeau charmant. Il n'aime pas l'eau, quoiqu'il ſe nourriſſe de Poiſſon; & ſa retraite ordinaire, après s'être raſſaſié de ſa pêche, eſt dans des lieux ſecs. Quelquefois il ſe repaît auſſi de fiente de Vaches marines, ſur leſquelles on le voit même perché, lorſqu'elles ſont ſur le ſable. Ces Oiſeaux volent ordinairement ſeuls; mais la vue de quelque proie les attire en troupes.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

Le Pigeon du Spitzberg, qu'on nomme auſſi *Pigeon-plongeur*, eſt d'une beauté rare. Sa groſſeur eſt celle d'un Canard. Il a le bec un peu long, mince & pointu, mais crochu vers la pointe, creux & rouge en dedans, & long de deux pouces. Ses pattes ſont courtes & rouges; ſa queue aſſez courte. On en voit de tout-à-fait noirs, de marquetés, & de blancs au milieu du corps; mais, ſous les aîles, ils ſont tous d'une extrême blancheur. Leur cri, qui eſt celui d'un jeune Pigeon, leur a fait donner ce nom par les Matelots; & c'eſt la ſeule reſſemblance qu'ils aient avec le Pigeon d'Europe. Ils volent fort bas ſur la Mer, ordinairement deux enſemble, & ſe tiennent long-tems ſous l'eau; d'où leur vient le nom de Plon-

Le Pigeon Plongeur.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

geur. Leur chair eſt de fort bon goût, lorſqu'on prend ſoin d'en ôter la graiſſe. Ils ſe nourriſſent de Chevrettes & de Langouſtins.

LE SPITZBERG.

Le Lumb.

Le Lumb du Spitzberg reſſemble au Pigeon-plongeur par le bec ; mais il a les piés & les ongles noirs, les pattes courtes & de la même couleur. Il eſt auſſi preſque noir ſur le dos, tandis que, ſous le ventre, ſa blancheur eſt admirable. Il a la queue courte, un cri déſagréable, qui approche de celui du Corbeau, & tant de paſſion pour ſes Petits, qu'il ſe laiſſe plutôt mettre en pieces, que de les abandonner. Il les couvre de ſes aîles en nageant. Leur retraite, après avoir trouvé leur proie, eſt ſur les Montagnes, où ils ſe raſſemblent en troupes.

Le Kutyegef.

Le nom du Kutyeghef exprime ſon cri. C'eſt un fort bel Oiſeau, qui a le bec un peu courbé, avec une petite boſſe au-deſſous, & ſes yeux ſont noirs, mais entourés d'un beau cercle rouge. Il n'a que trois ongles, qui tiennent à une peau noire. Ses jambes ſont de la même couleur ; ſa queue longue & large, en éventail, & blanche, comme ſon ventre ; ſon dos & ſes aîles, de couleur griſe. Il ſe nourrit de la graiſſe ou de l'huile, que les Baleines laiſſent

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

ſur leurs traces. On remarque deux particularités de cet Oiſeau ; l'une, qu'il nage toujours la tête haute, & contre le vent, quelque fort qu'il ſoit ; l'autre, que ſa fiente a quelque propriété ſinguliere, qui attire un autre Oiſeau, à qui ſon goût, pour cet excrément, a fait donner le nom de *Striund-jager* : il ne ceſſe point de ſuivre le Kutyeghef, juſqu'à ce qu'il lui ait vu rendre ce qu'il avalle fort avidement.

LE SPITZBERG.

LE BOURGUEMÊTRE.

L'Oiſeau qu'on nomme le Bourguemêtre, parcequ'il eſt le plus gros du Spitzberg ; a le bec crochu, de couleur jaune, étroit, mais épais, & fort boſſu dans ſa partie inférieure. Il a les naſeaux extrêmement fendus, un cercle rouge autour des yeux, trois ongles gris, les jambes de même couleur, moins longues, mais auſſi groſſes que celles de la Cicogne, la queue large & blanche, en forme d'éventail, les aîles & tout le dos de couleur pâle, & le reſte du corps, blanc. On ne marque point exactement ſa groſſeur ; mais on fait juger de ſa force, en ajoutant qu'après la pêche des Baleines, & lorſqu'il les voit mettre en pieces, il vient enlever de gros morceaux de leur graiſſe. Il niche dans les plus hautes fentes des rochers, où les balles de fuſil ne peu-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

vent atteindre. Il a le vol de la Cicogne, & ſon cri tire ſur celui du Corbeau. Les Malemuks, autres Oiſeaux de Mer, ont tant de reſpect pour le Bourguemêtre, que lorſqu'ils le voient approcher d'eux, ils ſe couchent devant lui & ſe laiſſent mordre. On doute néanmoins qu'il puiſſe leur faire grand mal, parcequ'ils ont la peau fort dure; ſans quoi, dit Martens, ils ſe défendroient ſans doute, ou s'envoleroient; au lieu que malgré les mauvais traitemens du Bourguemêtre, ils ne quittent la place que lorſqu'il s'eſt éloigné.

LE SPITZBERG.

LE ROTGANS.

Le Rotgans, ou l'Oie rouge, a le bec crochu, court, épais & noir, trois doigts aux pattes, & trois ongles de même couleur, liés par une peau qui n'eſt pas plus blanche. On ignore ce qui lui a fait donner ce nom, tandis qu'au lieu d'être rouge, il eſt preſque noir par tout le corps, à l'exception du ventre, qu'il a d'une grande blancheur. Sa forme n'eſt pas non plus celle de l'Oie, & il vole de même. Son plumage n'eſt qu'un poil, qui ne ſe mouille pas plus que celui du Cigne. Sa queue eſt courte, & c'eſt la ſeule reſſemblance qu'il ait avec l'Oie, ſi l'on ne veut lui en trouver une autre par le cri. Sa chair eſt de bon goût; mais avant

que de la rôtir, il faut la faire bouillir à l'eau.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

On a déja rapporté l'étrange inclination du *Strund-jager*, à laquelle il doit son nom. Cet Oiſeau, qui eſt de la groſſeur d'une Mouette, a le bec un peu émouſſé, crochu, épais, & de couleur noire. Il n'a que trois griffes, liées par une peau. Ses jambes ſont courtes. Sa queue forme un éventail, mais comme diviſé par une plume, qui avance beaucoup plus que les autres. Il a le deſſus de la tête noir, & les yeux de même couleur, un cercle jaunâtre autour du cou, les aîles & le dos de couleur brune, & le ventre blanc. Le Kutyeghef, qu'il ſuit conſtamment n'en paroît pas effraïé. Ils volent tous deux fort rapidement; & lorſque le Strund-Jager deſire la fiente de l'autre, il le preſſe plus vivement, juſqu'à le faire crier de peur; & c'eſt alors que le Kutyeghef lui lâche ſa nourriture. On voit rarement deux ou trois Strund Jagers enſemble; leur cri exprime ces Lettres I IA; & lorſqu'ils ſont à quelque diſtance, il en réſulte le nom de *Iohan*.

LE SPITZBERG.

Le Strund-jager.

De tous les Oiſeaux qui n'ont pas le pié diviſé & qui ont trois ongles, on n'en connoît point qui ait le bec

Le Perroquet-Plongeur.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

auſſi ſingulier que le Perroquet Plongeur. Il l'a fort large, rempli de petites raies de diverſes couleurs, pointu par deſſus & par deſſous, mais la pointe de deſſus un peu courbée, & celle de deſſous oblique. Ces deux parties du bec ont chacune environ trois pouces de large, & preſque la même longueur. Au-deſſus & au-deſſous, quatre entailles, qui ſe joignent enſemble, repréſentent de chaque côté la forme d'une demi-Lune; & les entre-deux forment la même figure. Le plus haut de ces intervalles eſt noir, quelquefois bleu, auſſi large que les trois autres; mais il a de plus, au-deſſous, & de chaque côté, un trou oblong: ces deux trous ſont ſans doute les naſeaux. L'entre-deux, dans la partie inférieure correſpondante, eſt un peu plus large. L'endroit de la partie ſupérieure, qui tire vers l'œil, offre un morceau de cartilage, long, blanchâtre, & rempli de trous. On voit, au deſſus de ce cartilage, & vers le dedans du bec, une eſpece de nerf, qui s'étend auſſi à la partie inférieure, & qui ſert à ouvrir & fermer le bec. Martens s'étonne, après cette Deſcription, qu'on y ait pû trouver le moindre fondement à nommer l'Oiſeau, Perroquet du Spitzberg.

Il n'y en a pas plus, dit-il, dans le reſte de ſa figure. Ses piés, ou ſes pattes, ont trois doigts, liés par une peau rouge, armés chacun d'un ongle fort court, mais très fort. Ses jambes ſont aſſez courtes, & de couleur rouge. Il marche, comme l'Oie, en tournant de côté & d'autre. Un cercle rouge, qui entoure ſes yeux, eſt ſurmonté d'une petite corne fort droite; & le deſſous de l'œil a ſa corne auſſi. Sa queue eſt courte; le deſſus de ſa tête, noir, & le reſte, au-deſſous des yeux, d'un beau blanc. Le cou eſt entouré d'un cercle noir. Le dos & le dehors des aîles ſont de la même couleur, mais le ventre eſt blanc. Enfin, les aîles ſont fort pointues. Ces Oiſeaux volent ordinairement ſeuls, & jamais plus de deux enſemble. Ils ſe tiennent longtems ſous l'eau, & ſe nourriſſent, comme la plûpart des autres, de Chevrettes, de Langouſtins, de Vers & d'Araignées de Mer. Leur chair eſt d'un fort bon goût.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

Le Kirmeu, ainſi nommé de ſon cri, eſt un Oiſeau qu'on croiroit fort gros, ſurtout lorſqu'il ceſſe de voler, parcequ'il a les aîles & la queue d'une longueur extraordinaire; mais après l'avoir plumé, on ne lui trouve pas plus

Le Kirmeu.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

DE SPITZBERG.

de chair qu'au Moineau. Son bec eſt mince, fort pointu, & de la rougeur du ſang. Ses griffes & la peau de ſes piés ne ſont pas d'un rouge moins vif; mais les ongles ſont noirs. Ses jambes ſont rouges & courtes. Le deſſus de ſa tête eſt noir, en forme de petit capuchon, tandis que les côtés ſont d'une blancheur de nége, & le reſte du corps d'une couleur argentée, ou d'un blanc qui tire ſur le gris. Le deſſous des aîles & de la queue eſt tout-à-fait blanc, & les plumes des aîles ſont noires d'un côté. Cette variété de couleurs, dans toutes les parties du corps, rend le Kirmeu un fort agréable Oiſeau. Ses plumes ſont auſſi déliées que des cheveux. Ces Oiſeaux volent ordinairement ſeuls, quoiqu'ils ſe raſſemblent en grand nombre dans les lieux où ils font leurs nids de mouſſe. On a peine à diſtinguer leurs œufs des nids mêmes, parceque les uns & les autres ſont d'un blanc ſale, mêlé de petites taches noires. Ces œufs, qui ſont de la groſſeur de ceux de Pigeon, ont le goût des œufs de Vaneaux & ſont un bon aliment : le jaune en eſt rouge, le blanc bleuâtre, & l'une des extrêmités eſt fort pointue. Le Kirmeu, attaqué dans ſon nid, vole courageuſement vers

ceux qui l'insultent, les mord & jette des cris.

Le nom de Malemuck est composé de deux mots Allemands, *Malle* & *Mueke*, dont le premier signifie *fou*, l'autre *Moucheron*, & vient aux Oiseaux, qui le portent, de ce qu'ils se laissent tuer facilement, & de ce qu'ils s'attroupent comme des Moucherons. Ils avallent tant de cette graisse ou de cette huile que la Baleine jette avec son eau, que leur estomac ne la pouvant plus supporter, ils s'agitent dans l'eau, pour rendre ce qu'ils ont mangé : mais ils ne l'ont pas plutôt rendu, qu'ils s'en rempliſſent encore, jusqu'à ce qu'ils soient las du mouvement qu'ils se donnent. Lorsqu'une Baleine est blessée par les Harponneurs, ils sont plus avides encore à suivre la trace de son sang. Ils servent ainsi à faire découvrir les Baleines mortes. En un mot, on ne connoît point d'Oiseaux plus voraces. Ils s'entrebattent & se mordent, pour saisir leur proie. Lorsqu'ils sont las ou rassasiés, ils se reposent sur la glace ou sur l'eau. On a parlé de l'instinct, qui leur fait respecter le Bourguemêtre. Leur bec est fort singulier, par ses diverses jointures. Dans la partie supérieure, proche de la tête, il a de petits

* Histoire naturelle de l'Amer. Septentr.

Le Spitzberg.

Le Malemuck.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

naſeaux de figure oblongue, au-deſſous deſquels on voit ſortir une eſpece de nouveau bec, crochu & fort pointu. Le deſſous du véritable bec eſt diviſé en quatre parties, deux deſquelles, ſe joignant par-deſſous, aboutiſſent en pointe : les deux autres tendent vers le haut ; & celles qui vont en pointe ſe joignent exactement avec le bout ſupérieur du bec. Les trois ongles & l'ergot du Malemuck ſont fort courts, & de couleur griſe, comme la peau qui lie les ongles. Il a la queue large, & les aîles fort longues. On remarque beaucoup de variété dans la couleur de ces Oiſeaux ; les uns ſont tous gris ; les autres ſont gris ſur les aîles & ſur le dos, blancs ſur la tête & ſous le ventre. Martens juge que cette différence en eſt une dans l'eſpece, quoique d'autres ne l'attribuent qu'à l'âge. Les Malemucks volent à-peu-près comme la Mouette, friſent l'eau, & remuent peu les aîles. La tempête ne les étonne point. Ils n'aiment point à plonger ; mais lorſqu'ils veulent ſe rafraîchir ou ſe laver, ils ſe tiennent ſur l'eau, une aîle croiſée ſur l'autre. Avant que de s'élever en l'air, ils font pluſieurs tours en rond, comme s'ils vouloient prendre leur eſſor ; & lorſqu'ils ſont ſur le tillac d'un Vaiſ-

LE SPITZBERG.

seau, ils ne peuvent s'envoler, s'ils ne trouvent quelque pente qui les aide. Ils ont beaucoup de peine à marcher, & ne le font même qu'en chancelant. C'est foiblesse apparemment, plutôt que pesanteur, car il n'y a point d'Oiseaux qui aient moins de chair : aussi n'ont-ils que la poitrine, qu'on puisse manger, après les avoir suspendus pendant deux ou trois jours, & les avoir fait tremper dans de l'eau douce, pour leur ôter une puanteur qui révolte. Ceux qu'on voit assez communément, dans les autres Mers du Nord, sont différens des Malemucks du Spitzberg.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

L'Oiseau, qu'on a nommé Jean de Gand, sans que l'origine de ce nom soit connue, est du moins aussi gros qu'une Cigogne, & lui ressemble par la figure. Ses plumes sont blanches & noires. Mais il a les piés fort larges. Il vole seul, & fend l'air presque sans remuer ses aîles. Dès qu'il approche des grandes glaces, il retourne. C'est un Oiseau de proie des plus remarquables, par l'extrême vivacité de sa vue. Il se jette de fort haut dans les flots, avec une vîtesse qui ne peut être représentée. On attribue, à sa cervelle, des vertus contre plusieurs maladies. Cet Oiseau s'avance jusqu'à la Mer d'Espa-

LE JEAN DE GAND.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER SEPTENTR.

gne ; mais il n'eſt ſi commun, nulle part, que dans les parties des Mers du Nord où l'on pêche le Hareng.

LE SPITZBERG.

Au reſte, toutes ces eſpeces d'Oiſeaux ne viennent au Spitzberg qu'après l'Hiver, pendant que le Soleil eſt ſur l'horizon. Dès que le froid augmente & que les nuits commencent à s'allonger, ils s'attroupent, chaque eſpece enſemble, & diſparoiſſent en peu de jours. Martens a peine à s'imaginer comment ceux qui n'aiment pas l'eau, tels que les Francolins, l'Oiſeau de nége, l'Oiſeau de glace, &c. peuvent faire leur trajet par Mer.

Les Renes, les Renards & les Ours blancs, ſont les ſeuls Animaux à quatre piés du Spitzberg, & ne different point de ceux des autres Païs glacés : mais il n'eſt pas aiſé de deviner quels ſont leurs alimens, pendant un Hiver de neuf ou dix mois.

Vaches & Chiens de Mer.

Les Vaches marines (4) & les Chiens de mer (5), ſont fort remarquables ici par leur groſſeur extraordinaire & leur

(4) Ajoutons que les Anglois leur donnent le nom de Chevaux marins, les Portugais celui de Manates, les François celui de Lamentins, & les Hollandois celui de Valdraſſes.

(5) On les trouve auſſi nommés, Veaux, Loups, & Lions marins, Séals par les Anglois, Rubbes & Moriſſes par les Allemands.

prodigieuſe abondance. Quelques Allemans, Pêcheurs de Baleines, ont rapporté que cette pêche leur aïant mal réuſſi, & ſe trouvant près d'une Ile, qu'ils virent couverte de Vaches marines, ils réſolurent d'en tuer un grand nombre, pour ſe dédommager du mauvais ſuccès de leur Voïage. Ils y emploïerent toutes ſortes d'armes, telles que les Harpons, les Lances & les Fuſils : mais à meſure qu'ils tuoient de ces Animaux, il en venoit de nouvelles troupes, avec tant de fureur & d'audace (6), que dans la crainte de ne pouvoir leur réſiſter, ils prirent le parti de ſe faire comme un rempart de ceux qu'ils avoient tués. Ils s'enfermerent dans cette eſpece de Fort, en y laiſſant une ſeule ouverture. D'autres Vaches marines ne ceſſerent point d'y entrer ; & les Allemans, réuniſſant tous leurs coups ſur les plus hardies, les attaquoient au paſſage. Ils en tuerent ainſi pluſieurs milliers. Les dents de ces Ani-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

(6) Ceux qui ſont libres, dit Martens, font tous leurs efforts pour délivrer ceux qu'on a pris, & ſe jettent même ſur les Chaloupes, mordant & grinçant les dents, avec des mugiſſemens épouvantables. Ils ne quittent point la partie. Si leur grand nombre oblige une Chaloupe de fuir, ils la pourſuivent juſqu'à ce qu'ils la perdent de vue ; mais ils ne peuvent aller loin, parceque dans leur multitude ils s'embarraſſent les uns les autres.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

maux étoient autrefois plus eſtimées qu'aujourd'hui. Comme c'eſt l'unique partie qu'on recherche, ceux qui s'attachent à leur faire la guerre leur coupent la tête après les avoir tués, & la portent à bord, où l'on ſe contente d'en arracher les dents, & le reſte du corps eſt abandonné. On ne peut en enlever la graiſſe, parcequ'elle eſt entremêlée, avec la chair, comme celle du Pourceau. Celle des Chiens marins eſt entre cuir & chair, & l'on en tire une excellente huile.

Leur différence d'avec ceux des autres Mers.

Quoiqu'on ne puiſſe douter que ces deux eſpeces d'Animaux ne ſoient celles qu'on a repréſentées ſous les mêmes noms dans d'autres climats, la différence en paroît ſi grande dans les Deſcriptions des Voïageurs, qu'à quelque cauſe qu'elle doive être attribuée, on ne peut ſe diſpenſer de la faire ſentir. C'eſt au Lecteur à comparer les deux peintures ſuivantes avec celles qu'il a déja vues.

Le Veau, ou Chien marin, dit Martens, & le Cheval marin, ſont deux amphibies, qui ont les piés ſemblables aux pattes d'Oie, & garnis de cinq griffes non-diviſées, mais jointes enſemble par une peau noire. Le plus commun, dans les Mers glacées, eſt le

Veau

Veau marin. Il a la tête ſemblable à celle d'un Chien, avec les oreilles écourtées. Cependant ils ne l'ont pas tous de la même forme : les uns l'ont plus ronde, les autres plus longue & plus décharnée. Au-deſſous du muſeau, ils ont une barbe ; ils ont quelques poils aux naſeaux, & quelques-uns au-deſſus des yeux, en forme de ſourcils, mais rarement plus de quatre. Ils ont l'œil grand, creux, & fort clair. Leur peau eſt couverte d'un poil court. Ils ſont de diverſes couleurs, & marquetés comme le Tigre. Les uns ſont d'un noir tacheté de blanc, les autres jaunes, quelques-uns gris, & d'autres roux. Leurs dents ſont auſſi tranchantes, avec plus de force, que celles d'un Chien, & peuvent couper un bâton de la groſſeur du bras. Leurs griffes ſont noires, longues & pointues ; leur queue courte. Ils aboient comme des Chiens enroués, & leurs petits ont un cri ſemblable au miaulement des Chats. Quoiqu'ils marchent comme s'ils étoient eſtropiés des piés de derriere, ils ſavent grimper ſur de hauts glaçons, où ils vont dormir, & où ils ſe plaiſent beaucoup, ſurtout lorſqu'ils voient luire le Soleil. C'eſt ſur la glace, près du rivage, qu'on les voit en plus grand nombre ; il eſt quel-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

quefois ſi grand, qu'on pourroit charger un Vaiſſeau de leur huile. Mais on a beaucoup de peine à les écorcher; & dans le tems que les Pêcheurs ſont obligés d'en prendre pour leur voïage, ils ne ſont pas tous également gras. Les parages, qui ſont remplis de Veaux marins, ne valent rien pour la pêche de la Baleine, apparemment parcequ'ils fouragent tout, & qu'ils ne laiſſent rien aux Baleines. Autant qu'on en peut juger, ils vivent de petits Poiſſons: cependant la plûpart de ceux qu'on ouvre, n'ont dans le ventre que des Vers longs & blanchâtres, de la groſſeur du petit doigt. Peut-être s'y engendrent-ils. Lorſqu'on veut les tuer ſur la glace, on commence par jetter de grands cris, qui leur font lever le muſeau, allonger le cou, & pouſſer leurs aboiemens. Alors on les attaque avec deux piques, c'eſt-à-dire, que du bois de l'inſtrument on leur donne, ſur le muſeau, des coups qui les étourdiſſent: mais pour peu qu'on tarde à les achever, ils ſe relevent; & quelques-uns ſe défendent en mordant, ou courent même vers leurs Ennemis. La plûpart ſe jettent dans l'eau, & laiſſent après eux une fiente jaune, fort puante, qu'ils paroiſſent lancer contre ceux qui les

poursuivent : d'ailleurs ils ont naturellement une odeur fort infecte. Pendant qu'on fait la guerre à ceux qui sont encore sur la glace, les autres demeurent à demi-corps hors de l'eau, & semblent considérer ce qui se passe. Lorsqu'ils veulent plonger, ils allongent le cou & levent le museau. Pour sauter de la glace dans l'eau, ils se jettent la tête la premiere. Leurs Petits sont autour d'eux : ceux qu'on prend quelquefois en vie, miaulent comme les Chats, ne veulent prendre aucune nourriture, & se jettent sur un homme qui veut les toucher.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

Les plus grands Veaux marins que j'aie vus, continue Martens, avoient huit piés de long : mais leur longueur ordinaire est entre cinq & huit piés. D'un seul des plus grands, nous tirâmes un demi baril de graisse. Elle a trois ou quatre pouces d'épaisseur entre cuir & chair, & se sépare comme l'on tire une peau. La chair est tout-à-fait noire. Ils ont une extrême quantité de sang. Leur foie, leur poumon & leur cœur sont fort gros, & peuvent se manger, mais c'est après les avoir lavés longtems, pour en ôter l'odeur forte, & les avoir fait bouillir avec divers assaisonnemens ; ce qui ne les empêche

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

pas même de conſerver un goût d'huile, qui ſouleve l'eſtomac. Ils ont une prodigieuſe quantité de boïaux fort étroits, où l'on ne trouve aucune ſorte de graiſſe. Leur partie génitale eſt un os dur, de la longueur d'un pan, & couvert de nerfs. Ils n'ont pas tous la prunelle de l'œil d'une même couleur : elle eſt ou criſtalline, ou blanche, ou jaune, ou rougeâtre, & plus groſſe qu'un pois. Ces Animaux ſont ſi furieux, lorſqu'ils veulent s'accoupler, qu'il eſt dangereux de s'en approcher ſur les glaçons. On s'efforce alors de les tuer ſans ſortir des chaloupes : mais ils ne meurent pas facilement, quoique mortellement bleſſés. Ecorchés même, ils vivent encore ; & les agitations avec leſquelles ils ſe roulent dans leur ſang, forment un ſpectacle affreux. Les coups qu'on leur donne ſur la tête & le muſeau ne leur ôtent pas l'envie de mordre ; ils ſaiſiſſent ce qu'on leur preſente, avec autant de force que s'ils n'avoient point été bleſſés. Enfin, l'on eſt obligé de leur enfoncer une demie pique au travers du cœur & du foie, d'où cette nouvelle bleſſure fait encore ſortir beaucoup de ſang.

Le Cheval marin, ſuivant les obſervations du même Voïageur, reſſemble

beaucoup au Veau marin ; mais il eſt conſidérablement plus gros. Sa groſſeur commune eſt celle d'un Bœuf. Sa tête eſt auſſi plus groſſe, plus ronde & plus dure. Il a les pattes du Veau marin, c'eſt-à-dire, cinq doigts ou cinq griffes à chacune ; mais les ongles en ſont plus courts. Sa peau n'a pas moins d'un pouce d'épaiſſeur, ſurtout autour du cou. Les uns l'ont couverte d'un poil, couleur de ſouris ; les autres d'un poil rouge, ou gris ; & d'autres en ont fort peu. Ils ſont ordinairement pleins de galles & d'écorchures, qu'ils ſe font vraiſemblablement à force de ſe gratter. Autour des jointures, ils ont la peau fort ridée. Leur machoire ſupérieure offre deux grandes dents, qui leur deſcendent au-deſſous des babines inférieures, & qui ont, dans quelques-uns, plus de deux piés de long : les jeunes n'ont pas cette eſpece de défenſes ; mais elles leur viennent avec l'âge. Quoiqu'il paroiſſe certain que tous les vieux en ſont naturellement munis, il s'en trouve qui n'en ont qu'une ſeule ; & l'on juge qu'ils ont perdu l'autre en vieilliſſant, ou dans leurs combats. Ces deux dents ſont fort blanches, ſolides & peſantes ; mais la racine en eſt creuſe. On en fait des manches de couteaux, des boîtes, & d'au-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

HISTOIRE ATURELLE E L'AMER. TENTR. SPITZ-

tres bijoux, qui ont été longtems plus eſtimés & plus chers que l'ivoire. Des autres dents, les Habitans de Jutland font des boutons aſſez propres, pour leurs habits. Les Chevaux marins ont l'ouverture de la gueule auſſi large que celle d'un Bœuf; & ſur les babines, comme au-deſſous, pluſieurs ſoies creuſes, de la groſſeur d'un fétu de paille. Il n'y a point de Matelots qui ne ſe faſſe une bague de ces ſoies, dans l'opinion qu'elles garantiſſent de la crampe. Au-deſſus de la barbe d'enhaut, les Chevaux marins ont deux ouvertures, ou deux naſeaux en demi-cercle, par leſquelles ils jettent l'eau comme les Baleines, mais avec bien moins de bruit. Leurs yeux ſont aſſez élevés au-deſſus du nez, & bordés de ſourcils : ils ont la rougeur du ſang, & ſe fixent d'un air affreux ſur ce qu'ils regardent. Leurs oreilles ſont un peu plus élevées que leurs yeux, ſans en être fort éloignées, & reſſemblent à celles des Veaux marins. Leur langue a la groſſeur de celle du Bœuf : elle ne fait pas un mauvais aliment, dans ſa fraîcheur; mais deux ou trois jours ſuffiſent pour lui faire prendre un goût rance & huileux. Ces Animaux ont le cou d'une épaiſſeur, qui ne leur permet gueres de tourner

la tête, ce qui les obligeant de tourner beaucoup les yeux, leur donne l'air encore plus *torve*; ils ont la queue courte, comme celle du Veau marin. HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

On a déja remarqué qu'il eſt très difficile d'enlever leur graiſſe, parcequ'elle eſt entremêlée avec la chair, comme celle du Pourceau. Le foie & le cœur ſe mangent, & ſont même un fort bon mets pour les Matelots, qui n'en ont pas beaucoup d'autres à choiſir. La partie génitale eſt un os dur, d'environ deux piés de long, qui diminue en groſſeur vers le bout, & qui eſt un peu courbé vers le milieu; plat vers le ventre, rond dans tout le reſte de la longueur, & couvert de nerfs. On juge que les Chevaux marins vivent d'herbe & de poiſſon; d'herbe, parceque leur fiente reſſemble à celle du Cheval terreſtre; de poiſſon, parcequ'en dépeçant une Baleine, on apperçoit ordinairement quelques Chevaux marins, qui en tirent ſous l'eau différentes pieces. On voit, ſur les glaçons du Spitzberg, un grand nombre de ces Animaux qui font retentir l'air de leurs mugiſſemens. S'ils ſe jettent dans l'eau; c'eſt la tête la premiere, comme les Veaux marins. Ils dorment & ronflent, non-ſeulement ſur la glace, mais dans l'eau LE SPITZBERG.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZ-BERG.

même, où quelquefois on les croiroit morts. Leur ardeur eſt ſurprenante à défendre leur propre vie & celle des Animaux de leur eſpece. S'ils en voient un bleſſé, ils vont droit à la Chaloupe, ſans s'effraïer des coups & du bruit : les uns plongent, & de leurs défenſes, ils y font quelquefois de grands trous ; d'autres l'attaquent ouvertement, la moitié du corps hors de l'eau, & s'efforcent de la renverſer. Dans ces occaſions, les Pêcheurs n'ont pas d'autre reſſource que la fuite. L'unique méthode, lorſqu'on a lancé le harpon ſur un Cheval marin, eſt de le laiſſer nâger juſqu'à ce qu'il ſoit affoibli par la perte de ſon ſang : on retire alors la corde qu'on a filée. L'Animal, amené inſenſiblement près de la Chaloupe, s'agîte & fait pluſieurs ſauts : mais quelques coups de lance l'achevent bientôt. On ſaiſit, pour le darder, le tems où il ſe précipite d'un glaçon dans la Mer, autant pour dérobber la vue de ſa bleſſure aux autres, que pour lui percer plus facilement la peau, qui eſt alors plus rendue & plus unie ; au lieu que dans ſon ſommeil, ou ſon repos, elle eſt ſi lâche & ſi ridée, que le harpon ne fait ordinairement que l'effleurer. Cet inſtrument doit être du fer le meilleur &

le mieux trempé. Les harpons, qui ſervent à la pêche des Baleines, ſont trop foibles pour la peau du Cheval marin. Le fer, comme celui des lances, eſt d'un pan & demi de longueur, & d'un pouſſe d'épaiſſeur.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

En réglant l'ordre par la groſſeur des Animaux du Spitzberg, c'étoit à la Baleine qu'on devoit ici le premier rang : mais il a paru plus naturel de commencer par les plus nombreuſes eſpeces ; & c'eſt à Martens qu'on s'attache encore, parcequ'aïant joint, à la qualité de Voïageur & de Naturaliſte, celle de Pêcheur, ſes obſervations ont le double mérite d'une ſage ſpéculation & d'une longue expérience.

Baleines. Leurs propriétés & leur Pêche.

Il les borne, dit-il, à l'eſpece de Baleines, auxquelles ce nom convient proprement, à celles qui ſont le principal motif des voïages qu'on fait aux Mers glacées, quoique dans pluſieurs Relations on trouve d'autres Animaux marins, confondus ſous le même nom.

La Baleine eſt un Poiſſon de monſtrueuſe grandeur, dont la forme générale repréſente une forme de Cordonnier renverſée. Elle n'a que deux nageoires, placées derriere les yeux, & d'une grandeur proportionnée à ſon corps, couvertes d'une peau épaiſſe,

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

noire & marbrée de raies blanches. Cette marbrure reſſemble aux veines du bois ; & dans ſes traits les plus épais comme dans les plus minces, paſſent d'autres veines, d'un blanc jaunâtre, mêlange qui leur donne beaucoup d'agrément. Après avoir coupé les nageoires, on trouve, au-deſſous de la peau, des os qui reſſemblent à une main d'homme ouverte, dont les doigts ſont étendus. Les intervalles de ces jointures offrent des nerfs très roides, qui rebondiſſent, lorſqu'on les jette à terre avec force. On en peut couper des morceaux de la groſſeur d'une tête d'homme ; & leur reſſort ſe conſerve longtems ſi vif, qu'ils rejailliſſent non-ſeulement fort haut comme un Ballon, mais avec la viteſſe d'une fleche. La Baleine, n'aïant que deux nageoires, s'en ſert comme d'avirons, & nage à-peu près comme une Chaloupe à deux rames. Sa queue n'eſt pas élevée, comme dans la plûpart des autres Poiſſons : elle eſt couchée horizontalement, comme celle du Dauphin & de quelques autres, & ſa largeur eſt entre trois & quatre braſſes. La tête forme le tiers de toute la maſſe du corps. Elle eſt plus grande dans les unes que dans les autres. Le devant des babines, hautes & baſſes,

a des poils assez courts. Ces babines sont d'ailleurs unies, un peu recourbées, à-peu-près de la forme d'une *S*, & se terminent sous les yeux, devant les nageoires. Au-dessus de la babine supérieure, il y a des raies noires, & quelques-unes d'un brun obscur, qui sont recourbées, de même. Les deux babines sont fort noires, lisses, rondes, & s'emboîtent l'une dans l'autre. C'est sous la babine supérieure qu'est ce qu'on nomme la côte de Baleine, espece de corne, qui lui tient lieu de dents, de couleur brune, noire, & jaune, avec des raies de diverses couleurs. Il se trouve des Baleines, qui ont les côtes d'un bleu clair; ce qui les fait croire jeunes. Au-devant de la babine inférieure, on remarque une cavité, où la babine supérieure s'emboîte, comme dans un étui. Martens, d'accord avec d'autres Navigateurs de la même expérience, juge que c'est par ce trou que la Baleine prend l'eau qu'elle rejette.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

C'est donc sa gueule qui contient la côte; & cette dure substance est garnie par tout de longs poils, assez semblables à du crin de cheval, qui, pendant des deux côtés, entourent toute la langue. On voit des Baleines qui ont la côte un peu courbée, en forme de ci-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

meterre, & d'autres qui l'ont en demi-lune. La plus petite partie, car c'eſt collectivement qu'on la nomme côte, eſt ſur le devant de la gueule, & va par derriere ſur le golier. Celle du milieu eſt la plus groſſe & la plus longue; elle a quelquefois la longueur de deux ou trois hommes. D'un côté, la gueule eſt garnie d'une rangée de deux cens cinquante côtes, & de l'autre, du même nombre; ce qui fait cinq cens côtes, ſans en compter de plus petites, qu'on ne tire point, parceque l'endroit où les deux babines ſe joignent étant fort étroit, il ſeroit trop difficile de les en arracher. Chaque rangée de côtes eſt un peu courbe en dedans, & prend, vers les babines, la figure d'une demi-lune. Elle eſt large par le haut, dans l'endroit où elle tient à la babine, & garnie partout de nerfs durs & blancs vers la racine, de ſorte qu'on peut mettre la main entre deux côtes. Ces nerfs blancs peuvent ſe manger dans leur fraîcheur; ils ne ſont pas coriaces & ſe rompent facilement; mais en vieilliſſant, ils prennent une fort mauvaiſe odeur. Dans les parties les plus larges de la côte, qui ſont celles de deſſus, vers la racine, il croît d'autres petites côtes, plus ou moins grandes, comme on voit

de petits & de grands arbres entremêlés dans une Forêt. La côte, en continuant toujours de donner ce nom à la totalité, eſt étroite & pointue par le bas : une cavité, qui regne en dehors, lui donne quelque reſſemblance avec une goutiere, & ſert à l'enchaſſement des côtes particulieres, qui ſe joignent les unes aux autres, comme les écailles d'une Ecreviſſe ou les tuiles d'un toît ; ce qui empêche que les babines inférieures n'en ſoient bleſſées. On fait divers uſages des côtes de Baleine ; mais le poil n'étant point emploïé, Martens juge qu'il pourroit être préparé comme le Lin, ou le Chanvre, pour en fabriquer de groſſes toiles, des cordages, & d'autres Marchandiſes de cette nature. Il n'eſt pas facile de couper les côtes de Baleine, & l'on y emploie divers inſtrumens de fer.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

La partie inférieure de la gueule eſt ordinairement blanche. La langue eſt entre les côtes, attachée à la mâchoire d'en bas : elle eſt blanche, comme tout ce qui la ſoutient ; mais bordée de taches noires. Sa ſubſtance n'eſt qu'une graiſſe molle & ſpongieuſe, qu'on a beaucoup de peine à découper. Cette raiſon la fait jetter ordinairement dans les flots, quoiqu'on en pût tirer cinq

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

ou six barils d'huile ; & c'eſt la proie du Poiſſon à ſcie, qui la cherche fort avidement.

LE SPITZBERG.

Sur la tête de la Baleine, devant les yeux & les nâgeoires, s'éleve une ſorte de loupe, qui a deux trous, un de chaque côté, & l'un vis-à-vis de l'autre, courbés tous deux en maniere d'*S*. C'eſt par ces deux ouvertures que l'Animal rejette l'eau avec beaucoup de force. Le bruit de ce mouvement, qui ſe fait entendre d'une lieue, reſſemble à celui du vent, lorſqu'il ſouffle dans une Cave. La Baleine ne rejette jamais l'eau avec plus de force, que lorſqu'elle eſt bleſſée ; & le bruit qu'elle fait alors reſſemble à celui d'une Mer agitée, ou du vent dans une tempête. Immédiatement après la loupe, ou la groſſeur, le corps ſe courbe en arc. La tête n'eſt pas ronde par le haut ; elle eſt un peu platte, avec une pente ſenſible juſqu'à la babine inférieure, à peu-près comme le toît d'une Maiſon. Cette babine eſt plus large qu'aucune autre partie du corps, ſurtout au milieu ; car le devant & le derriere ſont un peu plus étroits, ſuivant la forme de la tête. On a déja dit qu'en général tout le corps de la Baleine ne reſſemble pas mal à une forme de Cordonnier renverſée. Les yeux

ſont entre la groſſeur & les nâgeoires, & ne ſont pas plus gros que ceux d'un Bœuf. Ils ſont bordés de poils, qui forment une eſpece de ſourcils. La prunelle n'eſt guere plus groſſe qu'un pois; & le cryſtallin a la blancheur, la tranſparence & la clarté du cryſtal. Cependant quelques Baleines ont tout le globe des yeux, de couleur jaunâtre. Ils ſont placés fort bas, preſqu'à l'extrêmité de la babine inférieure.

Les oreilles de la Baleine ſont fort avant dans la tête. Auſſi n'entend-elle point, lorſqu'elle rejette ſon eau; & c'eſt le tems qu'on ſaiſit pour la darder. La partie antérieure du ventre & le dos ſont tout-à-fait rouges; mais le bas du ventre eſt ordinairement d'une grande blancheur, quoique dans quelques-unes ils ſoient de la noirceur du charbon. Au Soleil, la couleur de ces Animaux eſt fort belle, & les petites ondes qu'ils ont ſur le corps leur donnent l'éclat de l'argent. Quelques-unes ſont marbrées ſur tout le dos & ſur la queue. Martens aſſure qu'il trouva, ſur la queue d'une Baleine, le nombre 1222, auſſi nettement tracé que s'il l'eût été par un Peintre. Dans les endroits où elles ont été bleſſées, il reſte toujours une cicatrice blanche. Mais il y a peu

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

d'uniformité dans leur couleur ; on en voit de toutes blanches (7), d'à-demi blanches, de jaunes & noires, c'eſt-à-dire, marbrées de ces deux couleurs, & de toutes noires. Ces dernieres ne ſont pas même d'un noir égal : c'eſt tantôt un noir de velours, tantôt un noir de charbon, & tantôt la couleur d'une Tanche. Une Baleine, qui ſe porte bien, n'a pas la peau moins gliſſante & moins unie que l'Anguille ; cependant on peut ſe tenir ſur ſon corps, parceque la chair eſt ſi molle, qu'elle s'enfonce ſous le poids d'un Homme. Celle de la ſuperficie eſt auſſi mince que le Parchemin, & peut être arrachée facilement, du moins lorſque la chair s'échauffe, avec une eſpece de fermentation, qui paroît venir plutôt d'une chaleur inteſtine que de celle du Soleil. Les Baleines harponées, qui ſe ſont échauffées à force de nâger, jettent une fort mauvaiſe odeur lorſqu'on les prend. On peut leur enlever alors des lambeaux de peau, de la longueur d'un Homme ; ce qu'on tente envain lorſqu'elles ſont moins échauffées. A celles qui ſont mortes depuis quelques jours, & qui ont eſſuïé les raïons du

(7) Ellis & d'autres Anglois mettent beaucoup de Baleines blanches dans les Mers du Nord-Oueſt.

Soleil, on enleve aiſément la plus grande partie de la peau ; mais, en même-tems, on ſent une horrible puanteur, cauſée par la fermentation de la graiſſe qui s'échappe par les pores. Quelques Femmes du Nord ſe ſervent de cette peau, pour attacher le lin à leurs Quenouilles. En ſechant, la Baleine perd ſes couleurs. Le blanc devient ſale ; & le noir, qui ſervoit à le faire éclater, tire ſur le brun. Si l'on étend la peau contre le jour, on en voit le tiſſu, & les petits pores qui ſont le paſſage de la ſueur.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

La partie génitale des Baleines eſt un nerf, dont la force & la grandeur ſont proportionnées à celles de l'Animal. Il eſt long de ſept à huit piés, entouré d'une double peau, qui le fait reſſembler à un couteau dans ſa gaine, dont on ne voit qu'une petite partie du manche. La partie de la Femelle ne differe point de celle des Animaux terreſtres à quatre piés. De chaque côté, on diſtingue une mammelle, avec des traïons ſemblables à ceux d'une Vache. Quelques Baleines ont les mammelles toutes blanches ; d'autres les ont marquetées de taches noires & bleues. On aſſure que pour s'accoupler, les Baleines ſe tiennent droites, la tête hors de

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

l'eau, & que les Femelles ne portent jamais plus de deux Baleines à la fois; mais on ignore combien dure leur portée.

LE SPITZBERG.

Les os des Baleines ſont auſſi durs que ceux des Animaux terreſtres à quatre piés, quoiqu'ils ſoient auſſi poreux qu'une éponge, fort creux, & remplis de moelle. L'intérieur ne reſſemble pas mal à des raïons de miel. La babine inférieure eſt ſoutenue par deux os, grands & forts, placés vis à-vis l'un de l'autre, qui ont enſemble la forme d'une demi-lune; mais chacun à part ne repréſente que le quart d'un cercle: leur longueur eſt d'environ vingt piés. Les Matelots emportent ceux qui ſe trouvent ſecs à leur départ; mais un os, fraîchement tiré d'une Baleine, jette une odeur inſupportable, auſſi long-tems qu'il conſerve ſa moelle.

La chair des Baleines eſt groſſiere & coriace. Elle reſſembleroit aſſez à celle du Bœuf, ſi elle n'étoit entremêlée de quantité de nerfs. Bouillie, elle paroît ſeche & maigre, parceque la graiſſe n'eſt qu'entre la chair & la peau. Quelques parties deviennent bleues & vertes, comme le Bœuf ſalé, ſurtout dans les endroits où les muſcles ſe rencontrent; & pour peu qu'on tarde à les ap-

prêter, elles noirciſſent & ſe corrompent. La chair de la queue eſt moins dure & moins ſeche; c'eſt celle que les Matelots mangent, en gros morceaux, qu'ils coupent à l'endroit quarré, & qu'ils font cuire à l'eau comme la viande ordinaire.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

La graiſſe, dont on tire l'huile, & qui ne ſe trouve, comme aux Veaux marins, qu'entre cuir & chair, a le plus ſouvent ſix pouces d'épaiſſeur ſur le dos & ſous le ventre, quelquefois un pié ſur les nâgeoires, & juſqu'à deux à la babine inférieure, qui eſt toujours l'endroit le plus gras. Mais il en eſt des Baleines, comme de tous les autres Animaux; les unes ont plus de graiſſe que d'autres. C'eſt dans les petits nerfs, qui s'y trouvent mêlés, que l'huile ſe raſſemble. On l'exprime, comme l'eau d'une éponge.

La queue d'une Baleine lui ſervant de gouvernail, pour ſe tourner, & ſes nageoires d'avirons, ſon mouvement ne differe point de celui d'une Barque. Elle nage avec autant de vîteſſe qu'un Oiſeau vole, en laiſſant après elle un vaſte ſillon, comme les Vaiſſeaux qui ſont à la voile. Les Baleines du Cap Nord, auxquelles on donne ce nom, parcequ'elles ſe prennent entre le Spitz-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

berg & la Norwege, ne ſont pas ſi groſſes & rendent moins de graiſſe que celles du Spitzberg. Elles n'en donnent ordinairement que depuis dix juſqu'à trente barils; au lieu que celles du Spitzberg en rendent juſqu'à quatre-vingt-dix. Il n'eſt pas rare, au Spitzberg, de prendre des Baleines de cinquante ou ſoixante piés de long. Martens en prit une de cinquante-trois piés, dont la graiſſe remplit ſoixante & dix barils; ſa queue avoit trois braſſes & demie de largeur. Un autre Allemand tira d'une Baleine morte, que le hazard lui avoit fait rencontrer, cent trente barils de graiſſe Ces Animaux ont une meſure de longueur, qu'ils ne paſſent point; & Martens fait entendre que pour les plus grands, c'eſt environ ſoixante piés: mais leur épaiſſeur n'eſt pas ſi bornée; de ſorte qu'une Baleine peut être, à la fois, moins longue & plus groſſe qu'une autre.

Outre la peau mince & ſuperficielle, il s'en trouve, par-deſſous, une plus épaiſſe, qui couvre la graiſſe & qui eſt proportionnée à la groſſeur de la Baleine. Son épaiſſeur ordinaire eſt d'un pouce: elle eſt de la même couleur que la premiere, c'eſt-à-dire, noire, blanche, ou jaune, ſi la premiere l'eſt. Quelque

épaiſſe qu'elle puiſſe être, elle a ſi peu de roideur & de dureté, qu'on croiroit pouvoir l'apprêter comme le cuir : mais elle ſe ſeche, & ſe rompt enſuite aiſément. A l'égard des inteſtins, il ne paroît pas qu'on les ait encore étudiés. Ce que j'en puis dire, ajoute Martens, c'eſt qu'ils ſont couleur de chair, remplis de vent & d'une fiente jaune. On croit que la Baleine ſe nourrit de petits Limas de Mer ; mais Martens ne peut ſe perſuader que ces Inſectes ſoient capables de lui donner tant de graiſſe. Il condamne encore plus ceux qui ne la font vivre que de vent ; & la fiente jaune, qui ſe trouve dans ſes inteſtins, lui paroît une objection ſans replique. D'ailleurs, un Pêcheur célebre l'aſſura qu'il en avoit pris une aux environs de Hitland, dans laquelle on avoit trouvé près d'un baril de Harengs. Les Baleines étant plus petites, dans cette Mer, que celles du Spitzberg, leur pêche eſt beaucoup plus dangereuſe : elles ſont ſi légeres & ſi vives, que ne faiſant que ſauter dans l'eau, & tenant preſque toujours la queue au-deſſus, on n'oſe s'en approcher, pour leur lancer le harpon.

HISTOIRE NATUREILE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

Cependant le courage de cet animal marin ne répond point à ſa force, ni à ſa groſſeur. Dès qu'il apperçoit un

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

Homme ou une Chaloupe, il ſe cache ſous l'eau, pour prendre la fuite. On ne connoît même aucun exemple d'une Baleine, qui ait fait volontairement du mal aux Hommes, c'eſt-à-dire, ſans y être comme forcée par ſon propre danger; mais, alors, les Hommes ou les Chaloupes ne lui cauſent pas plus d'embarras qu'un grain de ſable, elle les fait ſauter en mille pieces. Toute la force d'une infinité d'autres Poiſſons, pris enſemble ou ſéparément, qui donnent tant de peine à les tirer au rivage, n'approche point de celle d'une Baleine. Elle fait quelquefois filer des miliers de braſſes de corde; & nageant avec beaucoup plus de vîteſſe qu'un Oiſeau ne vole, elle étourdit ceux qui la pourſuivent. Cependant on a toujours obſervé qu'elle ne peut nuire aux grands Vaiſſeaux. Lorſqu'elle leur donne un coup de ſa queue, elle ſe fait plus de mal qu'au Bâtiment.

C'eſt une expérience conſtante, qu'au Printems les Baleines du Spitzberg ſe retirent vers l'Oueſt, près du vieux Groenland & de l'Ile Mayen, & qu'enſuite elles retournent à l'Eſt du Spitzberg. Après elles, vient cette autre eſpece de Monſtres marins, que les Allemans nomment *Winnefiſhen*, Poiſſons

à nageoires, & que leur deſcription fait prendre pour ceux que les François appellent Souffleurs. On ceſſe alors de voir des Baleines. Elles nagent contre le vent, comme tous les gros Poiſſons. Leur plus mortel Ennemi eſt le Poiſſon à Scie (8), nommé plus ordinairement l'Eſpadon ou l'Epée. Jamais ils ne ſe rencontrent ſans combat, & c'eſt l'Eſpadon qui eſt toujours l'agreſſeur. Quelquefois deux de ces Animaux ſe joignent contre une Baleine. Comme elle n'a, pour arme offenſive & défenſive, que la queue, elle plonge la tête; & lorſqu'elle peut frapper ſon Ennemi, elle l'aſſomme du coup : mais il eſt fort adroit à l'eſquiver, & fondant ſur elle, il lui enfonce ſon arme dans le dos. Souvent il ne la perce point juſ-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

(8) Martens voudroit, dit-il, qu'on le nommât Poiſſon à peigne, parceque les dents de l'eſpece d'épée, qui lui ſort de la tête, reſſemblent plus aux dents d'un Peigne qu'à celles d'une ſcie. Donnons ſa Deſcription d'après le P. de Charlevoix, qui l'avoit vu combattre. Il eſt de la groſſeur d'une Vache, long de ſept ou huit piés, & ſon corps va toujours en rétréciſſant vers la queue : ſon arme eſt longue de trois piés & large de quatre doigts. Elle eſt poſée ſur ſon nez, & de chaque côté elle a une ſuite de dents, longues d'un pouce; rangées entr'elles dans une diſtance égale. Ce Poiſſon ſe met à toutes ſauces, & c'eſt un excellent manger. Sa tête eſt plus délicate que celle du Veau, plus groſſe & plus quartée. Il a les yeux extrêmement gros. *Journal Hiſtorique d'un Voïage en Amérique*, p. 54.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

qu'au fond du lard, & la bleſſure eſt legere. Chaque fois qu'il s'élance pour la frapper, elle plonge; mais il la pourſuit dans l'eau, & l'oblige de reparoître. Alors le combat recommence, & dure juſqu'à ce qu'il la perde de vue. Elle bat toujours en retraite, & nage mieux que lui à fleur d'eau. Les Baleines, qui ont été tuées par des Eſpadons, ſentent ſi mauvais, que l'odeur s'en répand fort loin.

Pêche Allemande de la Baleine.

Quoique pour la Pêche Françoiſe de la Baleine, nous aïons renvoïé le Lecteur à nos Relations, qui ſont entre les mains de tout le monde, on ne ſe plaindra point de nous voir donner ici quelque idée de celle des Allemands; & peut-être nos Pêcheurs en tireront-ils quelque utilité.

Lorſqu'on voit une grande abondance de Poiſſons blancs, on peut compter, dit Martens, que l'année ſera bonne, pour la Pêche des Baleines; mais on ne doit pas eſpérer d'en trouver beaucoup, dans les Parages où les Veaux marins ſont en grand nombre; parceque ces derniers Animaux mangeant tout ce qui ſert de nourriture aux Baleines, elles cherchent des retraites mieux pourvues de vivres.

Auſſi-tôt qu'on apperçoit une Baleine,

ne, ou qu'on l'entend ſouffler & rejetter l'eau, on crie d'abord, *val*, *val*, c'eſt-à-dire, en bas, en bas; & tous les Pêcheurs ſe jettent dans leurs Chaloupes. Chaque Chaloupe contient ordinairement ſix hommes, & quelquefois ſept, ſuivant ſa grandeur. Elles s'approchent de la Baleine, à force de rames. Le Harponneur, qui eſt toujours ſur l'avant, ſe leve, & lance le harpon, qu'il a devant lui. Le Monſtre n'eſt pas plutôt accroché, que voulant aller à fond, il tire la corde avec tant de force, que l'avant de la Chaloupe ſe trouve au niveau des flots, & qu'il l'entraîneroit même au fond, ſi l'attention n'étoit extrême à filer continuellement la corde. La méthode, pour lancer le harpon, eſt de tenir la pointe du fer vers la main gauche, avec la premiere des deux cordes auxquelles il eſt attaché. Cette corde a ſix ou ſept braſſes de long; ſon épaiſſeur eſt d'un pouce. On a pris ſoin de la mettre en cercle, afin qu'elle ne retienne pas le harpon lorſqu'on le lance; elle doit être plus ſouple que l'autre corde, qui la retient, & qui eſt à l'autre bout du harpon, pour ſuivre le Poiſſon dans ſa fuite: auſſi la fait-on du chanvre le plus doux & le plus fin, ſans la goudronner. Le

HISTOIRE NATURELLE DE L'OMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

Harponneur lance ſon inſtrument de la main droite. Lorſque la Baleine eſt accrochée, tous les Pêcheurs de la Chaloupe lui font face, & ſe hâtent de quitter leurs rames. Un d'entr'eux a, pour unique fonction, le ſoin de veiller ſur la grande corde. Chaque Chaloupe eſt fournie d'un monceau de cordes, diviſé en quatre ou cinq rouleaux, dont chacun en contient, depuis quatre-vingt, juſqu'à cent braſſes. Le premier tient à la petite corde du harpon. A meſure que la Baleine s'enfonce, on lâche plus de corde; & ſi la Chaloupe n'en a point aſſez, on prend celle des autres. Ces cordes ſont plus groſſes & plus fortes, que celle qui tient au fer du harpon: elles ſont d'un chanvre rude, & bien godronnées. Le Pêcheur, dont on vient de nommer l'office, & tous ſes Compagnons même, doivent prendre un ſoin extrême qu'au moment où la Baleine s'enfonce, leur grande corde ne ſe mêle, ou n'avance trop d'un côté; ſans cette attention, la Chaloupe ſeroit infailliblement renverſée. La corde doit filer directement par le milieu de la Chaloupe, & le Harponneur mouille ſans ceſſe, avec une éponge, le bord qu'elle touche en paſſant, dans la crainte qu'un mouvement ſi

rapide n'y mette le feu. Les autres y ont auſſi l'œil ; tandis qu'un Matelot expérimenté, qui eſt ſur l'arriere, pour gouverner la Chaloupe avec ſon aviron, obſerve de quel côté la corde file, ſe regle ſur ſon mouvement; car on croit pouvoir aſſurer, ſans exagération, que la Chaloupe va plus vîte que le vent.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

Un Harponneur, qui peut darder la Baleine au-deſſous de l'ouie, ou dans la plus grande partie du dos, choiſit toujours l'un ou l'autre de ces deux endroits. On s'efforce auſſi de la percer avec des lances, pour lui faire jetter plus de ſang. D'autres la frappent aux parties naturelles, lorſqu'ils y peuvent atteindre ; elle y eſt extrêmement ſenſible, & l'on a même obſervé qu'un coup de lance dans cet endroit, lorſqu'elle eſt prête à mourir, lui fait trembler tout le corps. Mais le plus ſouvent on n'a pas la liberté du choix. La tête eſt l'endroit où le harpon a le moins de priſe, parceque les os y ſont fort durs, & qu'il y a peu de graiſſe. On juge même que l'Animal connoît cette propriété; car lorſqu'il ſe voit en danger, & qu'il ne peut ſe garantir du harpon, il y expoſe la tête plus ordinairement que le dos. Le fer du har-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

pon a la forme d'une fleche par le bout, avec deux tranchans. Le derriere en eſt épais des deux côtés, comme le dos d'un couperet; afin qu'il ne puiſſe, ni couper par-là, ni ſe détacher. Le manche eſt plus gros par le haut que par le bas, & creux juſqu'à la moitié, pour y faire entrer le fer, qu'on attache encore à l'entour avec une groſſe ficelle. La petite corde, qu'on a nommée la premiere, tient au fer, près du manche. Le plus grand poids du fer doit toujours être en bas, afin que de quelque maniere que le harpon ſoit lancé, il tombe toujours ſur la pointe. Les meilleurs harpons ſont ceux qui ne ſont pas trop trempés, & qui peuvent plier ſans ſe rompre.

Pendant qu'une Baleine eſt accrochée, toutes les autres Chaloupes ramen: devant celle d'où le coup eſt parti, & tirent quelquefois la corde, pour connoître à ſa roideur le degré de force qui reſte à l'Animal. Lorſqu'elle paroît lâche, & qu'elle ne fait pas pancher l'avant de la Chaloupe plus que le derriere, on ne penſe qu'à la retirer. Un des Pêcheurs la remet en rond, à meſure qu'on la tire, pour être en état de la filer avec la même facilité, ſi la Baleine recommençoit à fuir. On obſerve auſſi de ne pas trop lâcher la

corde à celles qui fuient au niveau de l'eau, parcequ'en s'agitant elles pourroient l'accrocher à quelque roche, & faire ſauter le harpon. Des Baleines mortes, ce ne ſont pas les plus graſſes qui s'enfoncent auſſi-tôt. On remarque, au contraire, que plus elles ſont maigres, plus elles vont vîte à fond, quoiqu'elles reviennent ſur l'eau quelques jours après. Mais on n'attend point que celles qui diſparoiſſent ainſi, remontent d'elles-mêmes; & l'effort de tous les Pêcheurs ſe réunit, pour les conduire au Vaiſſeau. A la vérité, ſi la Mer étoit aſſez calme pour leur permettre de s'arrêter long-tems dans le même lieu, ils auroient moins de peine à les prendre au niveau des flots. Mais outre les obſtacles du Vent & des Courans, une Baleine, morte depuis quelques jours, eſt d'une ſaleté & d'une puanteur inſupportables. Sa chair ſe remplit de vers longs & blancs. Plus elle demeure dans l'eau, plus elle s'éleve. La plûpart ſe découvrent d'un ou deux piés. A quelques-unes on voit la moitié du corps; mais alors, elles crevent avec un bruit extraordinaire. Leur chair fermente; il ſe fait de ſi grands trous au ventre, qu'une partie des boïaux en ſort. La vapeur, qui s'en ex-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

L'E SPITZBERG.

hale, enflamme les yeux, & n'y cauſe pas moins de douleur que ſi l'on y avoit jetté de la chaux vive. Des Baleines qui remontent en vie ſur l'eau, les unes paroiſſent ſeulement étonnées; d'autres ſont farouches & furieuſes. On a beſoin alors d'une extrême précaution pour s'en approcher; car pour peu que l'air ſoit ſerein, une Baleine entend le mouvement des rames. Dans cet état, on lui lance un nouvel harpon, quelquefois deux, ſuivant l'opinion qu'on a de ſes forces. Ordinairement elle replonge. Cependant quelques-unes ſe mettent à nager au niveau de l'eau, en jouant de la queue & des nageoires, qui n'annoncent rien d'heureux aux Chaloupes. Si dans ce mouvement la corde s'entortille autour de la queue, le harpon en eſt plus ferme, & l'on ne craint pas qu'il ſe détache.

Les Baleines bleſſées rejettent l'eau de toutes leurs forces; on les entend d'auſſi loin que le bruit du gros canon: mais lorſqu'elles ont perdu tout leur ſang, ou qu'elles ſont tout-à fait laſſes, elles ne rejettent l'eau que foiblement & comme par gouttes. Leur bruit ne reſſemble plus qu'à celui d'un flacon vuide, qu'on tiendroit ſous l'eau

pour le remplir. Ce changement prouve qu'elles vont mourir. Quelques-unes, après avoir été bleſſées, font rejaillir leur ſang juſqu'à leur mort, en couvrent les Chaloupes & les Pêcheurs, & teignent la Mer de rouge dans un vaſte eſpace. Celles qui ſont bleſſées mortellement, s'échauffent par leurs agitations juſqu'à ſe couvrir d'une ſorte de ſueur, qui attire les Oiſeaux de Mer : ils viennent les becqueter, pendant qu'elles vivent encore. Avec l'eau qu'elles font rejaillir par leurs naſeaux, elles jettent auſſi une eſpece de graiſſe, qui nage ſur l'eau, & que les Malemucks avallent fort avidement.

S'il arrive qu'un harpon ſe briſe, ou ſe détache, les Pêcheurs d'un autre Vaiſſeau, qui s'en apperçoivent, ne manquent point de lancer leur propre harpon ; & lorſqu'ils ont accroché la Baleine, elle leur appartient. Quelquefois une Baleine eſt frappée en même-temps de deux harpons, lancés par deux Vaiſſeaux différens. Alors les deux Vaiſſeaux y ont un droit égal, & chacun en obtient la moitié. Toutes les Chaloupes, qui accompagnent celle d'où le harpon eſt lancé, attendent que la Baleine remonte, & doivent prêter la

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

main pour la tuer à coups de lances. Ce tems eſt toujours le plus dangereux ; car la Chaloupe qui a lancé le harpon, quoiqu'entraînée par la Baleine, s'en trouve ordinairement fort éloignée ; au lieu que les autres, qui viennent la frapper de leurs lances, ſont comme ſur elle, ou du moins à ſes côtés, & ne peuvent gueres éviter d'en recevoir de très rudes coups, ſuivant ſes mouvemens & ſes agitations. Sa queue & ſes nageoires battent ſi furieuſement l'eau, qu'elles la font ſauter & la répandent comme en pouſſiere. Elle peut briſer une Chaloupe ; mais on a déja remarqué que les grands Vaiſſeaux ne reçoivent aucun dommage du coup, & qu'au contraire elle en ſouffre beaucoup elle-même : elle en ſaigne ſi fort, qu'elle acheve de perdre ſes forces, & le Vaiſſeau demeure tout rouge de ſon ſang. Les lances ſont compoſées d'un bois, d'environ deux braſſes de longueur, un peu plus court que celui des piques ; & d'un fer pointu, long d'une braſſe, qui doit être médiocrement trempé, afin qu'il puiſſe plier ſans ſe rompre. Après avoir enfoncé la lance, on la remue de divers côtés, pour rendre la bleſſure plus large. Il arrive, quelquefois, que toutes les lances de

trois ou quatre Chaloupes demeurent enfoncées dans le corps d'une Baleine.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

Auſſi-tôt que l'Animal eſt mort, on lui coupe la queue, parcequ'étant tranſverſale, elle retarderoit le cours de la Chaloupe. Quelques Pêcheurs Allemands gardent la queue & les nageoires, & les ſuſpendent aux côtés du Vaiſſeau, pour le garantir des glaces, lorſqu'il s'en trouve aſſiégé. On attache la Baleine à l'arriere d'une Chaloupe, qu'on amarre elle-même à la queue de quatre ou cinq autres, & l'on retourne au Vaiſſeau dans cet ordre. En y arrivant, la Baleine y eſt attachée avec des cordes; la tête vers la Pouppe; & l'endroit, où l'on a coupé la queue, vers la Proue. Enſuite, deux Chaloupes ſe placent de l'autre côté de l'Animal, & ſont retenues dans cette ſituation par un long crochet, qu'un des Matelots tient pendu au bord du Vaiſſeau. Le Harponneur de chaque Chaloupe eſt ſur l'avant, ou ſur la Baleine même, vêtu d'un habit de cuir, & quelquefois en bottes. On fiche des pointes de fer, dans le corps de la Baleine, pour ſe tenir ferme ſur ſa peau; parcequ'elle eſt ſi gliſſante, qu'on ne s'y ſoutient pas mieux que ſur la glace. Deux Pêcheurs, chargés de couper

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

la graiſſe, reçoivent, pour cet office, quatre ou cinq rixdales. La premiere piece, qu'ils doivent couper, eſt celle du derriere de la tête, près des yeux, dont elle eſt l'enveloppe. C'eſt la plus groſſe : toutes les autres ſe coupent en tranches, le long du corps. Cette premiere piece s'étend, lorſqu'elle eſt coupée, depuis l'eau juſqu'à la grande Hune, ou cette petite Platte-forme qui regne en ſaillie autour du grand mât (9). Enſuite on coupe d'autres pieces, qu'on tire auſſi ſur le Pont ; & les Matelots qui ſont à bord les découpent en morceaux quarrés, d'un pié de grandeur. Leurs couteaux, avec les manches, ſont à-peu-près de la longueur d'un homme. A meſure qu'on détache des pieces de la Baleine, on la leve avec des poulies, pour ſe donner plus de facilité à la découper. La graiſſe ſe détache, comme on écorche un Bœuf. Les morceaux quarrés ſont découpés en morceaux beaucoup plus petits, qu'on jette dans les tonneaux. Dans cet exercice, on ſe tient auſſi loin de la graiſſe qu'il eſt poſſible, parce-qu'on la croit capable de cauſer une contraction de nerfs, qui pourroit aller

(9) L'Auteur fait juger, par-là, quel doit être le poids d'une Baleine.

jusqu'à rendre perclus des mains & des bras. Les couteaux, quoique plus courts que les autres, n'ont pas moins de trois ou quatre piés de long.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

La graisse des Baleines ne se ressemble point. Dans les unes, elle est blanche; jaune dans les autres, & rouge dans quelques-unes. La blanche est remplie de petits nerfs, & ne rend pas tant d'huile que la jaune. Celle-ci passe pour la meilleure. La rouge est remplie d'eau, & vient des Baleines mortes, où le sang remplit les endroits par lesquels la graisse s'est écoulée. Aussi l'huile en est-elle moins abondante & moins estimée. Lorsqu'on a dépouillé un côté de la Baleine, on ne la retourne qu'après avoir coupé la côte entiere, dont la pesanteur donne beaucoup d'embarras à l'équipage : il ne l'éleve point, sans un grand nombre de crochets & de poulies (10). La côte appartient,

(10) Les crochets ressemblent à un fléau de Balance, & sont faits exprès A chaque bout, il y a deux pointes aigües qu'on enfonce dans la côte; au milieu est une longue queue, jointe avec un anneau, où les cordages sont attachés. Deux autres crochets, en forme de griffe d'Oiseau, sont attachés à cette queue. Dans l'anneau, où les cordages sont liés, est un autre crochet, attaché aussi par un anneau, & semblable à ceux qui sont en usage pour lever les Marchandises avec une Grue. Dans le milieu, entre ces deux crochets, une autre corde soutient les crochets d'enbas. Les

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

non-ſeulement aux Propriétaires du Vaiſſeau, mais à ceux qui partagent les frais de l'entrepriſe. Les Mercenaires ſont païés à leur retour, ſans égard au ſuccès de la pêche.

Huile de Baleine, & commerce qui s'en fait.

Autrefois les Hollandois faiſoient l'huile de Baleine, au Spitzberg, dans un lieu qui ſe nomme Smerenberg, aux environs de *Harlinger Cookery*; & dans les voïages de Martens, on y voïoit encore tous les inſtrumens qu'ils emploïoient à cette opération. Quelques Baſques, dit-il, choiſiſſent encore le même endroit : mais, en général, les François tirent l'huile ſur leurs Vaiſſeaux; & de-là vient qu'ils en perdent pluſieurs par le feu. Les Allemands mettent leur graiſſe dans des tonneaux, où ils la laiſſent fermenter, & ſe convertir d'elle-même en huile, ſans qu'on ait jamais appris qu'elle les ait fait ſauter. En la faiſant frire, la perte eſt de vingt pour cent, plus ou moins, ſuivant ſa bonté. Dans le voiſinage de Hambourg, où l'on fait l'huile, on tire la graiſſe des tonneaux, pour la mettre dans une grande cuve,

deux pointes de derriere prennent la côte d'un côté; celles de devant la prennent de l'autre; de ſorte qu'elle ſe trouve entre les unes & les autres lorſqu'on la leve.

d'où elle eſt jettée dans une chaudiere large & platte (11), qui en contient juſqu'à cent quarante gallons. Après l'avoir fait bien frire ſur le fourneau, on la puiſe avec de petits chaudrons; on la jette dans un grand tamis, qui ne donne paſſage qu'aux parties liquides; & tout le reſte eſt abandonné. Le tamis ſe met ſur une grande cuve, à demi pleine d'eau, où l'huile ſe refroidit, s'éclaircit, & dépoſe au fond ce qu'elle a d'impur. Il ne reſte que l'huile pure & nette, qui nage ſur l'eau comme toute autre huile. De la grande cuve, on la fait couler, par un tuïau, dans une autre cuve de même grandeur; & de celle-ci dans une troiſieme, toutes deux à demi pleines d'eau, pour s'y clarifier encore plus. Enfin, elle paſſe dans un quatrieme vaiſſeau, d'où elle n'eſt tirée que pour remplir les barils où l'uſage eſt de la conſerver. Ceux, qui ne la veulent pas ſi pure, n'emploient que deux cuves. Le baril, qu'on nomme en Allemagne *Cardel*, ou *Quarteel*, contient ſoixante-quatre gallons d'Angleterre (12), ou deux cens

(11) Martens la compare à celle des Teinturiers; platte, dit-il, large, dans la forme des Caſſeroles de cuivre.

(12) Le Gallon fait environ quatre pintes de Paris.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

soixante-douze pintes de France ; mais un véritable baril d'huile de Baleine n'eſt que de trente-deux gallons, ou cent trente-ſix pintes. Quelques-uns font frire auſſi le marc, dont ils tirent une huile brune ; mais ſi peu eſtimée, qu'elle ne vaut pas les frais.

Poiſſon à nageoires.

Après avoir parlé du Poiſſon à nageoires (13), comme d'un Habitant familier de la Mer du Spitzberg, j'en dois la deſcription. Il eſt de la longueur d'une Baleine, mais on ne lui donne que le tiers de ſa groſſeur. Il ſe fait connoître à ſes nageoires, qui ſont ſur le dos, près de la queue, & par la force avec laquelle il ſouffle & rejette l'eau. La boſſe qu'il a ſur la tête eſt fendue en long ; & c'eſt par ce trou qu'il rejette l'eau, à beaucoup plus de hauteur que la Baleine. D'ailleurs, ſon dos n'eſt pas ſi courbé que celui de l'autre ; ſa boſſe eſt moins élevée ; ſes babines ſont brunes, & reſſemblent à des cordes entrelaſſées. Sa côte pend au-deſſus de la babine ſupérieure, comme dans la Baleine ; mais quelques-uns doutent qu'il puiſſe ouvrir la gueule. Martens aſſure, au contraire, qu'il peut l'ou-

(13) C'eſt la traduction du nom Allemand, qui eſt *Winnefish* : mais il paroît que c'eſt le Poiſſon que nos Relations nomment *Souffleur*.

vrir, quoiqu'en nageant il ne l'ait pas toujours ouverte comme la Baleine ; qu'il en a le dedans tout couvert de poils, la petite côte, ou la plus jeune, de couleur bleuâtre, & la vieille d'un brun foncé, avec quelques raies jaunes. Il eſt noir, ſans l'être autant que du velours, comme les Baleines de cette couleur ; mais la ſienne reſſemble à celle de la Tanche. Il a le corps long & menu. Il eſt beaucoup moins gras que la Baleine ; ce qui dégoûte d'autant plus d'en prendre, que le profit dédommage peu du danger ; car ſe remuant avec plus de viteſſe que la Baleine, & jouant de la queue & des nageoires avec plus de force, il effraie les Pêcheurs juſqu'à leur faire craindre de s'en approcher aſſez pour le tuer à coups de lances, ſeules armes néanmoins qui puiſſent l'expédier promptement. Martens raconte que des Pêcheurs de ſa Nation aïant lancé, par mépriſe, le harpon ſur un Poiſſon à nageoires, il les entraîna tout-d'un-coup, avec leur Chaloupe, ſous un glaçon, d'où ils ne purent ſortir. Les Poiſſons à nageoires ont la queue platte. Lorſqu'ils paroiſſent dans la Mer du Spitzberg, on n'y voit plus de Baleines.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

On trouve, dans la même Mer,

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

Quatre ſortes d'Ecreviſſes du Spitzberg.

quatre ſortes d'Ecreviſſes marines ; l'une, ſans queue, nommée *Zee-Kraff* par les Allemans, & *Araignée de Mer* par les François ; les autres plus connues ſous les noms de *Langouſtin rouge*, de petit Langouſtin ou petite Chevrette, & de Pou marin, ou Pou de Baleine. La premiere eſt non-ſeulement ſans queue, mais elle a ſix piés, deux ſerres, & le corps tout velu. Par la tête, elles reſſemblent à nos Ecreviſſes de Mer. La principale différence, entre les Langouſtins du Spitzberg & les nôtres, c'eſt que les premiers ſont rouges, avant que d'être cuits au feu, & qu'ils ont la tête fendue en deux, avec pluſieurs cornes. Ils ont d'ailleurs, comme les Ecreviſſes, les yeux au bout de la tête, qui eſt fort large. La coque, ou l'écaille, qui couvre leur dos, a la forme du derriere d'une cuiraſſe, & ſe courbe un peu autour du cou : elle eſt armée d'un piquant. Après cette écaille, on trouve ſix plaques rondes & enchaſſées l'une dans l'autre, qui couvrent les pattes de devant & de derriere, & dont les bords ſont marquetés de petites taches noires. Leur queue eſt compoſée auſſi de cinq pieces ; & lorſqu'elle s'étend, elle reſſemble à celle d'un Oiſeau. Les deux pattes de devant

ont de petites pinces. Ces Langouſtins rouges ont dix-huit jambes, dont les plus proches des pinces ſont les plus courtes. Les huit premieres ont chacune quatre jointures, dont la plus haute eſt la plus longue, comme la derniere eſt la plus courte; mais elles ne ſont pas velues. Les dix autres n'ont que deux jointures, & celles de derriere ſont les plus longues. Les piés ſont un peu crochus, & velus. Des jointures inférieures de chaque jambe de derriere ſortent deux rejettons, & les autres jointures n'en ont qu'un. Ces Inſectes-marins s'élancent dans l'eau avec beaucoup de vîteſſe.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

Les petits Langouſtins du Spitzberg ſont une eſpece de Chevrettes, qui reſſemblent à des vers. Leur tête, qu'on prendroit pour celle d'une Mouche, eſt armée, par devant, de deux cornes. Tout leur corps eſt couvert d'écailles aſſez dures. Ils ont le dos rond; mais leur plus grande largeur eſt par le bas. De ſix jambes qu'ils ont de chaque côté, trois bordent la premiere écaille, & les trois autres ſont au-deſſous de la troiſieme. Ces petits Animaux ſe trouvent ordinairement entre les pierres des Havres, & dans la graiſſe de la Baleine qui flotte ſur l'eau. Ils ſont la

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

proie des Oiſeaux de Mer, qu'on ne manque point de voir en grand nombre, dans tous les lieux où l'on trouve de petits Langouſtins.

Poux de Baleine.

Les Poux de Baleine, que Martens range entre les Teſtacées, ne reſſemblent aux Poux ordinaires que par la tête. Leurs écailles ont la dureté de celle du Langouſtin. Ils ont quatre cornes, dont les deux premieres ſont courtes, mais droites, & les deux autres crochues & pointues. Ils ont deux yeux, & n'ont qu'un naſeau. De ſix écailles qu'ils ont ſur le dos, la premiere a la forme d'une navette de Tiſſerand. On compare la figure de leur queue à celle d'un Bouclier; mais elle eſt fort courte. La premiere des ſix écailles du dos eſt garnie de jambes, formées en croiſſant, ou plutôt en faucille; le dehors en eſt rond, le dedans dentelé comme une ſcie, & les extrêmités pointues. A chaque côté de la ſeconde & de la troiſieme écaille, quatre autres jambes, qui lui ſervent comme d'avirons, ont une petite jointure en bas, qui facilite leur mouvement. Ces Inſectes ne ſe trouvent que ſur la Baleine; & lorſqu'ils ſont attachés à ſa peau, ils ont leurs deux dernieres jambes croiſées ſur leur dos, ou levées. Les ſix autres,

qui reſſemblent à celles de l'Ecreviſſe, ont chacune trois jointures, & ſont fort aigües. Le Pou de Baleine s'attache ſi fort à la peau de ce Poiſſon, qu'on le mettroit plutôt en pieces que de l'en arracher ; & pour l'avoir en vie, on eſt obligé de couper un morceau de la partie à laquelle il eſt attaché. Il ne ſe tient que ſur les nageoires, les babines & les parties génitales, où la Baleine ne peut ſe frotter facilement. Elle eſt quelquefois ſi couverte de ces Inſectes, qu'ils emportent de grandes parties de ſa peau. C'eſt dans le tems de la chaleur, qu'elle en eſt particulierement tourmentée.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

Martens, qui avoit parcouru différentes Mers, n'a vu que dans celle du Spitzberg, deux ſortes de Teſtacées qu'il décrit (14). Il les nomme *Starnfish*, c'eſt-à-dire, Poiſſon étoilé, ou Etoile de Mer. Le premier a cinq pointes, qui lui ſervent comme de jambes : il eſt de couleur rouge. Sur le plat du corps, il a cinq doubles rangées de grains aigus. Entre chacune de ces doubles rangées, il s'en trouve une ſimple, des mêmes grains ; de ſorte qu'on compte

Deux eſpeces de Poiſſon étoilé.

(14) Non qu'on ne voie des Etoiles de Mer dans la Mer du Nord, dans celle d'Eſpagne & dans la Méditetranée ; mais il les trouve tout-à-fait différentes. Celle que Rondelet décrit, eſt noire, & n'a pas les mêmes plis.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

en tout quinze de ces rangées de grains, qui repréſentent la figure d'une Etoile à cinq branches. D'ailleurs le plat du corps reſſemble au dos d'une Araignée. De l'autre côté, on voit au centre la figure d'une Etoile à cinq branches pointues, qui s'ouvre & ſe reſſerre comme une bourſe, & qui eſt, apparemment, la bouche de l'Animal. Autour de cette Etoile, on voit de petites taches noires, qui ſont rangées auſſi en forme d'Etoile; & celle-ci eſt encore entourée d'une autre figure, qui reſſemble beaucoup à la Renoncule. De l'Etoile du milieu, ou de la bouche, partent cinq bras, ou jambes, qui, depuis la fleur juſqu'aux extrêmités, ſont bordés de grains; & ces grains n'empêchent pas qu'ils ne ſoient auſſi unis qu'une coque d'œuf. Ils ſont couverts d'écailles. Leur longueur eſt d'environ trois pouces; & depuis les endroits où les grains commencent, ils vont toujours en diminuant. Entre les écailles, il ſe trouve trois ou quatre autres grains enſemble, qui reſſemblent à des verrues. Lorſque ce Poiſſon nage, il étend ces grains de chaque côté, comme les Oiſeaux étendent leurs plumes pour voler.

Seconde eſpece.

L'autre Poiſſon étoilé devroit ſe

nommer plutôt, Poiſſon de Corail, parcequ'il reſſemble ſi parfaitement à cette eſpece de Plante, qu'on le prend pour elle avant que de s'être apperçu qu'il eſt vivant. Il eſt d'une couleur plus vive que le premier, qui tire ſur le rouge obſcur. Son corps a dix angles. Le deſſus offre la forme d'une Etoile, avec autant de branches, qui reſſemblent aux aîles d'un Moulinet. Ce deſſus eſt rude, mais le deſſous eſt poli. Au milieu, on voit une autre figure d'Etoile à ſix branches, qu'on peut prendre pour ſa bouche, & dont le tour eſt doux & uni juſqu'aux endroits d'où ſortent les jambes. Entre les emboîtures, il ſe trouve des cavités, qui ſont auſſi aſſez douces. Le haut des jambes eſt gros; & leur milieu offre un creux aſſez doux auſſi. Les bords en ſont couverts d'écailles, les unes ſur les autres, comme des rangées de Corail; mais au-deſſous, les écailles ſont entrelaſſées, ont dans leur milieu de petites raies noires, & ſont les unes ſur les autres, comme celles de l'Ecreviſſe. En ſortant du corps, les jambes ſe diviſent en diverſes branches, creuſes, comme on l'a dit, juſqu'à l'endroit où elles ſe diviſent en d'autres branches, qui diminuent par degrés. Les

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

petites d'enbas ſont entourées d'écailles fort pointues. Le poiſſon joint toutes ſes pattes en nageant, & les écarte enſuite, comme s'il ramoit. Martens en vit un, qui, d'une patte à l'autre, n'avoit pas moins d'un pan de longueur. Les plus grands ſont les plus beaux en couleur. Ils ne vivent pas longtems hors de l'eau. En mourant, leurs pattes ſe retirent vers la bouche; & peu de tems après leur mort ils ſe briſent en morceaux.

Poiſſon Dragon, ou Drack-Fish.

Le Poiſſon Dragon (Drack-fish) eſt une autre rareté du Spitzberg. Il a ſur le dos, deux nageoires, dont la premiere, garnie de fort longs filets, a deux pouces de hauteur. La ſeconde eſt moins élevée, & ſans filets; mais elle occupe une grande partie du dos. Au lieu d'ouies, il a dans le cou, deux ouvertures, bordées, de chaque côté, de deux petites nageoires. Au-deſſous de ces nageoires, il en a une autre, de bonne grandeur, & une encore ſous le ventre, qui eſt fort longue, fort étroite, & qui touche à la queue. Sa tête eſt oblongue, & compoſée de pluſieurs arrêtes. Il a le muſeau relevé, la queue d'un pouce de largeur, le corps long, mince, un peu rond, d'une couleur argentine & luiſante. Ce Poiſſon ſe trouve

ordinairement entre l'*Ile aux Ours* & le Spitzberg.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

Les Allemans ont nommé *Whit-fish*, Poiſſon blanc, un fort gros Poiſſon des Mers glacées, qui a la figure d'une Baleine, & juſqu'a vingt piés de long. Il n'a pas de nageoires ſur le dos, mais il en a deux ſous le ventre; & ſa queue reſſemble à celle de la Baleine. Il a ſur la tête une boſſe, & un trou par lequel il rejette l'eau. Sa couleur eſt un jaune pâle, & ſa graiſſe aſſez abondante, à proportion de ſa groſſeur, mais ſi molle, que le harpon s'en détache facilement. On rencontre ces Poiſſons en troupes, & Martens en vit à la fois pluſieurs centaines.

LE SPITZBERG.

Le Poiſſon blanc.

Le *Butskopf*, en François *Tête de Plie*, eſt encore un Monſtre du Spitzberg, qui a depuis ſeize juſqu'à vingt piés de long. Son muſeau eſt d'une même groſſeur, & ſans pointe, rempli de petites dents aigües. Il a, vers le milieu du dos, une nageoire qui ſe voûte un peu en deſcendant, & deux autres ſous le ventre, aſſez ſemblables à celles de la Baleine, couvertes d'une peau épaiſſe & mêlée d'arrêtes. Sa queue reſſemble auſſi à celle des Baleines. Il a, ſur le cou, une ouverture par laquelle il rejette l'eau, mais à

Le Butskopf.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

moins de hauteur que la Baleine ; & le bruit qu'il fait en la rejettant eſt différent auſſi par la force & par le ſon. Ses yeux ſont fort petits, à proportion de ſa groſſeur. Il a le dos brun, la tête de même couleur, mais marbrée ; & le deſſous du ventre, blanc. Les Butskopfs ſuivent longtems un Vaiſſeau, & s'en approchent ſi près, qu'ils ſe laiſſent même toucher avec un bâton. Ils nagent contre le vent, comme tous les gros Poiſſons ; & Martens juge que c'eſt pour ſe mettre à couvert de la tempête ; il croît même qu'ils en ſont comme avertis, par des douleurs qu'ils ſentent quelques jours auparavant, & qui leur font faire des culbutes ſurprenantes, qu'on ne ſauroit prendre, dit-il, pour un jeu.

LE SPITZ-[redacted].

La Licorne de Mer.

On a nommé pluſieurs fois la Licorne de Mer ſans en avoir donné la Deſcription. Martens ſe plaint de l'avoir trouvée, dans les Livres, avec une nageoire ſur le dos. Elle n'en a point, dit-il, mais elle a ſur le cou une ouverture par laquelle on lui voit rejetter l'eau. Par le corps, elle reſſemble au Veau marin ; mais ſes nageoires de deſſous & ſa queue ſont celles de la Baleine. Les unes ont la peau noire, les autres d'un gris pommelé : mais toutes

ſont

ſont blanches ſous le ventre. Leur longueur eſt depuis ſeize juſqu'à vingt piés. Une aſſez longue corne, ou plutôt une dent, qui leur ſort de la tête, leur a fait donner leur nom : elles la tiennent levée en nageant, & l'on en voit quelquefois un grand nombre qui fendent les eaux dans cette ſituation. Leur viteſſe eſt ſi ſinguliere, qu'on en prend fort peu, quoiqu'on ait ſouvent le plaiſir d'en voir.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

Enfin, Martens compte entre les Monſtres du Spitzberg, un Poiſſon, qu'il nomme *Hay*, & qui n'eſt pas moins monſtrueux par ſa forme, que par ſa groſſeur. Il a deux nageoires ſur le dos, & ſix ſous le ventre. La plus haute des premieres reſſemble à la plus haute du Butskopf : la plus baſſe eſt d'une largeur égale, du haut en bas, & courbée en arc. Des ſix autres, les deux premieres, vers la tête, ſont les plus longues, & leur figure eſt celle d'une langue. Celles du milieu ſont plus larges que les deux ſuivantes, mais elles ont la même forme : toutes quatre ſont d'une même largeur, & les deux dernieres ſont ſeulement un peu plus courtes que celles du milieu. La queue reſſemble à celle de l'Eſpadon, ou Poiſſon à Scie, avec cette différen-

Le Hay.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. DE SPITZBERG.

ce qu'elle eſt fendue par le bas, & que l'autre moitié a la figure d'une feuille de Lys. Le Hay a le muſeau long; le corps, long auſſi, mais rond, mince, & plus gros néanmoins vers la tête, ſon muſeau reſſemble à celui de l'Eſpadon, & ſa queue a ſix rangées de dents aigües, les unes fort près des autres, trois en haut & trois en bas. Ses yeux, qui lui ſortent un peu de la tête, ſont oblongs & fort clairs. Il a cinq ouies de chaque côté, comme l'Eſpadon. Sa peau eſt dure, épaiſſe, rude lorſqu'elle eſt touchée à contreſens, & de couleur griſâtre. On ne lui donne qu'environ trois braſſes, dans ſa plus grande longueur; ce qui n'empêche point qu'étant fort glouton, il n'emporte de ſi gros morceaux de chair aux Baleines, qu'on les croiroit enlevés avec une pelle. Ces Poiſſons dévorent, ſous l'eau, quantité de Baleines, ou mangent du moins une partie de leur graiſſe; ce qui fait quelquefois dire, aux Pêcheurs, qu'ils n'ont pris que la moitié d'une Baleine morte. Le Hay n'eſt pas moins avide de chair humaine, & ſe jette ſur les Matelots qui ſe baignent dans la Mer. Il a le foie ſi gros, qu'on en tire beaucoup d'huile. La chair du dos eſt un aſſez bon ali-

ment, lorſqu'après l'avoir pendue quelques jours à l'air & l'avoir fait bouillir, on la fait enſuite rôtir pour la manger. On prend ce Poiſſon avec un grand crochet, attaché au bout d'une chaîne de fer, où l'on a mis une piece de chair pour amorce (15).

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

Martens prit, dans la Baie du Sud, au Spitzberg, un petit Poiſſon fort ſingulier, qu'il nomme *Hanneton marin*. Il a deux nageoires, qui ont la figure de celles d'une Baleine. Il eſt épais & large par le milieu, mince & pointu par les deux bouts; & par le reſte du corps, il reſſemble à nos Hannetons, avec cette ſeule différence, que la queue eſt plus groſſe, & ne commence à devenir pointue que vers le bout. La tête eſt large, ronde, fendue au milieu, avec de petites cornes de la groſſeur d'une paille. Sur le devant, il a deux rangées de petits boutons, trois de chaque côté: l'Auteur ne pût diſtinguer ſi c'étoient des yeux. La bouche eſt partagée, ou fendue. Ce petit Animal eſt ſi tranſparent, qu'on lui voit juſqu'aux entrailles. Toute ſa couleur

Hanneton marin.

(15) Le Traducteur de Martens dit qu'il ne ſait quel nom l'on peut donner en François à ce Poiſſon. N'eſt-ce pas le Requin, ſous un nom Allemand?

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

est d'un blanc d'œuf, à l'exception de la bouche, qu'il a jaune & noire; & sa substance est si glaireuse, qu'il se dissout dans les mains.

LE SPITZBERG.

Dans le même Havre, Martens vit un autre Insecte, aussi transparent que le Hanneton marin, mais plat, avec deux bras semblables au fléau d'une Balance, qui sont revêtus d'une espece de poil ou de duvet, & qui lui servent à se mouvoir. Sa couleur est brune. Martens, ajoutant ici qu'il en vit plusieurs, semble oublier que cinq ou six lignes au-dessus, il a dit » qu'on en voit » nager un si grand nombre, qu'il ne » seroit pas plus aisé de les compter » que la poussiere qui vole dans l'air. Il remarque même que, suivant quelques-uns, les Baleines s'en nourrissent, ce qui doit en faire supposer une prodigieuse abondance; & s'il rejette cette opinion, c'est uniquement parcequ'il ne croit pas qu'une si mince nourriture pût les rendre si grasses. Il juge plutôt, dit-il, qu'ils servent à nourrir les Oiseaux de Mer.

Un autre Insecte marin a la figure d'un Champignon; c'est-à-dire, qu'il n'est composé que d'une tige ronde & épaisse, qui entre dans le milieu de la tête. Cette tête est bleue, à-peu-près,

& de la même épaiſſeur que la tige. On pourroit la comparer auſſi à ces chapeaux de paille, que les Femmes Allemandes portent à la campagne. La tige groſſit en deſcendant; & le bout en eſt rond, mais beaucoup plus petit que celui d'en haut. Le mouvement de ces Inſectes eſt le même que celui d'un bâton qu'on enfonce dans l'eau, & qu'on laiſſe remonter tout-d'un-coup.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR. LE SPITZBERG.

L'Inſecte, ou le Poiſſon *Roſe*, qu'on ne voit jamais nager ſur l'eau, que dans un tems calme, eſt de la rondeur d'un cercle; mais entre les rais & dans ſa circonférence il eſt un peu dentelé. Il a ſeize rais, qui partent du centre du corps, & qui ſe diviſent en deux branches dans l'endroit où ils ſe ſerrent le plus. Le corps eſt blanc, tranſparent, ſe ferme & s'ouvre à ſon gré. Les rais ſont d'un rouge brun; & leur bout, vers la circonférence extérieure, a diverſes taches, au nombre de trente-deux. Dans le milieu de cette eſpece d'aſſiette, on diſtingue un petit cercle, & c'eſt de ſa circonférence que partent les rais. En dedans, ce cercle eſt creux: peut-être ce creux eſt-il le ventre de l'Inſecte; du moins, l'Obſervateur Allemand y trouva deux ou trois petites Chevrettes. Il y remarqua auſſi ſept fils

Poiſſon Roſe.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER SEPTENTR. LE SPITZBERG.

bruns, ſemblables à de la ſoie filée, qui pouvoient être les inteſtins. Toute la maſſe de cet étrange Poiſſon peſe une demie livre, & ſon diametre eſt d'un demi pan. On prétend que la couleur des Maquereaux leur vient de ce qu'ils ſe plaiſent à ſucer ces Inſectes : il eſt vrai, dit Martens, qu'ils ſont en grand nombre ; mais comment vérifier une ſi bizarre ſuppoſition ?

On voit au Spitzberg, dans les tems calmes, deux ſortes de Poiſſons glaireux, dont l'un a ſix angles, & l'autre huit. Le premier offre auſſi ſix raïons, couleur de pourpre, dont les bords ſont bleus ; entre ces raïons ſon corps eſt partagé comme une courge, en ſix côtes. Du milieu pendent deux fils, auſſi rouges que du Vermillon, rudes, & de la figure d'un cinq en Lettres Romaines. On ne s'apperçoit point qu'il les remue en nageant. Tout le corps eſt de la blancheur du lait, & de la forme d'un bonnet à cornes. Il peſe environ deux onces, & ſe diſſout dans les mains ſans leur cauſer aucun mal.

Un Inſecte du Spitzberg, plus étrange encore, a vers le haut une ouverture, comme celle d'une plume d'Oie, qui eſt peut-être ſa bouche. Ce tuïau entre comme un entonnoir dans une

cavité ; & du trou descendent quatre raies, deux à deux, directement opposées les unes aux autres, deux coupées en travers, & deux qui ne le sont pas. Les premieres sont larges d'environ la moitié d'une paille ; les autres le sont du double, & ressemblent au dos d'un Serpent. Les unes & les autres descendent jusqu'au-delà de la moitié du corps. Du milieu de l'Entonnoir partent quatre autres raies, qui ressemblent aussi au dos d'un Serpent, & qui descendent plus bas que les quatre premieres. Ces huit raies ont diverses couleurs changeantes, qui se réduisent au bleu, au jaune & au rouge, & qui produisent l'effet de l'Arc-en-Ciel. Tout l'Insecte a l'apparence d'une petite Fontaine, qui auroit eu huit jets-d'eau. Dans l'intérieur de l'Entonnoir, on voit une espece de nuage, qui se divise, & qu'on peut prendre pour les entrailles. Dans l'endroit où les raies extérieures aboutissent, le corps est un peu courbé : de-là il continue d'aller en tournant, avec plusieurs petites raies. Hors des raies, il est partout d'un beau blanc. Le poids de l'Insecte est d'environ quatre onces. Il se dissout dans les mains, comme les deux précédens. On voit, dans la Mer d'Espagne, plusieurs

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMER. SEPTENTR.

LE SPITZBERG.

sortes de Poissons glaireux, compriſes sous le nom d'Orties de Mer, quelques unes bleues, d'autres pourpres, jaunâtres, ou blanches : mais elles brûlent la peau, en s'y attachant, juſqu'à cauſer quelquefois des éréſipeles.

CHAPITRE XVII.

VOÏAGE DE REGNARD, EN LAPONIE.

INTRODUCTION.

A nous renfermer ſcrupuleuſement dans nos bornes, cette Relation & les deux ſuivantes, qui ne regardent point d'autre Païs que ceux de l'Europe, devoient être réſervées pour le Recueil des Voïages par Terre ; & c'eſt auſſi l'unique raiſon qui nous les fait reléguer dans un Article iſolé. Mais, nous étant engagés à donner celle de M. de Maupertuis, l'ordre veut naturellement qu'elle ſoit précédée de la plus ancienne qu'on ait publiée ſur la même Région.

Trois jeunes François, d'un mérite diſtingué, quittent leur Patrie par des motifs convenables à leur âge, paſſent en Hollande, en Dannemark, & de-là

en Suede, où le Roi leur conſeille de faire un des plus curieux, mais des plus pénibles Voïages qu'on ait vus dans ce Recueil. Le goût de la nouveauté les ſaiſit ; ils partent. Leurs noms ſont, de *Corberon*, de *Fercour*, & le célebre *Regnard*, auſſi connu par la Relation ſuivante, que par ſes Ouvrages dramatiques.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Ils mirent à la voile avec un vent de Sud-Oueſt, le 23 de Juillet 1681. Leur navigation, ſur la Mer Baltique, n'a de remarquable que la promptitude avec laquelle ils furent pouſſés par le vent. Après avoir reconnu, dès le lendemain, la petite Ile d'*Aland*, à quarante milles Suédois de Stockolm, ils perdirent la terre de vue, & ne la revirent que le 25, à la hauteur d'Hornen, ou *Herneſante*, éloignée de Stockolm d'environ cent milles. Le vent, qui ne ceſſa point de leur être favorable, leur fit bientôt découvrir les Iles d'*Ulſen*, de *Schagen* & de *Goben*. Enſuite, laiſſant l'Angermanie, ils ſe trouverent le 26, à la hauteur d'*Urna*, premiere Ville de Laponie, qui prend ſon nom de la Riviere qui l'arroſe, & qui le donne à toute la Province qu'on appelle Urna-Lapmark. Regnard la ſitue à ſoixante-cinq degrés onze minutes

Départ de Regnard & de ſes deux Compagnons.

VOÏAGES EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

de latitude, & trente-huit degrés de longitude, à cent cinquante milles de Stockolm, qui font, dit-il, environ quatre cens cinquante lieues Françoiſes. Le même jour, ils découvrirent les Iles de *Querken*, enſuite celle de *Ratan*, & vers le ſoir ils arriverent à la hauteur du Cap Burockluben. Après l'avoir doublé, ils perdirent la Terre de vue; & le 27 au matin, ils ſe trouverent ſous *Malhura*, petite Ile à huit milles de Torno, d'où ils allerent jetter l'ancre à une lieue de cette Ville.

» On aura peine à comprendre, obſerve Regnard, qu'en quatre jours nous » aïons pû faire tant de chemin. On » compte, par Mer, de Stockolm à » Torno, deux cens milles de Suede, » qui valent ſix cens lieues de France, » & nous fîmes toute cette route avec » un vent ſi favorable de Sud & de » Sud-Oueſt, qu'étant partis le Mercredi à midi de Stockolm, nous arrivâmes à la même heure, le Dimanche ſuivant, ſans avoir été obligés de changer une fois nos voiles.

Torno, ſuivant ſes meſures, eſt ſitué à l'extrêmité du Golfe Bothnique, par les quarante-deux degrés vingt-ſept minutes de longitude, & par les ſoixante-ſept de latitude. Cette Ville, dit-

il, eſt la derniere du Monde (16), vers le Nord; le reſte des Terres, juſqu'au Cap, n'étant habité que par des Sauvages, qui n'ont aucune demeure fixe. C'eſt à Torno que ſe tiennent, pendant l'Hiver, les Foires de ces Peuples, lorſque la Mer & les Lacs ſont aſſez glacés pour leur permettre de s'y rendre en Traîneaux; voitures ſi commodes pour leurs Voïages, qu'elles peuvent aller en un jour de Finlande en Laponie, & traverſer ſur les glaces le Sein Bothnique, quoique dans ſa moindre largeur il n'ait pas moins de trente ou quarante milles Suedois. Le trafic de Torno n'étoit alors qu'en Poiſſon, que ſes Habitans envoïoient fort loin; & leur Riviere produit une ſi grande abondance de Saumons & de Brochets, qu'ils en fourniſſent à toutes les Provinces de la Mer Baltique. Ils en ſalent une partie, & fument l'autre.

VOÏAGES EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

En arrivant à Torno, les trois Voïageurs François penſerent peu à s'arrêter dans une Ville, qu'ils ne trouverent compoſée que de Cabanes de bois: mais leur goût pour les Sciences leur fit

Leur arrivée à Torno.

(16) Voïez, ci-deſſous, ſa Deſcription dans le Voïage de MM. de Maupertuis & Outhier. Ils écrivent Torne$^{a}_{o}$.

VOÏAGES EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

ſouhaiter de voir le célebre *Jean Tornæus*, qui a compoſé l'Hiſtoire du Païs, & traduit en Lapon tous les Pſeaumes de David. Ils le trouverent mort depuis trois jours, & couché dans ſon cercueil avec l'habit de ſa Profeſſion (17). Sa Femme, étendue d'un autre côté ſur un lit, témoignoit ſon affliction par ſes ſoupirs & ſes larmes; & quantité d'autres Femmes, qui l'environnoient dans cette ſituation, lui répondoient par leurs gémiſſemens. Mais Regnard obſerve que leur conſolation, dans une ſi grande triſteſſe, étoit pluſieurs grands pots d'argent, de figure antique, pleins de Vins de France, de Vins d'Eſpagne, & d'Eau-de-vie, qui ne demeuroient pas longtems vuides. » Nous goûtames de tout, dit-» il: & la Veuve interrompoit ſou-» vent ſes ſoupirs, pour nous preſſer » de boire: elle nous fit même appor-» ter du Tabac.

Les Habitans de Torno, qui n'avoient jamais vu de François, s'empreſſerent de careſſer les trois Voïageurs. Ils leur offrirent diverſes ſortes de Fourrures, & leur firent voir des habits Lapons, faits de peaux de Rê-

(17) Il étoit Prêtre Luthérien. *Voï.* ci-deſſous, ſon enterrement.

nes, avec les bottes, les gants, les souliers, la ceinture & le bonnet. Regnard ſe plaint de n'avoir pas trouvé la même politeſſe aux environs de la Ville; le Peuple y fuïoit au contraire à ſon approche: mais aïant reçu à Torno, des civilités conſtantes, il obtint des Bourguemêtres un petit Bateau Finnois, pour s'embarquer ſur le Fleuve avec ſes deux Amis. Ce fut, à cette occaſion, qu'il vit pour la premiere fois un Traîneau Lapon, qu'il décrit ici, pour ſe faire entendre, dans la néceſſité où il ſera ſouvent de le nommer. Cette machine, dont il admira la ſtructure, & que les Lapons nomment *Pulka*, eſt faite, dit-il, comme un petit Canot, c'eſt-à-dire, élevée ſur le devant, pour fendre plus facilement la nége. Une ſeule planche forme la Proue; mais le corps eſt compoſé de pluſieurs pieces de bois, couſues enſemble avec de gros fils de Rêne, ſans qu'il y entre un ſeul clou, & réunies ſur le devant à une autre piece, qui regnant par-deſſous dans toute la longueur de la machine, excede le reſte de l'Ouvrage, & produit le même effet que la quille d'un Vaiſſeau. C'eſt ſur cette piece de bois que le Traîneau gliſſe, & comme elle n'eſt large que de qua-

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

tre doigts, il eſt difficile qu'étant dans la Voiture, on ne panche pas ſans ceſſe de côté ou d'autre. On ſe met dedans juſqu'à la moitié du corps, comme dans une eſpece de cercueil; & l'on s'y fait lier, pour ſe rendre entierement immobile, en conſervant ſeulement l'uſage des mains, dont l'une ſert à conduire le Rêne, & l'autre à ſe ſoutenir lorſqu'on eſt menacé de tombet. Le principal ſoin, comme le plus néceſſaire, eſt de ſe tenir le corps dans l'équilibre; ſans quoi l'on eſt ſouvent en danger de la vie, ſurtout en deſcendant par des rochers eſcarpés, ſur leſquels on court avec une ſi étrange vîteſſe, qu'on ne peut ſe figurer la promptitude de ce mouvement ſans l'avoir expétimenté.

Le Bateau Finnois, fait exprès pour les Rivieres du Païs, étoit long de douze piés & large de trois. Ces petits Bâtimens ſont ſi bien travaillés, & ſi legers, que deux ou trois Hommes les portent facilement, lorſqu'il faut paſſer d'impétueuſes cataractes, qui roulent des pierres de toute grandeur. Regnard & ſes deux Amis ne craignirent point de s'y embarquer, avec un Interprete & quelques gens de ſervice. Ils partirent de Torno, le dernier jour de

Juillet ; mais un vent furieux & de gros torrens qui tomboient des Montagnes, les obligerent bientôt de ſuivre à pié la rive du Fleuve, en ſe donnant le plaiſir de la chaſſe, au milieu d'une multitude d'Oies, de Canards, de Courlis & d'autres Oiſeaux, qui leur cauſa de l'admiration. Une pluie violente interrompit cet exercice, & les força de s'arrêter à une lieue & demie de Torno, dans une Cabane de Païſan, où ils paſſerent la nuit.

Ils marcherent tout le jour ſuivant, ſans ſe repoſer, avec le chagrin de n'avoir pû faire que trois milles juſqu'à la nuit ; ſi l'on peut appeller nuit, dit Regnard, un tems où l'on voit continuellement le Soleil, ſans qu'on puiſſe faire aucune diſtinction du jour au lendemain (18). D'épouventables torrens, qu'ils eurent à ſurmonter, leur firent faire plus de la moitié du chemin à pié. Ils furent même obligés de porter quelquefois leur Bateau : mais ils eurent le plaiſir de voir deſcendre deux petites Barques, au milieu des cataractes. » Le vol d'un Oiſeau ne repréſente » que foiblement cette impétuoſité. » La vue ne peut ſuivre la courſe de ces » Bâtimens, qui tantôt s'enfoncent

(18) Voïez le Voïage de M. de Maupertuis.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

» dans les vagues, où ils paroiſſent
» enſévelis, & tantôt ſe relevent d'une
» hauteur ſurprenante. Dans une ſi
» grande agitation, le Pilote eſt de-
» bout, emploie toute ſon induſtrie à
» ſe garantir des pierres qui roulent
» autour de lui, & paſſe entre les Ro-
» chers, qui ne laiſſant que la largeur
» du Bateau, le briſeroient en mille
» pieces s'il avoit le malheur d'y tou-
» cher.

Le tourment du troiſieme jour de marche fut une prodigieuſe quantité de Moucherons, qui ſont la peſte de cette Contrée. Les Habitans n'ont pas d'autre méthode pour s'en garantir, que de remplir leurs Habitations de fumée, & d'allumer de grands feux autour de leurs Beſtiaux. A leur exemple les trois Voïageurs ſe firent enfumer, en arrivant chez un Allemand, qui faiſoit, depuis trente ans, ſa réſidence dans le Païs, où il recevoit le tribut des Lapons pour le Roi de Suede. Ils apprirent de lui que ces Peuples étoient obligés d'apporter ce qu'ils doivent dans un lieu qu'on leur aſſigne l'année précédente, & qu'on choiſiſſoit toujours l'Hiver, en faveur des glaces, qui leur donnent la commodité de ſe faire traîner par leurs Rênes. Mais leur

tribut eſt leger. C'eſt une politique de la Cour de Suede, pour les contenir dans la ſoumiſſion. Comme ils n'ont pas de demeure fixe, elle craint que s'ils étoient ſurchargés ils ne paſſaſſent ſur les terres d'un autre Prince, qui les traiteroit avec plus de ménagement. Cependant quelques-uns de ces Lapons ſont tributaires de pluſieurs Etats, tels que la Suede, le Dannemarck & la Moſcovie. Ils paient le tribut au premier, parcequ'ils habitent ſes Terres; au ſecond, parcequ'il leur permet la Pêche, du côté de la Norwege; au troiſieme, parcequ'il leur accorde la liberté de la Chaſſe dans une partie de ſes Domaines.

Il n'arriva rien de remarquable (19) aux trois Voïageurs, juſqu'au 5 d'Août, qu'ils ſe rendirent à *Konges*, lieu célebre, dans la Laponie Suedoiſe, par ſes Forges de fer & de cuivre. Ils y obſerverent la maniere de fondre ces Métaux & particulierement celle de préparer le cuivre avant qu'on en puiſſe faire des *Pelotes*, qui ſont la Monnoie du Païs lorſqu'elle eſt marquée du coin de Suede. Croira-t-on, ſur le témoignage de Regnard, qu'ils virent un des For-

(19) Les Obſervations ſur les uſages ſeront raſſemblées dans un autre article.

VOÏAGE EN LAPONIE. RENARD. 1681.

gerons approcher de la Fournaiſe, prendre avec ſa main, comme de l'eau, du cuivre fondu, & le tenir ainſi pendant quelque-tems? Il ajoute que rien n'eſt plus affreux que cette demeure : » les » torrens qui tombent des Montagnes, » les Rochers & les Bois, la noirceur » & l'air ſauvage des Forgerons, tout » en fait une ſolitude horrible (20). Ce ne fut pas néanmoins un mouvement d'averſion qui fit partir les trois Voïageurs, puiſqu'ils ne ſe mirent en chemin que le 7, & pour tourner leur curioſité ſur d'autres Forges, qui ſont à dix-huit milles de Konges, c'eſt-à-dire à près de cinquante lieues de France. Ils continuerent leur chemin au Nord, par la Riviere de Torno, qui change ici de nom, & que les Habitans appellent *Wilnama ſuanda*. Toute la nuit s'étant paſſée ſur l'eau, ils arriverent, le 8, dans une pauvre Cabane, qu'ils trouverent déſerte. La Famille, compoſée de cinq ou ſix perſonnes, étoit à la pêche du Brochet. Ce Poiſſon, qu'on fait ſecher, ſert pendant toute l'année de nourriture aux Habitans du Païs. Plus on avance, plus la miſere y ſemble

(20) Il ne laiſſa pas d'y faire quelques Vers, qu'il rapporte, & qui ſont imités de l'Ode de Saint Amant, ſur la ſolitude.

augmenter. On n'y connoît pas l'uſage du Blé. Les os de Poiſſon, broïés avec l'écorce des arbres, y ſervent de Pain; & les Habitans jouiſſent d'une ſanté parfaite avec une ſi mauvaiſe nourriture. Rien n'eſt moins rare parmi eux qu'une vieilleſſe fort avancée. La plûpart paſſent cent ans, & quelques-uns cent cinquante.

Laiſſons à Regnard le récit de ſes propres avantures. Le 9, dit-il, nous fîmes peu de chemin. Une petite Cabane, la derniere que nous rencontrâmes dans le Païs, nous arrêta tout le jour. Nous ne le paſſâmes point ſans plaiſir. A notre arrivée, chacun de nous s'occupa de différens exercices. L'un coupoit un arbre ſec, dans le Bois voiſin, & le traînoit péniblement juſqu'à la Cabane; un autre, après avoir tiré le feu d'un caillou, ſouffloit de toute ſa force pour l'allumer. Quelques-uns préparerent un Agneau, que le haſard leur avoit offert; & d'autres, ſongeant au lendemain, firent une pêche heureuſe. Ces occupations furent ſuivies d'une autre, qui parut fort importante dans les circonſtances. La crainte des embarras, auxquels nous allions nous expoſer pour les proviſions, fit ordonner une Chaſſe générale. Nous prîmes

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

deux petites Barques, avec autant d'hommes du Païs, & nous nous abandonnâmes ſur la Riviere à notre bonne fortune. On ne connoît point, dans nos climats tempérés, l'uſage des bâtons pour la Chaſſe : ici, dans l'abondance extraordinaire du gibier, on ſe ſert indifféremment de bâtons ou de fouets. Les Oiſeaux, que nous prîmes en plus grand nombre, furent des Canards & des Plongeons, & nous admirâmes l'adreſſe de nos Païſans à les tuer. Ils les ſuivoient de l'œil, ſans paroître occupés d'eux ; ils s'en approchoient inſenſiblement ; & lorſqu'en étant fort proche ils les voïoient nager entre deux eaux, ils leur lançoient un bâton, qui leur écraſoit la tête contre la vaſe ou les pierres, avec une promptitude que nos regards avoient peine à ſuivre. Si les Canards prenoient leur vol avant qu'ils s'en fuſſent approchés, d'un coup de fouet ils en abbatoient pluſieurs. Pour nous, qui n'étions pas faits à cette chaſſe, & qui n'aïant pas le bras aſſez prompt, ni les yeux aſſez fins, nous ſervions de nos bâtons au haſard, nous ne laiſſâmes point de tuer, en moins de deux heures, vingt ou vingt-cinq pieces de gibier. Un Mouton, qui nous fut apporté par quelques

autres Païſans, & que nous achetâmes cinq ou ſix ſols, acheva de nous rendre ſi riches en proviſions, que nous enviſageâmes ſans crainte une marche de trois jours, pendant leſquels nous ne devions rencontrer aucune Habitation. Nous partîmes le 8, à dix heures du matin; car la néceſſité de ſe repoſer ne permettoit gueres plus de diligence.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Il nous parut étonnant, ſi loin vers le Nord, de rencontrer quantité d'Hirondelles, & nous demandâmes à nos Guides ce qu'elles devenoient en Hiver? Ils nous aſſurerent qu'elles ſe mettoient en pelottons, & qu'elles s'enfonçoient dans la bourbe qui eſt au fond des Lacs, où elles attendoient que le Soleil, reprenant ſa vigueur, leur rendît la vie que le froid leur avoit ôtée (21).

Nous arrivâmes le ſoir à Coctuanda, premier Canton de la Laponie; & le 9, après avoir fait quatre milles, nous campâmes ſur le bord de la Riviere. Il fallut y coucher en plein air, ſans autre reſſource que de grands feux,

(21) L'Evêque d'Oſma, dans la vie du Cardinal Commendon, avoit déja fait cette remarque. Elle ſe trouve confirmée dans la Relation d'Ellis. *Voïez*, ci-deſſus, pag. 225.

VOYAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

pour nous garantir des Moucherons. Nous fîmes, en cercle, un grand retranchement de quantité de gros arbres, & de plus petits pour les allumer; nous nous plaçâmes au milieu, & pendant toute la nuit nous eûmes le plus beau feu que j'euſſe vû de ma vie. La flamme devint ſi vive, qu'elle nous auroit mis en danger, pour peu qu'elle eût tourné vers le centre, & que de l'autre côté elle faillit d'embraſſer toute la Forêt. Le 10, nous nous remîmes en marche pour arriver aux Mines de cuivre, qui n'étoient plus éloignées que de deux lieues. Notre Bateau fut jetté ſur une petite Riviere, nommée *Longaſtocki*, qui forme de tems en tems d'admirables Païſages, & qui nous conduiſit à une lieue de Suapawara, où ſont les Mines: il fallut faire le reſte du chemin à pié.

Un François établi depuis 30 ans en Laponie.

Notre joie fut extrême, en arrivant, d'apprendre qu'il y avoit dans ce lieu un François, qui travailloit aux Mines depuis trente ans. A la vérité, ſa figure étoit moins celle d'un Homme que d'un Sauvage; mais quoiqu'il eût preſqu'oublié ſa langue naturelle, il nous rendit d'importans ſervices. Dans une ſi longue ſuite d'années, il n'avoit pas vû d'Etranger plus voiſin qu'un Italien,

qui s'étoit arrêté quelques jours aux Mines il y avoit quatorze ans, & dont on n'avoit point entendu parler depuis. Notre premier ſoin fut de rappeller doucement, à cet Homme, les anciennes traces de ſa Langue; & nous apprîmes de lui mille choſes, dont notre Interprete ne nous auroit pas ſi bien inſtruits.

Les Mines de Suapawara ſont à trente milles de Torno, & à quinze de Konges, en prenant toujours trois lieues de France pour un mille de Suede. Elles ont été découvertes par un Lapon, à qui l'on avoit fait, en récompenſe, une rente de quatre écus & deux tonneaux de farine, avec exemption de toutes ſortes d'impôts. Ces Mines avoient été mieux entretenues qu'elles ne l'étoient alors. On y avoit longtems emploïé cent Hommes; au lieu qu'à peine en vîmes-nous dix ou douze. Le cuivre qu'on en tire paſſe néanmoins pour le meilleur de toute la Suede: mais le Païs eſt ſi déſert, & l'air ſi rude en Hiver, qu'il n'y a que des Lapons qui puiſſent alors y demeurer; & pendant l'Eté, ils ſont forcés d'en ſortir, par une eſpece de Moucherons que les Suedois nomment *Alcaneras*, pires mille fois que toutes les plaies de l'E-

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

gypte. Ils ſe retirent dans les Montagnes voiſines de la Mer occidentale, pour la commodité de la Pêche, & pour nourrir plus facilement leurs Rênes, d'une petite mouſſe blanche & tendre qu'ils trouvent en Eté ſur les Monts *Sellices*, entre la Norvege & la Laponie.

Le 10, nous viſitâmes les Mines. Chacun de nous vit, avec admiration, l'appareil du travail, & des abîmes ouverts qui ſembloient pénétrer juſqu'au centre de la Terre. La plûpart des anciens trous étoient remplis de glaçons. Quelques-uns étoient revêtus, du bas en haut, d'un mur de glace. Cependant nous étions alors dans les plus fortes chaleurs de la Canicule : mais ce qu'on appelle ici un Eté fort chaud, pourroit paſſer en France pour un rude Hiver. Le métal ne ſe trouve pas dans toutes les parties de la Roche. On cherche les veines ; & lorſqu'on en a trouvé quelqu'une, on la ſuit avec autant de ſoin qu'on a eu de peine à la découvrir. Les Mineurs emploient le feu pour amollir la Roche, ou la poudre pour en faire ſauter des fragmens. Nous prîmes des pierres de toutes les couleurs, de jaunes, de vertes, de bleues, de violettes ; les dernieres

nous

nous parurent les plus riches, c'eſt-à-dire les plus chargées de métal. Nous fîmes l'épreuve de quantité de pierres d'aiman, qui ſe trouvoient auſſi ſur la Roche; mais le feu, qu'elles avoient ſenti plus d'une fois, leur avoit fait perdre toute leur force.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Après avoir conſidéré à loiſir les machines & les pompes, qui ſervent à élever l'eau, nous prîmes plaiſir à contempler toutes les Montagnes couvertes de nége, dont nous étions entourés. C'eſt ſur ces roches que les Lapons habitent pendant l'Hiver. Elles leur appartiennent, depuis la diviſion de la Laponie, qui fut faite ſous le regne de Guſtave Adolfe, Pere de la Reine Chriſtine; & pour témoignage de leur propriété, ils ont gravé leurs noms ſur diverſes pierres. Tels ſont les rochers de *Lupawara*, *Kerquerol*, *Kilavara*, *Lung*, *Dondere*, &c. qui portent les noms des Familles qui les habitent. Ces Montagnes ont juſqu'à ſept & huit lieues d'étendue. Quoique leurs Poſſeſſeurs conſervent toujours la même, ils changent ſouvent de place, lorſqu'ils y ſont forcés par quelque beſoin, & ſurtout lorſque leurs Renes ont conſommé toute la mouſſe de l'Habitation : mais ſi ces Lapons ont une demeure fixe pendant

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

l'Hiver, il y en a beaucoup plus qui menent une vie toujours errante, ou dont on ne connoît point la véritable Patrie. Ils ſont, tantôt dans les Bois, & tantôt proche des Lacs, ſuivant qu'ils y ſont attirés par la Pêche ou la Chaſſe. On ne les voit qu'aux Foires d'Hiver, lorſqu'ils y vont troquer leurs peaux & païer le tribut aux Receveurs Suedois. Quelque leger qu'il ſoit, ils pourroient s'en exempter, s'ils ne vouloient pas ſe trouver aux Foires; mais le beſoin qu'ils ont de fer, d'acier, de couteaux, de cordes, & d'autres ſecours, les raſſemble dans ces lieux, où l'on a ſoin de leur faire trouver tout ce qui leur manque. Les plus riches, c'eſt-à-dire ceux qui ont mille ou douze cens Renes, ne paient annuellement que deux ou trois écus.

Nous vîmes les Forges, où l'on donne la premiere fonte au cuivre. C'eſt-là qu'on ſépare ce qu'il a de plus groſſier : enſuite, lorſqu'il eſt purgé de ces impuretés, on leve pluſieurs feuilles, dans leſquelles il ne ſe trouve encore que la moitié du cuivre, & qu'on remet au Fourneau pour en ôter ce qui reſte de terreſtre. C'eſt la premiere opération, qui ſe fait à Suapawara : mais, à Konges, il paſſe trois autres

fois au feu, pour être tout-à-fait purifié, & pour devenir capable de prendre, ſous le marteau, la forme qu'on veut lui donner.

Figure & quelques uſages des Lapons.

Le Jeudi, 11, nous vîmes arriver à l'Habitation, un Prêtre de Laponie, accompagné de quatre Hommes de ſa Nation, pour aſſiſter le lendemain à des Prieres établies dans toute la Suede, en reconnoiſſance de quelques victoires des Suedois. C'étoient les premiers Lapons que nous euſſions vûs. Ils apportoient du Poiſſon, qu'ils vouloient troquer pour du Tabac. Cette vue nous réjouit beaucoup. Les Lapons reſſemblent peu au commun des Hommes. La hauteur des plus grands n'excede pas trois coudées. Ils ont la tête groſſe, le viſage large & plat, le nez écraſé, les yeux petits, la bouche large, une barbe épaiſſe, qui leur pend ſur l'eſtomac. Leurs membres ſont proportionnés à la petiteſſe du corps; les jambes ſont déliées, les bras longs; & toute cette petite machine ſemble remuer par reſſorts. Leur habit d'Hiver eſt une peau de Rene, faite en ſac, deſcendant ſur les genoux, & retrouſſée ſur les hanches par une ceinture de cuir, ornée de petites plaques d'argent. Les gants, les bottes & les ſouliers étant

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

de la même peau, c'eſt apparemment ce qui a fait dire, à quelques Hiſtoriens, qu'il ſe trouve au Nord des Hommes auſſi velus que des Bêtes, & qui ne connoiſſent point d'autres habits que ceux qu'ils doivent à la Nature. Ils ont ſans ceſſe, ſur l'eſtomac, une bourſe, dans laquelle ils portent une cuilliere, & qui n'eſt que la peau des parties naturelles d'un Rene. Cet habillement eſt celui d'Hiver; car, en Eté, ils en prennent un plus leger, qui eſt ordinairement la peau de divers Oiſeaux qu'ils écorchent, & qui ſert à les garantir des Moucherons : mais, pardeſſus, ils ont un ſac de groſſe toile, ou d'un drap gris-blanc. L'uſage du linge leur eſt tout-à-fait inconnu. Ils couvrent leur tête, d'un bonnet aſſez bizarre, compoſé de la peau d'un Oiſeau, qu'ils appellent *Loom*, c'eſt-à-dire, dans leur Langue, *Boiteux*, parceque cet animal ne ſauroit marcher. Ils le tournent de maniere, que la tête de l'Oiſeau excede un peu le front, & que les aîles leur tombent ſur les oreilles. On peut dire d'un Lapon, qu'après le Singe, il n'y a point d'animal dont la figure approche plus de celle de l'Homme.

Nous leur fîmes diverſes queſtions,

auxquelles ils ſatisfirent ſuivant leurs lumieres : mais nous leur demandâmes particulierement, où nous pouvions trouver quelques Familles de leur Nation. Ils nous apprirent que les Lapons commençoient à deſcendre des Montagnes ſituées vers la Mer glaciale, d'où ils étoient chaſſés par le chaud & les mouches, & qu'ils alloient ſe répandre vers le Lac de *Tornotreſck*, où le Fleuve Torno prend ſa ſource, pour y donner quelque-tems à la Pêche, juſqu'à ce que l'Hiver les ramenât aux Montagnes de Suapawara. Ils nous aſſurerent qu'au Lac de Tornotreſck, nous en trouverions de riches, & que pendant notre marche, qui ne demandoit pas moins de ſept ou huit jours, ils auroient le tems d'y arriver. Ils ajouterent que n'aïant eux-mêmes que dix-huit ou vingt Renes, & n'étant point en état d'entreprendre un Voïage de quinze jours, pendant leſquels il falloit des proviſions qu'ils n'avoient point, ils avoient paſſé l'Hivet aux environs de la Mine & des Lacs voiſins, où ils trouvoient dequoi ſubſiſter, eux & leurs Troupeaux.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Le Vendredi, 15 d'Août, nous reſſentîmes un froid fort picquant, & nous vîmes tomber de la nége ſur les

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Montagnes. Le Prêtre fit, ce jour-là, deux Sermons, l'un en Lapon, & l'autre en Finnois. Il ſe faiſoit aſſez bien entendre en latin; heureuſe découverte pour nous, qui nous hâtames de lui faire mille queſtions ſur la Religion du Païs : il nous dit que tous les Lapons du Païs étoient baptiſés, mais que la plûpart n'avoient que la forme du Chriſtianiſme, & qu'ils retenoient une partie de leurs anciennes ſuperſtitions. Ils ne manquent point de préſenter leurs Enfans au Baptême, quelques jours après leur naiſſance. Si c'eſt en Hiver, ils les portent dans leurs Pulckas. En Eté, ils les mettent ſur des Renes, dans des Berceaux d'écorce d'une forme ſinguliere, & garnis de mouſſe. Ils annoncent ordinairement leur arrivée, par un préſent qu'ils font au Prêtre, d'une paire de gants, bordés de plume de Loom, qui eſt violette, marquetée de blanc, & d'une très belle couleur. Auſſitôt que l'Enfant eſt baptiſé, le Pere, ſi c'eſt une Fille, lui donne une femelle de Rene; & tout ce qu'elle produit, lait, fromage, ou jeunes Renes, lui appartient ſans aucun retranchement, & fait ſa richeſſe au tems de ſon mariage. Quelques-uns donnent à leurs Filles une autre Femelle de Rene, lorſ-

qu'ils apperçoivent leur premiere dent ; & toutes les femelles, qui en ſortent, ſont diſtinguées par une marque. S'ils croient reconnoître que le nom de Baptême, qu'ils ont fait donner à leurs Filles, ne ſoit pas heureux, ils s'attribuent le pouvoir de le changer.

Les jeunes Lapones ſont mariées aſſez tard, quoiqu'elles ne manquent point d'occaſions, lorſqu'on ſait, dans le Païs, que les deux Renes qu'elles ont reçues de leur Pere en ont produit un grand nombre d'autres ; car c'eſt tout ce qu'elles emportent avec elles ; & loin de recevoir quelque choſe du Pere, un Gendre eſt obligé d'acheter la Fille par des préſens. L'uſage, pour les rechetches d'amour, eſt de commencer au mois d'Avril, à l'exemple des Oiſeaux. Un Amant, qui a jetté les yeux ſur une Fille, ne doit pas en faire la demande ſans apporter une proviſion d'Eau-de-vie. C'eſt le fond de la galanterie Laponne ; & l'on juge, de la ſincérité ou de la force d'une paſſion, par la quantité d'Eau-de-vie qu'on voit préſenter.

Avant l'introduction du Chriſtianiſme, les Lapons avoient une forme de mariage extrêmement ſinguliere, qui ſe conſerve même encore dans quel-

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

ques Familles. On ne ſe préſentoit point aux Prêtres ; c'étoient les Parens, qui marioient leurs Enfans dans leurs Cabanes, ſans autre cérémonie que l'excuſſion de quelques étincelles de feu, qu'ils tiroient d'un caillou. Ils la croïoient myſtérieuſe, & propre à repréſenter le but du mariage : comme la pierre renferme une ſource de feu, qui ne paroît que lorſqu'on l'approche du fer ou d'une autre pierre ; il y a, diſoient-ils, dans les deux ſexes, un principe de vie, qui ſe développe par leur union.

Après la célébration du mariage, un Mari paſſe un an avec ſon Beau-pere, & s'établit enſuite avec ſa famille. Alors tous les préſens qu'il a faits, pendant ſa recherche, lui ſont rendus ; & les Parens reconnoiſſent, par quelques Renes, ce qu'il a donné pour eux (22).

Un Enfant, au moment de ſa naiſſance, eſt lavé dans la nége, & jetté enſuite dans un Bain d'eau chaude. Les Meres continuent, la premiere année, de les laver trois fois chaque jour ; & pendant le reſte de leur enfance, trois fois par ſemaine. Auſſi-tôt qu'elles ſont

(22). Regnard badine beaucoup, ici, ſur la facilité que les Lapons ont à ſouffrir le commerce des Etrangers avec leurs Filles & leurs Femmes.

délivrées, elles boivent un grand coup d'huile de Baleine, dont elles croient recevoir un soulagement considérable. On reconnoît aisément, dans le Berceau, de quel sexe est un Enfant: si c'est un Garçon, le Pere suspend au-dessus de sa tête, un Arc, des Fleches, ou une Lance, pour les familiariser de bonne heure avec les instrumens qu'ils doivent emploïer toute leur vie. Sur le Berceau des Filles, on voit des aîles d'Oiseau, avec les piés & le bec, pour leur inspirer, dès l'enfance, le goût du travail & de la propreté.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Les maladies sont presqu'inconnues aux Lapons; ou, s'il leur arrive quelque infirmité, ils se reposent ordinairement sur la nature, qu'ils croient capable de les guérir d'elle-même. Cependant ils ont quelques remedes, tels que la racine de mousse, qu'ils nomment *Jeest*, & la Plante que nous connoissons sous le nom d'*Angelique pierreuse*. La résine, qui coule des Sapins, est leur seul emplâtre. Mais le spécifique universel de la Nation est le fromage de Renes, qu'ils emploient diversement: si le froid leur a gelé quelque membre, ils érendent le fromage en tranches, sur la partie malade; & suivant le témoignage du Prêtre, ils en

Voïage en Laponie. Regnard. 1681.

reçoivent du ſoulagement. Une eſpece d'huile, qu'ils font diſtiller du même Fromage, en y faiſant entrer un fer rouge, eſt merveilleuſe pour la toux, pour tous les maux de poitrine & pour les contuſions. Ils emploient le feu pour toutes ſortes de plaies; en y appliquant un charbon ardent, qu'ils y laiſſent auſſi long-tems qu'ils peuvent le ſupporter. Ce remede, qui reſſemble beaucoup au Moxa des Japonois, paſſe entr'eux pour ſouverain. Leurs Vieillards ſe reſſentent ſi peu des infirmités de l'âge, qu'on a peine à les diſtinguer des jeunes gens (23). Il eſt rare ici de voir des têtes blanches; la couleur ordinaire du poil des Lapons eſt rouſſe. Mais un effet très commun de la vieilleſſe eſt de leur faire perdre la vue. Leurs yeux, inſenſiblement affoiblis par l'éclat de la nége, dont leur Païs eſt preſque toujours couvert, & par la fumée continuelle du feu qu'ils allument au milieu de leurs Cabanes, s'éteignent ſur la fin de leurs jours.

Lorſqu'ils paroiſſent approcher de la mort, leurs Parens, ou leurs Voiſins, battent du Tambour, avec diverſes cérémonies, par leſquelles ils croient

(23) On verra bien-tôt que M. de Maupertuis attribue cette reſſemblance à l'air avancé des jeunes Lapons.

connoître ſi le Malade touche effectivement à ſa derniere heure. Auſſi-tôt qu'ils le croient près de ſa fin, ils ſe mettent autour de ſon lit; & pour faciliter ſon paſſage à l'autre Monde, ils lui font avaler un grand coup d'Eau-de-vie; tandis que de leur côté ils boivent ſans ménagement, pour ſe conſoler de la perte de leur Parent ou de leur Ami. Il n'a pas plutôt rendu le dernier ſoupir, qu'emportant le corps, ils abandonnent la Cabane, & la détruiſent même, dans la crainte que ce qui reſte de l'Ame ne nuiſe à ceux qui oſeroient l'habiter. Leurs cercueils ſont un tronc d'arbre creuſé, ou leur Traîneau, dans lequel ils mettent ce que le Mort avoit de plus cher, comme ſon Arc, ſes Fleches, ſa Lance, ſa Hache, & le fer qui lui ſervoit à battre du feu. Le lieu de la ſépulture eſt ſouvent une Forêt, ou quelque caverne. On l'arroſe de quantité d'Eau-de-vie, & les Aſſiſtans n'en boivent pas moins. Trois jours après l'enterrement, on tue le Rene qui a conduit le corps, pour en faire un feſtin à l'Aſſemblée, & les os ſont enterrés ſoigneuſement à côté du Mort. L'Eau-de-vie, qui ſe boit dans ces occaſions, ſe nomme *Paligavin*, c'eſt-à-dire, Eau-de-vie bienheureuſe, parce-

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

qu'elle eſt bûe à l'honneur d'un homme qu'on croit en poſſeſſion du bonheur ; comme celle qui ſe boit, pendant la recherche d'une Fille, ſe nomme *Soubouvin*, c'eſt-à-dire Eau-de-vie des Amans.

Deſcription de l'Animal qu'on nomme Rene.

Pendant que le Prêtre nous faiſoit ce récit, nous vîmes paroître ſur une Montagne pluſieurs Lapons, qui venoient avec une ſuite de Renes, chargés de Poiſſons ſecs pour les Mineurs de Suapawara. Comme nous n'avions point encore vu de ces Animaux, la curioſité nous fit aller au-devant, avec beaucoup d'impatience de contempler leur figure & leur marche. *Rhen* eſt un mot Suedois, dont on a fait leur nom, pour marquer leur propreté ou leur vîteſſe ; car, dans la même Langue, rhen ſignifie *net*, & *renna* ſignifie *courir*. Les Romains n'avoient pas de nom pour un Animal qu'ils n'ont pas connu ; mais les Latins modernes l'ont nommé *Rangifer* (24). Quoiqu'il reſſemble beaucoup au Cerf, on y remarque pluſieurs différences. Le Rene eſt

(24) Regnard ne croit pas que ce nom vienne de leur bois, parcequ'on auroit auſſi tôt dit *Ramifer*, que *Rangifer* ; il ſuppoſe que les Suedois ont pû nommer anciennement cet Animal *Rangi*, & qu'on y a joint le mot de *fera* : *Bête* nommée *Rangi*.

plus grand. Son bois, qui s'éleve fort haut, ſe courbe vers le milieu, & forme ſur ſa tête une ſorte de cercle : il eſt velu, en Eté, depuis le bas juſqu'en haut, & ſi plein de ſang qu'en le preſſant un peu fort de la main, on s'apperçoit, à l'action de l'Animal, qu'il y ſent de la douleur. Mais ce qu'il a de plus ſingulier, c'eſt la diviſion de ce bois : les Cerfs n'en ont que deux, d'où ſortent quantité de dagues ; & les Renes en ont un troiſieme au milieu du front, avec deux autres qui, s'étendant ſur les yeux, tombent ſur la bouche. Toutes ces branches ſortent néanmoins de la même racine, mais elles prennent des routes & des figures différentes ; ce qui embarraſſe tellement la tête de l'Animal, qu'il a de la peine à paître, & que lorſqu'il trouve des arbres il aime mieux en brouter les branches, qu'il prend avec moins de difficulté.

La couleur du poil des Renes eſt plus noire que celle du Cerf, ſurtout dans leurs premieres années. Quoiqu'ils n'aient pas les jambes auſſi menues que le Cerf, ils le ſurpaſſent en légereté. Leur pié eſt extrêmement fendu & preſque rond. On remarque, avec étonnement, que tous leurs os, particulie-

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

rement les articles des piés, font, en marche, le bruit des noix ſeches qu'on remue; & ce bruit eſt ſi fort, qu'on les entend preſque d'auſſi loin qu'on les voit. On obſe[illegible]auſſi, dans les Renes, qu'ils ne rumi[illegible]nt point, quoiqu'ils aient le pié fendu; qu'ils n'ont point de fiel, & qu'ils ont ſeulement dans le foie un petite marque noire, à laquelle on ne trouve aucune amertume.

Ces Animaux ſont naturellement ſauvages; mais les Lapons ont trouvé le moien de les apprivoiſer ſi parfaitement, qu'il n'y a point de Famille dans le Païs, qui n'en entretienne quelques Troupeaux. Les Forêts ne laiſſent pas d'en être remplies; & les Lapons leur y font une cruelle guerre, autant pour leur peau, qu'ils eſtiment plus que celle des Renes domeſtiques, que pour leur chair, qui eſt beaucoup plus délicate. Ils ont auſſi des Renes à demi ſauvages & domeſtiques, ſortis de leurs Renes femelles, qu'ils laiſſent aller dans les Bois pendant que ces Animaux ſont en chaleur; & cette eſpece ſe nomme *Kattaigiar*. Elle devient beaucoup plus grande & plus forte que les autres, & plus propre pour le Traîneau.

La Laponie ne nourrit point d'autres Animaux domeſtiques que les Re-

nes ; mais ſes Habitans trouvent, dans ces bêtes ſeules, toutes les commodités que nous tirons de pluſieurs des nôtres. Auſſi n'en jettent-ils rien. Ils emploient le poil, la peau, la chair, les os, la moelle, le ſang, les nerfs ; & tout eſt d'un bon uſage. La peau leur ſert à ſe garantir des injures de l'air : en Hiver, ils la portent avec le poil ; en Eté, ils ont des peaux dont ils l'ont fait tomber. La chair eſt pleine de ſuc, graſſe, extrêmement nourriſſante, & les Lapons ne mangent point d'autre viande. Les os leur ſont d'une merveilleuſe utilité pour faire des Arbalêtes & des Arcs, pour armer leurs fleches, pour faire des cuillieres, & pour orner leurs autres Ouvrages. La langue, & la moelle des os, ſont ce que la Laponie a de plus délicat. Les Lapons boivent quelquefois le ſang des Renes ; mais ils le conſervent plus ordinairement dans la veſſie de l'Animal, qu'ils expoſent au froid pour l'y faire condenſer ; & lorſqu'ils veulent faire du Ponge, ils en coupent une partie, qu'ils font bouillir avec du Poiſſon. Ils n'ont pas d'autre fil que celui qu'ils tirent des nerfs, & qu'ils filent ſur la joue d'un de ces Animaux. Le plus fin leur ſert à coudre leurs habits, & le

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

plus gros à joindre enſemble les planches de leurs Barques. Les Renes ne fourniſſent pas ſeulement aux Lapons, dequoi ſe vétir & dequoi manger; ils leur donnent auſſi dequoi boire. Leur lait eſt le breuvage commun du Païs, quoique ſi gras, qu'ils ſont obligés d'y mèler preſqu'une moitié d'eau. Ils n'en tirent pas plus d'un demi-ſeptier par jour, de chaque Femelle. On en fait des Fromages très nourriſſans; & ceux, qui n'ont point aſſez de Renes pour vivre de leur chair, ſe contentent d'une nourriture ſi ſimple. Ces Fromages ſont gras & d'une odeur forte; un peu fades néanmoins, parcequ'on les mange ſans ſel.

Mais la principale utilité qu'on tire des Renes eſt pour les Voïages, & pour le tranſport de toutes ſortes de fardeaux. Nous avions entendu parler, tant de fois, de la méthode des Lapons dans l'uſage qu'ils font de ces Animaux pour leurs marches, que nous voulûmes ſatisfaire ſur-le-champ notre curioſité, & voir une Rene attelé à ſon Pulka. On fit apporter une de ces machines, à laquelle on attacha l'Animal, ſur le devant, à la diſtance où ſont ordinairement les Chevaux. Il n'a, pour collier, qu'une piece de peau, avec le

poil, d'où deſcend vers le poitrail un trait qui lui paſſe ſous le ventre, entre les jambes, & va s'attacher à un trou qui eſt ſur le devant du Pulka. Le Lapon n'a pour bride qu'une ſeule corde, attachée à la racine du bois de l'Animal, qu'il jette tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour lui faire connoître le chemin en la tirant du côté qu'il doit tourner. Nous nous mîmes, pour la premiere fois, dans ces Pulkas, & nous prîmes un plaiſir incroïable à nous y faire traîner. C'eſt dans ces voitures, qu'on avance beaucoup en fort peu de tems. Un Ecrivain Allemand (25) dit qu'un Rene peut, en un jour, changer trois fois d'horiſon, c'eſt à-dire, joindre trois fois le ſigne qu'on a découvert dans le plus grand éloignement : mais cet eſpace, quoique très conſidérable, & bien exprimé, ne fait rien connoître de poſitif. Les Lapons s'expriment mieux, en diſant que dans un Pulka, traîné par un bon Rene, on peut faire, en un jour, vingt milles de Suede (26). Rien ne ſeroit compara-

(25) Ziegler.

(26) Comme Regnard a toujours compté trois lieues de France pour un mille de Suede, obſervons que les milles Sueddois ſont de ſix mille ſix cens pas, & que nos lieues communes ſont de deux mille ſix cens. Mais quoique ce dernier nombre faſſe plus que le tiers de

VOÏAGE EN LAPONIE. RENARD. 1681.

ble à cette maniere de voïager, ſi elle n'étoit extrêmement fatiguante. Des ſauts continuels, des foſſés, des pierres à franchir, & l'attention néceſſaire pour ne pas verſer, font deſirer, à la plûpart des Voïageurs Etrangers, une marche plus lente avec moins de riſques. D'ailleurs, quoique les Renes ſe laiſſent conduire aſſez facilement, il s'en trouve de retifs, qui ſont fort difficiles à dompter. Qu'on les pouſſe trop vîte, ou qu'on leur faſſe faire plus de chemin qu'ils ne veulent, ils ſe tournent vers leur Guide; & ſe dreſſant ſur leurs piés de derriere, ils viennent fondre ſi furieuſement ſur lui, que dans l'impoſſibilité de ſe défendre, lié com-

l'autre, le mille de Suede paſſe ordinairement pour trois lieues Françoiſes. Regnard, quoique plus content du calcul Lapon que de celui de Ziegler, obſerve que comme le jour s'étend auſſi loin qu'on veut en Laponie, & que les Lapons ne diſtinguent point, dans leur calcul, s'il faut entendre le jour naturel de vingt-quatre heures, ou la journée ordinaire d'un Voïageur, il vaut mieux, pour donner une juſte idée de la vîteſſe de cette marche, dire qu'un bon Rene entier, tel qu'on en trouve dans *Kimi Lapmark*, d'où viennent les plus legers & les plus vigoureux, peut faire par heure ſix lieues de France, lorſque la nége eſt unie & fort gelée: mais il ne réſiſteroit pas longtems à cette fatigue. Il faut qu'après cette courſe, il ſe repoſe ſept ou huit heures de ſuite. Ceux auxquels on fait faire moins de chemin courent douze ou treize heures; après quoi, ſi l'on ne veut pas qu'ils crevent au Pulka, il leur faut au moins un jour de repos.

me il eſt dans ſon Pulka, ils lui caſſent la tête & le tuent de leurs piés de devant. Les Lapons n'ont pas d'autre reſſource, contre ces inſultes, que de ſe tourner contre terre, & de ſe couvrir de leur Pulka, juſqu'à ce que la colere du Rene ſoit appaiſée. REGNARD. 1681.

Ils ont une autre eſpece de Traîneau, d'une autre forme, & beaucoup plus grand, qu'ils nomment *Radaxeris*, dont l'uſage eſt pour le tranſport de leurs effets, dans leur changement d'habitation. Au reſte, ces voitures ne ſervent qu'en Hiver, lorſque la nége couvre entierement la Terre, & que le froid a formé ſur la ſurface une croûte gliſſante. En Eté, les Lapons ſont obligés d'aller à pié; ou dans leurs Barques, ſur les Lacs & les Rivieres. Ils ne peuvent, ni ſe faire porter par leurs Renes, qui n'ont pas les reins aſſez forts, ni les atteler à des chariots, dont l'âpreté des chemins ne leur permet point l'uſage. Cependant ils leur font porter des fardeaux médiocres, dans une écorce de Bouleau, qu'ils courbent en arc, & ſur laquelle ils mettent leurs marchandiſes, dont le poids, de chaque côté, n'excede pas quarante livres.

La nourriture ordinaire des Renes

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

eſt une petite mouſſe blanche, extrêmement fine, qui croît en abondance dans toute la Laponie. Lorſque la terre eſt toute couverte de nége, ces Animaux reconnoiſſent, par le ſeul inſtinct, les lieux où ils peuvent trouver leur nourriture. Ils découvrent auſſitôt la terre, en faiſant un grand trou dans la nége avec les piés de devant. Cette opération eſt l'ouvrage d'un inſtant. Mais lorſque le froid a gelé la nége, juſqu'à la rendre auſſi dure que la glace même, les Renes ne trouvent à manger qu'une autre ſorte de mouſſe, aſſez ſemblable à la toile des Araignées, qui pend des Pins, & que les Lapons nomment Lunt.

Les femelles des Renes n'ont du lait qu'après avoir porté un Faon, qui téte pendant trois mois. On aſſure qu'en prenant un Rene de renvoi, c'eſt-à-dire né dans le lieu où l'on veut aller, on n'a pas beſoin de guide; & qu'à plus de quarante lieues, ſans autre chemin tracé, il mene fidelement un Voïageur.

Continuation du Voïage.

Le 16 d'Août, nous prîmes, avec le Prêtre, notre route vers ſa Maiſon, qui n'étoit qu'à cinq milles de la Mine, pour nous mettre en chemin delà au Nord, vers le Lac de Tornotreſck.

A peine fûmes nous hors de Suapawara, que nous tuâmes trois ou quatre de ces Oiſeaux que les Lapons nomment *Fielripa*, c'eſt-à-dire Oiſeaux de Montagnes (27). Ils ſont de la groſſeur d'une Poule ; & pendant l'Eté ils ont le plumage du Faiſan, mais tirant plus ſur le brun, & marqueté, en quelques endroits, de taches blanchâtres. L'Hiver, ils deviennent tout blancs. Le mâle imite, en volant, le bruit d'un homme qui riroit de toute ſa force, & ſe repoſe rarement ſur les arbres. Nous n'avons point de gibier qui lui ſoit comparable pour le goût.

A deux milles de Suapawara, nous rencontrâmes, dans leur Barque, les Lapons que nous avions vus le jour précédent, & qui nous avoient promis de nous conduire à Tornotreſck. Ils nous apporterent le fruit de leur pêche, qui avoit duré toute la nuit : c'étoit des Truites ſaumonées, d'un excellent goût, & qu'ils appellent *Arlax* dans leur langue. De-là continuant d'avancer par eau, nous arrivâmes le ſoir près d'une petite hauteur, où nous paſſâmes la nuit au milieu des Bois. Le froid y fût ſi violent, qu'aïant fait un fort grand feu

(27) On prétend que c'eſt le *Lagopos*, ou Pié velu des Grecs.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

pour nous en garantir, & pour éloigner les Ours, nous mîmes réellement le feu à la Forêt. Il y prit avec une furieuse violence, excité par un grand vent qui ſurvint; & quinze jours après, nous trouvâmes, en revenant, quantité d'endroits qui brûloient encore. Mais ces accidens ne cauſent aucun tort à perſonne, & la Laponie n'a point de loi contre les Incendiaires. Il nous fut impoſſible, le 17, de faire plus d'un demi mille, contre un vent impétueux qui nous terraſſoit à tout moment; & pendant une partie du jour, que nous emploïâmes à faire ce chemin à pié, nous vîmes, ou nous entendîmes tomber ſans ceſſe des Pins d'une groſſeur extrême, dont la chute faiſoit retentir toute la Forêt. Cette tempête, qui dura tout le jour & la nuit ſuivante, nous obligea de camper comme la veille, c'eſt-à-dire, entre de grands feux, mais avec plus de précautions, pour ne pas porter l'incendie dans tous les lieux de notre paſſage. Nos Lapons diſoient déja qu'il ne falloit que trois ou quatre Francois, pour brûler en huit jours toutes les Forêts du Païs. Le lendemain, malgré la tempête qui duroit encore, nous nous embarquâmes ſur un Lac, qui ſembloit une Mer agitée; & qua-

tre ou cinq heures de travail nous firent faire environ trois quarts de mille, qui reſtoient juſqu'à la Maiſon du Prêtre. VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD, 1681.

Cette Paroiſſe, qui ſe nomme *Chuſkadés*, eſt une de celles où ſe tiennent les Foires des Lapons pendant l'Hiver. Ils y viennent troquer leurs peaux de Renes, d'Hermines, de Martres & de Petit-gris, pour de l'Eau-de-vie, du Tabac, & du *Valdmard*, qui eſt une ſorte de gros drap dont ils entourent leurs Cabanes. Les Marchands de Torno & des Païs Voiſins s'y rendent en cette ſaiſon, qui dure depuis le 25 de Janvier, Fête de la Converſion de Saint Paul, juſqu'au 2 de Février. On y voit toujours deux Officiers roïaux ; l'un pour recevoir le Tribut, l'autre pour terminer les différends & punir les friponneries, quoiqu'elles ſoient rares parmi les Lapons. Ils vivent entr'eux dans une parfaite confiance, ſans qu'on entende jamais parler de vols. Cependant les Cabanes demeurent ouvertes en Eté, pendant trois ou quatre mois qu'ils vont paſſer en Norwege. Ils laiſſent, dans les Forêts, le plus ſouvent au ſommet d'un arbre, toutes les proviſions qu'ils ne peuvent emporter. Commerce des Lapons.

Le Prêtre ſe garde bien de s'éloigner

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

pendant les Foires. C'eſt alors qu'il reçoit la Dîme des Peaux de Renes, des Fromages, des Gants, des Souliers, & de toutes les richeſſes des Lapons. Les plus Chrétiens font auſſi des offrandes à l'Egliſe; & nous vîmes quantité de peaux, qui pendoient devant l'Autel. S'ils veulent détourner une maladie qui afflige leur Troupeau, ou demander quelque faveur au Ciel, ils portent des peaux de Renes à l'Egliſe, & les étendent ſur le chemin qui mene à l'Autel, dans l'idée que le paſſage du Prêtre y fait deſcendre toute ſorte de bénédictions. Un Prêtre eſt plus occupé, pendant quinze jours, qu'il ne l'eſt tout le reſte de l'année. C'eſt alors que la plûpart des Lapons font baptiſer leurs Enfans, & qu'ils enterrent leurs Morts. On a déja remarqué qu'en Eté, l'éloignement & la difficulté des chemins ne leur permettant point de tranſporter les corps au Cimetiere commun, ils les enterrent dans une Caverne, ou ſous quelque pierre, d'où ils ne les tirent qu'à leur retour. Les Mariages ſe font auſſi pendant les Foires, autant pour rendre la Fête plus ſolemnelle & la joie plus vive, que pour avoir, dans chaque Famille, tous leurs Amis préſens à la célébration.

Avec

Avec leurs peaux de Renes, d'Hermines, de Renards, de Martres, de Loutres, de Petit-gris & d'Ours, ils apportent, aux Foires, des habits à l'uſage de leur Nation, des Bottes, des Gants, des Souliers, toutes ſortes de Poiſſon ſec, & des Fromages de Renes. Leurs échanges ſe font non-ſeulement pour de l'Eau-de-vie, du Tabac & de gros Draps, mais encore pour de l'argent, du cuivre, du fer, du ſoufre, des aiguilles, des couteaux, des haches, & des peaux de Bœuf, qui leur viennent des Moſcovites. Le prix de leurs Marchandiſes eſt toujours le même. Un Rene ordinaire ſe donne pour la valeur de deux écus. Quatre peaux vont pour un Rene. Un *Limbar* de Petit-gris, compoſé de quarante peaux, ne paſſe point un écu. Une peau de Martre eſt du même prix. Celle d'Ours n'eſt pas plus chere; & trois peaux de Renard blanc ne coutent auſſi qu'un écu. Le prix des Marchandiſes eſt fixé de même: le prix d'une demie aune de drap eſt un écu; la pinte d'Eau-de-vie & la livre de tabac, chacune un écu. Ce qui coute moins, s'achete avec une, deux, ou trois peaux de Petit-gris, ſuivant le degré d'eſtimation. Ainſi, l'écu n'eſt qu'une valeur nomi-

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

nale, qu'on proportionne à la valeur réelle. On obſerve que les Lapons ont perdu beaucoup de leur ancienne franchiſe : ils ſe ſont vus tant de fois trompés, par les Etrangers qui leur apportent des Marchandiſes, qu'ils deviennent trompeurs à leur tour. On ne juge pas mieux de leur Religion : l'Officier roïal eſt quelquefois obligé d'emploïer la force, pour les faire aſſiſter à l'Egliſe ; quelques-uns lui donnent de l'argent pour s'en diſpenſer ; d'où l'on peut conclure qu'avec quelques apparences du Chriſtianiſme, ils ſont encore idolâtres au fond du cœur.

Suite du Voïage.

Nous paſſâmes deux jours à Chuſkades, occupés à graver, ſur le bois & ſur la pierre, des monumens qui puſſent faire connoître à la poſtérité que trois François avoient eu le courage de pénétrer dans cet affreux Païs, & ne s'étoient arrêtés qu'où la terre leur avoit manqué. Notre principale Inſcription étoit en langue Latine, & ſuivie de nos trois noms. Quoique Chuskades ne fût pas le lieu pour lequel nous l'avions deſtinée, celle que nous avions gravée ſur bois fut attachée dans l'Egliſe, au-deſſus du grand autel. Nous emportâmes les autres, pour les placer à l'extrêmité du Lac de Tornotresk, d'où

l'on voit la Mer glaciale, & qu'on peut prendre aſſez proprement pour le bout de l'Univers.

Nos Guides aïant fait une petite proviſion de Fromages de Renes & de Poiſſon ſec, nous partîmes de Chuskades le 19, à cinq heures du ſoir, & nous arrivâmes après minuit près d'un torrent nommé Vakko, où nous prîmes le parti de nous repoſer. Pendant le chemin, nous eûmes le plaiſir de voir, en même-tems, le coucher & l'aurore du Soleil. Il s'étoit couché à onze heures; il ſe leva à deux, ſans qu'on eut ceſſé de voir auſſi clair qu'en plein midi. Mais dans les plus longs jours, c'eſt-à-dire, trois ſemaines avant la Saint Jean, & trois ſemaines après, on le voit continuellement, ſans qu'au plus bas de ſa courſe il touche la pointe des plus hautes Montagnes. De même, on eſt deux mois entiers ſans le voir, pendant les plus courts jours de l'Hiver; & l'uſage du Païs, vers le commencement de Février, eſt de ſe placer au ſommet des Montagnes, pour jouir du plaiſir de le voir poindre un moment. Cependant la nuit n'eſt pas continuelle: il paroît, ſur le midi, un crépuſcule qui dure environ deux heures. Les Lapons, aidés de cette lumiere &

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

de la réverbération de la nége, dont la terre eſt alors toute couverte, prennent ce tems pour leur Chaſſe & leur Pêche. Quoique les Rivieres & les Lacs ſoient gelés, & dans quelques endroits, de la hauteur d'une pique, ils font, dans la glace, des trous par leſquels ils ont l'art de faire paſſer leurs filets. Souvent ils en tirent des Hirondelles, qui ſe tiennent de leurs pattes à quelque petit morceau de bois, & qui paroiſſent mortes lorſqu'elles ſortent de l'eau; mais à peine les approche-t-on du feu, que commençant à ſe reſſentir de la chaleur, elles ſe remuent, elles ſecouent les aîles, & volent comme en Eté (28).

Le 20, après avoir traverſé le Torrent, nous fîmes une lieue à pié, & nous rencontrâmes ſur notre chemin une Cabane de Lapon, compoſée de gaſon & de feuilles. Toutes les richeſſes du Maître, qui conſiſtoient en quelques peaux de Renes, quelques inſtrumens pour le travail, & pluſieurs filets, étoient derriere, ſur des perches & des planches. De-là, prenant notre route à l'Oueſt, au travers des Bois, nous découvrîmes entre les arbres un magaſin

(28) Voïez, ci-deſſus, l'Hiſtoire Naturelle de l'Amérique Septentrionnle.

de Lapon, conſtruit ſur quatre troncs, qui formoient un eſpace quarré. Tout cet édifice, couvert de planches, étoit étaïé des quatre troncs, qui ſont ordinairement de ſapin, & dont les Lapons ôtent l'écorce, pour les frotter d'huile de Poiſſon, qui empêche que les Ours n'y puiſſent grimper. C'eſt dans ces étranges Forteresſes, que les Habitans du Païs conſervent leurs proviſions; c'eſt-à-dire de la chair de Rênes & du Poiſſon ſec. Ils n'ont que cette reſſource contre les Bêtes farouches; & ſouvent toute leur adreſſe ne peut empêcher que les Ours, détruiſant leur magaſin, ne mangent en un jour le fruit d'un fort long travail. Ils ont une autre eſpece de gardemanger, qu'ils nomment *Nalla*, ſitué auſſi dans l'épaiſſeur d'une Forêt, mais élevé ſur un ſeul pivot. Ils coupent un arbre, à ſix ou ſept piés de hauteur, & mettent au bout du tronc deux pieces de bois en croix, ſur leſquels ils établiſſent leur bâtiment, qu'ils couvrent de planches, & qui prend la forme d'un colombier. Leur échelle, pour y monter, eſt un autre tronc d'arbre, dans lequel ils creuſent des trous, & qui demeure couché à terre dans leur abſence.

Après avoir marché une demie heure

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

de plus, nous arrivâmes au bord du Lac de Tornotreſck, où nous trouvâmes un Lapon, extrêmement vieux, qui pêchoit avec ſon Fils. Nous lui fîmes diverſes queſtions, particulierement ſur ſon âge, qu'il ne ſavoit pas; ignorance ordinaire aux Lapons, dont la plûpart ne ſe ſouviennent pas même de l'année dans laquelle ils vivent, & ne connoiſſent les tems que par la ſucceſſion de l'Hiver à l'Eté. Un préſent d'Eau-de-vie & de Tabac l'aïant diſpoſé à nous ſervir, il nous dit qu'il nous avoit apperçus de ſa Cabane, & qu'il s'étoit ſauvé dans le Bois, mais ſans nous perdre de vue; & qu'enſuite, reconnoiſſant que nous ne penſions point à lui nuire, il s'étoit haſardé à ſortir de ſa retraite, pour s'occuper de la pêche. Nos careſſes acheverent de le rendre ſi familier, qu'il nous promit de nous faire voir ſes Renes, à notre retour, & l'intérieur de ſon ménage.

Autel fameux, dédié à Seyta.

Nous continuâmes notre marche ſur le bord du Lac, vers l'endroit d'où ſort le Fleuve. On voit, à main gauche, une petite Ile, entourée de cataractes, qui deſcendent avec une furieuſe impétuoſité ſur des Rochers. Elle contient un fameux autel, dédié à *Seyta*, où

tous les Lapons de la Province vont faire des Sacrifices à cette Idole. L'Hiſtorien de la Laponie parle de ce culte, comme d'un uſage abandonné (29) : mais nous étant approchés de l'Autel, nous apperçûmes un grand monceau de cornes de Renes, & les Dieux, qui étoient derriere. Le premier, qui étoit le plus gros & le plus grand, n'avoit aucune figure humaine; & je ne connois rien à quoi je puiſſe le comparer : mais il étoit fort gras, du ſang & de la graiſſe dont on l'avoit frotté. Nos Guides nous apprirent que c'étoit lui qu'on nommoit Seyta, & que tous les autres n'étoient que ſa Femme, ſes Enfans & ſes Valets. Ils étoient rangés par ordre, à ſa droite. Ces pierres n'avoient pas d'autre forme, que celle qu'elles avoient pu recevoir de la chute continuelle des eaux : elles n'étoient pas

(29) Le même *Tornæus*, que Regnard avoit vu au Cercueil. Un trait ſi ſingulier mérite d'être ici joint dans ſes termes : *Eo loco, ubi Tornotreſch ex ſe effudit Fluvium, in inſula quadam, in medio Cataractæ* Dara *dictæ, reperiuntur Seytæ Lapides, ſpecie humana, collocati ordine. Primus altitudine viri proceri; poſt, quatuor alii paulo breviores, juxta collocati; omnes quaſi pileis quibuſdam in capitibus ſuis ornati; & quoniam res eſt difficillima, periculoque pleniſſima, propter vim cataractæ indictam, navigium appellere, ideo Laponi pridem deſierunt inviſere locum iſtum; ut nunc explorari nequeat, utrum, quomodove, ulli fuerint in iſtam inſulam.*

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

moins graſſes que la premiere, mais elles n'en approchoient point pour la groſſeur. Nous remarquâmes qu'elles étoient toutes, particulierement celle qui repréſentoit Seyta, ſur des branches de bouleau très fraîches. A côté, on voïoit un tas de bâtons quarrés, ſur leſquels on diſtinguoit quelques traits en forme de caracteres. Celui du milieu étoit beaucoup plus gros & plus long que les autres; & nos Lapons nous dirent que c'étoit le *Bourdon* de Seyta, ou le bâton dont il ſe ſervoit dans ſes Voïages. Un peu plus loin, derriere toutes ces Divinités, ils nous en firent appercevoir deux autres, graſſes & ſanglantes, ſous leſquelles il y avoit auſſi quantité de branches. Elles étoient plus proche du Fleuve; & les Lapons nous aſſurerent qu'aïant été jettés pluſieurs fois dans l'eau, elles avoient toujours été retrouvées dans leur ancienne place. Nous ne pûmes douter, malgré le témoignage de l'Hiſtorien, que ce lieu ne fût auſſi fréquenté que jamais. Les traces de ſang, qui paroiſſoient toutes récentes, la fraîcheur des feüilles de Bouleau, & l'aveu même de nos Guides, étoient des preuves auxquelles on ne peut rien oppoſer : mais nous ne fûmes pas mieux éclaircis. A l'égard

des chapeaux, que l'Hiſtorien donne aux mêmes pierres, ce n'eſt qu'une partie de la maſſe, qui excede en cet endroit. Il n'y a même que les deux premieres, qui ſoient diſtinguées par cette marque; les deux autres ſont d'une forme allongée, pleines de trous & de boſſes, & finiſſent en pointe. Au reſte, l'Autel eſt d'une ſeule roche, couverte d'herbe & de mouſſe, comme le reſte de l'Ile, avec cette différence, que le ſang répandu, & la quantité de bois & d'os de Renes, ont rendu la place plus foulée.

VOIAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Malgré les craintes ſuperſtitieuſes & les plaintes de nos Guides, qui nous menaçoient de la vangeance de leurs Dieux, nous en prîmes quelques uns. J'aurois emporté Seyta même, avec ſes Enfans, s'il eût été moins gras & moins lourd; mais à-peine eus je la force de le remuer. Les allarmes des Lapons en devinrent plus vives, parcequ'ils jugent de ſa colere par ſa peſanteur, & qu'au contraire ils le croient propice lorſqu'il eſt facile à lever. C'eſt leur regle, pour connoître s'il veut des ſacrifices & des offrandes.

En quittant cette Ile, nous entrâmes dans le Lac de Tornotreſck, d'où ſort le Fleuve Torno. La longueur de

Lac de Tornotreſck.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

ce Lac eſt d'environ quarante lieues de l'Eſt à l'Oueſt, mais il a peu de largeur. Quoiqu'il ſoit régulierement gelé, depuis le mois de Septembre juſqu'à la Saint Jean, il fournit aux Habitans du Païs une abondance incroïable de Poiſſon. Les Montagnes, dont il eſt environné, ſont d'une hauteur qui en dérobe le ſommet à la vue; ou du moins, la nége qui les couvre ne permet preſque point de les diſtinguer des nues, auxquelles elles paroiſſent toucher. Elles ſont découvertes, & ſans aucune apparence de Bois; ce qui n'empêche point qu'elles ne ſoient la retraite d'un grand nombre de Bêtes féroces & d'Oiſeaux. C'eſt autour de ce Lac que les Lapons viennent ſe répandre à leur retour de Norvege. Nous y fîmes ſept ou huit lieues juſqu'au pié de la haute Montagne, qui devoit être le terme de notre courſe. Quatre heures nous ſuffirent à peine, pour arriver au ſommet, par des chemins qui n'étoient vrai-ſemblablement connus d'aucun mortel. A cette hauteur, nous découvrîmes toute l'étendue de la Laponie, & la Mer Septentrionale, juſqu'au Cap Nord, du côté qu'il tourne à l'Oueſt. Là, nous plantâmes

notre Inſcription (30), dont le ſort, apparemment, eſt de n'avoir jamais d'autres Lecteurs que des Ours. Cette Montagne, ou cette Roche, reçut de nous le nom de *Metawara*, qui ſignifie, en Langue Finnoiſe, Roche des Limites; comme le dernier endroit du Monde, où la curioſité puiſſe conduire des Voïageurs.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681. Inſcription que les trois Voïageurs y laiſſent.

Pendant le tems que nous emploïâmes à monter & deſcendre, nos Lapons étoient allés chercher quelque Habitation : mais, après avoir fait beaucoup de chemin, ils revinrent à minuit, ſans avoir rencontré la moindre Cabane. Cette nouvelle nous affligea d'autant moins qu'en aïant laiſſé derriere nous un aſſez grand nombre, que nous pouvions obſerver à notre retour, nous ne perdions que le plaiſir de voir les plus éloignées. Nous remîmes à la voile avec un vent d'Oueſt, qui nous ramena vers celle du petit Vieillard,

(30) La voici, telle que Regnard la donne.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hauſimus, Europamque oculis luſtravimus omnem;
Caſibus & variis acti terraque marique,
Hìc tandem ſtetimus, nobis ubi defuit Orbis.

DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD.

Anno 1681, *die* 22 *Auguſti.*

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

dont nos préſens nous avoient fait un Ami. Il étoit à la pêche ſur le Fleuve. Quoiqu'il ne pût avoir oublié ſes promeſſes, il chercha des excuſes pour ſe diſpenſer de les remplir, & nous fûmes obligés d'en revenir aux préſens. Enfin, il apprit le chemin de ſa demeure à un de nos Guides; & pendant qu'il prit le ſien par les Bois, avec notre Interprete, à qui nous défendîmes de le quitter, nous continuâmes notre route ſur le Fleuve. Deux heures de navigation nous firent arriver à la hauteur de ſa Cabane, qui étoit encore fort éloignée. Nous débarquâmes le ſoir, avec une proviſion de Tabac & d'Eau-de-vie, pour ſuivre nos Guides. Ils nous conduiſirent toute la nuit par les Bois. Celui qui avoit reçu les inſtructions du Vieillard n'étoit pas ſi ſûr de ſa marche, qu'il ne laiſſât voir quelque embarras. Tantôt il approchoit l'oreille de terre, pour ſe conduire par le bruit; tantôt il obſervoit les traces des Bêtes, pour diſtinguer celles des Renes ſauvages ou privés. Il montoit ſouvent au ſommet des Pins, pour découvrir de la fumée; & ne voïant rien, il ſe mettoit à crier d'une voix effraïante, qui retentiſſoit dans toutes les parties du Bois. Après avoir tourné fort

longtems, nous entendîmes enfin l'aboiement d'un chien. Jamais la plus belle voix n'eut tant de charmes pour nous. Quelques pas que nous fîmes encore, du côté où nous avions entendu le bruit, nous firent rencontrer un troupeau de Renes; & bientôt nous arrivâmes à la Cabane du Vieillard Lapon, qui venoit d'y arriver comme nous.

VOÏAGES EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Elle étoit au milieu d'un grand nombre d'arbres, de la forme des autres, & couverte de ſon waldmar, avec une groſſe proviſion de mouſſe à l'entour, pour la nourriture d'environ quatre-vingt Renes; qui faiſoient toute la richeſſe du Maître. Il ſe trouve des Lapons, qui en poſſedent mille ou douze cens. La principale occupation des Femmes eſt de prendre ſoin de ces animaux. Elles les comptent deux fois par jour; & s'il s'en égare quelqu'un, l'office du Mari eſt de le retrouver: il paſſe quelquefois trois ſemaines à ſuivre ſes traces, dans la nége. Outre le ſoin de garder les Renes, de les traire, & de les nourrir avec leurs Faons, les Femmes ont celui de faire les bottes, les ſouliers, les habits des Lapons, & tous les harnois des Renes. Mais les uſtenſiles du ménage, les Pulkas, les Ba-

Ménage & Cabane de Lapon.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

teaux, les armes, & les inſtrumens de Pêche & de Chaſſe, ſont uniquement l'ouvrage des Hommes. Ce ſont eux auſſi qui préparent tous les alimens.

Nous fîmes ces obſervations preſqu'en arrivant. Le Lapon fit cuire auſſitôt quelques *Sicks* frais, qu'il avoit pris le même jour. Ce Poiſſon, qui eſt un peu plus gros que le Hareng, nous parut délicieux. Lorſqu'il fut cuit, on dreſſa une table, compoſée de quelques écorces de Bouleau, aſſez proprement couſues, c'eſt-à-dire qu'elles furent étendues à terre; & toute la Famille s'aſſit autour, les jambes croiſées, à la maniere des Orientaux. Le chaudron fut placé au milieu, & chacun y prit ſa part, qu'il mettoit dans un bonnet, ou dans un coin de ſa robbe. Les Lapons mangent fort avidement, & ne gardent rien pour un autre jour. En Eté leur boiſſon eſt à côté deux, dans une grande jatte de bois; & pendant l'Hiver dans un chaudron ſur le feu, où chacun puiſe à ſon gré, avec une cuilliere de bois. Le repas fini, ils ſe levent joïeuſement, & ſe frappent dans la main, en ſigne d'union & d'amitié. Les mets ordinaires de la Nation ſont diverſes ſortes de Poiſſons, réduits en bouillie, avec un mêlange d'écorce de

Pin, broïée & cuite dans la même eau. Les perſonnes riches mangent la chair de leurs Renes, qu'ils tuent lorſqu'ils ſont gras, c'eſt-à-dire avant l'Hiver. Mais quoiqu'ils eſtiment cette chair, ils lui préferent incomparablement celle d'Ours & de Caſtor. Ils ont, en Eté, une ſorte de confiture, qu'ils trouvent fort délicate. Ce ſont de petits fruits noirs, de la groſſeur d'une Groſeille, qui croiſſent dans leurs Bois, & qu'ils nomment *Crokbergt*, c'eſt à-dire Groſeille de Corbeau, auquel ils joignent des œufs crus de Poiſſon; ils écraſent tout enſemble, pour en faire une marmelade, dont la vue & l'odeur ſont capables de révolter le meilleur eſtomac. Tous les Lapons riches prennent, pour deſſert, un petit bout de Tabac, qu'ils portent toujours derriere l'oreille. Ils le mâchent; & lorſqu'ils en ont tiré tout le ſuc, ils le remettent derriere l'oreille, comme dans une Boîte, pour y prendre un nouveau goût. Ils le mâchent encore, & le replacent de même. Après en avoir fait longtems cet uſage, ils le fument.

Le petit Vieillard, dont la confiance ſembloit augmenter pour nous, ne fit pas difficulté de répondre à toutes nos queſtions : ſur celle qui regardoit ſes

VOÏAGES EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Amours, il nous dit que pour obtenir ſa Femme, il lui en avoit coûté deux livres de Tabac & cinq pintes d'Eau-de-vie, ſans compter une peau de Rene, dont il avoit fait préſent à ſon Beau-pere; & que ſa Femme lui avoit apporté cinq ou ſix Renes, qui avoient heureuſement multiplié, depuis plus de quarante ans qu'il vivoit avec elle dans une parfaite union. En effet, l'Eau-de-vie, dont nous prenions plaiſir à leur faire boire, échauffa ſi vivement leur tendreſſe mutuelle, qu'après s'être fait quantité de careſſes, ils ſe mirent à pleurer tous deux. Ainſi, nous vérifiâmes que l'empire de l'amour s'étend juſqu'en Laponie. Le ſoir, toute la Famille ſe coucha ſur la même peau. Cet uſage eſt généralement établi dans la Nation.

Sorciers de Laponie.

Nous partîmes le matin du jour ſuivant, après avoir acheté chacun notre Rene, qui nous coûta deux écus, pour en rapporter la peau en France; & nous remîmes à les faire tuer chez le Prêtre de Chuskadés, où nous arrivâmes le 24. Il nous reſtoit une curioſité à ſatisfaire. On nous avoit parlé ſi ſouvent des Sorciers Lapons, que pour fixer une fois nos idées ſur mille récits de cette nature, nous avions engagé un de nos

Guides, par des promeſſes auxquelles il n'avoit pas réſiſté, à nous amener un des plus habiles Sorciers du Païs. Il revint, trois jours après, avec un Lapon d'âge moïen, qu'il avoit déterré dans le fond d'un Bois, & qui nous parla de ſon ſavoir avec beaucoup de confiance. Mais il nous propoſa, pour premiere condition, de nous éloigner de Chuskades. Que n'aurions-nous pas fait, pour approfondir les myſteres de ſon Art? Nous conſentîmes à le ſuivre par les Bois, les Rochers & les Marais. Il nous fit faire plus de cinq lieues, pendant leſquelles nous rencontrâmes quantité de Bêtes & d'Oiſeaux qui nous étoient inconnus, ſurtout un grand nombre de Petit-gris. Quelques mots d'explication ſur ces animaux ne feront que ſuſpendre un moment notre infernale avanture.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Ce qu'on nomme *Petit-gris*, dans le Commerce des Fourrures, eſt ce qu'on appelle en France Ecureuils; mais au lieu de la couleur rouſſe, qui leur eſt naturelle en Laponie comme en France, l'Hiver & la nége leur font prendre un fort beau gris, qui devient plus clair & plus fin, à meſure qu'ils ſont plus éloignés vers le Nord. Les Lapons leur font une guerre continuelle

Ce que c'eſt que les Petits-gris.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

pendant l'Hiver ; & les chiens du païs entendent ſi parfaitement cette chaſſe, que les appercevant ſur les arbres les plus élevés, jamais ils ne manquent d'en avertir leurs Maîtres, par leurs aboiemens. Les Chaſſeurs emploient des fleches rondes pour les aſſommer, & les écorchent ſur-le-champ, avec une vîteſſe & une propreté ſurprenantes. Cette chaſſe commence vers la Saint Michel, & fait l'exercice général de la Nation ; ce qui rend les peaux de Petit-gris à fort bon marché. Le Timbre ſe donne pour deux écus. Ce qu'on nomme un Timbre eſt compoſé de quarante Peaux ; mais il n'y a point de marchandiſe ſur laquelle on puiſſe être plus aiſément trompé, parcequ'on l'achete ſans la voir ; c'eſt-à-dire qu'étant retournée, la fourrure eſt en dedans. On n'y admet aucune diſtinction : bonnes & mauvaiſes, toutes les peaux ſont du même prix. Nous apprîmes des Lapons une particularité ſurprenante, qui nous fut confirmée par notre propre expérience. Non-ſeulement on ne trouve pas toujours la même quantité de ces animaux, mais ils changent ſouvent de Païs ; & pendant tout un Hiver, il ne s'en trouve pas un dans les mêmes lieux où l'année précédente on en a vu des

milliers. Lorſqu'ils veulent paſſer d'une Contrée dans une autre, & qu'ils ont quelque Lac ou quelque Riviere à traverſer, ils prennent une écorce de Bouleau ou de Pin, qu'ils tirent juſqu'à la rive, & ſur laquelle ils ſe mettent, pour s'abandonner au cours de l'eau & du vent, leurs queues élevées en forme de voiles. Si le vent devient aſſez fort pour enfler un peu les vagues, il renverſe quelquefois le Navire & le Pilote. Ce naufrage, qui eſt ſouvent de trois ou quatre mille voiles, enrichit toujours quelques Lapons, qui trouvent ces débris ſur le bord des eaux; du moins, lorſqu'ils n'ont pas été trop longtems ſur le ſable.

Invocation du Diable.

Après une longue marche, nous arrivâmes à la Cabane du Sorcier, qui étoit environnée d'un grand nombre d'autres; & je remarquai d'abord, que ſi nous ne faiſions pas beaucoup de progrès dans la ſcience infernale, nous aurions du moins l'occaſion d'acquérir plus de lumieres que jamais, ſur la Laponie & ſes Habitans. Mais notre Sorcier voulut tenir ſa promeſſe; & nous ne fûmes point tout-à-fait ſans eſpérance lorſque nous le vîmes paroître avec ſon tambour, ſon marteau, & je ne ſais quel étui, qu'il tira gravement

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

de ſon ſein. Il ſe mit en état d'évoquer le Diable par ſes conjurations. Jamais on n'a pris tant de poſtures & de formes différentes. Il ſe frappoit la poitrine avec ſi peu de ménagement, que cent meurtriſſures noires, dont elle ſe trouva bientôt couverte, nous firent trop voir qu'il étoit de bonne foi. Il ne ſe frappa pas moins rudement au viſage, & ſon ſang ruiſſeloit de toutes parts. Ses cheveux ſe hériſſerent; ſes yeux rouloient furieuſement; ſon teint devint bleu, ou noir. Il ſe laiſſa tomber pluſieurs fois dans le feu. Cependant il ne put faire la moindre réponſe à nos queſtions. A la vérité, ſans être réellement Sorcier, il ne pouvoit nous donner les preuves que nous demandions de ſon ſavoir. Je voulois des explications ſur divers évenemens de France, dont il n'avoit jamais entendu parler. Ce fut l'écueil de tous les Sorciers que nous conſultâmes. Celui-ci, qui ne manquoit pas d'adreſſe, nous aſſura qu'anciennement il avoit eu plus de pouvoir qu'il ne lui en reſtoit; que ſon Démon, néanmoins, ne lui avoit jamais rien fait connoître au-delà de Stockolm, & qu'il y en avoit peu qui fuſſent capables d'aller plus loin; mais que depuis qu'il avançoit en âge &

qu'il perdoit les dents, le Diable commençoit à l'abandonner. Cette particularité m'étonna. Je pris quelques informations, & tous les Lapons voiſins m'aſſurerent qu'à meſure que les dents tomboient aux plus fameux Sorciers du Païs, leur pouvoir diminuoit. D'autres efforts du nôtre n'aïant pas mieux réuſſi, nous revînmes de nos eſpérances ; & pour nous faire du moins un amuſement de cette folle avanture, nous prîmes plaiſir à l'enivrer. L'état où nous le mîmes nous donna la facilité de lui enlever tous ſes inſtrumens de Magie, c'eſt à-dire ſon tambour, ſon marteau & ſon étui, qui contenoit quantité de Bagues, avec des figures & des caracteres, & pluſieurs morceaux de cuivre, liés enſemble d'une chaîne de même métal. En ſortant de ſon ivreſſe, il parut fort inquiet de ſa perte ; il chercha ſes inſtrumens, il nous les demanda, il s'informa de toutes parts ſi perſonne ne les avoit vus ; nous lui répondîmes qu'avec la ſcience dont il s'étoit vanté, il devoit connoître l'Auteur du vol & le Receleur. Ainſi la magie des Lapons ne paroît qu'une impoſture groſſiere, fondée ſur l'ignorance & la ſuperſtition de ceux qui l'emploient, & peut-être auſſi de ceux qui l'exercent.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Vanité de la Magie des Lapons.

VOÏAGE EN LAPONIE.

REGNARD. 1681.

Autres uſages du Païs.

Nous tirâmes plus de fruit de notre curioſité, dans pluſieurs autres Cabanes, où nous cherchâmes à nous inſtruire des uſages du Païs. La premiere nous offrit trois ou quatre Femmes, dont l'une étoit nue, & donnoit le ſein à ſon Enfant. Le Berceau étoit ſuſpendu à peu de diſtance de terre, & compoſé d'un tronc d'arbre, plein de mouſſe fine, qui ſervoit de linge, de matelas & de couverture. Deux petits cercles d'oſier couvroient le deſſus, avec une mauvaiſe piece d'étoffe. La Mere lava ſon Enfant, devant nous, dans un chaudron plein d'eau chaude, & le mit dans ſon Berceau. Alors un chien, ſe dreſſant ſur ſes pattes de derriere, mit celles de devant ſur le Berceau, & lui donna un mouvement fort réglé. Les Lapons forment leurs chiens à cet exercice, qu'ils continuent juſqu'à ce que l'Enfant ſoit endormi, & qu'ils reprennent lorſqu'ils l'entendent crier.

L'habit des Femmes Laponnes eſt peu différent de celui des Hommes. Il eſt auſſi de waldmar : mais la ceinture eſt plus large, & garnie de lames d'étain qui tiennent toute ſa largeur ; au lieu que celle des Hommes n'eſt marquée que de petites plaques de même métal,

qui s'entresuivent. Toutes les Femmes ont à leur ceinture une gaîne ornée de fil d'étain, qui contient un couteau; une bourse avec le même ornement, où elles portent un fusil à faire du feu & leurs plus précieux bijoux; enfin un morceau de cuir, auquel leurs aiguilles d'os de Rene sont attachées, & couvert d'une plaque de cuivre qui se pousse par-dessus. Ces ajustemens sont bordés d'anneaux de cuivre de différentes grandeurs, dont le son leur plaît beaucoup. Le bonnet des Hommes est ordinairement une peau de Loom, ou de quelque autre Oiseau. La coeffure des Femmes est une petite piece de drap; & les plus riches se couvrent la tête d'une peau de Martre, ou de Renard. Au lieu de bas, elles portent, en Hiver, des bottines de cuir de Renes, & des souliers semblables à ceux des Hommes, c'est-à-dire, d'un simple cuir, qui entoure le pié & qui s'éleve en pointe sur le devant. On y laisse un trou, pour faire passer le pié; & le haut est soutenu, autour de la cheville, par une longue corde de laine, qui, faisant cinq ou six tours, vient se nouer pardevant: mais pour marcher plus commodément avec une chaussure si lâche, on l'emplit de foin bouilli. Les gants sont aussi

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

de peau de Rene, distinguée en compartimens d'un autre cuir, très proprement appliqué : ce sont des mitaines, sans distinction de doigts ; & les plus belles sont garnies, par le bas, d'une peau de Loom. Les Femmes ont un ornement particulier, qu'elles appelient *Krakoi* ; il consiste dans une piece de drap rouge, ou d'autre couleur, qu'elles portent au cou en forme de cerceau, & qui vient descendre en pointe sur l'estomac. Il est orné de ce qu'elles ont de plus riche, c'est à-dire, de petites plaques d'étain, de cuivre, & même d'argent. On demandera, sans doute, s'il se trouve de jolies Lapones ? Je répons que la nature, qui produit dans les Païs Septentrionaux, des mines d'argent & d'autre métal, s'y plaît quelquefois aussi à former des visages supportables. Mais, en général, les Lapons sont d'une extrême laideur. On ne peut les comparer mieux qu'aux Singes : ils ont le visage quarré, les joues fort hautes, le reste de la face très étroit, & la bouche fendue d'une oreille à l'autre.

Nous apprîmes d'eux qu'il regne quelquefois, dans leur Païs, des vents d'une furieuse violence, auxquels les plus fortes maisons ne peuvent résister, & qui enlevent même les Bestiaux

si loin, que souvent on ne sait ce qu'ils deviennent. En Eté, ces ouragans apportent de la Norvege une telle quantité de sable, que dans le trouble de l'air on ne distingue rien à deux pas. En Hiver, ils font voler une abondance de nége, qui ensévelit les Cabanes & les plus nombreux troupeaux. Un Lapon, qui se trouve surpris de ces tempêtes en chemin, n'a pour ressource que de renverser sur lui son traîneau, & de se tenir dans cette posture jusqu'à la fin de l'orage. Les autres se retirent dans les cavernes, où le désordre de l'air les retient quelquefois plus de quinze jours.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Dans leurs Chasses, la gloire suprême est de tuer un Ours. Le Vainqueur en porte les marques, qui sont de petits bouquets de poil, à son bonnet; de sorte qu'on reconnoît aisément combien un Lapon a tué d'Ours. Celui, qui découvre un de ces animaux, en avertit aussitôt ses Voisins. Le plus habile Sorcier joue du tambour, & cherche dans ses lumieres de quel côté il faut attaquer la bête. Après cette cérémonie, on se met en marche. Celui, de qui l'on a reçu l'information, a l'honneur de tenir le premier rang. En arrivant à la retraite de l'Ours, ils s'at-

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

troupent, avec des arcs, des fleches, des lances, des bâtons, des fusils; & l'attaque se fait au bruit d'une chanson, par laquelle ils prient l'Animal de ne leur faire aucun mal, & de ne pas rompre les armes qu'ils emploient contre lui. Dans le grand nombre des Combattans, la victoire est ordinairement sans péril. Après avoir tué l'Ours, ils le mettent dans un Pulka; & le Rene, qu'ils emploient à le traîner, est exempt du travail ordinaire pendant toute l'année. Ils dressent, pour faire cuire leur proie, une Cabane qui ne sert qu'à cet usage. Tous les Chasseurs doivent s'y trouver avec leurs Femmes, & les chants de joie recommencent. On n'y fait point entrer l'Ours par la porte: il est coupé en pieces, qu'on jette par le trou qui sert de passage à la fumée, afin qu'il paroisse envoïé & tombé du Ciel. La chair cuite est distribuée entre les Hommes & les Femmes; mais toutes les parties de derriere sont interdites aux Femmes: le reste du jour se passe en chants & en danses. Rien ne vaut, pour un Lapon, l'honneur d'avoir assisté à la mort d'un Ours; il en fait gloire toute sa vie.

Description générale de la Laponie.

Après avoir passé quelques jours à s'instruire, les trois Voïageurs repri-

rent le chemin de Chuskadés, d'où ils se rendirent à Coktuanda, dernier Canton de la Laponie au Sud. Regnard observe que cette Province n'étoit pas connue des anciens Géographes. Tacite & Ptolomée n'en connoissoient pas de plus éloignée que la *Scrisinie*, nommée aujourd'hui Bothnie ou *Biarmie*, qui s'étend à l'extrêmité du Golfe Bothnique. Ce qu'on sait à-présent de plus qu'eux, c'est que la Laponie peut se diviser en trois parties, l'Orientale, l'Occidentale, & celle du milieu, qui portera particulierement, si l'on veut, le nom de Septentrionale. Celle qui regarde l'Occident, du côté de l'Islande, obéit au Roi de Dannemarck. Celle de l'Orient, qui touche à la Mer Blanche, appartient à la Russie. La troisieme, qui occupe le milieu, & qui a plus d'étendue que les deux autres ensemble, est sous la domination de la Suede. Elle se divise en cinq Provinces, qui sont toutes compriſes sous le nom de Lapmarck, ou Laponie Suédoise, mais distinguée par l'addition d'un autre mot: *Urna Lapmarch*, *Pitha Lapmarch*, *Lulla Lapmarch*, *Torno Lapmarch*, & *Kimi Lapmarch*. Ces noms particuliers sont ceux des Fleuves qui les arrosent, & qui les donnent aussi aux Villes par

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

leſquelles ils paſſent. La Province de Torno Lapmarch, ſituée au fond du Golfe Bothnique, eſt la derniere vers le Pôle Arctique, & s'étend juſqu'au Cap Nord. Charles IX, de Suede, voulant connoître la ſituation & l'étendue de ſes Terres, y envoïa, dans le cours de l'année 1600, deux ſavans Mathématiciens (31), avec tous les inſtrumens néceſſaires à leur commiſſion. Ils rapporterent, à leur retour, qu'au-delà du ſoixante & treizieme degré de latitude, ils n'avoient trouvé, au Nord, qu'une Mer Glaciale d'immenſe étendue, & que le dernier Promontoire qui s'y avançoit, aſſez proche du Château de *Vardhus*, qui appartenoit aux Danois, étoit *Nuckus*, ou *Norkap*. C'eſt dans cette Laponie, que Regnard & ſes deux Amis voïagerent.

Mine & Forges de Maſtung.

De Coktuanda, ils ſe rendirent à *Jacomus Maſtung*, qui n'en eſt éloigné que de deux lieues ; mais la curioſité leur en fit faire trois ou quatre, qu'ils ne regretterent point. Ce Canton offre une très bonne Mine de Fer, preſqu'abandonnée pour ſon éloignement. Les trois Voïageurs y allerent, dans l'eſpérance d'y voir travailler aux Forges : ils

(31) Aaron Forſz, Suedois ; & Jerôme Birchol, Allemand.

les trouverent desertes ; mais ce qu'ils y virent, les satisfit beaucoup plus. » Nous descendîmes dans la Mine, » dit Regnard, pour en faire tirer » d'excellentes pierres d'Aiman ; & » nous vîmes, avec admiration, les » effets surprenans de cette pierre dans » son lieu natal. Il fallut une violence » extrême, pour en tirer d'aussi gros- » ses que nous les desirions ; le mar- » teau, qui étoit de la grosseur de la » cuisse, demeuroit si fixe en tombant » sur le ciseau qu'on avoit enfoncé » dans la pierre, que l'Ouvrier, qui » frappoit, ne pouvoit le retirer sans » secours. Je ne me fiai pas à l'expé- » rience d'autrui : une grosse pince de » fer, que je pris moi-même, & que » j'avois peine à soutenir, fut attirée » violemment lorsque je l'eus appro- » chée du ciseau, & se trouva soute- » nue avec une force merveilleuse. J'a- » vois apporté une Bousole, que je » mis au milieu du trou de la Mine, » & l'aiguille tourna d'une vîtesse in- » croïable.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681. Effet admirable de l'Aiman.

Les trois Voïageurs prirent les meilleures pierres qu'on avoit pû détacher, & s'éloignerent de ce lieu avec une sorte de fraïeur. Ils vinrent coucher à *Tuna Hianda*, chez un Batelier, que

Voïage en Laponie. Regnard. 1681.

la Cour avoit exemptê de taille, pour avoir trouvé cette Mine, & qui ſe nommoit *Lars Larſzon*, c'eſt-à-dire Laurent, fils de Laurent. Le jour ſuivant, ils eurent une forte journée juſqu'à Konges, où ils acheterent des traîneaux, avec de nouveaux harnois. Les Barques, qui ſe firent attendre longtems, les aïant retardés juſqu'au lendemain, ils n'arriverent que le ſoir du même jour à *Pello*, lieu fort célebre aujourd'hui, par les ſavantes opérations des Académiciens de France; & deux jours après ils rentrerent dans Torno. Ils avoient paſſé plus de quarante cataractes. Ces chutes d'eau, qui ſont fort impétueuſes, & qui font un bruit épouvantable, durent l'eſpace de deux ou trois lieues. On vante beaucoup le plaiſir de les voir deſcendre, aux Lapons, avec une vîteſſe qui trouble la vue, & de leur voir faire en moins d'une heure trois ou quatre milles de Suede, qui valent douze lieues de France.

Funerailles de Jean Tornæus, à Torno.

Le ſpectacle, que Regnard eut à Torno, demande d'être repréſenté dans ſes termes. Nous arrivâmes, dit-il, aſſez heureuſement pour aſſiſter aux obſeques de Jean *Tornæus*, ce même Miniſtre, que nous avions vû dans ſon cercueil, & qui étoit mort depuis deux

mois. C'eſt l'uſage, en Suede, de garder fort longtems les corps morts. Ce tems ſe meſure ſur la qualité des perſonnes. On le prend, pour les préparatifs d'une cérémonie ſi ſolemnelle; & ſi les Turcs ruinent leur fortune en Noces, les Juifs en Circonciſions, & les Chrétiens en Procès, on peut ajouter que les Suedois s'épuiſent en Funérailles. J'admirai, dit Regnard, l'exceſſive dépenſe qui ſe fit pour un Homme du commun, dans un Païs ſi barbare & ſi éloigné du reſte du Monde.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

On n'eut pas plutôt appris notre arrivée, que le Gendre du Miniſtre compoſa une harangue Latine, pour nous inviter à la Fête. Il y emploïa toute la nuit; mais le matin, lorſqu'il parut devant nous, il ne put ſe rappeller un mot de ſa compoſition. Ses révérences & ſa confuſion lui tinrent lieu d'éloquence. Nous devinâmes ſes intentions. Un moment après, le Bourguemêtre, avec un Officier Militaire, vint nous prendre dans une Chaloupe, & nous fit traverſer la Riviere, pour nous conduire juſqu'à la Maiſon du Mort. Nous la trouvâmes remplie de Prêtres, vêtus de manteaux fort longs, avec des chapeaux d'une hauteur extraordinaire.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Le corps étoit au milieu de cette Aſſemblée, dans un cercueil couvert de drap. Ils l'arroſoient de leurs larmes, qui, naturellement, ou par artifice, diſtilloient à l'extrêmité de leurs barbes. Tous ces Prêtres avoient quitté leurs Paroiſſes, & s'étoient rendus à Torno de fort loin. Quelques-uns étoient venus de cent lieues; & le Bourguemêtre nous aſſura que ſi la cérémonie s'étoit faite en Hiver, tems où les chemins du Païs ſont plus faciles, il n'y avoit point de Prêtres, à deux ou trois cens lieues, qui ne ſe fuſſent empreſſés d'y venir.

L'Ancien de l'Aſſemblée fit une Oraiſon funebre. Elle devoit être bien triſte, puiſqu'il s'en fallut peu que ſon air & le ſon pitoïable de ſa voix ne nous arrachaſſent des larmes à nous-mêmes, qui n'entendions rien à ſon diſcours. Les Femmes étoient dans une Chambre ſéparée de celle des Hommes, mais ouverte, & pouſſoient des gémiſſemens épouvantables, ſurtout la Veuve, qui interrompoit ſouvent l'Orateur par ſes ſanglots. Pendant qu'on faiſoit l'éloge du Mort dans cette Salle, on en faiſoit autant à l'Egliſe; & lorſque ces torrens d'éloquence furent épuiſés, on ſe mit en chemin pour le Convoi. Sept ou

huit des principaux Habitans de la Ville chargerent leurs épaules du cercueil. Tout le monde s'empreſſoit d'y mettre la main. Nous ſuivîmes, & l'on nous fit l'honneur de nous accorder le premier rang dans la marche. Les Chefs du deuil venoient après nous, & la Veuve marchoit au milieu d'eux, ſoutenue ſous les bras par deux de ſes Filles. On plaça le corps dans la plus honorable partie de l'Egliſe; & toutes les Femmes, en paſſant près du Mort, ſe jetterent ſur le cercueil, & l'embraſſerent pour la derniere fois. Alors commença la grande Oraiſon funebre, prononcée par *Johannes Platinus*, Prêtre d'Urna, qui eut pour ſa peine une canne à pomme d'argent. Il cria beaucoup; & pour rendre les objets plus triſtes, il s'étoit rendu lui-même hideux, en laiſſant ſes cheveux ſans ordre, & pleins de petits bouts de paille. Cet Homme raconta toute la vie du défunt, depuis le moment de ſa naiſſance. C'eſt la mode, en ce Païs, de faire une Oraiſon funebre aux Valets mêmes & aux Servantes, pourvu qu'ils laiſſent un écu pour païer l'Orateur.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Les trois Voïageurs paſſerent huit jours à Torno; d'où, prenant par les

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

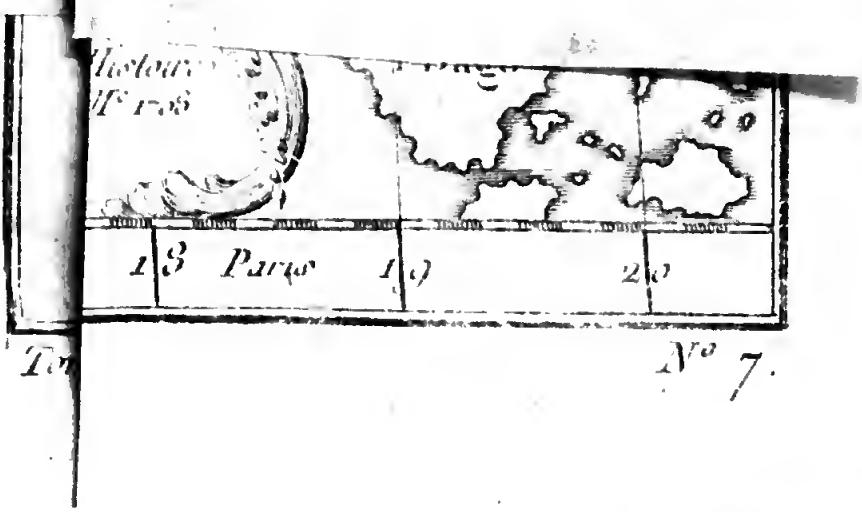
Mines de Caperbeyt, qu'ils eurent la curioſité de viſiter, mais qu'ils décrivent avec moins d'intelligence que M. l'Abbé Outhier, ils arriverent le 27 de Septembre, à Stockolm.

VOÏAGE
DE M. DE MAUPERTUIS,
ET DE
M. L'ABBE' OUTHIER.

INTRODUCTION.

Nous n'avons pas déguiſé que les Voïages de Laponie appartenant à l'Europe, c'eſt en faveur d'une des plus nobles & des plus célebres Expéditions du Monde, que nous nous écartons un peu de notre Plan, pour terminer l'article des Voïages au Nord, par une Relation ſi glorieuſe à la France. Il eſt vrai auſſi qu'après avoir donné, au cinquante-deuxieme Tome de ce Recueil, celle d'une autre Expédition, entrepriſe dans la même vue, nous ſommes redevables au Public du dénoûment de l'une & de l'autre : il eſt même annoncé dans la premiere, avec des explications qui

nous diſpenſons de remonter encore



Tom. *N°* 7.

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO

nous diſpenſent de remonter encore une fois à l'origine. Cependant nous ne déroberons point au Lecteur, l'Introduction courte & lumineuſe, que M. de Maupertuis a crue néceſſaire pour faire entendre ſes ſavantes opérations.

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

M. Richer aïant découvert, à Cayenne, en 1672, que la peſanteur étoit moindre dans cette Ile voiſine de l'Equateur qu'elle n'eſt en France, les Savans tournerent leurs vûes vers toutes les conſéquences qu'on pouvoit tirer de cette fameuſe découverte. Un des plus illuſtres Membres de l'Académie des Sciences trouva qu'elle prouvoit également, & le mouvement de la Terre autour de ſon axe, qui n'avoit plus gueres beſoin de preuve, & l'applatiſſement de la Terre vers les Pôles, qui étoit alors un Paradoxe. M. Huygens, appliquant, aux parties qui forment la Terre, la théorie des forces centrifuges, dont il étoit l'Inventeur, fit voir qu'en conſidérant ſes parties comme peſant toutes uniformement vers un centre, & comme faiſant leur révolution autour d'un axe, il falloit, pour la conſervation de leur équilibre, qu'elles formaſſent un ſphéroïde applati vers les Pôles. Il détermina même la quantité de cet applatiſſement, & tout

VOYAGES AU NORD.

cela par les principes ordinaires ſur la peſanteur.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

M. Newton, parti d'une autre Théorie, de l'attraction des parties de la matiere les unes vers les autres, étoit arrivé à la même concluſion, c'eſt-à-dire, à l'applatiſſement de la Terre, quoiqu'il déterminât autrement la quantité de cet applatiſſement. En effet, obſerve M. de Maupertuis, on peut dire que lorſqu'on voudra examiner la figure de la Terre par les Loix de la Statique, toutes les Théories conduiſent à l'applatiſſement; & l'on ne ſauroit trouver un ſphéroïde allongé, que par des hypotheſes aſſez contraintes ſur la peſanteur.

Dès l'établiſſement de l'Académie des Sciences, un de ſes premiers ſoins avoit été la meſure du degré du Méridien de la Terre. M. Picard avoit déterminé ce degré vers Paris, avec une ſi grande exactitude, qu'il ne ſembloit pas qu'on pût ſouhaiter rien au-delà (32): mais cette meſure n'étoit uni-

(32) On a vu, au Tome cinquante-deuxieme que dans tous les tems, de grands Princes avoient entrepris de déterminer la grandeur du degré, & que les meſures des Anciens s'accordoient peu; ſans compter le peu de certitude que nous avons aujourd'hui ſur la longueur exacte de leurs ſtades & de leurs milles. On avoit entrepris dans

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

verſelle qu'en cas que la Terre eût été ſphérique ; & ſi la Terre étoit applatie, elle devoit être trop longue pour les degrés de l'Equateur, & trop courte pour les degrés vers les Pôles. Lorſque la meſure du Méridien, qui traverſe la France, fut achevée, on fut bien ſurpris de voir qu'on avoit trouvé les degrés, vers le Nord, plus petits que vers le Midi : cela étoit abſolument oppoſé à ce qui devoit ſuivre de l'applatiſſement de la Terre. Selon ces meſures, elle devoit être allongée vers les Pôles ; d'autres opérations, faites ſur le Parallele qui traverſe la France, confir-

les derniers tems, des meſures qui ne pouvoient gueres être plus utiles. *Fernel*, *Snellius*, & *Ricerol* ont donné des longueurs du degré du Méridien, entre leſquelles, réduites à nos meſures, il ſe trouve encore des différences de près de 8000 toiſes, ou d'environ la ſeprieme partie du degré : & ſi celle de Fernel s'eſt trouvée plus juſte que les autres, la preuve de cette juſteſſe manquant alors, & les moïens dont il s'étoit ſervi ne pouvant la faire préſumer, on n'avoit aucune raiſon de préférer cette meſure aux autres. Celle qui fut achevée, en Angleterre, l'année 1635, paroît avoir été priſe avec ſoin, & avec un fort grand inſtrument. Norwood obſerva, en deux années différentes, la hauteur du Soleil au Solſtice d'Eté, à Londres & à York, avec un Sextant de plus de cinq piés de raïon, & trouva la différence de latitude, entre ces deux Villes, de deux degrés vingt-huit minutes. Il meſura enſuite la diſtance entre ces deux Villes, obſervant les angles de dérour, les hauteurs des Collines & les deſcentes ; & réduiſant le tout à l'arc du Méridien, il trouva 9149 chaînes pour la

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

moient cet allongement ; & ces mesures étoient d'un grand poids. L'Académie se voïoit ainsi partagée ; ses propres lumieres l'avoient rendue incertaine ; lorsque le Roi voulut faire décider cette question, qui n'étoit pas de ces spéculations vaines, dont l'oisiveté, ou l'inutile subtilité des Philosophes s'occupe souvent, mais qui doit avoir des influences réelles sur l'Astronomie & sur la Navigation. Pour bien déterminer la figure de la Terre, il falloit comparer ensemble deux degrés du Méridien, les plus différens en latitude qu'il fût possible ; parceque si ces degrés vont en croissant ou décroissant vers le Pôle, la différence, trop petite

longueur de cet Arc, qui, comparée à la différence en latitude, lui donnoit le degré de trois mille sept cens neuf chaînes cinq piés, ou de trois cens soixante-sept mille cent quatre-vingt-seize piés Anglois, qui font cinquante-sept mille trois cens de nos toises. Le degré de M. Picard étoit de cinquante-sept mille soixante toises, & celui de M. Cassini, en 1718, se trouva le même. Enfin, M. Muschenbroek, Hollandois, aïant voulu corriger les erreurs de Snellius, trouva le degré entre Alcmaer & Bergopzoom, de deux cens quatre vingt quinze mille sept cens quatorze perches, deux piés, trois pouces, mesure du Rhin, qu'il évalue à cinquante-sept mille trente toises 8 p°. de Paris. Les différences, entre ces dernieres mesures, sont si peu considérables, qu'on peut dire que la mesure du degré dans ces climats avoit été fort exacte, & qu'on n'auroit pas connu moins exactement la figure de la Terre, si tous ses degrés étoient égaux, c'est-à dire, si elle étoit parfaitement sphérique.

entre des degrés voiſins, pourroit ſe confondre avec les erreurs des obſervations : au lieu que ſi les deux degrés, qu'on compare, ſont à de grandes diſtances l'un de l'autre, cette différence, ſe trouvant répétée autant de fois qu'il y a de degrés intermédiaires, fera une ſomme trop conſidérable pour échapper aux yeux des Obſervateurs.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

M. le Comte de Maurepas, qui aimoit les Sciences, & qui vouloit les faire ſervir au bien de l'Etat, trouva réunis, dans cette entrepriſe, l'avantage de la Navigation & celui de l'Académie ; & cette vue de l'utilité publique mérita l'attention du Cardinal de Fleury. Au milieu de la Guerre, les Sciences trouvoient en lui une protection & des ſecours, qu'à peine auroient-elles oſé eſpérer dans la Paix la plus profonde. M. le Comte de Maurepas envoïa bientôt, à l'Académie, des ordres du Roi, pour terminer la queſtion de la figure de la Terre. L'Académie les reçut avec joie, & ſe hâta de les exécuter par pluſieurs de ſes Membres ; les uns devoient aller ſous l'Equateur, meſurer le premier degré du Méridien, & partirent en 1735 ; les autres devoient aller au Nord, meſurer le degré le plus Septentrional qu'il

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

fût poſſible. On vit partir, avec la même ardeur, ceux qui s'alloient expoſer au Soleil de la Zone brûlante, & ceux qui devoient ſentir les horreurs de l'Hiver dans la Zone glacée. Le même eſprit les animoit tous; c'eſt-à-dire, l'envie de ſe rendre utiles à leurs Patrie.

Les Académiciens deſtinés pour le Nord étoient au nombre de quatre; MM. de Maupertuis, Camus & le Monnier. Ils demanderent pour Aſſocié, M. l'Abbé Outhier, Mathématicien d'une capacité connue, M. de Sommereux pour Secrétaire, & M. d'Herbelot pour Deſſinateur. Si le grand nombre étoit néceſſaire pour l'exécution d'un Ouvrage difficile, dans des Païs où l'on ne pouvoit s'attendre qu'à de grands obſtacles, il devoit ſervir encore à rendre l'ouvrage plus authentique; & dans cette double vue, le Roi conſentit que M. Celſius, Profeſſeur d'Aſtronomie à Upſal, qui ſe trouvoit alors à Paris, ſe joignît aux Académiciens. Ainſi, ces illuſtres Voïageurs partirent de France avec tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le ſuccès de leur entrepriſe; & la Cour de Suede, à la demande de M. le Comte de Caſteja, Ambaſſadeur de France à Stockolm, donna des ordres qui leur firent trouver toutes ſortes de

Voïages au Nord.

ſecours dans les Provinces les plus reculées.

M. de Maupertuis. 1736.

Nous avons deux Relations de leur Voïage; celle de M. de Maupertuis, ou plutôt le diſcours par lequel il rendit compte de leurs opérations, à l'Académie des Sciences, immédiatement après leur retour, & celle de M. l'Abbé Outhier, qui n'a été publiée qu'en 1744. La premiere eſt un Ouvrage d'un caractere diſtingué, où l'élégance du ſtyle & tous les agrémens de l'eſprit vont de pair avec le ſavoir & l'exactitude. La ſeconde eſt écrite avec plus de négligence; mais elle n'eſt pas moins exacte pour le fond. D'ailleurs, ce qui lui manque, à l'égard du ſtyle, eſt compenſé par un plus grand nombre d'obſervations ſur les circonſtances du Voïage & ſur les propriétés du Païs. Cette différence entre les deux Ouvrages devient fort avantageuſe ici, pour faire éviter les répétitions, ſurtout dans l'ordre auquel on va s'attacher.

Deux Relations de ce Voïage.

Le Vaiſſeau (*a*) qui portoit les Aca-

(*a*) Il ſe nommoit *le Prudent*, commandé par le Capitaine François Bernard, & conduit par le Pilote Adam Gueuſtelick. Le départ s'étoit fait le Mercredi 2 de Mai 1736,

M. l'Abbé Outhier.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

démiciens étoit à peine à Stockolm, qu'ils ſe hâterent d'en partir pour ſe rendre au fond du Golfe de Bothnie, d'où ils comptoient de pouvoir mieux juger que ſur la foi des Cartes, laquelle des deux Côtes de ce Golfe étoit la plus convenable à leurs opérations. Les périls dont on les menaçoit (*a*) ne retarderent point leur courſe ; ni les bontés d'un Roi, qui, malgré les ordres qu'il avoit donnés en leur faveur, leur

M. L'ABBÉ OUTHIER.

à Dunkerque, où M. de la Haie d'Anglemont, Commiſſaire de la Marine, avoit tenu prêt par l'ordre de la Cour, ce Bâtiment, qui étoit petit, mais fort ſûr, & muni fort abondamment de toutes ſortes de proviſions. M. Celſius étoit arrivé à Dunkerque, le 30 Avril, de Londres, d'où il apportoit quelques inſtrumens qu'il s'étoit chargé d'y faire conſtruire. La route fut aſſez heureuſe juſqu'à Stockolm, où l'on arriva le Lundi, 21 de Mai.

(*a*) M. le Comte de Caſteja, Ambaſſadeur de France à Stockolm, aïant préſenté les Académiciens au Roi de Suede, ce Prince leur dit qu'ils alloient faire un terrible Voïage, & que quoiqu'il eût été dans de ſanglantes Batailles, il aimeroit mieux aller à la plus cruelle, que de faire le voïage qu'ils entreprenoient ; qu'au reſte c'étoit un Païs de Chaſſe : ſur quoi il fit préſent à M. de Maupertuis d'un Fuſil dont il s'étoit très longtems ſervi lui-même.

répéta pluſieurs fois qu'il ne les voïoit partir qu'avec peine pour une ſi dangereuſe entrepriſe. Ils arriverent à Torne$^{o}_{a}$, aſſez-tôt pour y voir luire le Soleil, ſans interruption, pendant pluſieurs jours, comme il fait dans ces climats au Solſtice d'Eté ; ſpectacle merveilleux pour les Habitans des Zones tempérées, quoiqu'ils s'attendent à le trouver au Cercle Polaire.

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

On nous donne quelque idée des opérations que les Académiciens avoient à faire pour meſurer un degré du Méridien. Lorſqu'on s'avance vers le Nord, perſonne n'ignore qu'on voit s'abbaiſſer les Etoiles placées vers l'Equateur, & qu'au contraire celles qui ſont ſituées vers les Pôles s'élevent : c'eſt ce phénomene qui vraiſemblablement a été la premiere preuve de la rondeur de la Terre. On appelle cette différence qu'on obſerve dans la hauteur méridienne d'une Etoile, lorſqu'on parcourt un arc du Méridien de la Terre, l'*Amplitude* de cet arc : c'eſt elle qui en meſure la courbure ; ou, dans le langage ordinaire, c'eſt le nombre de minutes & de ſecondes qu'il contient. Si la Terre étoit parfaitement ſphérique, cette amplitude, ou cette différence de hauteur d'une Etoile, ſeroit toujours

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

proportionnée à la longueur de l'arc du Méridien qu'on auroit parcouru. Au contraire, ſi la ſurface de la Terre étoit abſolument platte; quelque longue diſtance qu'on parcourût, vers le Nord, l'Etoile n'en paroîtroit, ni plus ni moins élevée. Mais ſi la ſurface de la Terre eſt inégalement courbe en différentes Régions, il faudra, pour y trouver la même différence de hauteur dans une Etoile, parcourir des Arcs inégaux du Méridien de la Terre; & ces arcs, dont l'amplitude ſera toujours d'un degré, ſeront plus longs à proportion que la Terre ſera plus applatie. Si la Terre eſt applatie vers les Pôles, un degré du Méridien terreſtre ſera plus long vers les Pôles que vers l'Equateur; & l'on pourra juger ainſi de la figure de la Terre, en comparant ſes différens degrés les uns avec les autres. Ainſi, pour avoir la meſure d'un degré du Méridien de la Terre, il faut avoir une diſtance meſurée ſur ce Méridien, & connoître le changement d'élévation d'une Etoile aux deux extrêmités de la diſtance meſurée, afin de pouvoir comparer la longueur de l'arc avec ſon amplitude. La premiere partie de l'ouvrage des Académiciens conſiſtoit donc à meſurer quelque diſ-

PALATINO

Tome XV. e 8.

tance considérable sur le Méridien ; & pour cette opération, il falloit former une suite de triangles, qui communiquassent avec quelque base, dont on pût mesurer la longueur à la perche.

L'espérance des Académiciens avoit toujours été d'exécuter ce projet sur les Côtes du Golfe de Bothnie. La facilité de se rendre par Mer aux différentes stations, d'y transporter les instrumens dans des Chaloupes, l'avantage des points de vue que leur promettoient les Iles du Golfe, marquées en grand nombre sur toutes les Côtes, toutes ces raisons avoient fixé leurs idées sur ces Côtes & sur ces Iles. Ils allerent aussitôt les reconnoître ; mais toutes leurs recherches leur apprirent qu'il falloit renoncer à leur premier dessein. Les Iles, qui bordent les Côtes du Golfe, & les Côtes mêmes, qu'ils s'étoient représentées comme des Promontoires, qu'on pourroit appercevoir de très loin, & d'où l'on en pourroit appercevoir d'autres, aussi éloignées, étoient à fleur d'eau, & par conséquent bientôt cachées par la rondeur de la Terre. Les Iles se cachoient même l'une l'autre, vers les bords du Golfe, où elles étoient trop voisines ; & se trouvant toutes rangées vers les Côtes, elles ne s'a-

VOIAGES AU NORD.

vançoient point assez en Mer pour donner la direction dont on avoit besoin.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

M. de Maupertuis avoit commencé le Voïage, de Stockolm à Torneå en Carosse (33), comme le reste de ses Associés; mais le hazard leur aïant fait rencontrer, vers le milieu de cette longue route, le Vaisseau qui portoit leurs Instrumens & leurs Domestiques, il étoit monté sur ce Vaisseau, qui l'avoit rendu plutôt que les autres à Torneå. En y débarquant, il avoit trouvé le Gouverneur de la Province (a) qui partoit pour aller visiter la Laponie Septentrionale de son Gouvernement: il s'étoit joint à lui, pour prendre quelque idée du Païs, en attendant l'arrivée de ses Compagnons; & sans prendre un moment de repos, il avoit pénétré à quinze lieues vers le Nord. Il étoit monté, la nuit du Solstice, sur la Montagne d'Avaxasa, une des plus

(33) Cette partie appartient au Recueil des Voïages par terre, sur lequel on ne veut point anticiper ici, & ne contient rien d'ailleurs qui ait rapport au dessein de cet article. Il suffit que M. de Maupertuis ait fait la plus grande partie de la route par Mer.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(a) M. Gullingrip.

hautes de cette Région : enſuite il étoit revenu à Torneå, pour s'y trouver à leur arrivée. Mais, dans ce Voïage, qui n'avoit duré que trois jours, il avoit remarqué que le Fleuve de Torneå ſuivoit aſſez la direction du Méridien, juſqu'où il l'avoit remonté ; & de tous côtés il avoit découvert de hautes Montagnes, qui pouvoient donner des points de vue fort éloignés.

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

Les Académiciens, réunis à Torneå (*a*), penſerent donc à faire leurs

(*a*) Les autres y arriverent le Jeudi 21 de Juin, deux jours après le débarquement de M. de Maupertuis. Ils avoient été recommandés à M. Pipping, Bourguemêtre de Torneo (*), par M d'Hegreman, ſon Gendre, Marchand à Stockolm. Il ne ſe trouvoit dans Torneo, que deux perſonnes qui parlaſſent la Langue Françoiſe ; M. *du Riez*, Lieutenant-Colonel du Régiment de Weſtrobothnie, & un jeune Homme que le Gouverneur indiqua aux Académiciens pour leur ſervir d'Interprete : mais outre M. Celſius, deux Suedois, qui ſavoient le François, & qui les avoient joints au-delà d'Upſal, étoient venus avec eux par curioſité, juſqu'à Torneo. L'un étoit le jeune Comte de Cedeſtron, fils du Secretaire d'Etat de Suede ; l'autre, M. Meldecreutz, qui étoit dans le goût de la Géo-

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(*) M. Outhier écrit le nom de cette Ville comme M. de Maupertuis ; mais nous ne pouvons l'imiter avec un ſi petit caractere.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

opérations au Nord de cette Ville, ſur les ſommets des Montagnes; mais cette entrepriſe avoit d'affreuſes difficultés. Il falloit faire, dans les déſerts d'un Païs preſqu'inhabitable, dans cette immenſe Forêt qui s'étend depuis Torneå juſqu'au Cap Nord, des opérations qui n'auroient pas été faciles dans des lieux commodes. Il n'y avoit que deux manieres de pénétrer dans ces déſerts, & qu'il falloit toutes deux éprouver; l'une en navigeant ſur un Fleuve rempli de cataractes, l'autre en traverſant à piés des Forêts épaiſſes ou de profonds Marais. Si on pouvoit pénétrer dans le Païs, il falloit, après des marches fort rudes, eſcalader des Montagnes eſcarpées, dépouiller leur ſommet, des arbres qui ôtoient la liberté de la vue, vivre dans ces déſerts avec

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

metrie. En arrivant, ils chercherent tous, comme M. de Maupertuis, à voir paſſer le Soleil au Méridien, à minuit; mais les vapeurs dont l'Horiſon étoit chargé leur ôterent cette ſatisfaction. Charles XI, Roi de Suede, avoit fait exprès le voïage de Stockolm à Torneo, pour ſe procurer le même ſpectacle; & plus heureux, il avoit vû, du Clocher de l'Egliſe, le quart du diametre du Soleil à minuit.

la plus mauvaiſe nourriture, expoſés aux Mouches, qui y ſont ſi cruelles, comme on l'a déja vu dans la Relation de Regnard, qu'elles forcent les Lapons d'abandonner le Païs dans cette ſaiſon avec leurs Renes, pour aller chercher vers l'Océan des lieux moins inhabitables; enfin, il falloit entreprendre cet Ouvrage ſans ſavoir réellement s'il étoit poſſible, & ſans eſpérance de pouvoir s'en informer; ſans être ſûrs qu'après tant de peines le défaut d'une Montagne n'arrêteroit pas abſolument la ſuite des triangles, ſans aucune certitude de pouvoir trouver ſur le Fleuve une baſe, qui pût être liée avec les triangles. En ſe flattant du ſuccès ſur tous ces points, il falloit enſuite bâtir des Obſervatoires ſur la plus ſeptentrionale des Montagnes, y porter un attirail d'inſtrumens plus complet qu'il ne s'en trouve dans pluſieurs Obſervatoires de l'Europe, & faire les plus ſubtiles opérations de l'Aſtronomie.

D'un autre côté, l'Auteur avoue que cet Ouvrage avoit bien des attraits pour les Académiciens: outre la gloire de ſurmonter tant d'obſtacles, c'étoit meſurer le degré le plus Septentrional, dont vraiſemblablement la meſure ſoit

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

au pouvoir des Hommes, ou le degré qui coupoit le cercle Polaire, & dont une partie devoit se trouver dans la Zone glacée. Ajoutons qu'après avoir désespéré de pouvoir faire usage des Iles du Golfe (*a*), c'étoit la seule res-

M. L'ABBE' OUTHIER.

(*a*) On ne parla plus des Côtes de la Westrobothnie, parceque M. de Maupertuis avoit observé, en venant par Mer, qu'on ne pouvoit s'en servir; mais avant que de se déterminer pour les Montagnes, on prit le parti de visiter la Côte de l'Ostrobothnie, & les Iles qui la bordent. MM. Camus, Outhier, & de Sommereux, furent chargés d'examiner la direction de cette Côte, & les Iles, depuis Torneo jusques vers Brahestad (1). Il n'y a rien à retrancher ici aux termes du Journal : Nous prîmes sept Rameurs pour nous conduire dans un simple Bateau, dans lequel nous nous embarquâmes avec deux Domestiques & des provisions. Le jour du départ fut le Lundi 25 Juin, à six heures & demie après-midi; j'ai toujours observé, avec ma Bousſole, la route, & la position des Iles & des lieux les plus apparens de la Côte.

Le 26, à quatre heures du matin, nous

(1) Le Roi de Suede avoit eu la bonté de faire donner, aux Académiciens, de belles Cartes des Côtes du Golfe de Bothnie. La Géographie est fort en honneur à Stockolm : il y a un Bureau des Cartes Géographiques, où plusieurs Savans travaillent toute l'année. Pendant l'Hiver, ils vont prendre des mesures sur les glaces; & les réduisant pendant l'Eté, ils dressent leurs Cartes avec beaucoup d'ordre & d'exactitude.

ſource qui leur reſtoit ; car pouvoient-ils ſe réſoudre à deſcendre dans d'au-

avions déja fait ſept milles & demi (2), depuis Torneo. Le vent étoit devenu Nord, & l'on avoit mis à la voile. Le froid nous obligea de deſcendre dans l'Ile de Kuawaniemi, où nous fîmes faire un bon feu. Enſuite, le vent ne ceſſant point d'être Nord, avec un fort beau tems, nous arrivâmes à *Ullea*, vers cinq heures & demie du ſoir. C'eſt une aſſez grande Ville de l'Oſtrobothnie. Les rues en ſont longues & tirées au cordeau. Elle n'a qu'une Egliſe, avec une Maiſon de Ville, une Horloge publique, & un Chantier pour la conſtruction des Bâtimens de Mer. Les Vaiſſeaux arrivent près de la Ville même. Son Château, nommé Ullaobory, & ſitué dans une petite Ile, au Nord, eſt de bois, comme l'Egliſe & tous les autres Edifices de la Ville. A l'Oueſt du Château, on voit la Douane, dans une autre petite Ile, peu éloignée de la Ville au Nord-Oueſt. Ullea eſt à quinze milles de Torneo : il nous en reſtoit huit juſqu'à Braheſtad ; & nous aurions pû nous diſpenſer de les faire, car nous n'avions, ni la Côte, ni les Iles convenables à nos Vents. Cependant, pour ne rien négliger, nous réſolûmes de continuer notre route. M. Camus fut d'avis de prendre, à Ullea, un ſecond Bateau à deux Rameurs, & nous partîmes le Mercredi, à cinq heures du matin. Notre route fut au Sud-Oueſt, juſqu'à midi. Avec le

(2) Le mille de Suede contient dix-huit cens aunes Suedoiſes, & l'aune contient vingt-deux pouces de France : de ſorte que deux milles de Suede ſont environ quatre lieues Françoiſes.

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

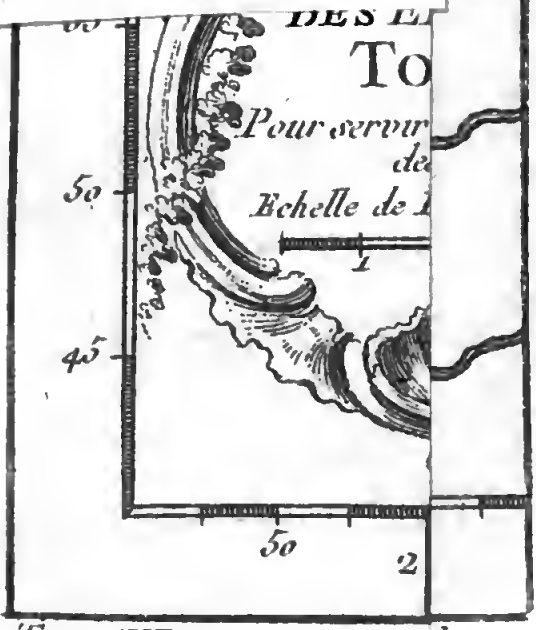
tres Provinces plus méridionales de la Suede ?

M. L'ABBE' OUTHIER.

petit quart de cercle Anglois, que nous avions porté, nous avions obſervé, le Mardi, la hauteur du bord inférieur du Soleil, de quarante-huit degrés ſix minutes; & le Mercredi nous le trouvâmes de quarante-huit degrés vingt-cinq minutes.

Un petit vent contraire ne nous permit pas de faire plus de trois milles avant midi; mais il augmenta bien-tôt, juſqu'à rendre la Mer fort agitée, & nous obliger d'aller à terre. Nous y dreſſâmes notre Tente, & nous y prîmes un peu de repos juſqu'à huit heures du ſoir. Alors le vent commençant à diminuer, nous renvoïâmes notre ſecond Bateau, qui nous étoit inutile, & nous continuâmes d'avancer. Vers minuit, nous étions à cinq milles d'Ullea. Il nous parut inutile d'aller plus loin. En retournant vers Torneo, M. Camus voulut viſiter les Iles de *Carloohn* & de *Sandhon*; il fallut faire route vers le Nord-Nord-Oueſt, malgré nos Matelots, qui nous repréſentoient, avec ſurpriſe, qu'on n'alloit pas, ſi loin des Terres, dans un Bateau tel que le nôtre; car ces Iles ſont éloignées en Mer d'environ cinq lieues de France. Notre deſſein étoit d'aller d'abord à Sandhon, quoique cette Ile ſoit abſolument déſerte; mais l'eau s'y trouva ſi peu profonde, que nous ne pûmes en approcher. Nous retournâmes vers Carloohn, où nous n'abordâmes point ſans peine, à cinq heures du matin. Nous y trouvâmes un Hameau, & nous fûmes reçûs dans la meilleure Maiſon, nommée *Heittrs*. La

Biblioteca
FONDO
PALATINO
Napoli


DES E
To
Pour servir
de
Echelle de
1
50
45
50
2

Ils partirent donc de Torneå, le 6 de Juillet, avec une troupe de Soldats chambre qu'on nous y accorda étoit à deux lits avec des bancs alentour. Pendant plus de deux jours que le vent nous obligea d'y paſſer, nous vécûmes de lait & de Poiſſon, que nous achetions des Habitans. Nous vîmes un Prêtre, qui demeuroit à trois quarts de lieue du Hameau, & qui étoit Vicaire du Curé de Flaminia, dont il devoit épouſer la Fille. Il s'étonna beaucoup qu'étant Prêtre comme lui, il ne me fût pas permis de me marier. L'Ile de Carloohn eſt très fertile en Segles & en Orges. Chaque Païſan a, comme dans la Weſtrobothnie, pluſieurs petits Corps-de-Logis, avec un Moulin à vent, & fabrique lui-même ſa toile. Cette Ile eſt à quatre milles d'Ullea, & à deux des Terres; elle eſt preſque contigüe aux petites Iles de *Aanis* & de *Leppakari*; c'eſt la ſeule, de toutes les Iles que les Académiciens virent dans leur route, qui ait des Habitations.

Ils rentrerent dans leur Bateau, le Samedi à neuf heures du ſoir: & retournant vers Torneo, ils paſſerent, pendant la nuit, près de quatre petites Iles, dans la premiere deſquelles ils entendirent les cris confus de diverſes ſortes d'Oiſeaux de Mer, qui y faiſoient leurs nids. Un bon vent de Sud-Oueſt les fit arriver, à deux heures après-midi, dans une Anſe où ils deſcendirent. Ce lieu, qui ſe nomme Maxalackti, eſt habité par quelques Pêcheurs & ſitué un peu au Nord-Oueſt de Simoka. M. de Maupertuis y étoit venu le Vendredi. Nous en partîmes à cinq

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

Finnois, & quantité de Bateaux, chargés d'Inſtrumens & des choſes les plus indiſpenſables pour la vie; pour remonter le grand Fleuve qui vient du

---

M. L'ABBE' OUTHIER.

heures, & nous arrivâmes à dix heures, à l'Ile de Mounalota, d'où l'on a la vûe de Torneo. Mais au lieu de remonter le Fleuve du côté par lequel nous l'avions deſcendu à notre départ, c'eſt-à-dire à l'Eſt de l'Egliſe Finnoiſe & de l'Ile de Biorkohn par la petite Ile de Rugen, nous remontâmes par l'autre bras du Fleuve, à l'Oueſt de Biorckohn.

Pendant notre abſence, M. de Maupertuis avoit fait lui-même, avec MM. Clairaut, le Monnier & Celſius, un Voïage le long de la côte orientale du Golfe, & s'étoit convaincu qu'il n'étoit gueres poſſible d'y former une ſuite de Triangles. M. Celſius propoſoit de remettre l'Ouvrage à l'Hiver, & de le faire par une meſure actuelle ſur la glace du Golfe; mais qu'aurions-nous fait pendant plus de trois mois, dans l'eſpace deſquels nous n'aurions pû voir aucune Etoile, le Soleil étant toujours ſur l'Horizon, ou deſcendant ſi peu au-deſſous, qu'il reſte un très grand crepuſcule pendant le peu de tems qu'il eſt couché? D'ailleurs, nous n'avions pas encore le Secteur, avec lequel nous devions obſerver la diſtance de quelques Etoiles au Zenith; & les Habitans de Torneo ne nous diſoient rien de certain ſur l'état du Golfe pendant l'Hiver. Ils croient que ce Golfe ſe gele dans toute ſa largeur; mais perſonne ne ſavoit juſqu'où l'on y pouvoit marcher avec ſûreté ſur la glace. Un vent de Sud pouvoit entr'ouvrir les glaces, quelque-

fond de la Laponie ſe jetter dans la Mer de Bothnie, après s'être partagé en deux bras, qui forment la petite Ile de *Swentzar*, où eſt bâtie la Ville, à

VOÏAGES AU NORD.

M. LE MAUPERTUIS. 1736.

---

fois les enraſſer, & rompre en un moment toutes nos meſures.

M. L'ABBE' OUTHIER.

On propoſa auſſi de faire couper, dans les Bois, une route en droite ligne, du Nord au Sud, & de la meſurer actuellement : parti préferable ſans doute à celui des glaces : mais il étoit encore ſujet à de grands inconvéniens. Quoique le Païs ne ſoit pas extrêmement inégal, nous ne pouvions nous attendre à trouver trente lieues ſans quelques inégalités conſidérables, & ſans rencontrer des Marais, des Lacs & des Rivieres à traverſer ; ce qui auroit rendu les meſures actuelles d'une pratique fort difficile. Enfin l'on s'arrêta au projet d'entreprendre les opérations ſur les Montagnes. M. *Viguelius*, Recteur des Ecoles de Torneo, qui avoit été long-tems Paſteur en Laponie, augmenta notre courage, en nous aſſurant que le Fleuve étoit plus dirigé du Nord au Midi que les Cartes ne le marquoient. Nous prîmes des meſures avec M. du Riez, pour faire tenir prêts un nombre de Soldats, qui devoient nous conduire dans leurs Bateaux : ce ſont des Païſans, établis dans leurs Maiſons, qui ſe rendent aux ordres des Officiers, pour les revues & le ſervice ; gens fermes, & qui ne craignent point la fatigue. Torneo n'a point un Habitant, qui n'ait un ou pluſieurs Bateaux. En Eté, & pendant que le Fleuve eſt ſans glace, on ne voïage gueres autrement ; & c'eſt une terrible fatigue de marcher

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

ſoixante-cinq degrés cinquante-une minutes de latitude. Depuis ce jour, ils ne vécurent plus que dans les déſerts, & ſur le ſommet des Montagnes qu'ils vouloient lier les unes aux au-

M. L'ABBÉ OUTHIER.

à pié, comme nous y fûmes enſuite obligés, dans un Païs qui n'eſt qu'un mélange de Marais & de Forêts, remplies d'une mouſſe ſi haute qu'on n'y paſſe point ſans peine. Deux jours ſe paſſerent en préparatifs : du Biſcuit, quelques bouteilles de Vin, des peaux de Rênes, pour nous ſervir de lits ſur la terre, quatre Tentes, dont chacune ne pouvoit contenir que deux perſonnes, deux quarts-de-cercle, une Planchette, une Pendule, des Thermometres, & tous les inſtrumens qui pouvoient nous être utiles ou néceſſaires pour le ſuccès de nos opérations ; tel fut, avec quelques hardes, le bagage qui fut embarqué dans ſept Bateaux, chacun conduit par trois Hommes. Nous étions huit aſſociés ; & de ſept Domeſtiques que nous avions amenés, deux reſterent à Torneo. M. Piping, notre Hôte, & le jeune Homme nommé *Helant*, qui nous ſervoit d'Interprete, eurent le courage de nous accompagner. Ils parloient tous deux la Langue Finlandoiſe, ou Finnoiſe, fort différente de celle de Suede, & la ſeule en uſage dans tout le Païs qui eſt au-delà de Torneo. Ils parloient auſſi Latin. Après avoir fait quelques milles ſur le Fleuve, nous prîmes terre, pour marcher le long du rivage, pendant que nos Matelots firent monter leurs Bateaux, avec beaucoup de peine, aux cataractes de *Wojukala* & de *Kuckula*.

tres par des triangles. Après avoir remonté le Fleuve, depuis neuf heures du matin juſqu'à neuf heures du ſoir, ils arriverent à *Korpikyla* (*a*), Hameau

VOYAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

(*a*) Les Montagnes que nous avions vûes de Torneo, étoient Niwa & Kakama. La premiere n'eſt pas éloignée du Fleuve : elle eſt proche de quelques Habitations qu'on nomme Korpikyla; & c'étoit ſur cette Montagne que M. de Maupertuis vouloit faire le premier Etabliſſement & commencer les obſervations : mais il falloit avoir des points de vûe. Kakama y étoit très propre. A ſix heures du ſoir, notre petite Flotte étant devant le Village de Karungi, je me détachai avec MM. Sommereux & Helant, deux Domeſtiques & deux Bateaux. Des ſix Hommes qui les conduiſoient, il en demeura un pour les garder, & nous entreprîmes avec les cinq autres d'aller à la Montagne de Kakama. Nous trouvames des chemins affreux. Comme il n'y avoit pas longtems que les néges étoient fondues, les Marais, qui ſont une grande partie du chemin, étoient impratiquables. Les Habitans, pour traverſer ces Marais, ont couché bout à bout des Sapins, ſur leſquels on pourroit marcher en gardant l'équilibre, ſi les nœuds de ces arbres, qui ſont comme autant de pointes, permettoient d'y placer les piés. Cependant nous avancions; & rien n'étoit impoſſible avec nos Soldats; ils portoient nos vivres & les leurs, leurs Haches, la Planchette, avec une partie de nos habits; & lorſqu'on ne pouvoit plus tenir ſur les arbres couchés, on marchoit dans le Marais. J'y enfonçai une fois juſqu'aux ge- M. L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

ſur le bord du Fleuve, habité par des Finnois : ils y deſcendirent ; & marchant à pié quelque tems, au travers de la Forêt, ils ſe rendirent, au pié de Niwa, Montagne eſcarpée, dont le ſommet n'eſt qu'un Rocher, où ils monterent, & ſur lequel ils s'établirent. Ils avoient été fort incommodés ſur le Fleuve, de groſſes Mouches à tête verte, qui tirent le ſang de toutes les parties qu'elles picquent. Mais, ſur Niwa, ils en trouverent des eſpeces encore

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

noux, & j'eus peine à m'en tirer. Nous paſſâmes deux Lacs : un Bateau, qui étoit ſur le premier, ne s'étant pas trouvé à notre rive, nos Soldats aſſemblerent quelques pieces de Bois, ſur leſquelles deux d'entr'eux s'embarquerent, pour l'aller chercher, & nous paſſerent heureuſement ſur le ſecond Lac, où il n'y avoit point de Bateau. Ils aſſemblerent de même ſix piéces de bois, ſur leſquelles nous nous embarquâmes tous : mais comme elles enfonçoient, deux Soldats deſcendirent à terre avec nos deux Domeſtiques, aſſemblerent cinq autres piéces, ſur leſquelles ils paſſerent, pendant que nous paſſâmes ſur les ſix premieres. Nous ne trouvâmes dans tout le chemin qu'un Moulin abandonné, ſur la Riviere *Muſta*, & deux Cabanes à mettre du foin, près des Lacs. Nous eûmes beaucoup à ſouffrir, de la fatigue du chemin, des picqûres des Couſins & de la chaleur. Quoiqu'il n'y ait gueres plus de trois lieues de France, de Karungi à Kakama, nous

plus cruelles. Deux jeunes Lapones, qui gardoient un petit Troupeau de Rennes au ſommet de cette Montagne, leur apprirent à ſe garantir de ces Inſectes : elles étoient tellement cachées dans la fumée d'un grand feu, qu'à peine pouvoit-on les y voir ; & les Académiciens ſe trouverent bientôt dans une fumée de la même épaiſſeur. VOIAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

Pendant qu'ils étoient campés ſur le Niwa, M. de Maupertuis en partit le 8, une heure après minuit, avec M. Camus, pour aller reconnoître les Monta-

---

y emploïâmes huit heures, & nous n'arrivâmes que le Samedi, à deux heures du matin. M. L'ABBÉ OUTHIER.

Nos Soldats allerent auſſi-tôt couper quelques Sapins, ſur le penchant de la Montagne, & les porterent au ſommet, qui eſt nû, & tout hériſſé de Rochers, dont la plûpart, étant par feuilles très larges & très minces, poſées ſur le champ, les unes contre les autres, rendent la marche fort difficile. Nous plantâmes, dans l'endroit le plus élevé de ces Rochers, un de nos Sapins, que nous arboutâmes par le pié contre d'autres arbres. J'obſervai, avec la Planchette, les angles entre les plus belles Montagnes. Heureuſement nous trouvâmes de fort bonne eau, pour notre dîner, dans des Citernes naturelles, formées par quelques Rochers. Enſuite nous deſcendîmes de la Montagne à midi, par des chemins différens, mais également difficiles, pour nous rendre à la Montagne de Niwa. Après avoir paſſé un

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

gnes vers le Nord. Ils remonterent d'abord le Fleuve juſqu'au pié d'*Avaſaxa*, haute Montagne, dont ils dépouillereut le ſommet, de ſes arbres, & ſur laquelle ils conſtruiſirent un ſignal. Leurs ſignaux étoient (*a*) des cônes creux, bâtis de pluſieurs grands arbres, qui dépouillés de leur écorce rendoient ces ſignaux ſi blancs, qu'on pouvoit les

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

Lac, dans un petit Bateau qui s'enfonçoit juſqu'au bord, M. Sommereux, un Domeſtique & quatre Soldats, allerent prendre les deux Bateaux que nous avions laiſſés à Karungi; & le cinquieme Soldat nous conduiſit, M. Helant & moi, droit à la Montagne de Niwa, par des chemins aſſez bons.

(*a*) M. l'Abbé Outhier attribue à M. de Maupertuis l'honneur de l'invention. Au lieu, dit-il, de planter un ſeul arbre pour ſervir de ſignal, comme j'avois fait à Kakama, M. de Maupertuis fit faire une Pyramide d'arbres, dépouillés de leurs branches, & dreſſés les uns contre les autres. Ces arbres, arrêtés par le haut avec des harres, & écartés par le pié, faiſoient en même-tems un ſignal dont on pouvoit obſerver la pointe avec préciſion, & une eſpece d'Obſervatoire, au centre duquel on plaçoit l'inſtrument, pour faire l'obſervation des angles ſans aucune réduction au centre. On ſuivit cette idée pour tous les ſignaux que nous fîmes dans la ſuite, même pour celui de Kakama, qu'on fit conſtruire de nouveau.

obſerver facilement de dix à douze lieues : leur centre étoit toujours facile à retrouver, en cas d'accident, par des marques qu'on gravoit ſur les rochers, & par des picquets qu'on enfonçoit profondément en terre, & qu'on recouvroit de quelque groſſe pierre. Enfin, ces ſignaux étoient auſſi commodes pour obſerver, & preſqu'auſſi ſolidement bâtis, que la plûpart des Edifices du Païs.

Auſſitôt que leur ſignal fût bâti, ils deſcendirent d'Avaſaxa ; & s'embarquant ſur la petite Riviere de Tenglio, qui vient ſe jetter dans le grand Fleuve, au pié de cette Montagne, ils la remonterent juſqu'à l'endroit qui leur parut le plus proche d'une Montagne qu'ils crurent propre à leur opération. Là, ils mirent pié à terre ; & trois heures de marche au travers d'un marais les firent arriver au pié d'*Horrilakero*. Quoique fatigués, ils y monterent, & paſſerent la nuit à faire couper la Forêt. Une grande partie de cette Montagne eſt d'une pierre rouge, parſemée d'une eſpece de cryſtaux blancs, longs & aſſez paralleles les uns aux autres. La fumée ne put défendre les deux Académiciens des Mouches. Ils ſe virent obligés, malgré la chaleur qui étoit très grande, de

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

s'envelopper la tête dans leurs Lapmudes, & de se faire couvrir d'un épais rempart de branches de Sapins, & de Sapins mêmes entiers, qui les accabloient, & qui ne les mettoient pas en sureté pour long-tems.

Après avoir coupé tous les arbres qui se trouvoient au sommet d'Horrilakero, & bâti leur signal, ils en partirent & revinrent par le même chemin, vers leurs Bateaux, qu'ils avoient retirés dans le Bois : c'est ainsi que les Habitans du Païs suppléent aux cordes, dont ils sont mal pourvus. A la vérité, il n'est pas difficile de traîner, ni même de porter, les Bateaux dont on se sert sur les Fleuves de Laponie. Quelques planches de Sapin fort minces composent une nacelle si legere & si flexible, qu'elle peut heurter à tous momens les pierres dont les fleuves sont remplis, avec toute la force que lui donnent les torrens, sans en être endommagée. C'est un spectacle terrible pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, & toujours étonnant pour les autres, que de voir, au milieu d'une cararacte dont le bruit est affreux, cette frêle machine entraînée par un torrent de vagues, d'écume & de pierres, tantôt élevée dans l'air, & tantôt comme per-

due dans les flots. Un Finnois intrépide de la gouverne avec un large aviron, pendant que deux autres forcent de rames, pour la dérober aux flots qui la pourſuivent, & qui ſemblent toujours prêts à l'inonder. La quille eſt ſouvent toute en l'air, & n'eſt appuïée que par une de ſes extrêmités ſur une vague qui lui manque à tous momens.

Les deux Académiciens ſe rembarquerent ſur le Tenglio, d'où ils rentrerent dans le Fleuve de Torneå, pour le deſcendre juſqu'à Korpikyla. A quatre lieues d'Avaſaxa, ils quitterent leurs Bateaux; & marchant l'eſpace d'une heure dans la Forêt, ils ſe trouverent au pié de Cuitaperi, Montagne fort eſcarpée, dont le ſommet n'eſt qu'un Rocher couvert de mouſſe, d'où la vûe s'étend fort loin de tous côtés, & d'où l'on découvre au Sud la Mer de Bothnie. Ils y éleverent un ſignal, d'où l'on pouvoit découvrir Horrilakero, Avaſaxa, Torneå, Niwa & Kakama. Enſuite ils continuerent de deſcendre le Fleuve, qui eſt coupé entre Cuitaperi & Korpikyla, par des cataractes épouvantables, & qu'on ne paſſe point en Bateau. Les Finnois ne manquent point d'y faire mettre pié à terre aux Voïageurs; mais les Académiciens,

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

dans l'excès de leur fatigue, aimerent mieux les paſſer en Bateau, que de faire cent pas à pié (*a*). Enfin ils arriverent le 11 au ſoir ſur le Niwa, d'où leurs Aſſociés avoient vû leurs ſignaux; mais ſans avoir pû faire aucune obſervation; tant le Ciel étoit chargé de vapeurs. Il paroît incertain à M. de Maupertuis ſi c'eſt la préſence continuelle du Soleil ſur l'Horiſon, qui fait élever des vapeurs qu'aucune nuit ne fait deſcendre; mais pendant deux mois, qu'il paſſa ſur les Montagnes, le Ciel fut toujours chargé; juſqu'à ce que le vent du Nord vint diſſiper les brouillards. Cette diſpoſition de l'air retint quelquefois les Académiciens huit ou dix jours ſur une Montagne, pour attendre le moment auquel ils puſſent voir aſſez diſtinctement les objets qu'ils vouloient obſerver. Ce ne fut que le Jeudi, 12 de Juillet, qu'on prit quel-

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(*a*) Le danger, dit M. l'Abbé Outhier, n'effraïa point MM. de Maupertuis & Camus. M. de Maupertuis, au lieu de craindre, s'amuſoit dans le Bateau à regarder les différens effets de l'eau, qui ſe précipite avec rapidité. M. Piping, qui les avoit accompagnés, & qui avoit grand peur, ſe contenta de dire qu'il n'y avoit point à rire, & prétexta dès le lendemain quelques affaires, pour retourner à Torneo.

ques Angles ; & le lendemain, un vent de Nord très froid obligea de finir les obſervations. Le 14 on quitta la Montagne de Niwa ; MM. Camus, le Monnier & Celſius, pour aller à Kakama, & MM. de Maupertuis, Clairaut & Outhier, pour Cuitaperi, d'où M. l'Abbé Outhier partit le 16, chargé d'aller planter un ſignal ſur Pullingi (*a*).

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

(*a*) Je deſcendis de Cuitaperi, avec M. Helant, pour aller chercher, vers le Nord, des Montagnes propres à la continuation des triangles : le Lundi, à 11 heures du ſoir, nous laiſſâmes nos Bateaux près des Maiſons de Marioſari, pour nous rendre aux Montagnes de même nom ; & nous y fûmes dévorés des Mouches, qui nous laiſſerent à peine la liberté d'obſerver les environs. De-là, étant retournés à nos Bateaux, nous remontâmes le Fleuve juſqu'aux Montagnes de *Kattilla*, & nous y viſitâmes trois ſommets, d'où nous apperçûmes, vers le Nord, une autre Montagne, qui nous parut propre aux Obſervations, mais entierement couverte d'arbres. Nos Matelots nous apprirent que c'étoit Pullingi, & nous réſolûmes auſſi-tôt de la viſiter. Pendant qu'ils firent monter, avec une peine extrême, leurs Bateaux à la cataracte de Kattilla, nous ſuivîmes la rive à pié ; & c'eſt là que je paſſai, pour la premiere fois, le cercle Polaire. Il étoit environ ſept heures du matin lorſque nous rentrâmes dans nos Bateaux, au-deſſus de la cataracte. Nous y trouvâmes le Fleuve

M. L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

Les obſervations de Cuitaperi, quoiqu'interrompues par le tonnerre & la pluie, furent achevées le 18 ; & le 20 M. de Maupertuis quitta cette Montagne avec M. Clairaut, pour ſe rendre à celle d'Avaxaſa, où ils arriverent à minuit. Elle eſt à quinze lieues de Torneå, ſur le bord du Fleuve. L'accès n'en eſt pas facile. On y monte par la

---

* M. L'ABBÉ OUTHIER.

d'une belle largeur, quelques bonnes terres ſur les bords, des Seigles, des Orges & des Houblons, près des Hameaux de *Kommés*, d'*Hiougling* & de *Rattas*. Il fallut deſcendre encore de notre Bateau, pour viſiter les Montagnes de Rattas ; & nous jugeâmes qu'elles ne pouvoient nous être d'aucun uſage. *Lambiſen-Niwa*, où nous arrivâmes enſuite à deux heures après-midi, nous offrit une Maiſon aſſez propre, & nous y laiſſâmes nos hardes, pour nous rendre plus librement au travers des Bois & des Marais, à la Montagne de Pullingi, éloignée encore d'environ deux lieues. Notre fatigue fut exceſſive en montant au ſommet, où nous ne pûmes arriver qu'à ſept heures. Un tourment beaucoup plus vif nous y ôta le repos : outre les groſſes mouches, dont nous fûmes plus perſécutés que jamais, l'air y étoit rempli de Moucherons qui nous picquoient juſqu'au ſang. Pour manger un peu de pain, ſeule nourriture que nous avions apportée, il falloit paſſer promptement la main ſous les voiles qui nous couvroient le viſage ; ſans quoi, nous aurions avallé autant de Mou-

Forêt, qui conduit preſqu'à moitié de la hauteur, & qui eſt enſuite interrompue par un grand amas de pierres eſcarpées & gliſſantes, après lequel on la retrouve juſqu'au ſommet. Mais les deux Académiciens firent abbattre tous les arbres de cette partie. Le côté du Nord-Eſt offre en précipice d'affreux rochers.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

---

cherons que de pain. Nous nous enveloppâmes, M. Helant & moi, dans la toile d'une Tente, & nous nous plaçâmes près d'un grand feu, pour y prendre un peu de repos.

M. L'ABBE OUTHIER.

L'extrêmité orientale de Pullingi eſt l'endroit le plus élevé de la Montagne, mais couvert d'un Bois de Sapins, plus gros que nous n'en euſſions encore vû. Du haut d'un arbre, je découvris Avaſaxa & Horrilakero, & je me déterminai auſſi tôt à faire dreſſer un ſignal. Une partie du Bois fut abbatue par nos ſix Hommes, & le ſignal aïant été dreſſé, nous retournâmes par les mêmes chemins à Lambiſen-Niwa, d'où nous eûmes à repaſſer les cataractes de Katilla & de Sompa, pour arriver le Jeudi 5 à Cuitaperi (1).

(1) M. Meldecreutz, qui étoit parti de Stockolm dans le deſſein d'aſſiſter aux opérations, aima mieux viſiter le Païs avec M. de Cedeſtron. De Torneo, ils étoient allés juſqu'aux ſources du Fleuve & au Lac de Torno, le même que Regnard nomme Tornotreſck. Ils virent même la Mer Septentrionale; & les Académiciens, qu'ils avoient ſollicités de faire le Voïage avec eux, ſacrifierent leur curioſité à des devoirs plus preſſans. M. Meldecreutz, qui les rejoignit ſur Cuitaperi, y reçut d'eux, toutes ſortes de politeſſes: mais comme il n'avoit pas commencé l'ouvrage avec eux, ils ne répondirent pas à l'envie qu'il témoigna de les ſuivre, pour aſſiſter à la continuation; ce qui lui fit prendre le parti de les quitter.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

dans leſquels quelques Faucons avoient fait leurs nids : c'eſt au pié de ce précipice que coule le Tenglio, qui tourne autour d'Avaſaxa avant que de ſe jetter dans le Fleuve de cette Montagne. La vûe n'eſt arrêtée par aucun objet vers le Midi, & l'on découvre une vaſte étendue du Fleuve. A l'Eſt, elle ſuit le Tenglio dans pluſieurs Lacs qu'il traverſe. Au Nord, elle s'étend à douze ou quinze lieues, où elle eſt arrêtée par une multitude de Montagnes, entaſſées les unes ſur les autres comme on repréſente le cahos, & parmi leſquelles il n'étoit pas facile d'aller trouver celle qu'on avoit vûe d'Avaſaxa. Les deux Académiciens, pendant dix jours qu'ils paſſerent ici, eurent ſouvent la viſite des Habitans de la campagne voiſine, qui leur apportoient du Poiſſon, des Moutons, & les miſérables Fruits qui naiſſent dans ces Forêts. Entre cette Montagne & Cuitaperi, le Fleuve eſt d'une très grande largeur, & forme une eſpece de Lac, dont l'étendue & la ſituation parurent fort commodes pour la baſe. MM. Clairaut & Camus ſe chargerent d'en terminer la direction, & fixerent, dans cette vûe, leur ſéjour à Oſwer Torneå.

Pendant leur travail, d'autres ſignaux

furent élevés pour la continuation des triangles. On en vit paroître ſur Niemi, ſur Katima, ſur Kukas, ſur Alpus & ſur Kittis. Dans le voiſinage de Pello, Village habité par quelques Finnois, en montant ſur Kittis, on trouve une groſſe ſource d'eau fort pure, qui ſort d'un ſable très fin, & qui pendant les plus grands froids de l'Hiver, lorſque tous les Fleuves ont la dureté du marbre, ne ceſſe point de couler comme en Eté.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

On n'achevera point de ſuivre les Académiciens dans toutes leurs directions. Il ſuffit d'avoir fait prendre quelque idée de leur travail. Une fatigue ſi continuelle altéroit déja leur ſanté, ſurtout celle de M. le Monnier, qui, manquant tout-à fait, l'obligea de s'arrêter avec MM. Clairaut & Camus à Oſwer Tonea. Entre pluſieurs autres courſes, pour leſquelles MM. de Maupertuis, Outhier & Celſius ne conſulterent que leur zele, on ne s'arrêtera plus qu'à celle de Niemi, où, le ſignal aïant été dreſſé par un Suédois qu'ils y avoient emploïé, ils avoient à faire diverſes obſervations ; ce voïage fut terrible. En partant d'un Hameau, nommé Turtula, ils allerent, d'abord à pié, juſqu'au bord d'une petite Ri-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

viere, où ils s'embarquerent ſur trois Bateaux; mais la navigation ſe trouva ſi difficile entre les pierres, qu'à chaque moment il falloit deſcendre, & ſauter d'une pierre à l'autre. Ce Ruiſſeau les conduiſit à un Lac, rempli de petits grains jaunâtres, de la groſſeur du Mil, qu'ils prirent pour les Chryſalides de quelque Inſecte, pour celles peut-être des Mouches qui les perſécutoient, parcequ'ils ne voïoient que ces Animaux, qui puſſent répondre par leur quantité (34) à ce qu'il falloit de grains de Mil pour remplir un aſſez grand Lac. Delà, s'étant avancés à pié juſqu'au bord d'un autre Lac, ils y trouverent un Bateau, dans lequel ils mirent leurs inſtrumens; ils ſuivirent la rive, par une Forêt ſi épaiſſe, qu'embarraſſés à chaque pas par la hauteur de la mouſſe & par les Sapins abbattus qu'ils rencontroient, ils étoient obligés de ſe faire jour avec la hache. Les Forêts du Païs offrent preſqu'un auſſi grand nombre de ces arbres, que de ceux qui ſont ſur pié; parceque la terre qui les produit n'étant pas capable de les nourrir aſſez pour les affermir, la plûpart périſſent ou tombent

(34) On a vu une autre explication, dans le Journal de Regnard.

au moindre vent. On y voit, de toutes parts, des Sapins & des Bouleaux déracinés; les derniers, réduits en pouſſiere par le tems, ſans que l'écorce ait reçu la moindre altération; & l'on eſt ſurpris d'en trouver d'aſſez gros, qui ſe briſent, ou qu'on écraſe lorſqu'on y touche. C'eſt peut-être ce qui a fait naître, en Suede, l'uſage d'emploïer l'écorce de Bouleau pour y couvrir les Maiſons. Dans quelques Provinces, cette écorce eſt couverte de terre, qui forme ſur les toîts des eſpeces de Jardins. Telles ſont les Maiſons d'Upſal. En Weſtrobothnie, l'écorce eſt arrêtée par des cylindres de Sapin, attachés ſur le faîte, qui pendent des deux côtés du toît. La Forêt, que les Académiciens avoient à traverſer, ſuivis de douze Soldats qui portoient leur bagage, ne paroiſſoit donc qu'un affreux amas de ruines ou de débris. Ils arriverent enfin ſur le bord d'un troiſieme Lac, grand, & d'une eau très pure. Deux Bateaux, qu'ils y trouverent, ſervirent d'abord à tranſporter leurs inſtrumens & leur bagage; mais il fallut attendre leur retour, & leur voïage fut long. Cependant ils revinrent; & les Académiciens, s'y étant embarqués, arriverent au pié de la

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

Montagne à trois heures après midi.

La Montagne de Niemi, que les Lacs qui l'environnent & les difficultés de ſon accès, faiſoient reſſembler aux lieux enchantés des Fables, leur parut charmante. D'un côté, on trouve un Bois clair, dont le terrein eſt auſſi uni que les allées d'un Jardin. Les arbres n'empêchent point de s'y promener, & ne dérobent point la vue d'un beau Lac, qui baigne le pié de la Montagne. D'un autre côté, on trouve des Salles & des Cabinets, qui paroiſſent taillés dans le roc, auxquels il ne manque que le toît : ces rochers ſont ſi perpendiculaires à l'Horiſon, ſi élevés & ſi unis, qu'ils ſemblent moins l'ouvrage de la Nature, que des murs commencés pour des Palais. Là, les Académiciens virent pluſieurs fois s'élever du Lac, ces vapeurs que les Habitans du Païs nomment *Haltios*, & qu'ils prennent pour les Eſprits auxquels la garde des Montagnes eſt commiſe.

Après ce Voïage, tous les Aſſociés ſe rejoignirent le 12 d'Août à Oſwer Torneå, chez M. Brunius (*a*) Paſteur

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(*a*) M. Brunius ne deſſervoit alors qu'une Succurſale, nommée *Hieta Niemi*; mais il de

de cette Habitation. MM. Clairaut & Camus avoient enfin déterminé la direction de la baſe, & fixé ſa longueur, par des ſignaux qu'ils avoient fait éle-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1736.

eſperoit ſucceder, dans le Bénéfice d'Oſwer Torneo, à ſon Pere qui étoit aveugle. Sa Maiſon étoit notre meilleure retraite : elle étoit placée, à-peu-près, au milieu de l'eſpace compris par nos Triangles ; & fort près de l'extrêmité Septentrionale de notre baſe. Nous y trouvions toujours trois chambres, ſans déranger ſa Famille, qui étoit fort nombreuſe. On nous y fourniſſoit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Le Pere & la Mere, fort âgés, leur Fils & leur Belle-Fille, avec leur Famille & pluſieurs Domeſtiques, étoient une image naturelle de la Maiſon des anciens Patriarches. D'ailleurs l'hoſpitalité eſt aſſez généralement exercée dans tout le Païs : ſi le beſoin de repos, ou la crainte du mauvais tems, nous obligeoit d'entrer dans quelque Maiſon, le Maître, quelquefois ſans Interprete pour nous expliquer, s'empreſſoit de nous ouvrir une Chambre, qui paroît n'être deſtinée qu'aux Etrangers, & demeuroit debout à nous regarder : ſa Famille s'aſſembloit autour de lui, & chacun marquoit de l'ardeur à nous ſervir. On allumoit promptement du feu ; & ſouvent, ſans que nous l'euſſions demandé, on nous apportoit ce qu'il y avoit à manger. Comme l'Interprete ne pouvoit être partout, nous avions appris à ſaluer en Finnois, à demander du lait, du beurre, du pain, & de l'eau.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD.

M DE MAUPERTUIS. 1736.

ver aux deux extrêmités. Les dernieres observations, qui devoient la lier aux triangles, furent achevées le 26. On apprit, en même-tems, que le Secteur, qu'on attendoit d'Angleterre, étoit arrivé à Torneå : il fallut s'y rendre, pour mettre cet instrument en état, & pour s'en servir aux dernieres opérations, qu'on vouloit faire avant l'Hiver sur Kittis, parceque les rigueurs du froid y étoient plus à craindre qu'à Torneå. Il étoit question des observations pour l'amplitude de l'arc, à cette extrêmité de la Méridienne. En arrivant à Torneå, on commença par la visite des instrumens. Ensuite, pendant qu'on disposoit tout pour le retour à Pello, les Académiciens monterent dans la fléche de l'Eglise de Sopenazar, qu'il ne faut pas confondre avec l'Eglise Finoise de Biorkohn, pour observer les angles qu'elle faisoit avec les Montagnes des signaux.

On se trouva prêt, au départ, le 3 de Septembre, dans quinze Bateaux, qui faisoient, sur le Fleuve, la plus grande Flotte qu'on y eut jamais vue. La route fut heureuse, excepté sur Kakama, où l'on fut obligé de remonter en chemin, pour y prendre, entre Horrilakero & Niemi, un angle qui

devoit fermer l'Heptagone. M. de Maupertuis, marchant dans un lieu fort difficile, mit la jambe entre deux rochers, & fit une chûte, qui ne lui permit point de retourner ſans ſecours à ſa tente. On lui croïoit la cuiſſe caſſée; mais il ſe trouva mieux le lendemain, après avoir paſſé la nuit ſur quelques branches de Bouleau qui lui ſervirent de matelas. Tout le convoi fut rendu le 9 à Pello (*a*).

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

(*a*) Dans ce Voïage, une Lapone, très infirme, vint, traînée par un de ſes Renes, apporter à M. de Maupertuis un Panier qu'elle avoit fait, & qu'il acheta d'elle. A Kaïnunkyla, où les Académiciens attendirent que leurs Bateaux euſſent monté toutes les cataractes, ils virent battre de l'Orge, à la maniere du Païs. On le met ſecher dans une Chambre, à la chaleur d'une eſpece de Fourneau : c'eſt un gros tas de cailloux, diſpoſés en quarré long, au milieu duquel on a ménagé une cavité dans toute la longueur. On fait du feu dans cette cavité, comme nous en faiſons dans nos Fours, & la chaleur ſe conſerve longtems dans le maſſif de cailloux. L'Orge, qui a déja été expoſé, après la moiſſon, aux raïons du Soleil, ſur de grandes échelles, dreſſées dans cette vue près de chaque Maiſon, acheve ainſi de ſecher. On le bat, avec des fléaux aſſez ſemblables aux nôtres; enſuite on le nettoie dans une eſpece de Vans, qui ſont des paniers aſſez profonds. Les Orges ſe coupent

M. L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

Soixante-trois jours de courſes, dans les déſerts, avoient donné aux Académiciens la plus belle ſuite de triangles qu'ils euſſent pû deſirer. » Un Ouvrage » commencé, ſans ſavoir s'il ſeroit » poſſible, & pour ainſi dire au haſard, étoit devenu un ouvrage heureux, dans lequel il ſembloit qu'ils » euſſent été maîtres de placer les » Montagnes à leur gré. Toutes leurs » Montagnes, avec l'Egliſe de Torneå, formoient une figure fermée, » dans laquelle ſe trouvoit Horrilakero, qui en étoit comme le Foïer.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

avec une Faucille; mais pour leurs Foins, les Finnois ont des faulx, dont la lame, preſqu'auſſi longue que les nôtres, eſt beaucoup plus étroite: elle eſt arrêtée au bout d'un manche, qui n'a que deux piés quatre pouces de long; ils lancent cette faulx dans l'herbe, alternativement à droite & à gauche, avec un mouvement ſi vif, & ſe baiſſent ſi bas, qu'on eſt étonné qu'ils en puiſſent ſoutenir la fatigue.

On commençoit alors à voir quelques Chevaux, qui revenoient de leurs quartiers d'Eté. La maniere de vivre de ces Animaux eſt une des choſes les plus ſingulieres du Païs. On n'en fait gueres uſage qu'en Hiver, qu'on les attele à des Traîneaux (1),

(1) Différens des Pulkas, Traîneaux Lapons, qui ſont conduits par des Renes, mais dont l'uſage eſt plus au Nord.

» C'étoit un long Heptagone, qui ſe » trouvoit placé dans la direction du » Méridien, & qui étoit ſuſceptible » d'une vérification, ſinguliere dans » ces ſortes d'opérations. M. de Maupertuis l'explique : mais ce détail n'appartient point à notre deſſein, non plus que les nouvelles opérations qui ſe firent ſur Kittis, pour déterminer l'amplitude de l'arc du Méridien compris entre cette Montagne & Torne$_a^o$. C'eſt aſſez de faire obſerver que les Académiciens s'applaudirent du ſuccès de leurs travaux.

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

ſoit pour les Voïages, ſoit pour le tranſport des fourages & du bois ; car dans la belle ſaiſon, on y emploie les Bateaux. Au mois de Mai, plûtôt ou plus tard, ſuivant la durée de l'Hiver, les Chevaux partent de la Maiſon de leurs Maîtres auſſi-tôt que les glaces ſont fondues, & ſe rendent d'eux-mêmes dans certains cantons des Forêts, où il ſemble qu'ils ſe ſoient donné rendez-vous. Ils forment différentes Trouppes, qui ne ſe mêlent & ne ſe ſéparent jamais. Chacune prend le territoire qui lui eſt anciennement aſſigné, s'y tient, & n'entreprend point ſur celui des autres. Quand la pâture leur manque, ils décampent, & vont s'établir dans d'autres Cantons avec le même ordre. Cette Police eſt ſi bien reglée, & l'uniformité de leur marche eſt ſi conſtante, que les Maîtres ſavent toujours où les trouver,

M. L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

Mais, dès le 19 de Septembre, ils avoient déja de la glace & de la nége : le 21, ils avoient remarqué que pluſieurs endroits du Fleuve étoient glacés ; & ces premieres glaces, qui ſont imparfaites, le rendent également impratiquable aux Barques & aux Traîneaux. Attendre à Pello, c'étoit riſquer de ne pouvoir arriver à Torneo, qu'après un trop long intervalle entre les obſervations qu'ils venoient de finir & celles qu'ils avoient à faire dans cette Ville. Ce tems devoit être fort court, pour retrouver une Etoile qui pouvoit

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

ſoit pour leur propre uſage, ſoit lorſqu'étant avertis par le Gifwergole, qui eſt le Maître des Poſtes, ils ſont obligés de les aller prendre dans les Bois & de les amener pour le ſervice, après lequel ils retournent auſſi d'eux-mêmes vers leurs Compagnons. La ſaiſon devient-elle fâcheuſe, comme elle commençoit à l'être au mois de Septembre ? ils quittent leurs paturages, reviennent par trouppes, & ſe rendent chacun dans leur Ecurie. Ils ſont de petite taille, mais bons, vifs ſans être vicieux, & ſi dociles, que pour les arrêter il ſuffit quelquefois de les ſaiſir par la queue. Ils ſont fort ſains & fort gras lorſqu'ils reviennent de leurs pâturages ; mais le travail & la mauvaiſe nourriture de l'Hiver leur font bientôt perdre cet embonpoint. Lorſqu'ils ſont attelés aux Traîneaux, ils prennent ſouvent des bouchées de

leur échapper, & que le Soleil, qui s'en approchoit, pouvoit faire diſparoître. Il auroit fallu en obſerver une autre ſur Kittis, au fort de l'Hiver; & comment y paſſer les rigoureuſes nuits de cette ſaiſon? D'un autre côté, on couroit riſque, en partant, d'être pris ſur le Fleuve par les glaces, & retenu avec tous les inſtrumens, avec le danger de rendre inutiles toutes les obſervations de Kittis, & le doute de trouver la même facilité à les recommencer. Après avoir délibéré ſur un point ſi délicat, les Académiciens ré-

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

---

nége; & lorſqu'on les dételе, ils ſe roulent dans la nége, comme les nôtres ſe roulent ſur l'herbe. Dans le plus grand froid, ils paſſent indifféremment les nuits à l'air ou dans l'Ecurie. Si l'Hiver eſt aſſez long pour faire manquer trop tôt les Fourages ſecs, ils vont chercher à vivre dans les lieux où la nége commence à ſe fondre. Il n'en eſt pas de même des Vaches. Dans les Villages, qui ſont ſitués le long des Rivieres, elles ne s'éloignent pas beaucoup des Maiſons; & tous les jours on les y amene pour les traire. A Torneo, pendant l'Eté, il y a peu de Vaches qui reviennent à la Ville: elles ne le pourroient qu'à la nage, dans les années pluvieuſes, lorſque l'Iſthme de Natta eſt couverte par les eaux du Fleuve. La plûpart des Bourgeois ont des étables ſur le bord occidental du Fleuve, au midi de Mat-

M. L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

ſolurent de haſarder le voïage. Ils partirent à la fin d'Octobre, & furent aſſez heureux pour arriver en deux jours à Torneå, dans une ſaiſon, où tout le monde les aſſura que le Fleuve n'avoit preſque jamais été navigable. En effet, le premier de Novembre, c'eſt-à-dire, deux jours après, il gela ſi fort que le lendemain il étoit pris. La glace ne fondit plus; la nége vint bientôt la couvrir; & ce vaſte Fleuve, qui, peu de jours auparavant, étoit couvert de Cygnes & d'autres Oiſeaux, ne fut plus qu'une Plaine immenſe de glace & de nége.

On n'eut pas de peine à faire, à Torneå, les obſervations correſpondantes à celles de Kittis (35). Tout l'ou-

(35) Toutes précautions gardées, toutes déductions faites, pour le tems écoulé entre les Obſervations, on trouva l'amplitude de l'Arc de cinquante-ſept degrés vingt-ſept minutes.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

tila, où les Servantes paſſent de la Ville en Bateau, pour y traire les Vaches. Elles ſont petites, preſque toutes blanches, & pluſieurs ſans cornes.

Déja les Habitans du Païs commençoient à ſe baigner ſouvent. Leur bain eſt ſi chaud, que le Thermometre de M. de Reaumur montoit à quarante-quatre degrés au-deſſus de la congelation. Ils ont, dans leurs Bains, une

vrage ſe trouvoit heureuſement terminé : il étoit arrêté, dit M. de Maupertuis ; mais ſans que nous puiſſions ſavoir encore s'il nous feroit trouver la terre allongée ou applatie, parceque nous ne ſavions pas quelle étoit la longueur de notre baſe. Ce qui reſtoit à faire n'étoit pas une opération difficile en elle même, c'étoit de meſurer, à la perche, la diſtance entre les deux ſignaux qu'on avoit plantés : mais cette meſure devoit ſe faire ſur la glace d'un Fleuve de Laponie, dans un Païs où chaque jour rendoit le froid plus in-

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

---

eſpece de Fourneau, ſemblable à celui qu'ils emploient pour ſecher les blés, & placé de même dans un angle de la Chambre. Lorſque le maſſif de cailloux qui le forme eſt bien échauffé, ils jettent de l'eau deſſus, & la vapeur de cette eau leur ſert pour le Bain. Ils y vont ordinairement deux à deux, chacun avec une poignée de verges, dont ils ſe frappent pour exciter la tranſpiration. M l'Abbé Outhier vit, à Pello, un Vieillard fort âgé ſortir du bain, nû, tout en ſueur, & traverſer ſa Cour par un grand froid, ſans en être incommodé. Chez les Païſans un peu aiſés, outre la chambre deſtinée au Bain, on en trouve une plus grande, avec un Fourneau, & deux ou trois petits trous quarrés, d'environ ſix pouces de large, qui tiennent lieu de fenêtres. C'eſt dans cet appartement commun

M L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

ſupportable ; & la diſtance à meſurer étoit de plus de trois lieues. On nous conſeilloit de remettre la meſure de cette baſe au Printems ; parcequ'alors, outre la longueur des jours, les premieres fontes qui arrivent à la ſuperficie de la nége, ſont bientôt ſuivies d'une nouvelle gelée, y forment une eſpece de croûte, capable de porter les Hommes : au lieu que pendant tout le fort de l'Hiver, la nége de ce Païs n'eſt qu'une eſpece de pouſſiere fine & ſeche, haute communément de quatre ou cinq piés, dans laquelle il eſt impoſſible de marcher quand elle eſt à cette hauteur.

Mais tous les avantages, qu'on pouvoit eſpérer au Printems, cederent à la crainte de manquer la meſure. Tous les Académiciens retournerent à Oſ-

---

M. L'ABBÉ OUTHIER. que toute la Famille couche en Hiver. Pendant le jour, les Hommes y travaillent à faire des filets pour la pêche, les Femmes à filer, ou à faire de la Toile au Métier. Cette Chambre ſe nomme *Porti*, ou *Pirti*. Des pieces de Sapin, fort minces & longues de deux ou trois piés, leur ſervent de Lampe ou de Chandelle ; mais quoiqu'elles brûlent aſſez bien, elles durent peu ; & l'on a des Paniers pleins de nége, pour recevoir les charbons qui en tombent à chaque moment.

wer-Tornea vers le milieu de Décembre, quoiqu'ils ne fuſſent point encore ſi la hauteur des néges leur permettoit de marcher ſur le Fleuve, proche de la baſe. Ils les trouverent déja fort hautes. Huit perches, de trente piés chacune, furent ajuſtées à la toiſe de fer qu'ils avoient apportée de France, & qu'on eut ſoin, pendant cette opération, de tenir dans un lieu où le Thermometre de M. de Reaumur étoit à quinze degrés au-deſſus de zero, & celui de M. Prins à ſoixante deux degrés; température des mois d'Avril & de Mai, à Paris. Les perches une fois ajuſtées, on n'avoit point à craindre le changement que le froid pouvoit apporter à leur longueur, parceque les Académiciens avoient obſervé qu'il s'en falloit beaucoup que le froid & le chaud cauſaſſent, ſur la longueur des meſures de ſapin, des effets auſſi ſenſibles que ſur la longueur des meſures de fer. Toutes leurs expériences leur avoient donné des variations de longueur preſqu'inſenſibles; & quelques-unes portoient à croire que les meſures de bois, au lieu de ſe raccourcir au froid, comme les meſures de métal, s'y allongent. Peut-être un reſte de ſéve, qui étoit encore dans ces meſures, ſe glaçoit-il

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

lorſqu'elles étoient expoſées au froid, & les faiſoit-il participer à la propriété des liqueurs, dont le volume augmente lorſqu'elles ſe gelent. Ce fut le Vendredi, 21 Décembre, jour du Solſtice d'Hiver, & remarquable pour une opération de cette nature, que la meſure de la baſe fut commencée vers Avaſaxa, où elle répondoit. A peine le Soleil ſe levoit-il alors vers le Midi; mais les longs crépuſcules, la blancheur des néges, & les feux dont le Ciel eſt toujours éclairé dans cette Région, donnoient aſſez de lumiere pour commencer le travail à quatre ou cinq heures. Les Académiciens partirent à onze heures du matin, d'Oſwer-Tornea, & ſe rendirent ſur le Fleuve, avec un tel nombre de Traîneaux, & un ſi grand équipage, que la nouveauté du ſpectacle fit deſcendre les Lapons de leurs Montagnes. » M. de Maupertuis fait » une peinture touchante des fatigues » & des dangers de l'opération. Qu'on » s'imagine, dit il, ce que c'eſt que » de marcher dans une nége haute de » deux piés, chargés de perches peſan- » tes, qu'il falloit continuellement » poſer ſur la nége & relever, pendant » un froid ſi vif, que la langue & les » levres ſe geloient ſur-le-champ con-

» tre la taſſe, lorſqu'on vouloit boire
» de l'Eau-de vie, ſeule liqueur qu'on
» pût tenir aſſez liquide pour la boire,
» & qu'elles ne s'en arrachoient que
» ſanglantes, pendant un froid qui
» gela les doigts de quelques-uns de
» nous. Nous étions glacés aux extrê-
» mités du corps, & le travail nous
» mettoit en ſueur. L'eau-de-vie ne
» pût ſuffire à nous déſalterer. Il fal-
» lut creuſer dans la glace, des Puits
» profonds, qui étoient preſqu'auſſi-
» tôt refermés, & d'où l'eau pouvoit à
» peine parvenir liquide à la bouche;
» enfin, s'expoſer au dangereux con-
» traſte que cette eau glacée pouvoit
» produire dans des corps échauffés
» juſqu'à ſuer.

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

Six jours de travail conduiſirent l'Ouvrage au point qu'il ne reſtoit plus à meſurer qu'environ cinq cens toiſes, qu'on n'avoit encore pû remplir de picquets. Tandis qu'une partie des Acteurs s'occupoit à les planter, M. de Maupertuis & M. l'Abbé Outhier ſe chargerent d'un autre ſoin, qui demandoit un rare courage. On avoit oublié l'Eté précédent, ſur Avaſaxa, une opération fort légere, mais importante pour des Mathématiciens qui pouſſoient l'exactitude juſqu'au ſcrupule : ils entrepri-

VOIAGES AU NORD.

rent d'y monter avec un quart de cercle. Si l'on conçoit, dit M. de Maupertuis, ce que c'est qu'une Montagne fort élevée, remplie de rochers, & couverte d'une prodigieuse quantité de néges qui en recouvre les cavités, on jugera cette entrepriſe impoſſible : cependant il y a deux manieres de la tenter ; l'une, en marchant, ou plutôt, gliſſant ſur deux planches étroites, longues de huit piés, dont ſe ſervent les Finnois & les Lapons pour ne pas enfoncer dans la nége, méthode qui demande beaucoup d'exercice ; l'autre, en ſe confiant aux Renes, que la nature a rendus propres à ces voïages (*a*). On a vu dans la Re-

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

(*a*) On ſe ſert de Renes, pour voïager dans les endroits où les Chevaux ne pourroient aller, & dans les Cantons où l'on n'auroit pas dequoi nourrir les Chevaux ; comme dans tout le Païs au Nord de Konges, c'eſt-à-dire toute la partie Septentrionale de ce Continent. Un Rene pourroit faire trente lieues dans un jour, ſi le chemin étoit bien battu ; mais autrement, comme les Traîneaux labourent la nége, il avance avec beaucoup de peine, & par conſéquent plus de lenteur. Le Voïageur met ſes proviſions à la pointe, ou l'avant du Traîneau ; & ce qui paroîtra étrange, c'eſt que dans les Voïages de Wardhus, il eſt obligé de porter une proviſion de bois, parcequ'on paſſe de grandes étendues de Païs, entierement nues & ſans arbres.

M. L'ABBE' OUTHIER.

lation de Regnard, & M. de Maupertuis confirme, que les Renes ne peuvent tirer qu'un petit traîneau, nommé *Pulka*, dans lequel peut à peine entrer la moitié du corps d'un Homme; que cette machine, deſtinée à naviger dans la nége, a la forme des Bateaux dont on ſe ſert ſur Mer; c'eſt-à-dire, une proue pointue, pour fendre les néges, & une quille étroite, qui la laiſſe rouler, & verſer continuellement, ſi le Voïageur n'eſt bien attentif à garder l'équilibre (*a*); qu'elle eſt attachée par une longe, au poitrail du Rene, & que dans un chemin ferme & battu, cet Animal court avec fureur; que ſi l'on veut arrêter, c'eſt en vain qu'on tire une eſpece de bride attachée à ſes cornes, & qu'étant fort indocile, il ne fait le plus ſouvent que changer de route; que quelquefois même il ſe retourne, pour ſe vanger de ſon Guide à coups de piés, & qu'alors la ſeule reſſource des Lapons eſt de renverſer ſur eux le Traîneau, qui leur ſert de bouclier contre ſes fureurs. Les deux Fran-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

(*a*) Ces Traîneaux n'ont gueres plus d'aſſiete que les Patins dont on ſe ſert en France pour gliſſer. M. L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

çois, à qui l'expérience manquoit pour cette manœuvre, n'eurent point d'autre défenſe qu'un petit bâton, qu'on leur mit à la main, comme le gouvernail avec lequel ils devoient diriger leur Pulka, & ſe garantir de la rencontre des troncs d'arbres.

C'eſt ainſi qu'ils s'abandonnerent aux Renes, accompagnés de deux Lapons & une Laponne, & de M. Brunius, Curé d'Oſwer-Tornea. La premiere partie du Voïage ſe fit avec une viteſſe qu'ils comparent au vol d'un Oiſeau, par un chemin dur & battu, qui conduiſoit de la Maiſon du Curé juſqu'au pié de la Montagne. Enſuite les Renes, quoique retardés par la difficulté de monter, parvinrent heureuſement au ſommet, & les deux Mathématiciens firent auſſitôt l'obſervation. Dans l'intervalle, ces Animaux avoient creuſé des trous dans la nége, où ils paiſſoient la mouſſe dont les rochers de cette Montagne ſont couverts, & les Lapons avoient allumé un grand feu. Le froid étoit ſi piquant, que la chaleur ne pouvoit s'étendre à la moindre diſtance, & que la nége, fondue aux endroits que touchoit le feu, ſe regeloit à l'entour, & formoit réellement un foïer de glace. Si les deux François avoient eu beau-

coup de peine à monter au ſommet d'Avaſaxa, ils craignirent, à leur retour, de deſcendre trop rapidement une Montagne eſcarpée, dans des voitures qui gliſſent toujours, quoique ſubmergées dans la nége, & traînées par des Animaux indomptables, qui ſe ſentant enfoncés juſqu'au ventre, cherchoient à ſe dégager par leur vîteſſe. Les Traîneaux furent bientôt au pié d'Avaſaxa, & preſqu'auſſitôt à la Maiſon du Curé.

Dès le jour ſuivant, la meſure de la baſe fut achevée. Les Académiciens s'étant diviſés en deux troupes, pour faire ſéparément la même opération, on reconnut avec joie que la différence qui ſe trouvoit entre les deux meſures n'étoit que de quatre pouces, ſur une diſtance de ſept mille quatre cens ſix toiſes cinq piés; exactitude ſurprenante, & qu'on n'oſoit preſqu'attendre. Avec la connoiſſance de l'amplitude de l'Arc, qu'on avoit déja, on reconnut, en y rapportant cette échelle, que la longueur de l'Arc du Méridien intercepté entre les deux Paralleles qui paſſoient par l'Obſervatoire de Torneå & celui de Kittis, étoit de cinquante-cinq mille cent vingt-trois toiſes & demie; que cette longueur aïant pour ampli-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

tude cinquante-ſept minutes vingt-ſept ſecondes, le degré du Méridien ſous le cercle Polaire étoit plus grand de mille toiſes qu'il ne devoit être ſelon les meſures du Livre de la grandeur & figure de la Terre ; & pour concluſion, que le degré du Méridien qui coupe le cercle Polaire ſurpaſſant le degré du Méridien en France, la Terre eſt un ſphéroïde applati vers les Pôles.

Après cette opération, les Académiciens ſe hâterent (*a*) de retourner à Tor-

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(*a*) Raſſemblons quelques remarques diſperſées de M. l'Abbé Outhier. Les Finnois, dit-il, ne cultivent la terre qu'avec des Pelles & des Bêches. Dès le 9 de Septembre il y avoit à Pello, des Seigles ſortis de terre, très verds & très beaux. Le 2 d'Octobre, la terre étant bien gelée, on mit paître les Chevaux dans ces Seigles. L'uſage eſt de ſemer au plutôt les Orges ſur la fin du mois de Mai, & communément dans le cours de Juin : ils ſont mûrs au commencement d'Août, en même-tems que les Seigles ; on les coupe alors. Tous les Orges ont l'épi rond, & font un pain de bon goût. Les Habitans ont, proche de leurs Maiſons, de grandes perches, placées horizontalement, dans les mortoiſes de deux ou trois hautes poutres, qui ſont plantées verticalement dans la Terre ; ce qui forme une échelle fort large, dans laquelle ils expoſent leurs Orges aux raïons du Soleil, pendant le reſte du mois d'Août, qu'il paroît encore longtems ſur

ne[2], pour ſe garantir des dernieres rigueurs de l'Hiver. Ils y arriverent le 30 de Décembre, & lui trouverent l'air affreux. Ses Maiſons baſſes étoient enfoncées juſqu'au toît dans la nége, qui auroit empêché le jour d'y entrer par les fenêtres, s'il y avoit eu du jour: mais les néges, qui tomboient ſans ceſ-

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

---

l'Horizon. La maniere de les placer ſur ces grandes échelles eſt de tourner les épis en bas, afin qu'ils ne ſoient point endommagés des Oiſeaux, qui ne peuvent s'y tenir. Leurs Herſes ſont compoſées de petites pieces de bois, qui ſe tiennent toutes par un tiſſu, à-peu-près ſemblable à celui des chaînes de Montre. Il y a pluſieurs rangs de ces pieces: elles ſont au nombre de douze à chaque rang; & le premier rang tient tout entier à deux traverſes, auxquelles ſont attachés les traits par leſquels le Cheval tire. M. l'Abbé OUTHIER.

Dans tout le Païs que les Académiciens avoient parcouru, ils n'avoient gueres vû d'autres arbres que des Sapins & des Bouleaux. On trouve, ſurtout dans les Iles du Golfe de Bothnie, un arbre ſemblable à l'*Acacia*, dont les fleurs ſont blanches, en Ombelles, & ſe changent en grains d'un très beau rouge, mais dont on ne fait aucun uſage. La Weſtrobothnie, un peu au Sud de Torneo, porte un arbre de médiocre grandeur, qui ſe couvre de grappes de fleurs blanches. On le nomme *Eque*, & l'on en diſtingue deux ſortes; l'une qui a les feuilles du Prunier, l'autre celles du Ceriſier. A Torneo, & même au-delà d'Uhmo,

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

se, ou qui paroissoient toujours prêtes à tomber, ne permettoient presque jamais au Soleil de se faire voir pendant quelques momens vers midi. Le froid fut si grand, que les Thermometres de Mercure descendirent à trente-sept degrés, & que ceux d'Esprit-de-vin se gelerent. Lorsqu'on ouvroit la porte

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

on ne voit aucun arbre fruitier : il ne s'y trouve pas même d'Epine noire, ou blanche, ni de ronce. Cependant les Framboises n'y manquent pas, même au Nord : on y voit quelques Groseilles & quelques Roses sauvages. Le Nord de la Ville n'a point de Fraises ; mais il y croît un autre fruit, nommé *Occrubere*, qui tient de la Fraise & de la Framboise, & qui est d'une grosseur moïenne entre les deux : sa feuille est assez semblable à celle du Fraisier ; sa tige, petite & ligneuse, porte une fleur rouge, qui produit un fruit de même couleur, & d'un goût très agréable. Les Iles du Golfe ont des Occruberes à fleurs blanches, qui portent cinq ou six fleurs sur la même tige, à-peu-près comme le Fraisier ; au lieu que les Occruberes à fleurs rouges n'ont ordinairement qu'une fleur sur chaque tige.

Le *Hiouteron*, espece de Mûre du Païs, a la tige de l'Occrubere, haute de cinq à six pouces, & son fruit devient jaune en meurissant. On le trouve dans les Marais & dans les Prés. Le *Lingon*, petite Plante, qui a les feuilles du Bouis, croît dans les lieux secs & dans les Bois. Ses tiges, après avoir rampé à peu-

d'une Chambre chaude, l'air de dehors convertiſſoit ſur-le-champ, en nége, la vapeur qui s'y trouvoit; il en formoit de gros tourbillons blancs: & lorſqu'on ſortoit, il ſembloit déchirer la poitrine. Achevons cette peinture, ſans en retrancher un mot.

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

A voir, dit M. de Maupertuis, la

---

près comme la Veronique, à la longueur de quatre ou cinq pouces, s'élevent, & portent à leurs extrêmités un bouquet de jolies fleurs en gobelet, de couleur purpurine, qui produiſent, en Automne, des grains rouges aigrelets, d'un goût aſſez approchant de celui de l'Epine vinette; ce fruit, malgré ſon aigreur, eſt ordinairement rongé d'un petit Ver. Le *Blober*, autre production du Païs, eſt un petit grain noir, de même eſpece qui eſt aſſez commun en quelques endroits de Normandie, & dans les Montagnes de Franche-Comté; mais on en diſtingue deux ſortes au Nord. La plante de l'un n'a que cinq ou ſix pouces de haut; ſes feuilles ſont d'un verd clair, & le fruit d'un très beau noir. L'autre eſt haute de plus d'un pié; & les feuilles, comme le fruit, ſont un peu cendrées. L'un & l'autre ont les feuilles ſemblables à celles du Myrthe. M. L'ABBE' OUTHIER.

Outre les Sapins & les Bouleaux, le Païs a quelques Saules; & dans quelques endroits, des Trembles fort hauts & fort droits. On voit, dans les Prés, une eſpece de Narciſſe, à feuille graſſe en forme de Treſle: il ſe nomme *Sceptrum Carolinum*, & nos Botaniſtes le connoiſſent auſſi ſous ce nom. On y trouve

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

ſolitude qui regnoit dans les rues, on eut cru que tous les Habitans de la Ville étoient morts. On y voïoit des gens mutilés par le froid ; & les Habitans naturels d'un climat ſi dur y perdent quelquefois le bras ou la jambe : le froid, toujours extrême dans ce Païs, reçoit ſouvent des augmentations ſu-

---

M. L'ABBE' OUTHIER.

une eſpece de Muguet, beaucoup plus petit que le nôtre, & dont la feuille eſt faite en cœur ; du Pirola, de la Verge-d'or, du Pié-de chat, une eſpece de Langue de Serpent, ou d'Herbe ſans couture, & une Plante à feuilles longues, dont la racine eſt compoſée de deux bulbes : elle porte, ſur une haute tige, une grappe de fleurs blanches à Chaperon, qui ſans être belles ont parfaitement l'odeur du Chevre-feuille. Enfin, la plûpart des Marais ſont remplis d'une grande quantité de petits Arbriſſeaux, que les Habitans nomment petit Bouleau.

On a l'avantage, dans cette Contrée, de pouvoir conſerver long-tems les Morts, avant que de les enterrer. Le Jeudi, 22 de Novembre, on fit à Torneo l'enterrement d'une Fille qui étoit morte le 4, & qu'on avoit laiſſée, pendant plus de quinze jours, expoſée à viſage découvert.

La Ville de Torneo, compoſée d'environ ſoixante-dix Maiſons de Bois, a trois rues paralleles, qui s'étendent du Nord au Midi, un peu en tournant le long du bord d'un des bras du Fleuve, qui n'eſt qu'un Golfe pendant l'Eté, lorſque la Ville n'eſt pas entourée d'eau

bites, qui le rendent preſqu'infailliblement funeſte à ceux qui s'y trouvent expoſés. Quelquefois il s'eleve tour à tour des tempêtes de nége, qui expoſent encore à un plus grand péril: il ſemble que le vent ſouffle de tous les côtés à la fois; il lance la nége avec une impétuoſité, qui fait diſparoître

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

---

de toutes parts : ces trois rues principales ſont traverſées de quatorze petites rues. L'Egliſe, qui eſt auſſi de bois, eſt un peu éloignée des Maiſons, quoique dans l'enceinte de Paliſſades qui entoure la Ville, & qui contient encore un aſſez grand eſpace de terrein qu'on cultive. On y fait l'Office en Suedois, parceque les Habitans parlent cette Langue. La Ville, & cette Egliſe, ſont ſituées dans une Ile, qui ſe nomme Swentzar, à un quart de mille d'une autre Egliſe, bâtie de pierre, dans l'Ile de Biorckohn (1) où l'Office ſe fait en Finlandois pour les Domeſtiques de la Ville & les Païſans du voiſinage, dont très peu ſavent la Langue Suedoiſe. Le Curé, qui a ſa Maiſon près de cette ſeconde Egliſe, ne peut aller à la Ville qu'en Bateau ou ſur la glace : il eſt aidé, dans ſon Miniſtere, par trois Vicaires, ou Comminiſtres, qui demeurent tous trois au Couchant du Fleuve, & dont l'un, étant Recteur des Ecoles, ſe trouve obligé d'aller tous les jours à Torneo.

M. L'ABBE' OUTHIER.

La plûpart des Maiſons de la Ville, comme celles de la Campagne, ont une grande

(1) Ce mot ſignifie Ile aux Bouleaux.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

en un moment tous les chemins. Celui qui eſt pris de ces orages veut envain ſe retrouver par la connoiſſance des lieux, ou des marques qui s'y font aux arbres; il eſt aveuglé par l'épaiſſeur de la nége, & ne peut faire un pas ſans s'y abîmer.

Mais ſi la terre eſt horrible alors, le

M. L'ABBE' OUTHIER.

Cour, entourée d'appartemens, d'Ecuries, & d'un Grenier à foin. A la campagne, ces Cours forment un quarré parfait, mais celles de la Ville ſont oblongues. Les Chambres à loger ont chacune leur cheminée, placée à l'angle de la Chambre, & large de deux piés & demi ou trois piés, ſur quatre, ou quatre & demie de hauteur. Le deſſus du Chambranle eſt diviſé par une fente horizontale, fort étroite, dans laquelle on fait couler une plaque de fer qu'on nomme *Spihel*, pour former le tuïau de la cheminée. L'uſage eſt d'y mettre le bois debout, en aſſez grande quantité. Lorſqu'on y a mis le feu, il ſe réduit bientôt en charbon, qu'on remue avec un crochet, pour n'y rien laiſſer qui puiſſe cauſer de la fumée. Enſuite, fermant le Spihel, on donne à la chambre le degré de chaleur qu'on deſire: les Académiciens y firent monter le Thermometre de M. de Reaumur juſqu'à trente-ſix degrés au-deſſus de la congélation, dans un tems où leurs vîtres étoient couvertes de glace. Une chandelle, placée aſſez près de la fenêtre, devint ſi molle qu'elle ſe courba.

A la Campagne, les chambres à loger ne

Ciel

Ciel offre de charmans ſpectacles. Dès que les nuits deviennent obſcures, des feux de mille couleurs & de mille figures éclairent le Ciel. Ils n'ont pas de ſituation conſtante, comme dans les Païs méridionaux : quoiqu'on voie ſouvent un arc de lumiere fixe vers le Nord, plus ordinairement néanmoins

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

ſont pas différentes de celles de la Ville ; mais ſous la cheminée de la cuiſine il y a ſouvent un Four à cuire le Pain, & quelquefois un Alambic, pour faire l'Eau-de-vie d'Orge. Depuis Torneo, en remontant le Fleuve, les Païſans ont une eſpece de Pavillon, qu'ils nomment *Cotta*, plus élevé que le reſte de la Maiſon, & plus large par le haut que par le bas, au-deſſus duquel ils placent une Girouette, ſur la pointe d'une longue perche. Chaque Maiſon a ſon Puits, près de la fenêtre du Cotta, par laquelle on fait couler l'eau dans des Chaudieres, pour la faire chauffer ; en Hiver, c'eſt de la nége qu'on y fait fondre, pour abreuver les Beſtiaux. Il n'y a point de Maiſon qui n'ait auſſi ſes Magaſins, qui ſont pluſieurs chambres ſéparées, ſes Bains, ſes chambres à ſecher l'Orge, & communément deux chambres aſſez propres pour les Etrangers.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

L'uſage, à la Ville comme à la Campagne, eſt de ne mettre qu'un drap de toile dans les Lits, avec une couverture de peaux de Lievre blanc, pour ſervir de ſecond drap. Il n'eſt pas rare de trouver, chez les Païſans, des cuillie-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

ils ſemblent occuper indifféremment tout le Ciel. Quelquefois ils commencent par former une grande écharpe, d'une lumiere claire & mobile, qui a ſes extrêmités dans l'Horizon, & qui parcourt rapidement les airs, par un mouvement ſemblable à celui d'un filet de Pêcheurs, conſervant, dans ce

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

res, des Gobelets & de grandes écuelles d'argent. Les moins riches n'ont que des uſtenſiles de bois : mais on ne remarque aucune différence de caractere entre les Riches & les Pauvres; ils ſont tous officieux, doux, & remplis de probité. Une Loi, dont on n'explique point le motif, leur défend d'avoir pluſieurs habits d'une même couleur. On conçoit plus aiſément pourquoi il leur eſt auſſi défendu de porter aucun habit de drap, qui ne ſoit marqué, dans les plis, du Cachet du Roi. Il y a des Commis prépoſés pour le maintien de ces Ordonnances, comme pour la viſite des Maiſons, des Cheminées & des Lanternes. Une autre Loi défend, ſous peine d'une groſſe amende (1), d'aſſiſter à la Meſſe des Catholiques, auxquels l'exercice de leur Religion n'eſt permis que dans leur chambre, & portes fermées.

Le long du Fleuve, on rencontre d'eſpace en eſpace quelques Maiſons diſperſées, dont un certain nombre compoſe un Village. Toutes celles qui ſont entre Torneo & la cataracte

(1) De quinze cens Dalers, apparemment de cuivre, dont chacun fait un peu plus d'onze ſous de notre monnoie. Celui d'argent vaut environ trente-quatre ſous.

mouvement, la direction perpendiculaire au Méridien. Le plus ſouvent, après ces préludes, toutes ces lumieres viennent ſe réunir vers le Zenith, où elles forment le ſommet d'une eſpece de rouronne. Souvent, des arcs, ſemblables à ceux qu'on voit en France vers le Nord, ſe trouvent ſitués vers le Mi-

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

---

de Wuojenna, dépendent de la Paroiſſe de la Ville; & tout ce qui eſt au Nord de cette cataracte appartient à la Paroiſſe d'Oſwer-Tornea. Turtula & Pello ſont deux autres Villages, dont le premier n'a que neuf Maiſons, & l'autre dix-ſept. Hiera-Niemi n'eſt qu'une Egliſe Succurſale d'Oſwer-Tornea, où l'on va faire quelquefois l'Office, pour la commodité de pluſieurs Paroiſſiens trop éloignés de l'Egliſe principale. Konges a ſa Chapelle, & ſon Miniſtre particulier.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

Les Académiciens eurent pluſieurs fois l'occaſion de voir des Familles Laponnes au milieu des Bois, & d'obſerver leurs Cabanes. On comparera la Deſcription de M. l'Abbé Outhier avec celle de Regnard. » Ces miſéra-
» bles édifices ſont compoſés de pluſieurs
» perches, hautes de douze à quinze piés,
» poſées par un bout ſur le terrein, où elles
» forment enſemble un cercle d'environ douze
» piés de largeur; & ſe réuniſſant toutes par
» le haut, elles offrent la figure d'un cône.
» Quelques haillons étendus ſur ces perches,
» & quelques peaux de Renes, qui n'en cou-
» vrent qu'une partie, en ſont les parois. La

VOYAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

di ; ſouvent il s'en trouve tout-à-la fois vers le Nord & le Midi : leurs ſommets s'approchent, pendant que leurs extrémités s'éloignent, en deſcendant vers l'horiſon. On en voit d'oppoſés, qui touchent preſqu'au Zenith par leurs ſommets; les uns & les autres ont ſouvent, au delà, pluſieurs autres Arcs

---

M. L'ABBE' OUTHIER.

» haut eſt entierement découvert, & ſert de » cheminée. C'eſt là que les Lapons paſſent » leur Hiver, mal vétus, & ſouvent couchés » dans la nége. S'ils veulent changer d'Habi- » tations, ils emportent leurs haillons & leurs » peaux de Renes; mais ils laiſſent leurs per- » ches toutes dreſſées, parcequ'ils en trouvent » d'autres dans les Forêts. Les Académiciens rencontrerent pluſieurs de ces Cabanes, que leurs Habitans avoient abandonnées. Un jour, ils virent arriver, à Cortea Niemi, une grande Troupe de Lapons dans leurs Pulkas, ſuivis de pluſieurs Traîneaux pleins de marchandiſes; ces pauvres gens entroient dans les chambres ſans heurter, & ſe mettoient à genoux pour demander l'aumône, en faiſant un long diſcours auquel les Suedois mêmes ne comprenoient que le mot de *Jeſou Chriſtou*. Auſſi tôt qu'on leur avoit donné une piece de Monnoie, ils alloient demander de l'Eau-de-vie au Maître de la Maiſon, & n'en avoient pas plutôt bû, qu'ils ſe mettoient à ſauter & à chanter, mais ſans aucune harmonie dans leur chant. Quoique le froid fût très violent, ils coucherent au milieu de la Cour, dans quelques Traîneaux vuides, avec leurs Enfans, dont l'un n'avoit pas un an.

VOÏAGES AU NORD. M. DE MAUPERTUIS. 1736.

concentriques : ils ont tous leurs ſommets vers la direction du Méridien, mais avec quelque déclinaiſon occidentale, qui ne paroît pas toujours la même, & qui eſt quelquefois inſenſible. Quelques-uns, après avoir eu leur plus grande largeur au-deſſus de l'horizon, ſe reſſerrent en s'en approchant, & forment, au-deſſus, plus de la moitié d'une grande Ellipſe. Le mouvement le plus ordinaire de ces lumieres les fait reſſembler à des drapeaux qu'on feroit

---

M. l'Abbé Outhier regretta de n'avoir pû ſe rendre à *Jukas Jerſwi* au tems de la Foire, qui commence le 14 de Janvier, & dure juſqu'au 25 ; mais il apprit qu'elle ſe tient à trente milles de Torneo, qui font à-peu-près ſoixante lieues de France. Les Habitans de cette Ville y vont en foule. Quoiqu'ils aient ſeuls le droit d'y acheter les Marchandiſes des Lapons, ils ont beſoin d'une permiſſion du Gouverneur de la Province, qui leur coûte trois Dallers d'argent. L'amende, pour ceux qui négligent de la demander, eſt de cent cinquante Dallers de cuivre. Cette permiſſion ne leur eſt pas moins néceſſaire pour tous leurs autres Voïages ; mais s'ils ne paſſent point Oſwer-Tornea ou Pello, celle du Lieutenant-Colonel ſuffit, & leur eſt donnée gratis. Ils partent pour Jukas Jerſwi dans leurs Traîneaux, tirés par leurs Chevaux juſqu'à Oſwer-Tornea, où ils prennent des Traîneaux tirés par des Renes. La place, où ſe tient la Foire,

M. L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

voltiger dans l'air. Aux nuances des couleurs dont elles ſont teintes, on les prendroit pour de vaſtes bandes de ces taffetas, qu'on nomme flambés. Quelquefois elles tapiſſent d'écarlate quelques endroits du Ciel. Le 18 de Décembre, un ſpectacle de cette eſpece augmenta l'admiration des Académiciens. On voïoit, au Sud, une grande Région du Ciel teinte d'un rouge ſi vif, qu'il ſembloit que toute la conſtellation d'Orion fut trempée dans

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

eſt entourée d'un grand nombre de Boutiques, qui leur appartiennent, & qui leur ſervent de logement : elles compoſent tout le Village de Jukas Jerſwi, avec l'Egliſe & la Maiſon du Miniſtre. Ce Village eſt déſert pendant tout le reſte de l'année. Les Marchands de Torneo y portent de l'Eau-de-vie, du Syrop de Sucre, qu'ils tirent de Stockolm, & du Pain en gâteau ſeché. Ils reçoivent en échange, des Marchands Lapons, de la Morue & d'autres Poiſſons ſecs, des peaux & de la chair ſeche de Renes, des peaux d'Ours & de Renards de différentes couleurs, des Hermines & des Martres. Le Païs eſt alors ſi couvert de nége, qu'on ne peut diſtinguer, ni Lacs, ni Rivieres, & qu'à peine voit-on les Forêts.

Dans le cours de ce mois, les Obſervations du Thermometre furent curieuſes à Torneo. Le 1, après avoir été longtems à vingt degrés, il deſcendit à vingt-deux au-deſſous de la con-

u ſang : cette lumiere, fixe d'abord, evint bientôt mobile ; & prenant d'au- es couleurs, de violet & de bleu, elle orma un Dôme, dont le ſommet étoit eu éloigné du Zenith vers le Sud-)ueſt. Le plus beau clair de Lune n'en ffaçoit rien. On ne vit, pendant le ;jour des Académiciens, que deux de es lumieres rouges, qui ſont rares ans un Païs où l'on en voit de tant e couleurs : elles y paſſent pour le gne de quelque grand malheur ; & eux qui regardent ces Phénomenes, 'un autre œil que les Philoſophes, roient y voir des Chars enflammés, es Armées combattantes, & mille utres prodiges.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

A peine le tems eut commencé à 'adoucir, que les Académiciens re- rirent leurs ſavantes opérations, tantôt

1737.

élation. Le 2 au matin, le Thermometre de Mercure étoit à vingt-huit, & celui d'Eſprit- e-vin à vingt-cinq. Le ſoir du même jour, elui de Mercure étoit à trente-un & demi, : une bouteille de bonne Eau-de-vie de France ut gelée fort promptement. On entendoit, endant la nuit, le bois dont les Maiſons ſont onſtruites, travailler avec fracas. Ce bruit eſſembloit à celui de la Mouſqueterie. Le 3, tomba beaucoup de nége ; mais l'air fut ſe- ein la nuit ſuivante, & le 4 au matin tout le

M. L'ABBÉ OUTHIER.

VOÏAGES AU NORD. M DE MAUPERTUIS. 1737.

pour vérifier le ſuccès de leur travail par de nouvelles meſures & de nouveaux calculs, tantôt pour enrichir l'Aſtronomie & la Phyſique par d'utiles expériences. On ne s'arrête ici qu'aux réſultats qui conviennent à cet Ouvrage : la longueur du degré du Méridien, qui coupe le cercle Polaire, fut vérifiée de 57437 toiſes : la hauteur du Pôle à Torne$^{o}_{a}$, obſervée avec des quarts de cercle de deux & de trois piés de raïon, fut trouvée de ſoixante-cinq degrés cinquante minutes cinquante ſecondes ; & la déclinaiſon de l'aiguille aimantée, de cinq degrés cinq minutes du Nord à l'Oueſt. Quant à la longitude, la ſituation de Jupi-

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

Ciel étoit en aurores boréales. Les Thermometres ſe ſoutinrent à vingt-huit juſqu'au ſoir du 5, que celui de Mercure étoit à trente-un. Le 6, il étoit à trente-trois. Le ſoir du même jour, il étoit à trente-ſept, pendant que celui de Vin n'étoit qu'à vingt-neuf ; & ce dernier étoit gelé le Lundi matin (1). Il fut porté, en cet état, dans une Chambre à Poîle, où dans le premier inſtant qu'il dégela, il deſcendit beaucoup, mais il remonta bientôt à la température de la Chambre.

(1) On ſait que dans les plus grands froids de l'Hiver de 1709, on fut ſurpris, à Paris, de le voir deſcendre au-deſſous de la congélation.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

ter dans les ſignes méridionaux le tint toujours plongé dans les vapeurs de l'horizon, lorſque les Académiciens auroient pû l'obſerver; mais pluſieurs autres Obſervations, l'une d'une éclipſe horizontale de la Lune, les autres d'occultations des Etoiles par cet aſtre, leur firent croire qu'ils pouvoient, avec aſſez de ſûreté, prendre une heure vingt-trois minutes pour la différence des Méridiens de Paris & de Torneå. Les expériences de la peſanteur ne furent pas faites moins ſoigneuſement : mais il ſuffit de remarquer ici, avec M. de Maupertuis, que ſi l'on veut déterminer la figure de la terre par la ſeule peſanteur, toutes les expériences qui furent faites dans la Zone glacée donneront la terre applatie, comme celles de MM. Bouguer & de la Condamine dans la Zone torride.

Enfin, pour achever tout ce qui regarde la figure de la Terre, objet des deux célebres Voïages à l'Equateur & au Pôle, nous donnons d'après M. de Maupertuis (36), une curieuſe Table, qui contient la grandeur exacte des degrés, tant de latitude que de longitude, dans les différentes ſuppoſitions

(36) Dans ſes Elémens de Géographie.

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

du ſphéroïde allongé (37), ou du ſphéroïde applati (38). Rien ne doit paroître plus important dans un Recueil de la nature du nôtre, puiſqu'il eſt queſtion des erreurs qu'un Voïageur pourroit commettre, ſi, la Terre aïant une de ces deux figures, il lui croïoit l'autre. En allant vers l'Equateur ou vers les Pôles, l'erreur, ſur un ſeul degré de latitude, va juſqu'à une demie lieue; & ſur pluſieurs degrés, les erreurs ne font que s'accumuler. Si, par exemple, un Pilote partant de l'Equateur cherche à rencontrer ou à éviter une Terre, ou un écueil ſitué à la latitude de vingt degrés ſous le Méridien où il navige; lorſqu'en s'attachant à la ſeconde ſuppoſition il aura fait quatre cens ſix lieues marines, il ſe croira au-delà du lieu qu'il cherchoit ou qu'il vouloit éviter; il croira l'avoir paſſé de neuf lieues, tandis que ſuivant la premiere il ſera deſſus & que ſon Vaiſſeau ſera prêt à s'y briſer. Au contraire, ſi c'eſt à la premiere qu'il s'attache, & que la ſeconde ſoit la véritable, lorſqu'il aura fait trois cens quatre-vingt-dix-ſept lieues il croira n'avoir point encore atteint au lieu qu'il cherche; il

(37) Celle de MM. Caſſini.
(38) Celle des Académiciens.

s'en croira éloigné encore de neuf lieues, lorſqu'il touchera au moment de ſa perte. On voit, par la Table, que les navigations vers le Pôle ſeront ſujettes aux mêmes erreurs, avec cette différence que ſi la Terre a la figure que lui donnent MM. de Caſſini, en ſe conduiſant ſur les meſures des Académiciens pour aller reconnoître quelque lieu par ſa latitude, on ſe croira moins avancé qu'on ne le ſera réellement; & qu'au contraire, ſi la Terre a la figure que les Académiciens lui donnent, on croira l'avoir paſſé, en ſe fondant ſur les meſures de MM. de Caſſini.

La même Table fait connoître les erreurs en longitude, qui ſont peut-être encore plus dangereuſes. On verra, par cette Table, qu'en navigeant ſur des Paralleles éloignés de l'Équateur, il y a des navigations où l'erreur va juſqu'à deux degrés ſur cent, c'eſt-à-dire, où l'on ſe croiroit à quarante lieues de la Terre, lorſqu'on ſeroit deſſus.

Ces erreurs, ajoute M. de Maupertuis, ſont indépendantes de quantité d'autres, qui paſſent juſqu'ici pour inévitables dans la navigation; de celles que produit l'incertitude du ſillage, de la dérive, & de la variation. Quand

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1736.

cette ſcience ſeroit parfaite ſur ces autres points, le Pilote le plus habile ne pourroit remédier aux erreurs qui naiſſent de la différente figure de la Terre, que par la connoiſſance de ſa vraie figure; & ſi ces ſeules erreurs peuvent être de la plus grande importance, ne ſont elles pas plus à craindre encore, lorſqu'elles ſe trouvent jointes à celles qui dépendent de l'Art? En un mot, il eſt certain que tous ceux qui ont évité le naufrage par l'une des colonnes de cette Table (39), auroient péri s'ils avoient ſuivi l'autre.

(39) *TABLE DES DEGRÉS DE LATITUDE.*

Latit. du lieu	Suivant MM Caſſini.	Suivant les Académic.	Différenc.
0	58020 toiſ.	56625 toiſ.	1395 toiſ.
5	58007	56630	1337
10	57969	56655	1314
15	57906	56690	1213
20	57819	56740	1079
25	57709	56800	909
30	57580	56865	715
35	57437	56945	492
40	57285	57025	260
45	57130	57110	20
50	56975	57195	220
55	56825	57275	455
60	56683	57350	667
65	56555	57420	865

Au mois d'Avril, obſerve M. de Maupertuis, le froid étoit encore ſi vif, que le 7 à cinq heures du matin, le Thermometre deſcendoit à vingt degrés au-deſſous de la congélation, quoique tous les jours après midi, il

Latit. du lieu	Suivant MM Caſſini.	Suivant les Académic.	Différenc.
70	56444 toiſ.	57480 toiſ.	936 toiſ.
75	56355	57530	1175
80	56287	57565	1278
85	56243	57585	1342
90	56225	57595	1370
	Axe de la Terre.		
Toiſes	6579368	6525600	53768

TABLE DES DEGRÉS DE LONGITUDE.

0	56820	57270	450
5	56695	57050	455
10	55935	56410	475
15	54845	53340	495
20	53325	53850	525
25	51400	51955	555
30	49075	49665	590
35	46380	46995	615
40	43335	43970	635
45	39965	40610	645
50	36295	36930	635
55	32360	32970	610
60	28185	28755	570
65	23805	24315	510
70	19255	19685	430
75	14560	14900	340

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

montât à deux ou trois degrés au-deſſus ; c'eſt-à-dire qu'il parcouroit alors, du matin au ſoir, un intervalle preſqu'auſſi grand, qu'il fait communément, à Paris, depuis les plus grandes chaleurs juſqu'aux plus grands froids, & qu'en douze heures, on éprouvoit autant de viciſſitudes, que les Habitans des Zones tempérées en éprouvent dans l'eſpace d'une année entiere. En-

Latit. du lieu	Suivant MM Caſſini.	Suivant les Académic.	Différenc.
80	9765 toiſ.	10000 toiſ.	235 toiſ.
85	4900	5020	120
90	0	0	0
	Diametre de l'Equateur.		
Toiſes	6510796	6562480	51684

Les Académiciens trouverent en Laponie, à la Latitude de ſoixante-ſix degrés vingt minutes, le degré du Méridien de cinquante-ſept mille quatre cent trente huit toiſes : enſuite, à la latitude de quarante degrés vingt minutes, ils le trouverent de cinquante-un mille ſept cent quatre-vingt-trois toiſes, plus grand de deux cens huit toiſes qu'il n'a été donné par M. Caſſini. Suivant ces meſures, & prenant le Méridien de la Terre pour une Ellipſe, comme Newton & les Caſſini, on trouve le diametre de l'Equateur de ſix millions cinq cens ſoixante-deux mille quatre cens quatre-vingt toiſes, & l'axe de la Terre de ſix millions cinq cens vingt-cinq mille ſix cens ; deux nombres qui ſont à-peu-près, l'un à l'autre, comme cent ſoixante-dix-huit à cent ſoixante-dix-ſept. Lorſqu'on a deux degrés bien meſurés, il eſt aiſé, en conſidérant la Terre comme un Ellipſoïde fort approchant de la Sphere, de déterminer la valeur de chaque degré de latitude & de longitude ; & c'eſt ainſi que les Tables précédentes ont été conſtruites.

ſuite lorſque le Soleil ſe fut rapproché, ou plutôt ne quitta preſque plus l'horizon, ce fut un ſpectacle ſingulier que de le voir éclairer ſi longtems un horizon tout de glace, & faire regner l'Eté dans les Cieux, pendant que l'Hiver exerçoit ſon Empire ſur la Terre. On étoit alors au matin de ce long jour, qui dure pluſieurs mois : cependant il ne paroiſſoit pas que ce Soleil aſſidu cauſât le moindre changement aux glaces, ni aux néges. Le 6 de Mai, on eut de la pluie pour la premiere fois, & l'on vit quelque eau ſur la glace du Fleuve. Tous les jours, il fondoit de la nége à midi ; & le ſoir, l'Hiver reprenoit ſes droits. Enfin, le 10, on vit la ſurface de la Terre, qu'on n'avoit pas vue, depuis ſi longtems : quelques pointes élevées commencerent à paroître, & bientôt les Oiſeaux du Païs ſe firent voir. Vers le commencement de Juin, les glaces rendirent la Terre & la Mer. Auſſi-tôt, les Académiciens penſerent à prendre la route de Stockolm (40).

(40) Une Lettre de M. le Comte de Maurepas, qu'ils reçurent le 22 de Mai, & qui les rappelloit apparemment dans leur Patrie, interrompit le deſſein qu'ils avoient de laiſſer à Torneo quelque monument, avec une Inſcription. Elle leur apprenoit auſſi que le Roi avoit donné à M. Celſius, une pen-

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

M. de Maupertuis ne pouſſe pas plus loin la partie hiſtorique de leurs travaux, & donne le reſte de ſon Ouvrage au détail de leurs Obſervations & de leurs méthodes. M. l'Abbé Outhier les ramene juſqu'en France, & n'omet aucune circonſtance de leur retour : mais, n'oubliant point nos bornes, nous ne le ſuivrons que dans les récits qui regardent particulierement l'objet du Voïage & la Commiſſion de la Cour (*a*).

ſion de mille livres Quelques jours après, M. Viguelius, Recteur des Ecoles de Torno, leur donna une piece de Vers Latins, qu'il avoit faits à l'honneur du Roi de France & de leur Entrepriſe.

M. L'ABBE' OUTHIER.

(*a*) On avoit déja chargé, ſur un Vaiſſeau de Torneo, tous les inſtrumens & les bagages, avec un des deux Caroſſes, que les Académiciens avoient amenés. MM. de Maupertuis, le Monnier, de Sommereux & Herbelot, prirent la réſolution de partir par Mer pour Stockolm; & tous les autres, c'eſt-à-dire MM. Clairaut, Camus, Celſius & l'Abbé Outhier, ſe diſpoſerent à s'y rendre par terre, dans un ſecond Caroſſe, que ce deſſein leur avoit fait retenir. Le vent devint ſi bon, dès le 9 de Juin, jour de la Pentecôte, que pour ne pas manquer l'occaſion, dans l'abſence de M. le Monnier, qui étoit allé à Niemi avec M. Celſius, M. Clairaut prit ſa place : & le ſoir du même jour cette partie de la ſavante Troupe mit à la voile du Port de Purralaki, qui

eſt à deux ou trois lieues de Torneo ; car la Mer & le Fleuve ont ſi peu de profondeur, que les Vaiſſeaux ne peuvent approcher plus près de cette Ville. MM. le Monnier & Celſius revinrent pendant la nuit, qui ne méritoit plus ce nom, puiſque le jour étoit continuel ; & le lendemain, ils partirent en Caroſſe, avec MM. Camus & l'Abbé Outhier.

*M. L'ABBÉ OUTHIER. 1737.

Il étoit deux heures après-midi. Le premier embarras fut de faire paſſer la Voiture, dans un Bateau, à Haparanda, où l'on devoit trouver des chevaux. Il ne fut pas aiſé de s'en procurer : la plûpart étoient retournés depuis peu à leur quartier d'Eté. Cependant il en vint quelques-uns, mais fort maigres, parcequ'ils n'étoient pas encore remis des fatigues de l'Hiver. On partit enfin vers cinq heures. Il reſtoit beaucoup de nége ſur les côtes du Golfe, juſqu'à Sangis, où l'on n'arriva que vers deux heures après minuit. Les Chevaux y étoient ſi rares, qu'on ne put en raſſembler quatre avant midi ; & ſi mauvais, que ne s'en trouvant que deux en état de tirer, MM. le Monnier & l'Abbé Outhier ſe virent dans la néceſſité de monter les deux autres, avec de mauvaiſes ſelles, qui leur rendirent cette journée fort pénible. Le 12, on arriva vers ſix heures du ſoir à Calis ; & le 13, vers dix heures du matin à Renea, d'où l'on ne pût partir qu'à cinq heures après-midi. On paſſa la nuit ſuivante au vieux Lullea (1), où les Chevaux

(1) Tous les lieux précédens ſont des Villages ; mais le vieux Lullea, en Langue du Païs *Lullea Gammel Stad*, eſt un endroit conſidérable, qui a pluſieurs rues, auxquelles il ne manque, pour en faire une Ville, que d'être fermées de paliſſades ou de murs. Le nouveau Lullea eſt une vraie Ville, à une lieue de là, ſur le bord de la Mer.

VOÏAGES AU NORD.

M. L'ABBÉ OUTHIER. 1737.

furent encore très mauvais. Mais enſuite les Poſtes furent mieux ſervies. La Voiture, allant fort bon train, mit plus d'un demi quart d'heure à paſſer un Marais, ſur un Pont de bois auquel on donne cent deux arches. Tout ce Païs eſt mêlé de Bois, de Campagnes & de Lacs.

De Lullea, on ſe rendit vers midi au vieux Pithea, grand Village, qui, outre quantité de Maiſons raſſemblées autour de l'Egliſe, en comprend un grand nombre, diſperſées dans une belle Prairie, ſur le bord de quelques Lacs contigus à la Mer, & à la grande Riviere, qui eſt elle-même un bras de Mer. Le nouveau Pithea n'eſt éloigné du vieux, que d'une lieue Françoiſe. En arrivant au premier, nous fûmes extrêmement ſurpris, raconte M. l'Abbé Outhier, de voir un des Domeſtiques que M. de Maupertuis avoit embarqués avec lui, & d'apprendre que le Vaiſſeau étoit échoué ſur la Côte, à deux milles du nouveau Pithea, où nos quatre Aſſociés s'étoient rendus & nous prioient de les aller joindre. Nous partîmes ſur-le-champ; nous dînâmes avec eux, & nous prîmes des meſures pour la continuation de notre marche. Voici l'Hiſtoire qu'ils nous firent de leur naufrage. » A peine leur Vaiſ-
» ſeau étoit parti de Parralakti, que le vent
» aïant changé pendant la nuit, ils avoient
» été battus d'une groſſe tempête, & tout le
» jour ſuivant. Le Mardi au matin, M. de
» Sommereux vit le Pilote dans une grande
» agitation. Il apprit de lui que le Bâtiment
» faiſoit beaucoup d'eau. A cette nouvelle,
» l'allarme ſe répandit, & tout le monde prêta
» la main au travail. On n'avoit qu'une Pom-
» pe; les uns y emploïerent continuellement
» leurs bras, pendant que d'autres s'efforce-

» rent, avec des ſeaux, de vuider l'eau par les écoutilles. Un inſtant de relâche lui faiſoit prendre le deſſus. Le vent changeoit continuellement. Ceux qui montoient à la hune ne découvroient point les Terres. On remarquoit ſeulement au loin de grandes Plages blanches, qu'on prit pour des glaces flottantes ſur le Golfe. Cependant, le vent étant devenu meilleur vers le ſoir, on fit route à toutes voiles, ſans interrompre le travail de la pompe & des ſeaux. Enfin l'on découvrit la côte de Weſtrobothnie. Le Pilote, Homme d'expérience, reconnut un lieu, qu'il crut favorable à la réſolution qu'il avoit priſe de faire échouer ſon Bâtiment, & prit des meſures ſi juſtes, que le Vaiſſeau n'en reçut aucun dommage. On avoit jetté, en Mer, une partie des Planches qui faiſoient ſa charge. Lorſqu'on fut échoué, on ſe hâta de mettre tout le reſte à terre, ſurtout les inſtrumens & le bagage des Académiciens. On ſe trouvoit près d'un Bois : les Domeſtiques y dreſſerent les Tentes, & s'y établirent; pendant que M. de Maupertuis & ſes compagnons d'infortune ſe rendirent à Pithea.

VOÏAGES AU NORD. M. L'ABBÉ OUTHIER. 1737.

Telles furent les circonſtances du fameux naufrage, que M. de Maupertuis ne fait que nommer dans ſa Relation, comme une diſgrace commune, à laquelle ſa Philoſophie l'avoit rendu fort ſupérieur. En effet, il en fut ſi peu troublé, que le jour ſuivant, il prit la place de M. l'Abbé Outhier, dans le Caroſſe qui étoit venu par terre; accompagné par conſéquent de MM. Clairaut, Camus & Celſius. Ils prirent la route de Falun, où M. Camus étoit chargé de viſiter ſoigneuſement les Mines de cuivre. D'un autre côté, M. Her-

VOÏAGES AU NORD.

belot s'embarqua ſeul, ſur un Vaiſſeau, qui partoit de Pithea pour Stockolm.

M. L'ABBÉ OUTHIER. 1737.

M. l'Abbé Outhier, demeuré avec MM. le Monnier & de Sommereux, prit ſoin de faire préparer le Caroſſe qui avoit été embarqué à Torneo, & radouber le Navire dont on ne pouvoit ſe diſpenſer de faire uſage, pour le tranſport du bagage & des inſtrumens. Dans l'intervalle, qui fut de cinq ou ſix jours, il leva le plan du nouveau Pithea. J'allois, vers minuit, dit-il, meſurer pas à pas les principales rues, pendant que tous les Habitans étoient retirés. La ſituation de cette Ville eſt fort ſinguliere : elle occupe entierement une petite Ile, qui n'a de communication avec la Terre ferme que par un Pont de bois, dont le bout eſt fermé d'une porte. L'Egliſe eſt hors de la Ville, d'où l'on n'y peut aller que par le Pont. Toutes les rues de Pithea ſont tirées au cordeau. Au centre, on trouve une petite Place aſſez réguliere, dont une face eſt occupée par la Maiſon de Ville & l'Ecole publique.

Le Vaiſſeau s'étant trouvé en état de remettre à la voile le Vendredi 21, les trois Aſſociés partirent le même jour après-midi. Ils rencontrerent, au-delà d'Aby, une Riviere nommée *Byka*, que leur Caroſſe traverſa dans deux Bateaux, joints l'un à côté de l'autre. Enſuite, aïant paſſé par Fraskager, ils arriverent le Samedi, vers dix heures du matin, à Fialeſtat, très gros Bourg, après lequel ils paſſerent une grande Riviere, ſur un Pont de bois fort bien conſtruit, qu'ils virent avec d'autant plus d'admiration, que l'année précédente, en traverſant la même Riviere dans un Bateau, ils n'avoient remarqué aucuns préparatifs pour un Ouvrage de cette importance. Le ſoir du 23, ils arriverent à Selat, & le

lendemain à Grimmerſmack, d'où paſſant proche de l'Egliſe de Najaſtra, ils ſe rendirent au Village de Jaſwar. Enſuite, ils paſſerent une Riviere ſur un Pont; & delà ils eurent à traverſer une Bruïere, qui les conduiſit à *Uhma* (1).

Dans cette Ville, ils trouverent M. de Gullingrip, Gouverneur de la Province, qu'ils avoient vu pluſieurs fois à Torneo, & une Lettre de M. de Maupertuis, par laquelle il leur marquoit que M. Camus les attendroit aux Mines de Falun.

Etant partis le même jour, ils paſſerent à Rodbek, gros & beau Village, à l'Oueſt d'une grande Prairie, toute ſemée de petits édifices qui ſervent à ſerrer les foins. Rodbek, qui n'eſt qu'à un quart de mille d'Uhma, eſt célebre par ſes eaux minérales, ſur leſquelles M. le Monnier fit ſes Obſervations. Delà ils eurent deux milles & un quart juſqu'à *Godermtola*, par des Forêts de Sapins & de Bouleaux; enſuite, ſept lieues du même chemin, ſans aucune apparence de Maiſon, ni de Campa-

(1) La Ville d'Uhma, éloignée de Stockolm d'environ cent quarante lieues Françoiſes, n'eſt belle que par ſa ſituation ſur la Riviere de même nom, qui eſt auſſi grande que la Seine à Paris, & ſur laquelle les Vaiſſeaux peuvent s'avancer juſqu'aux Maiſons. Elle a quatre rues en droite ligne, du Levant au Couchant, paralleles à la Riviere, & traverſées par pluſieurs autres du Nord au Midi. L'extrémité orientale de la Ville offre une grande Place, qui contient l'Egliſe. La vue du voiſinage eſt fort agréable: ce ſont de grandes Plaines, remplies de petites Maiſons, & de Magaſins à foin; au-delà deſquels on voit des Montagnes aſſez élevées. A un demi mille de la Ville, au Couchant, ſur le bord de la Riviere, le Gouverneur de la Province a une fort belle Maiſon, qu'on ornoit alors d'un grand Jardin.

VOÏAGES AU NORD.

M. l'Abbé' Outhier. 1737.

gne. Le Païs devient alors beaucoup meilleur; mais plus montueux, juſqu'à *Hoonus*, où ils arriverent à huit heures du ſoir. Dorkſtat, qu'ils paſſerent enſuite, la grande Riviere d'Angermante, Sundſwald, aſſez jolie Ville, Niurenda, Guarjo, Hermonger, une autre Ville nommée Hudwikſwald, & pluſieurs autres Villages; enfin, deux chauſſées fort longues, élevées entre des Campagnes, des Lacs & des Rivieres, le long deſquelles on trouve des Maiſons avec des Fourneaux, pour la Mine de cuivre; & delà, des Bois, des Montagnes & des cailloux, les conduiſirent à Falun, où ils arriverent le Dimanche 30, à neuf heures du ſoir.

Mines de Falun, ou Coperberg, & leur Deſcription.

Il ſemble que M. l'Abbé Outhier paſſe rapidement ſur tous ces lieux, dont la deſcription d'ailleurs n'appartient pas à notre Recueil, pour ſatisfaire l'impatience qu'il a fait naître de lire ſes obſervations ſur Falun & ſur les Mines. Cette Ville, qu'on nomme auſſi Coperberg, eſt très grande, & n'eſt point entourée de Barrieres, comme toutes les autres Villes du Païs. La plûpart des rues en ſont tirées au cordeau. On y voit deux Places, dont l'une, ſpacieuſe, belle & réguliere, a, du côté du Nord, un grand édifice de pierres, où ſe tiennent les Aſſemblées de Juſtice, une Cave, une Apothiquairerie & un Grenier publics. Le côté de l'Eſt offre une vaſte Egliſe de pierres, avec un Clocher fort élevé, qui contient une très belle ſonnerie; elle eſt couverte de cuivre, & les portes ſont de bronze; mais l'intérieur eſt ſans ornemens. Pluſieurs Tombes du Cimetiere ſont hors de la Ville: du même côté, on voit une autre Egliſe, bâtie auſſi de pierres, & couverte de cuivre, comme ſon Clocher, qui eſt d'une grande

beauté. Les Bâtimens de la Mine ont une Chapelle, pour les Officiers & les Ouvriers. A quelque diſtance des murs, on trouve une aſſez belle Maiſon, qui appartient au Roi de Suede, & que ce Prince honore quelquefois de ſa préſence. C'eſt la demeure ordinaire du Gouverneur de Falun. Les environs ſont ornés de jolies Maiſons de Campagne. Tous les Bourgeois ont part aux Mines; ſans quoi, ils ne pourroient prétendre au droit de Bourgeoiſie. On les nomme *Berſemans*, c'eſt-à-dire Hommes de Compagnie; & ceux qui font travailler à leurs propres frais s'appellent Brukande Berſemans. Ils portent une petite hache, au lieu de bâton; ils ont des chapeaux ſans boutons, comme nos Prêtres, des habits noirs ſans poches, des bas noirs & des gants.

Tout le côté occidental de la Riviere, à la diſtance d'un demi mille, eſt ſterile, & couvert de Rochers, entre leſquels ſont les Mines de cuivre. Pluſieurs ſaignées y conduiſent des eaux, pour faire jouer un grand nombre de Machines. On y voit les logemens des Officiers; & tout le reſte n'eſt qu'un amas de ſcories, qui forment de petites Montagnes, entre leſquelles on conſerve des chemins, pour tranſporter le Minerai ſur de petites charettes. Le côté oriental de la Riviere n'eſt pas de la même ſtérilité. Il s'y trouve le long de la Ville, quelques bonnes Prairies, dans un eſpace de trois ou quatre cens toiſes, au-delà deſquelles il n'y a que des Montagnes & des Bois.

C'eſt dans les termes de l'Obſervateur, qu'il faut rapporter ſon voïage aux Mines. Le premier jour de Juillet, dit-il, nous allâmes viſiter les Mines, M. le Monnier, M. de Som-

VOÏAGES AU NORD. M. L'ABBE' OUTHIER. 1737.

mereux & moi (1). On nous fit tous changer d'habits, chez M. Beutzel, un des Baillis de la Mine : on nous donna des culottes, des juſt'au-corps, des veſtes, des perruques, des chapeaux, & notre Homme à chacun, pour nous conduire. Nous deſcendîmes d'abord au fond d'une très grande carriere, large de plus de cent toiſes, & profonde d'environ cent cinquante piés. On y deſcend par des degrés taillés dans le roc, & par des eſcaliers de bois dans les endroits où le rocher manque. Nos Guides portoient pluſieurs faiſceaux, de longues allumettes de Sapin. Au bas de la Carriere, ils en allumerent chacun un pour nous éclairer ; & nous entrâmes l'un après l'autre dans une Caverne fort étroite, où deſcendant d'abord par quantité de marches de pierres, qui faiſoient pluſieurs détours, nous arrivâmes près d'un trou quarré, perpendiculaire à l'Horizon, large de trois à quatre piés, & profond au moins de trente, garni d'échelles, qui ſont liées deux à deux, & qui s'étendent juſqu'au fond de l'ouverture. Nos Guides, avant que d'y deſcendre, prirent leurs faiſceaux d'allumettes entre les dents, pour ſe conſerver la liberté de tenir l'échelle avec les mains. Nous deſcendîmes chacun après le nôtre, & nous arrivâmes au fond du trou.

On nous fit entrer dans une Caverne fort étroite, dans laquelle aïant fait quelques pas, nous trouvâmes huit ou dix Hommes preſque nus, couchés par terre, & ſans autre lumiere que celle de quelques allumettes de Sapin. Le chemin avoit ſi peu de largeur, qu'à peine y

(1) Il ne fait aucune mention de M. Camus, qui n'eſt plus même nommé juſqu'à Stockolm.

pûmes

pûmes nous paſſer près d'eux ; & la chaleur qui ſortoit de ces antres, augmentée par celle des flambeaux de nos Guides, nous obligeoit de tourner de tems en tems la tête pour reſpirer. Après avoir paſſé près des Hommes nus, nous deſcendîmes encore ; & nous nous trouvâmes enfin dans des cavités, larges de trente à quarante piés, dont quelques-unes étoient terminées par de très grands Puits. Des chemins étroits conduiſent d'une cavité à l'autre, la plûpart garnis d'un Canal de bois, pour diriger les roues des tombereaux, qui ſervent à traîner la pierre de Mine, & à la conduire vis-à-vis de pluſieurs ouvertures, qui ſont percées juſqu'en haut. C'eſt par ces Puits qu'on enleve le Minerai, dans de fort grands ſeaux, qui ſont ſuſpendus à des cables, enveloppés ſur les arbres de pluſieurs grandes roues, dont les unes ſont tournées par des Chevaux, & d'autres par la force de l'eau. Un ſeau deſcend pendant que l'autre monte. Pour tranſporter des chevaux dans ces lieux affreux, on les ſuſpend au cable, par une ſangle qui leur embraſſe tout le corps.

VOÏAGES AU NORD. M. L'ABBE' OUTHIER. 1737.

Des deux côtés du Canal qui ſert à diriger les roues, il reſte aſſez d'eſpace pour le paſſage d'un Homme. Ce Canal, qui eſt au milieu du chemin, conduit le Tombereau ſur la même ligne par une petite roue horizontale qui eſt placée deſſous, tandis que les quatre autres roues roulent le long des deux bords. Dans quelques endroits, on trouve d'autres Canaux de bois, attachés le long du Rocher, pour conduire l'eau néceſſaire au travail. Nous vîmes, dans ces ſouterrains, deux Ecuries pour les Chevaux, & une Boutique de Maréchal, où l'on forgeoit les ferremens & les outils néceſſaires. Ces Cavernes, ſurtout les plus lar-

VOÏAGES AU NORD.

M. L'ABBÉ OUTHIER. 1737.

ges, ſont le domicile de quantité d'Ouvriers, qui s'occupent à tirer le Minerai. Les uns ſont vêtus, & les autres preſque nus. Leur ſeule méthode, pour rompre la pierre, eſt de faire du feu deſſus; &, lorſqu'elle eſt échauffée, d'y jetter de l'eau, qui ne manque point de la faire éclater. Auſſi voit-on de toutes parts, un grand nombre de ces feux. D'un côté, ce ſont des leviers de différentes ſortes, pour tirer le Minerai des Puits les plus profonds, & le mettre à portée des Tombereaux; d'un autre, ce ſont des Pompes, pour tirer l'eau, qui nuit au travail, & la conduire dans d'autres lieux où elle devient utile. On voit ſortir, en pluſieurs endroits, des ſources dont les ruiſſeaux vont ſe perdre dans les fentes des rochers. Outre les chemins ouverts, il s'en trouve de fermés, dont les portes dérobent la vûe, & d'autres où l'on a ſoutenu le rocher par des murs, ou par une eſpece de charpente entremêlée de bois & de fer: mais ces précautions n'empêchent point qu'il ne périſſe ſouvent des Ouvriers ſous leurs ruines. Ces Malheureux, connoiſſant le danger auquel ils ſont expoſés, ont un air ſombre, qui marque leur crainte & leur triſteſſe. Il ſemble même que la joie leur ſoit interdite; car il eſt défendu de ſiffler & de chanter dans les Mines. Une autre Ordonnance défend, ſous de rigoureuſes peines, d'y mener ou d'y recevoir des Femmes.

Après avoir emploïé près de deux heures à parcourir tous ces ſouterrains, nous nous trouvâmes au fond du Puits le plus large, où nous crûmes qu'il pleuvoit abondamment, quoique le Ciel fût ſerein. Les vapeurs qui ſortoient de tant de trous, ſe réſolvoient en une véritable pluie, dont nous fûmes mouil-

lés jusqu'aux deux tiers de la hauteur du même Puits. Sa profondeur eſt de trois cens cinquante aunes de Suede, qui font ſix cens quarante piés de France. Deux de nos Guides ſuffirent, pour nous reconduire à la lumiere du jour. L'un ſe mit avec M. le Monnier & moi, dans un des grands ſeaux qui ſervent à lever le Minerai. Chacun de nous n'avoit qu'une jambe dans le ſeau; & de nos mains nous nous tenions aux chaînes qui l'attachent au cable. En montant, notre Guide appuïoit ſouvent la main contre les parois du Puits, pour diriger notre ſeau, & nous faire éviter, non-ſeulement les pointes de rocher qui avançoient, mais auſſi la rencontre de l'autre ſeau, qui deſcendoit à meſure que nous montions, & dont le choc étoit dangereux. Le Cocher de cette étrange Voiture avoit beſoin de beaucoup d'adreſſe : les balancemens du ſeau, les mouvemens circulaires qu'il recevoit de la corde, lorſqu'elle venoit à ſe détordre, & les embarras d'un Puits fort étroit, demandoient une attention & des ſoins continuels. Quoique les Chevaux, qui nous faiſoient monter, n'euſſent pas un moment de relâche, nous emploïâmes neuf minutes entieres à parvenir au ſommet du Puits.

Nous vîmes, continue l'Obſervateur, deux Machines qui ſervent à tirer le Minerai avec des chaînes, au lieu de Cables. Ce ſont de grandes roues, à double rang d'augets, dont l'un eſt à contre-ſens de l'autre; ces roues ſont placées dans de grands Bâtimens de bois, dont le haut contient un grand Réſervoir, où des Pompes font monter continuellement l'eau, par de gros tuïaux de bois. Des deux côtés de chaque Réſervoir eſt une ouverture, avec une Vanne qui répond à chaque rang

VOÏAGES AU NORD

M. L'ABBE' OUTHIER 1737.

d'augets ; de ſorte qu'en ouvrant l'une des Vannes, on fait tomber l'eau dans le rang d'augets qui lui répond, & tourner la roue d'un côté ; au lieu qu'elle tourne de l'autre, lorſque fermant une Vanne on ouvre celle qui lui eſt oppoſée. Nous vîmes une autre machine, qui a deux roues, chacune de vingt ſept piés de diametre : elle eſt deſtinée, non-ſeulement à faire monter le Minerai, mais encore à faire jouer un prodigieux nombre de baſcules, pour des Pompes & d'autres uſages. Enfin pluſieurs autres machines ſervent à tirer du fond des Mines l'eau qui nuit aux Ouvriers. Les Baſcules des Pompes s'étendent fort loin, ſe diviſent & ſe ſubdiviſent, pour jouer en même-tems dans pluſieurs endroits. Le mouvement des unes eſt vertical, & celui des autres horizontal. Tant de machines & de Baſcules différentes forment une Forêt mouvante. Tous les corps de Pompe ſont de bois ; & rien ne manque à la beauté des Baſcules & des autres pieces. Les Réſervoirs ſont auſſi de bois, mais ſi bien aſſemblé, & godroné avec tant de ſoin, que l'eau ne s'y perd jamais.

A meſure qu'on tire le Minerai, on le ſépare en tas, qui ſont les Portions des Propriétaires : chacun enleve la ſienne dans de petits Tombereaux, pour la porter aux Fourneaux où elle doit être miſe en fuſion. Les Mines ſont au Sud-Oueſt de la Ville, éloignées des premieres Maiſons, d'environ cent cinquante toiſes. Dans cet intervalle, & dans la Ville même, le long du Fleuve, on ne trouve que des Forges, dont les ſoufflets reçoivent leur mouvement de l'eau : elles ſont accompagnées d'un grand nombre de Fourneaux, où l'on étend le Minerai ſur deux lits de bois, auxquels on met le feu, & qu'on laiſſe brûler pen-

dant pluſieurs jours. Ceux qui ſervent à cette premiere préparation ſe nomment *Kalleroſtats*. La ſeconde ſe fait dans un Fourneau à-peu-près ſemblable, mais plus long & plus étroit. Enfin la fonte ſe fait dans un feu très violent, animé par de grands ſoufflets que l'eau fait jouer. La fumée eſt ſi ſulphureuſe & ſi épaiſſe, ſous le vent des Kalleroſtats, qu'on y perd la reſpiration. Elle couvre ſouvent toute la Ville, avec beaucoup d'incommodité pour les Habitans; mais ils en tirent l'avantage de n'être jamais tourmentés des Moucherons, qui ſont inſuportables dans les autres Cantons du même Païs.

VOÏAGES AU NORD. M. L'ABBÉ OUTHIER. 1737.

On nous fit voir un Homme qui paſſe pour pétrifié, après avoir été étouffé ſous des quartiers de pierre, écroulés au fond de la Mine. Son corps, qui n'en fut tiré que long-tems après, étoit ſi peu défiguré, qu'il fut reconnu par une Femme du même âge. On le conſervoit depuis ſeize ans, dans un Fauteuil de fer. Nous ne vîmes qu'un corps noir, fort deſſeché, qui exhaloit une odeur cadavereuſe.

Il nous reſtoit à viſiter les Forges d'*Affla*, où ſe fait l'affinement du cuivre. Ce lieu qu'on nomme auſſi *Affla-Fors*, c'eſt-à dire Forge ou Cataracte d'Affla, eſt ſitué ſur le bord de la grande Riviere de Dala, au-deſſous d'une affreuſe Cataracte, qui fait mouvoir un fort grand nombre de roues. L'Inſpecteur nous aïant promis de faire travailler en notre faveur, à toutes ſortes d'Ouvrages, nous nous rendîmes à la Forge le 8 de Juillet, vers minuit. Le cuivre ſe tranſporte en ſaumons, de Falun aux Forges d'Affla; très impur encore, parcequ'il n'a eſſuié qu'une premiere fuſion. On tient un état exact de ce qui appartient à chaque Particulier, pour ſavoir au juſte ce qui

Forges d'Affla.

VOÏAGES AU NORD.

doit lui revenir, lorſqu'on a prélevé les droits Roïaux & le prix de l'affinage.

M. L'ABBÉ OUTHIER. 1737.

On commença, ſous les yeux des trois Voïageurs François, par mettre, dans une eſpece de grand creuſet, formé dans la terre, un lit de charbon, & pardeſſus, un tas de lingots, ou de Saumons, juſqu'au poids de huit ou neuf mille livres, recouvert encore de charbon. On y mit le feu, qui fut pouſſé par le vent de deux grands ſoufflets, que l'eau faiſoit jouer ſans relâche, juſqu'à l'entiere fuſion des lingots. Les ſoufflets continuerent même de jouer longtems après, & l'on ne ceſſoit point de fournir du charbon. De tems en tems, on écumoit la liqueur métallique, en ôtant le charbon qui ſurnageoit, & tout ce qui s'y trouvoit d'impur. Enfin lorſqu'on eut achevé de la purger, l'action des ſoufflets ceſſa. Alors on jetta, ſur le cuivre fondu, un peu d'eau, qui, ne pouvant s'évaporer tout-d'un-coup, rouloit de toutes parts en petites boules. Cette eau aïant refroidi la ſuperficie du métal, il s'y forma une croute, qui fut enlevée avec des crochets & d'autres inſtrumens de fer. On jetta une ſeconde fois de l'eau, on leva une ſeconde croûte, & le creuſet fut ainſi vuidé ſucceſſivement; ce qui donna quarante croûtes, ou quarante plaques rondes de cuivre, dont les dernieres furent toujours les plus pures & les plus belles.

Cette opération, qui fut achevée avant midi, en eut à ſa ſuite une derniere, dont les trois François furent auſſi témoins. On mit un grand nombre de Plaques rondes de cuivre, dans un creuſet preſque ſemblable au premier, où elles furent bientôt fondues; & puiſant la matiere avec de grandes cuillieres de fer, ſuſpendues à des chaînes, on la diſtribua dans

des Moules, de la forme & de la grandeur d'une calotte de Chapeau. Enſuite, figée, mais rouge encore, on la prenoit avec des tenailles de fer, pour la placer ſur une enclume, où elle étoit applatie ſous les coups d'un gros Marteau, que l'eau ſeule faiſoit jouer. Elle ſe trouvoit ainſi changée en planches de cuivre, & bientôt en lames aſſez étroites, qu'on faiſoit paſſer entre des rouleaux, pour leur donner partout la même épaiſſeur. A meſure qu'elles ſortoient des rouleaux, trois Hommes, agiſſant avec force ſur un grand ciſeau, dont le levier étoit poſé horizontalement, coupoient les *Plottes*, c'eſt-à-dire les grandes Monnoies de cuivre. Quatre autres, tenant un coin avec ſon empreinte, marquoient cette Monnoie, ſous les coups d'un gros marteau, que l'eau faiſoit élever. D'autres mettoient la Monnoie dans des Vaiſſeaux, que M. l'Abbé Outhier nomme des Tonnes tournantes.

Le jour ſuivant, il eut, avec ſes deux Aſſociés, un autre ſpectacle, à Meſſinsbrok, qui n'eſt éloigné d'Aſſta que d'un quart de mille : on leur fit voir la fabrique du Laiton. Trois grands Fourneaux ſouterrains ſont garnis chacun de leur couvercle. On y fait deſcendre avec de grandes tenailles, neuf creuſets fort profonds, remplis de cuivre rouge & de Calamine, avec quelques rognures de cuivre jaune. Lorſque la matiere eſt fondue, on retire les creuſets, pour la verſer dans un moule large & plat, qui en fait une planche de Laiton. D'autres Ouvriers coupent quelques-unes de ces planches en longues bandes, qu'on met recuire dans un grand Four, où le feu n'eſt qu'à côté. On les coupe enſuite en fil de Laiton, qui ſe trouve d'abord quarré & gros,

Voïages au Nord. M. l'Abbé Outhier. 1737.

mais qu'on rend bientôt, & rond, & mince, dans des filieres où il eſt tiré par la ſeule force de l'eau: elle fait jouer des Pinces qui le ſaiſiſſent à la ſortie de la Filiere. Un ſeul Etabli contient douze Filieres, avec leurs pinces, que l'arbre d'une ſeule roue fait jouer d'une vîteſſe ſurprenante.

Fin du Voïage.

LE RESTE DU VOÏAGE, juſqu'à Stockholm, où tous les Aſſociés ſe rejoignirent, & de Stockholm à Paris, où ils ſe rendirent par différentes routes, n'offre que des évenemens ordinaires: mais ſi l'on ſe repréſente la curioſité du Public, fondée ſur la connoiſſance de leur mérite & ſur la haute opinion qu'on avoit conçue de leur entrepriſe, il eſt aiſé de ſe figurer quel fut le mouvement de la Capitale, à la premiere nouvelle de leur retour. Ils y arriverent le Mardi, 20 d'Août. Après avoir rendu leurs premiers devoirs à la Cour, où ils furent préſentés au Roi, & félicités ſur l'union qui avoit regné dans leur Societé, autant que ſur le ſuccès de leur entrepriſe, à-peine pûrent-ils ſuffire à l'empreſſement des Savans, des Curieux, & des honnêtes gens de tous les ordres. Ce ne fut que le 28, c'eſt-à-dire huit jours après leur arrivée, que M. de Maupertuis rendit compte, à l'Académie des Sciences, de leur pénible voïage & de leurs immortelles opérations (1).

(1) On a vu que dans le cours du Voïage, M. Celſius, qui eſt mort depuis, fut informé que la Cour de France lui accordoit une penſion de 1000 liv. Au retour des quatre Académiciens, M. de Maupertuis en eut une de 1200 liv., & chacun des autres une de 1000 liv. outre leurs Penſions académiques. M. l'Abbé Outhier en obtint une de 1200 liv. ſur un Bénéfice. L'année d'après, M. de Maupertuis eut 3000 liv. de penſion ſur la Marine,

VOÏAGE

DE M. DE MAUPERTUIS, au Monument de Windſo, dans la Laponie Septentrionale.

ON ne ſe laſſera point de voir des noms, qui promettent toujours de nouvelles lumieres, & de nouveaux agrémens. Retournons en Laponie, avec les Académiciens envoïés par la Cour de France pour la meſure des degrés terreſtres.

Pendant qu'ils achevoient leurs obſervations à Pello, où ſe termine l'arc du Méridien qu'ils avoient meſuré, les Finnois & les Lapons leur parloient ſouvent d'un Monument qu'ils regardent comme la merveille de leur Païs, & dans lequel ils croient renfermée, la ſcience de tout ce qu'ils ignorent. Ils

avec une place créée pour lui.

En 1745, lorſqu'il eut accepté la Préſidence de l'Académie de Berlin il remit la penſion de l'Académie des Sciences & celle de la Marine : mais étant revenu en France un an après, il obtint pendant le ſéjour qu'il y fit, une penſion de 4000 liv ſur le Tréſor Roïal, dans laquelle fut compriſe celle du Nord.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

en mettoient la ſituation à vingt-cinq ou trente lieues au Nord de Pello, au milieu d'une vaſte Forêt qui ſépare la Mer de Bothnie, de l'Océan. Ce voïage ne pouvoit ſe faire que ſur la nége, en ſe faiſant traîner par des Renes, dans ces périlleuſes voitures qu'on a déja décrites ſous le nom de Pulkas. On étoit au mois d'Avril; il falloit riſquer, ſur la foi des Lapons, tous les inconvéniens de la gelée, dans un déſert ſans aſyle. M. de Maupertuis l'entreprit, accompagné de M. Celſius, qui joignoit aux lumieres Aſtronomiques une profonde connoiſſance des Langues du Nord, avec laquelle il s'étoit fait une étude particuliere des Inſcriptions Runiques & de toutes les antiquités de ſon Païs.

La maniere, dont on voïage en Laponie, n'eſt pas moins ſinguliere que les Voitures. Dès le commencement de l'Hiver, on marque avec des branches de ſapin, les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés. A peine les Traîneaux & les Pulkas ont foulé la premiere nége qui couvre ces routes & commencé à les creuſer, qu'une nouvelle nége, répandue de tous côtés par le vent, les releve, & les tient de niveau avec le reſte de la Campagne, ou

du Lac, ou du Fleuve. Les nouvelles Voitures, qui paſſent, refoulent cette nége, que d'autre nége vient bientôt recouvrir; & quoique ces chemins, alternativement creuſés & recouverts, ne paroiſſent pas plus élevés que le reſte du terrein, ils ne laiſſent pas de former des eſpeces de chauſſées, ou des ponts de nége foulée, d'où l'on ne peut s'écarter à droite ou à gauche, ſans tomber dans des abîmes de nége. On a beſoin d'une attention continuelle pour ne pas ſortir d'une eſpece de ſillon, qui eſt ordinairement creuſé vers le milieu, par le paſſage de tous les Pulkas. Mais au fond de la Forêt, dans les lieux qui ne ſont pas fréquentés, il n'y a pas même de tel chemin. Les Finnois & les Lapons ne ſe retrouvent, qu'à l'aide de quelques marques, qu'ils laiſſent aux arbres. Quelquefois les Renes enfoncent, juſqu'aux cornes, dans la nége. Un Voiageur, qui ſeroit ſurpris alors par quelqu'un de ces orages, où la nége tombe en ſi grande abondance & reçoit du vent une ſi furieuſe agitation, qu'on ne peut voir à deux pas de ſoi, ſe trouveroit dans l'égale impoſſibilité de reconnoître le chemin qu'il a tenu & celui qu'il cherche. Les Lapons, fertiles en contes merveilleux,

VOYAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

firent à M. de Maupertuis l'hiſtoire de pluſieurs perſonnes qui avoient été enlevées dans les airs par ces ouragans, avec leurs Pulkas & leurs Renes, & jettés, tantôt contre des Rochers, tantôt au milieu des Lacs.

L'Académicien partit de Pello, à cheval, le 11 d'Avril 1737. Il arriva, le ſoir, à *Kengis*, qui en eſt éloigné de douze ou quinze lieues de France, & ne s'y arrêta point, parcequ'il vouloit s'approcher du lieu où ſes Renes l'attendoient. Cinq lieues qu'il fit encore le conduiſirent à Pellika, une des Maiſons qui forment le Village de Payala. Dans cette Contrée, les Villages ne ſont plus compoſés que de deux ou trois Maiſons, éloignées entr'elles de quelques lieues. Il trouva là ſix Renes avec leurs Pulkas; mais apprenant qu'il pouvoit faire encore trois lieues en Traîneaux, il garda les Chevaux juſqu'au lendemain pour ſe faire mener à *Erkiheicki*, & les Renes prirent le devant. Dans ces malheureux climats, brûlés ſans ceſſe en Eté par les raïons du Soleil, qui ne ſe couche point, plongés enſuite pendant l'Hiver dans une nuit profonde & continuelle, il ne s'étoit point attendu à trouver un aſyle auſſi agréable que celui de Pellika.

Cette Maiſon, malgré la diſtance où elle eſt du Monde habité, eſt une des meilleures qu'il ait rencontrées en Laponie. Il y fit étendre des peaux d'Ours & de Renes, ſur leſquelles il prit un peu de repos, pour ſe préparer à la fatigue du jour ſuivant.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO. M. DE MAUPERTUIS. 1737.

Le 12, étant parti de Pellika longtems avant le lever du Soleil, il arriva bientôt à Erkiheicki, où il ne prit que le tems néceſſaire pour quitter ſon Traîneau & ſe faire lier dans ſon Pulka; précaution ſans laquelle on ne reſteroit pas longtems dans cette Voiture, lorſque les Renes ſont en pleine courſe. Mais dans la ſaiſon où l'on étoit, il n'y avoit rien à craindre de la rapidité de ces Animaux. Ce n'étoient plus ces Cerfs indomptables, qui avoient fait courir un danger mortel à l'Académicien, ſur le Mont *Avaſaxa*: leurs cornes, velues alors, n'étoient plus que des os blancs & ſecs: dans l'excès de leur maigreur, ils ne paroiſſoient pas capables de traîner leur fardeau à cent pas. Ce changement ne venoit que de la différence des ſaiſons. L'Eté précédent, ils revenoient de Norwege, où ils ne font que paître & s'engraiſſer dans cette ſaiſon; au lieu qu'après tous les travaux de l'Hiver & le retour des

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDS.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

Foires de Laponie, leur force étoit épuiſée. S'il eſt difficile de les arrêter dans le tems de leur vigueur, il n'eſt pas plus aiſé de les faire marcher lorſqu'ils ſont affoiblis.

Nous n'avions pas peu de peine, raconte l'Académicien, à nous faire traîner au travers d'une Forêt ſans chemin, où nous avions à faire huit ou neuf lieues. Il falloit, à tous momens, laiſſer repoſer nos Renes, & leur donner de la mouſſe, dont nous avions porté proviſion. C'eſt toute leur nourriture. Les Lapons la mêlent avec de la nége & de la glace, pour en former des pains fort durs, qui ſervent en même-tems de fourrage & de boiſſon à ces Animaux. Ce rafraîchiſſement, qu'on ne leur épargnoit point & qu'ils recevoient avec avidité, n'empêcha point qu'on ne fût obligé d'en laiſſer un en chemin. L'uſage eſt de les attacher au pié d'un arbre, & de leur laiſſer quelques-uns de ces pains. Nous étions nous-mêmes extrêmement fatigués de la poſture où l'on eſt dans les Pulkas. Notre ſeul délaſſement, dans cet ennuïeux voïage, étoit de voir ſur la nége les traces de différentes ſortes d'Animaux, dont la Forêt eſt remplie. On les diſtingue aiſément; & l'on eſt

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

ſurpris du nombre d'Animaux différens, qui paſſent en peu de jours dans un fort petit eſpace. Nous trouvâmes, ſur notre route, pluſieurs piéges tendus aux Hermines, & dans quelques-uns, des Hermines priſes. Les Lapons attachent horizontalement, ſur un petit arbre coupé à la hauteur de la nége, une buche, recouverte d'une autre, qui laiſſe à l'Hermine un petit paſſage, mais qui étant prête à tomber ſur elle, l'écraſe, lorſqu'elle touche à l'appât. Cette chaſſe eſt très abondante en Laponie. Les Hermines, en Eté, ſont couleur de canelle, & n'ont de blanc que le ventre & le bord des oreilles. Nous en avons pluſieurs fois rencontré de cette figure, ſur le bord des Lacs & des Fleuves, où elles pêchent le Poiſſon, dont elles ſont fort avides : quelquefois même, nous en avons vu, qui nageoient au milieu de l'eau. En Hiver, elles ſont toutes blanches, telles que nous les trouvâmes dans les piéges (40).

(40) M. de Maupertuis obſerve qu'à ſon départ de Torneo une Hermine familiere, qu'il avoit chez lui, avoit déja perdu, en quelques endroits, ſa blancheur, & qu'à ſon retour, c'eſt-à-dire quelques jours après, il la trouva toute griſe. Mais peut être celles qu'il trouva dans les pieges y étoient-elles depuis longtems, car les Animaux morts ſe conſervent gelés tout l'Hiver. Dans les pacquets d'Her-

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

Nous arrivâmes, à une heure après midi, au Lac Keyma, & nous montâmes auſſi-tôt ſur la Montagne de *Windſo*, au pié de laquelle il eſt ſitué. C'étoit dans ce lieu que nous devions trouver le Monument; mais il étoit enſéveli dans la nége. Nos Lapons le chercherent longtems ſans pouvoir le découvrir; & je commençois à me repentir d'avoir entrepris, ſur des indices ſi ſuſpects, un Voïage ſi pénible, lorſqu'à force de travail on trouva l'objet de notre entrepriſe. Je fis ôter la plus grande partie de la nége, & faire un grand feu pour fondre le reſte.

Le Monument de Windſo eſt une pierre, dont une partie, de forme irréguliere, ſort de terre, à la hauteur d'un pié & demi, & n'a pas plus de trois piés de long. Une de ſes faces eſt aſſez droite, & forme un plan qui n'eſt pas tout-à-fait vertical, mais qui fait un angle aigu avec le plan horizontal. Sur cette face, on voit deux lignes fort droites, compoſées de traits dont la longueur eſt d'un peu plus d'un pouce, & qui ſont taillés aſſez profondément dans la pierre, tous beaucoup plus lar-

mines, que les Lapons vendent la peau retournée, il s'en trouve de griſes, ou tachées de gris, qu'on n'emploie point dans les Fourrures.

ges à la ſuperficie, & terminés au fond en angles aigus. Au bas & hors des deux lignes, il ſe trouve quelques caracteres plus grands.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

Quoique ces traits paroiſſent gravés avec le fer, M. de Maupertuis n'oſe aſſurer s'ils ſont l'ouvrage des Hommes ou le jeu de la Nature. Il laiſſe, dit-il modeſtement, l'éclairciſſement de ce doute à ceux qui ont mieux étudié que lui les anciens Monumens, ou qui ſont plus hardis dans leurs déciſions. Si la reſſemblance de pluſieurs traits entr'eux, & même de pluſieurs qui ſont écrits de ſuite, ne paroît pas convenir à des caracteres d'écriture, il ne croit pas qu'on en doive conclure qu'ils ne puiſſent avoir quelque ſignification. Qu'on écrive, en chiffres Arabes, un, onze, cent onze, &c. on verra combien de ſens différens peuvent être formés avec un ſeul caractere. Il ne s'en trouve que deux, dans les plus anciennes Inſcriptions de la Chine : cependant on ne peut douter qu'elles ne ſoient l'ouvrage des Hommes, & qu'elles ne contiennent un ſens ; quand elles ne ſeroient, comme on ſe l'imagine avec beaucoup de vraiſemblance, qu'une ſorte d'Arithmétique. Si l'on conſulte la tradition du Païs, tous les Lapons

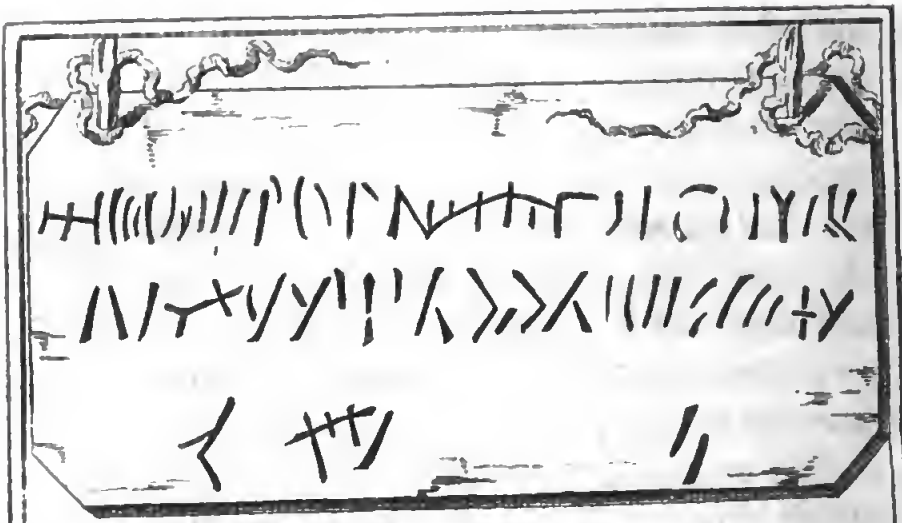
VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

assurent que ces caracteres sont une Inscription fort ancienne, qui contient de grands secrets : mais quelle attention, demande l'Académicien, peut-on faire au témoignage des Lapons sur un point d'Antiquités, eux qui ne savent pas leur âge, & qui le plus souvent ne connoissent point leur Mere ? Un de leurs Curés, nommé *Arannius*, parle de ce Monument, dans une Dissertation qu'il a fait imprimer sur la Ville de Torneo & les Païs voisins : il le prend pour une Inscription Runique, où l'on voïoit, dit-il, autrefois trois Couronnes, effacées aujourd'hui par le tems. Mais M. Celsius, fort savant dans la Langue Runique, ne put lire les caracteres, & les trouva fort différens de ceux qui lui étoient familiers dans les Inscriptions de Suede. S'il est vrai qu'il y ait eu des Couronnes, il n'en reste aucun vestige.

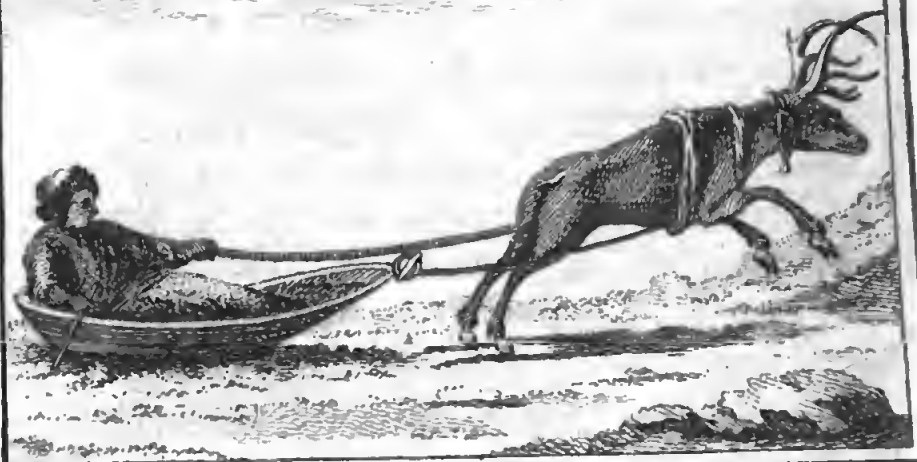
La pierre, sur laquelle ces lignes sont gravées, est composée de différentes couches. Les caracteres sont écrits sur une espece de caillou ; pendant que le reste, surtout entre les deux lignes, paroît d'une pierre plus molle, & feuilletée. L'Inscription fut copiée avec beaucoup de soin, & séparément, par M. de Maupertuis & M.

Biblioteca Nacional
FONDO
PALATINO
MEXICO



INSCRIPTION
DU MONUMENT
DE WINDSO.

Renne attelé a son Pulka.



Celſius. On la donne d'après eux. Ne fut-elle qu'un jeu de la Nature, la vénération qu'on lui porte dans le Païs méritoit le ſoin qu'ils ont pris de la tranſcrire, & celui que nous prenons de la publier. N'en détachons pas même les réflexions de l'Académicien François, qui ne ſeront pas ſans utilité dans ce Recueil.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

La pierre de Windſo, dit-il, n'a point aſſurément la beauté des Monumens Grecs & Romains : mais ſi ce qu'elle contient eſt une Inſcription, c'eſt vraiſemblablement la plus ancienne Inſcription de l'Univers. Le Païs, où elle ſe trouve, n'étant habité que par une eſpece d'Hommes qui vivent en bêtes, on ne croira gueres qu'ils aient jamais eu des évenemens bien mémorables à tranſmettre à la poſtérité ; ni, quand ils en auroient eu, qu'ils en euſſent connu les moïens. On ne ſauroit ſuppoſer non plus, que ce Païs, dans la poſition où il eſt, ait jamais eu d'autres Habitans plus civiliſés. Il ſemble donc que l'Inſcription doit avoir été gravée dans des tems, où M. de Maupertuis juge que cette Contrée ſe trouvoit ſous un autre climat ; avant quelqu'une de ces grandes révolutions, dit-il, que la Terre paroît avoir eſ-

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

suïées. La position présente de son axe, par rapport au Plan de l'Ecliptique, fait que la Laponie ne reçoit que très obliquement les raïons du Soleil : elle se trouve ainsi condamnée à un Hiver long & rigoureux, qui rend sa terre stérile & déserte. Mais peut-être n'a-t-il pas fallu un grand mouvement dans les Cieux pour lui causer ces malheurs. Peut-être ces Régions étoient-elles autrefois celles que le Soleil regardoit le plus favorablement : les cercles Polaires peuvent avoir été ce que sont aujourd'hui les Tropiques ; & la Zone torride a peut-être rempli la place que les Zones temperées occupent aujourd'hui.

Mais comment la situation de l'axe de la Terre auroit-elle été changée ? L'Académicien répond que si l'on considere les mouvemens des corps célestes, on ne voit que trop de causes, capables de produire de tels changemens. La seule variation dans l'obliquité de l'Ecliptique, que plusieurs Astronomes croient démontrée par les Observations des Anciens, pourroit les avoir produits, après de longues suites de siecles. L'obliquité sous laquelle le Plan de l'Equateur de la Terre coupe aujourd'hui le Plan de l'Eclipti-

que, qui n'eſt que de vingt-trois degrés & demi, pourroit n'être que le reſte d'une obliquité plus grande, pendant laquelle les Pôles ſe ſeroient trouvés dans les Zones tempérées, ou dans la Zone torride, & auroient vu le Soleil à leur Zenith. Quelques changemens qu'on veuille ſuppoſer, il eſt certain qu'il en eſt arrivé de fort grands. Les empreintes des Poiſſons, les Poiſſons mêmes pétrifiés, qu'on trouve dans les Terres les plus éloignées des Mers & juſques ſur le ſommet des Montagnes, ſont des preuves inconteſtables que ces lieux ont été autrefois ſubmergés. L'Hiſtoire Sainte nous apprend que les eaux ont autrefois couvert les plus hautes Montagnes; inondation qu'il ſeroit bien difficile de concevoir, ſans le déplacement du centre de gravité de la Terre & de ſes climats.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO. M. DE MAUPERTUIS. 1737.

Ceux qui ne trouveront point l'origine de l'Inſcription de Windſo bien expliquée par ces changemens, pourront la découvrir dans quelque évenement auſſi ſingulier que le Voïage des Académiciens François en Laponie. Celle, qu'ils y ont laiſſée pour Monument de leurs ſavantes opérations, ſera peut-être quelque jour auſſi obſ-

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

cure. Si toutes les Sciences étoient perdues, ajoute M. de Maupertuis, qui pourroit imaginer qu'un tel Monument (41) fût l'ouvrage de la Nation Françoiſe, & que ce qu'on y verroit gravé fût la meſure des degrés de la Terre & la détermination de ſa figure ?

Les deux Voïageurs n'eurent pas plutôt ſatisfait leur curioſité, qu'ils rentrerent dans leurs Pulkas, pour retourner à Erkiheicki. Cette marche fut encore plus ennuïeuſe que celle du matin. Les Renes s'arrêtoient à chaque moment, & la proviſion de mouſſe étant épuiſée, il falloit en chercher d'autre. Lorſque la nége eſt en pouſſiere, comme elle eſt juſqu'au Printems, quelque profonde qu'elle ſoit, un Rene s'y creuſe en un moment, une Ecurie avec ſes piés; & balaïant la nége de tous côtés, il découvre la mouſſe qui en eſt couverte. On lui attribue même un inſtinct particulier pour la découvrir; & l'on aſſure qu'il ne ſe trompe jamais, en faiſant ſon trou : mais la ſuperficie de la nége étoit alors dans un état, qui ne permettoit point de

(41) Il n'eſt pas le ſeul. On a vu que MM. Fercour, de Corberon & Regnard, laiſſerent une Inſcription au bout du Lac de Tornotreſck, d'où l'on voit la Mer glaciale.

faire cette obſervation. Dès qu'elle eſt frappée d'un Soleil aſſez chaud pour en fondre les parties, la gelée, qui reprend auſſi-tôt, la durcit, & forme une croûte qui porte les Hommes, les Renes, & même les Chevaux. Alors les Renes ne pouvant plus la creuſer, pour chercher leur nourriture, ce ſont les Lapons qui ont l'embarras de la briſer.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO. M. DE MAUPERTUIS. 1737.

D'Erkiheicki, les deux Voïageurs ſe rendirent à Pellika; & le lendemain, 13, ils arriverent avant neuf heures du matin à Kengis, Village aſſez miſérable, mais un peu plus connu que les autres, par ſes Forges de fer. La matiere y eſt portée par des Renes, ou plutôt traînée, pendant l'Hiver, des Mines de *Juneſtrando* & de *Swapawara*. Ces Forges ne travaillent qu'une petite partie de l'année, parcequ'en Hiver la glace ne permet pas aux roues de faire mouvoir les ſoufflets & les marteaux. Kengis eſt ſitué ſur les bords d'un bras du Fleuve de Torneo, qui a, devant Kengis un cataracte épouvantable. Un mêlange de glaçons & d'écume, qui ſe précipitent avec violence, forme une caſcade dont les bords ont tout l'éclat du cryſtal. Les deux Voïageurs, après avoir dîné chez M. *Antilius*, Prêtre ou Curé de Ken-

VOIAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

gis, allerent coucher le ſoir du même jour à Pello.

Eclairciſſemens ſur les Lapons.

Dans cette route, ils rencontrerent ſur le Fleuve, pluſieurs Caravanes de Lapons, qui portoient juſqu'à Pello les peaux & les Poiſſons qu'ils avoient troqués avec les Marchands de Torno, aux Foires de la haute Laponie. Ces Caravanes forment de longues files de Pulkas. Le premier Rene eſt conduit par un Lapon à piés, qui traîne le premier Pulka, auquel eſt attaché le ſecond Rene, & de ſuite juſqu'à trente & quarante, qui paſſent tous par le petit ſillon, tracé dans la nége par le premier, & creuſé par tous les autres. Lorſque les Renes ſont las, & que leurs Guides ont choiſi le lieu où ils veulent camper, on forme un grand cercle, de tous les Renes attachés à leurs Pulkas. Chacun ſe couche dans la nége, au milieu du Fleuve, & leurs Maîtres leur diſtribuent la mouſſe. Les Lapons ne ſont pas plus difficiles que leurs Animaux. Pluſieurs ſe contentent d'allumer du feu, & de ſe coucher auſſi ſur le Fleuve, tandis que leurs Femmes & leurs Enfans tirent, des Pulkas, quelques Poiſſons qui doivent compoſer leur ſouper. D'autres dreſſent des eſpeces de Tentes, logemens dignes de leur Nation;

Nation ; ce ne ſont que de miſérables haillons d'une groſſe étoffe de laine, noircie de fumée : elle entoure quelques picquets, qui forment un cône, dont la pointe demeure découverte pour ſervir de cheminée. Les Lappons, étendus ſur quelques peaux de Renes & d'Ours, paſſent le tems dans cette ſituation à fumer du Tabac, & prennent en pitié les occupations des autres Hommes.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO. M. DE MAUPERTUIS. 1737.

Ils n'ont point, ici, d'autres demeures que des Tentes ; & tous leurs biens, comme dans les autres Cantons de la Laponie, ſe réduiſent à leurs Renes. Ces Animaux ne vivent que d'une mouſſe qui ne ſe trouve pas ſur toute ſorte de terreins. Un Troupeau n'a pas plutôt dépouillé le ſommet d'une Montagne, que leurs Maîtres ſont obligés de le conduire ſur une autre. Ainſi leur ſort les condamne à vivre toujours errans dans les déſerts. Leur Forêt, qui eſt affreuſe en Hiver, eſt encore moins habitable en Eté. Des Légions de Mouches de toute eſpece infectent l'air : elles pourſuivent les Hommes ; & les ſentant de très loin, elles forment bientôt, autour de ceux qui s'arrêtent, une Atmoſphere ſi noire, qu'on ne s'y voit point. L'unique moïen

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS.

1737.

de l'éviter eſt de changer continuellement de place, ou de bruler du bois vert, pour exciter une épaiſſe fumée, qui n'écarte les Mouches qu'en cauſant le même tourment aux Hommes. On eſt ſouvent obligé de ſe couvrir la peau, de la réſine qui coule des Sapins. Ces cruels Inſectes font des picquûres, ou plûtôt de véritables plaies, dont le ſang découle à groſſes gouttes. Dans la ſaiſon de leur plus grande fureur, qui dure environ deux mois, les Lapons fuient, avec leurs Renes, vers les Côtes de l'Océan, où ils en ſont délivrés.

M. de Maupertuis donne la figure & la taille des Lapons, ſur leſquelles il reproche aux Voïageurs d'avoir publié beaucoup de fables; & ſurtout d'avoir exageré leur petiteſſe; car il avoue qu'on ne ſauroit exagerer leur laideur. Il juge que la rigueur & la longueur d'un Hiver, contre lequel ils n'ont aucune autre défenſe que leurs miſérables Tentes, ſous leſquelles ils font un feu terrible, qui les brule d'un côté tandis que l'autre gele; un Eté fort court, mais pendant lequel ils ſont continuellement brûlés des raïons du Soleil, & la ſtérilité de la terre, qui ne produit, ni blé, ni fruits, ni légumes, ont fait

de mal aux Boucaniers, qui étoient sur leurs gardes; & leur nombre augmentant de jour en jour, ils se remirent en possession de la Tortue.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE SAINT DOMINGUE.

1638.

La nécessité de se défendre, contre un Ennemi avec lequel ils ne pouvoient espérer de réconciliation, les fit penser à se choisir un Chef. Ils déférerent le commandement à un Anglois, nommé *Willis*, Homme de tête & de résolution. Ensuite les François, remarquant que cet Etranger attiroit quantité de Soldats de sa Nation, & craignant la perte de leurs droits par l'inégalité du nombre, entreprirent de se donner un autre Général : mais ils avoient fait cette réflexion trop tard; & Willis, qui se trouvoit déja le plus fort, ne fit que se mocquer d'eux. Enfin la Colonie étoit perdue pour la France, sans la résolution d'un François, dont on doit regretter que l'Histoire n'ait pas conservé le nom. Cet Avanturier s'embarqua secretement sur un Bâtiment qui alloit à Saint Christophe, & n'y fut pas plutôt arrivé qu'il informa le Commandeur de Poincy, Gouverneur Général des Iles du Vent, de la supériorité que les Anglois prenoient à la Tortue. Le Commandeur sentit l'importance & la difficulté d'y remédier.

1640.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE SAINT DOMINGUE.

1640.

Il avoit, parmi ſes Officiers, un Ingénieur dont il connoiſſoit également le courage & l'habileté, & qui avoit accompagné d'Enambuc dans la premiere Expédition de Saint Chriſtophe. Ce brave Homme, qui ſe nommoit *le Vaſſeur*, étoit Proteſtant; & la confiance, que Poincy lui avoit toujours marquée, paſſoit pour une faveur injurieuſe aux Catholiques, qui lui avoit attiré les reproches de la Cour. On juge que ce fut pour ſe défaire de cet Officier, ſous un prétexte honorable, qu'il réſolut de le mettre en tête à Willis. Il lui donna le Gouvernement de la Tortue; & dans la vûe apparemment de l'animer, il lui promit, par un article ſecret, la liberté de conſcience, pour lui & pour tous les Proteſtans François qui voudroient l'accompagner.

Le Vaſſeur en trouva trente-neuf, & ne ſe fit pas preſſer pour partir avec eux. La prudence ne lui permettant point de paroître à la Tortue ſans avoir pris Langue des Boucaniers, il s'arrêta dans un petit Port de Saint Domingue, nommé *Port Margot*, à ſept lieues au Vent de cette Ile. Il y paſſa trois mois, à prendre des informations. Environ cinquante Boucaniers, la plûpart de ſa Religion, ſe joignirent à lui. Enfin,

pour trois ans, & dont on tiroit les mêmes ſervices que des Eſclaves Negres ou Indiens. Ainſi la Nouvelle Colonie étoit alors compoſée de quatre ſortes d'Habitans ; de Boucaniers, dont la Chaſſe faiſoit l'occupation ; de Flibuſtiers, qui couroient les Mers ; de Colons, qui cultivoient la terre ; & d'Engagés, dont la plûpart ne quittoient point les Colons & les Boucaniers. C'eſt de ce mélange que ſe forma le Corps, auquel on donna le nom d'Avanturiers. Ils vivoient entr'eux avec beaucoup d'union, & leur Gouvernement étoit une ſorte de Démocratie. Chaque perſonne libre avoit une autorité deſpotique dans ſon Habitation. Chaque Capitaine n'étoit pas moins abſolu ſur ſon Bord, pendant qu'il y commandoit ; mais le commandement pouvoit lui être ôté, par une délibération de toutes les perſonnes libres de la Colonie.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE SAINT DOMINGUE.

1632.

Un Etabliſſement de cette nature allarma beaucoup plus les Eſpagnols, que celui de Saint Chriſtophe : ils conçurent que la principale force des Avanturiers conſiſtant dans la Tortue, c'étoit cette Ile qu'il falloit leur enlever ; après quoi, tous leurs autres poſtes tomberoient d'eux-mêmes. Le Général des Galions eut ordre de l'attaquer, & de

1638.

dégénerer la race humaine dans ces climats.

VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

Leur taille, dit-il, quoique plus petite que celle des autres Hommes, ne l'eſt pas au point d'en faire des Pigmées. Dans le grand nombre de Lapons & de Lapones qu'il a vus, il meſura une Femme qui lui paroiſſoit âgée de vingt-cinq à trente ans, & qui portoit un Enfant dans une écorce de Bouleau. Elle lui ſembla d'une taille bien proportionnée, ſuivant l'idée qu'il s'étoit faite des proportions de leur taille : ſa hauteur étoit de quatre piés, deux pouces & cinq lignes. C'étoit une des plus petites qu'il eut vûes, ſans que ſa petiteſſe fût difforme, ou parût extraordinaire dans le Païs. Il explique d'où peut être venue l'erreur ſur la petiteſſe des Lapons & la groſſeur de leur tête : c'eſt que dès la premiere jeuneſſe les Enfans ont déja les traits défigurés, quelquefois l'air de petits Vieillards, & qu'ils commencent de très bonne heure à conduire les Pulkas, c'eſt-à-dire à s'occuper des mêmes travaux que leurs Peres. On a pris les Enfans pour des Hommes (86). En général il y a bien de la différence entre les Lapons & nous.

(86) Un Païs voiſin de la Laponie a produit une

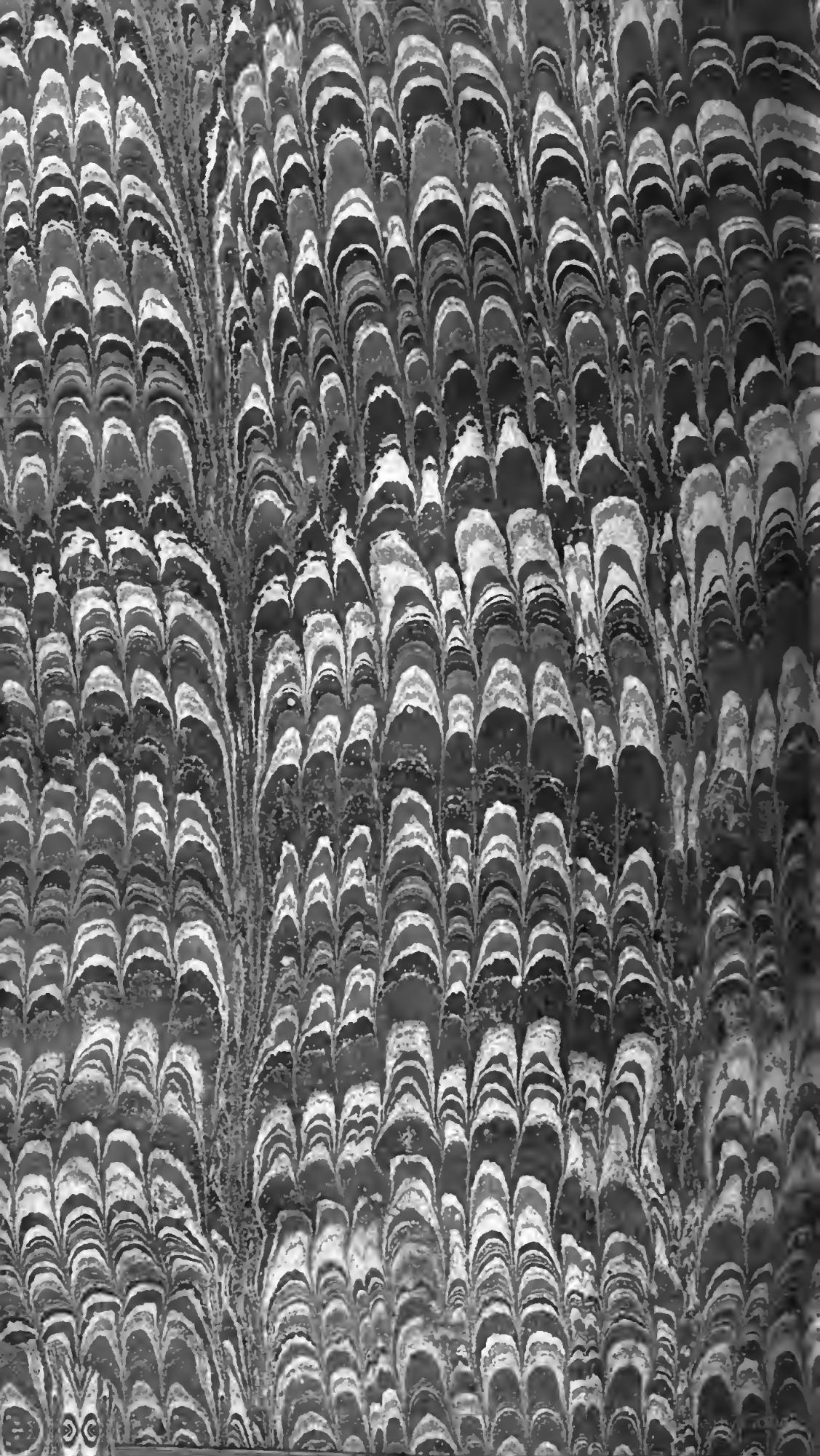
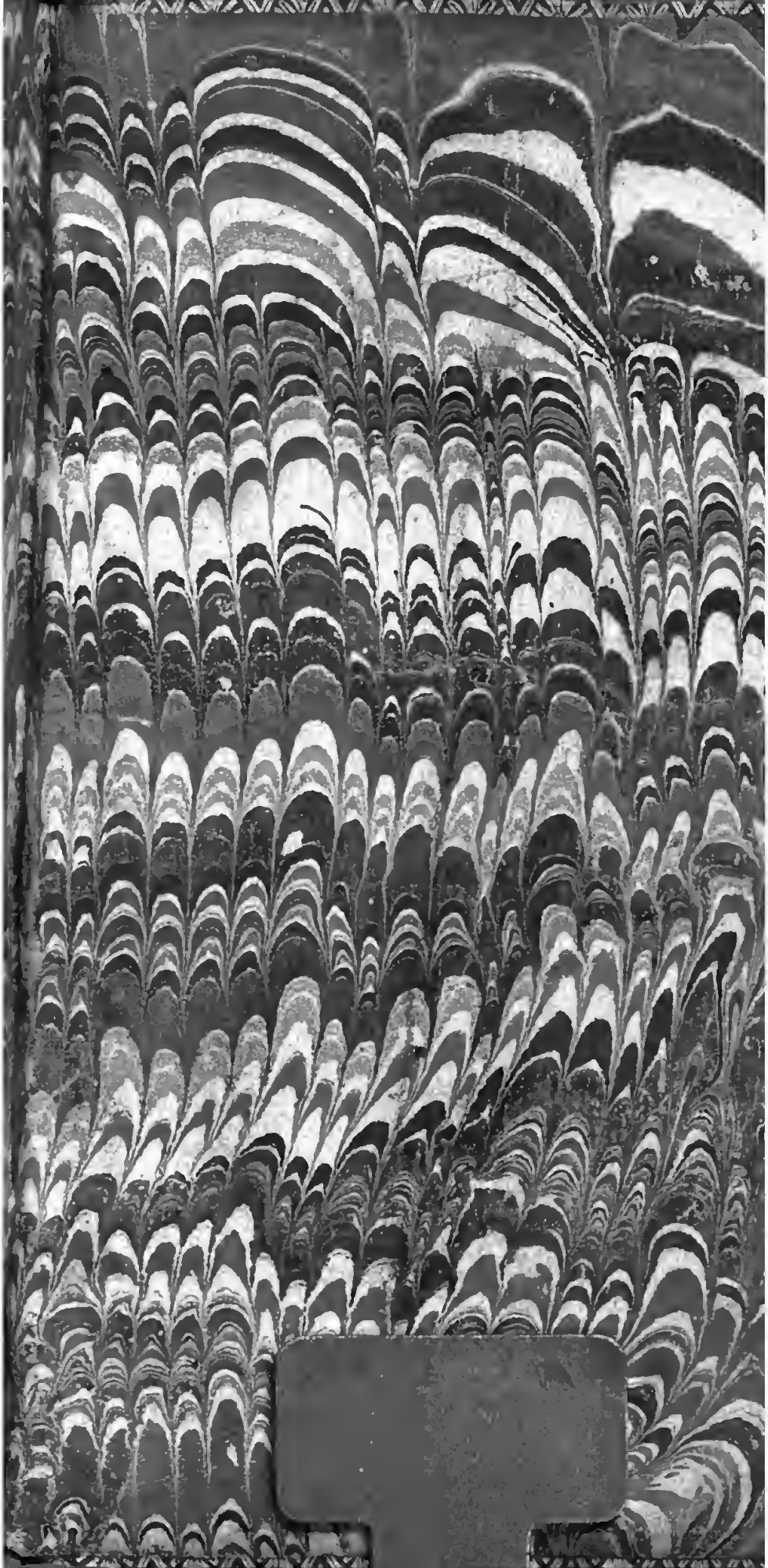
VOÏAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

Ces éclairciſſemens d'un Voïageur tel que M. de Maupertuis, ſur une Nation ſi peu connue avant notre ſiecle, demandent d'être rapprochés par le Lecteur, de ceux de Regnard & de M. l'Abbé Outhier.

plus grande merveille, dans un genre tout oppoſé. Le Géant que nous avons vû à Paris en 1735, étoit né dans un Village peu éloigné de Torneo. L'Académie des Sciences l'aïant fait meſurer, on trouva ſa hauteur de ſix piés, huit pouces & huit lignes.

Fin du Tome LVIII.

Biblioteca Nazionale FONDO PALATINO Napoli

351603